

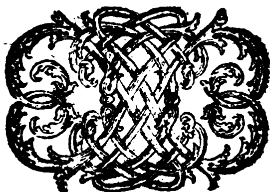
LES

FABLES D'ESOPE PHRYGIEN.

Traduites & Moralisées par J. BAUDOIN.

Augmentées de plusieurs autres Fables d'Esope, qui ont été ômises dans les precedentes Impressions.

Avec les Figures, & une Table à la fin pour la commodité du Lecteur.



A LYON,
De l'Imprimerie de la Veuve de CLAUDE CARTERON, ruë Merciere à la Cour des Anges.

M. DCC. XXXI.

Avec approbation & Permission.



A MONSIEUR
MONSIEUR
DE SAINT SYMON,
premier Gentil-homme de la Chambre du Roy, & son premier Ecuyer.



ONSIEUR,

La déformité du corps étant, comme elle est, une marque ordinaire de celle de l'ame, j'avois un juste sujet d'aprehender que pour cette raison ce pauvre esclave étranger, à qui je fais parler nôtre langue, ne fût mal venu auprés de vous. Mais sçachant qu'en quelque façon que

la Vertu soit logée, & sous quelque habit qu'elle paroisse devant vous, vous la recueillez toûjours favorablement, j'ai pris, MONSIEUR, la hardiesse de vous le presenter avec sa vie & ses œuvres, que les plus grands personnages de tous les siécles ont admirées. Que sa laideur donc, je vous prie, sa mauvaise mine, & sa fortune encore pire, ne vous le fasse point rejetter: tout ce qu'il a de recommandable est interieur, il a corrigé ses défauts naturels par la force de sa raison; & jamais homme n'a mieux que lui fait mentir les Phisionomistes. Son corps est esclave d'un maitre; mais son ame est libre & Reine de ses passions; & quelque laid que soit son visage, son esprit est pourtant extrémement beau. Si l'un peut le rendre ridicule & desagreable aux yeux du peuple; l'autre en recompense lui peut acquerir la bien-veillance & l'estime des sages. Si cela est, MONSIEUR, je ne doute point que la consideration de cette excellente qualité, ne produise en vous cet effet en faveur de ce Philosophe; parce qu'à l'exemple de ce grand Prince, aux bonnes graces & aux secrets duquel

vous avez l'honneur d'avoir la meilleure part, vous n'estimez les personnes que par la plus noble partie d'elles-mêmes. Aussi avez-vous, comme lui, la science de les connoître, & nôtre affection, comme la sienne, n'est pas une temeraire & aveugle inclination de nature, mais un pur effet de jugement & de raison. C'est cette puissance souveraine, plutôt que la conformité des humeurs, qui après une particuliere connoissance de vôtre merite, vous a gagné le cœur du plus grand & du plus vertueux Prince de la terre. C'est elle aussi, MONSIEUR, qui vous empêche d'abuser de vôtre faveur, à qui vous devez sa tranquilité & sa durée, & qui vous fait toûjours demeurer dans les bornes du devoir qu'elle vous a prescrites. Comme elle est immortelle en son essence, elle vous fera revivre à jamais, & dans l'Histoire de nôtre tems, & dans les autres ouvrages des hommes de lettres. En voici un qui pourroit bien être de ce nombre, & s'exempter de l'empire des années, bien qu'il ne traite que de Fables. Je sçay, MONSIEUR, qu'à les considerer en leur écorce, elles semblent aux ames vulgai-

res de pures extravagances, & des bagatelles inutiles; comme nous voyons que les diamans brutes, pour n'avoir qu'un foible éclat par le dehors avant qu'être mis en œuvre, sont des happelourdes aux yeux des mauvais Lapidaires & des Ignorans, qui n'en sçavent pas le prix. Mais j'ose bien me promettre qu'un esprit tel que le vôtre qui excelle en la connoissance des bonnes choses, jugera tout aussi-tôt du haut merite de celles-cy. C'est une école où les creatures capables de raison, apprennent de celles qui n'en ont point ce qu'elles doivent éviter ou suivre, pour la conduite & l'instruction de leur vie. Et comme autrefois les Egyptiens adoroient certaines bêtes, non pas pour le service qu'ils en tiroient; mais comme dit un des plus sages des anciens, pour voir reluire en elles quelque image des facultez divines; de méme je m'assure que vous ferez quelque cas de celles de ce Philosophe, non pas pour le plaisir qu'elles peuvent donner; mais à cause des belles leçons qu'elles font aux hommes. Aussi est-il vrai que de divers personnages que cet Autheur leur fait joüer si plaisamment sur ce theatre, j'ay

tiré de riches secrets de la Nature, de la Morale, & de la Politique; comme vous verrez dans les Discours que j'ay formez là dessus selon l'occurrence des matieres. Je vous les dedie, MONSIEUR, pour y être porté naturellement par la grande inclination que j'ay à vôtre service, & pareillement pour ce qu'elles tireront leur plus beau lustre de celui de vôtre Nom. Car je suis bien asseuré que ceux qui le verront à l'ouverture de ce Livre, me louëront de mon élection. Je puis dire aussi sans hiperbole, sans Fable, & sans flaterie, que l'affection de nôtre grand Roi ne fut jamais mieux employée que pour vous. que le bien qu'il vous a fait est un des plus grands effets de sa Justice, & que vous êtes l'ornement de sa Cour, comme je suis veritablement,

MONSIEUR

Vôtre tres-humble, & tres-obéissant serviteur,

J. BAUDOIN.



ESOPE.



L'on ne peut voir cette Figure,
Ny l'Art ingenieux dont ce Livre est écrit,
Sans avoüer que la Nature
A mis dans un laid Corps un excellent Esprit.





LA VIE D'ESOPE PHRYGIEN,

Tirée du Grec de Planudes, surnommé le Grand.

CHAPITRE I.

Du Païs, & de la condition d'Esope.

JE sçai qu'il s'est trouvé plusieurs grands hommes, de qui la plume excellente s'est employée à nous mettre par écrit l'état des choses du monde, & leurs naturelles revolutions, afin d'en pouvoir laisser quelque memoire à la posterité. Mais comme il n'est pas hors d'apparence, que par une secrete inspiration des Dieux immortels, Esope

n'ait parfaitement sçu la Morale, s'il est vray-semblable aussi, qu'en bon sens & en vivacité d'esprit, il a de beaucoup surpassé la pluspart de ces gens-là, & les a laissé bien loin après lui. Car il nous fait voir par épreuve, que sans se mettre en peine de chercher à persuader autrui, ni par les definitions, ni par les raisonnemens, ni même par les exemples tirez de l'Histoire des siécles passés, il sçait si bien gagner les cœurs de ceux qui l'écoutent, en les instruisant comme il fait, & les instruire parfaitement par des simples Fables, que des creatures raisonnables auroient grande honte d'entreprendre, & de faire des actions pour lesquelles, ni les oiseaux, ni les autres animaux n'ont aucun instinct, & qu'ils ne voudroient pas même avoir faites : Comme au contraire, ceux qui auroient tant soit peu de raison, rougiroient sans doute de ne s'adonner pas aux choses honnêtes, ausquels il feint plusieurs bêtes brutes s'être de leur tems fort sagement employées ; & ainsi les unes avoir évité d'extrêmes dangers qui les menaçoient, & les au-

tres en avoir reçû beaucoup de profit en leur besoin.

Donc cet excellent homme, qui durant sa vie se proposa dans l'esprit l'image d'une Republique de Philosophes, & qui ne mit pas tant la Philosophie dans les paroles, que dans les actions, fut de condition servile, & natif d'Ammotion, ville de Phrygie, que l'on surnommoit la grande. Ce qui me fait croire très-veritable ce qu'allegue le divin Platon en son Dialogue intitulé *Gorgias*, où il dit que la Nature & la Loy sónt grandement contraires & differentes. Car la Nature ayant fait naître Esope d'un esprit libre, la Loi des hommes livra son corps à la servitude. Elle ne pût toutes-fois ni corrompre la liberté de son esprit, ni le mettre hors de son assiette, quoi qu'elle transportât son corps en plusieurs lieux, & en diverses affaires.

CHAPITRE II.

Description du corps, & de la vivacité de son esprit.

ESope ne fut pas seulement Esclave de condition, mais le plus difforme de tous les hommes de son temps. Car il avoit la tête pointuë, le nez plat, le col court, les lévres grosses, & le teint noir, d'où lui fut donné son nom, car *Esope* signifie le même qu'Ethiopien. Avec cela il étoit ventru, bossu, tortu par les pieds, & peut-être plus laid que le Thersite d'Homere. Mais ce qu'il y avoit de pire en lui, c'étoit sa parole lente, sa voix casse, & la peine qu'il avoit à se faire entendre. Toutes lesquelles choses semblent avoir été cause de sa servitude. Car ç'eût été merveille, si étant ainsi laid & difforme, il eût pû échapper d'une condition servile. Mais quelque imparfait qu'il fût de corps, cela n'empêchoit pas, qu'il n'eût naturellement un esprit habile, & qui réüssissoit heureusement en toutes sortes d'inventions.

CHAPITRE III.

Esope se justifie devant son Maître ; & lui fait voir qui avoit mangé les figues.

LE Maître d'Esope le croyant inhabile aux affaires domestiques, s'avisa de l'envoyer travailler aux champs, où il ne fut pas plûtôt arrivé, qu'il mit tout de bon la main à l'œuvre. Cependant, comme il eut pris fantaisie à son Maître de s'en aller en sa Métairie, pour y voir le travail de son nouveau serviteur, il arriva qu'un certain Laboureur lui fit present de belles & grosses figues. Elles lui furent très-agréables pour leur beauté : si bien qu'il s'avisa de les donner à un de ses valets, nommé Agatopus, pour les lui garder jusques à son retour des bains. Sur ces entrefaites, Esope s'en étant allé au logis pour quelques affaires, Agatopus sçut prendre son tems, & donna ce conseil à l'un de ses compagnons : Saoulons nous, lui dit-il, de ces figues : Que si nôtre Maître les demande, nous lui ferons accroire qu'E-

sope les aura mangées, & témoignerons-nous deux contre lui. Car parce qu'il est entré dans la maison, cela nous servira d'un beau pretexte, pour inventer plusieurs fourbes à son dommage; joint qu'un homme seul ne pourra rien contre deux, & qu'il n'osera dire mot à faute de preuves. Ces choses ainsi concluës, ils se mirent à manger les figues: Et à chaque morceau qu'ils en faisoient: malheur sur toi, disoient ils, miserabile Esope. Quelque-tems après, leur Maître étant de retour des bains, la premiere chose qu'il demanda, ce fut qu'on lui apportât ses figues. Mais après qu'on lui eut répondu qu'Esope les avoit mangées, il se mit fort en colere, & commanda qu'on l'appellât. Comme il fut venu: Quoi? lui dit le Maître, méchant que tu es, as-tu fait si peu de conte de moi, que d'oser entrer en mon cellier, & manger les figues que j'avois commandé qu'on me gardât? Esope bien étonné de ce langage, les écoutoit tout confus, & ne sçavoit qu'y répondre, pour n'avoir la liberté de la langue. Mais enfin com-

me il apperçut que des paroles on en vouloit venir aux coups, se jettant aux pieds de son Maître, il le pria de se donner un peu de patience. Ayant dit cela, il courut prendre de l'eau tiede, qu'il but devant tous : puis s'étant mis les doigts dans la bouche, pour se faire vomir, il ne rendit seulement que l'eau, parce qu'il n'avoit rien mangé tout ce jour-là. Alors il pria son Maître, que ses accusateurs en fissent autant, afin de connoître par ce moyen celui d'entr'eux qui auroit mangé les figues. Cette proposition d'Esope plût fort à son Maître, qui bien étonné du bon sens, & de l'esprit de son nouveau serviteur, voulut que les deux autres bussent comme lui de l'eau tiede. Ce qu'en effet les galands avoient bien resolu de faire, & non pas de mettre tout de bon leurs doigts dans la bouche, mais de les tourner seulement çà & là, tout à l'entour des machoires : Ce que toutesfois il ne fut pas besoin qu'ils fissent. Car à peine eurent-ils beu, que l'eau riede leur provoquant le vomissement, leur fit rendre gorge, & par consequent les figues. Ainsi la

calomnie de si méchans valets paroissant à découvert aux yeux de leur Maître, il commanda qu'ils fussent depoüillez tous nuds, pour être foüettez ; & ce fut alors que l'experience leur fit connoître la verité de ce bon mot, que tel veut faire du mal à autrui, qui s'en fait à soi-même sans y penser.

CHAPITRE IV.

Par quelle avanture Esope receut le don de bien parler.

LE jour suivant, aprés que le Maître d'Esope fut de retour en la Ville, & qu'il l'eût laissé aux champs pour faire la tâche qu'il lui avoit ordonnée, il arriva que les sacrificateurs de Diane, ou quelques autres hommes, s'étoient fortuitement égarez de leur chemin, firent rencontre d'Esope, & le prierent instamment, par Jupiter l'Hospitalier, de leur montrer par où il falloit aller à la Ville. Alors Esope les ayant premierement fait asseoir à l'ombre d'un arbre, leur donna dequoi manger sobrement : puis il leur servit

de guide, & les remit dans le chemin, qu'ils lui demandoient. Eux donc se sentant extrêmement obligez à la courtoisie d'un si bon hôte, leverent les mains au Ciel, & recompenserent leur bien-facteur par des prieres qu'ils firent en sa faveur. Ces choses s'étant ainsi passées, Esope s'en retourna, & fut saisi d'un profond sommeil, tant pour son travail continuel, que pour la grande chaleur qu'il faisoit. Durant qu'il dormoit, il lui sembla voir que la Fortune se presentoit devant lui, & qu'elle-même lui délioit la langue, lui donnant non seulement la grace & la facilité du discours, mais encore la science des Fables. Aprés cette apparition, aussitôt qu'il fut éveillé : voi, dit-il, que j'ai dormi doucement! & que j'ai fait un songe agreable! Mais ce qui m'étonne davantage, c'est que je n'ai plus de peine à parler, & que je nomme aisément toutes choses par leur nom, comme, *un Bœuf, un Asne, un Rusteau.* Par les Dieux immortels, je ne sçai d'où m'est venu un si grand bien : C'est, sans doute, du bon ac-

cueil que j'ay fait aux Etrangers. Car il est à croire que pour reconnoissance de cela quelque Dieu m'a été favorable, & qu'ainsi d'un bon office, on n'en doit esperer que du bien. De cette façon Esope fut tout réjoüi d'une si belle avanture, se remit à son travail.

Chapitre V.

La vente d'Esope.

Zenas (c'étoit le nom de celui qui avoit la charge de la Métairie) étant allé voir si les manœuvres s'acquittoient bien de leur travail, en apperçut un entre les autres qui ne s'y portoit pas si ardemment qu'il eût voulu: ce qui fut cause, qu'il se mit à le frapper pour une legere faute. Esope ayant pris garde à cela; pourquoi, lui dit-il, frappes-tu sans cause ce bon-homme, qui ne t'a fait aucun tort; & d'où vient encore qu'il ne se passe aucun jour que tu n'en fasse de même à tout ce que nous sommes ici de serviteurs? Asseurément je suis resolu de m'en plaindre à nôtre Maître. Ces

paroles d'Esope étonnerent fort le Métayer Zenas, si bien qu'après y avoir un peu pensé; certes, dit-il à part soi, je ne dois point mettre en doute que mes affaires n'aillent très-mal, s'il arrive qu'Esope fasse sa plainte tout le premier. Je suis donc d'avis de le prevenir, & de l'accuser envers mon Maître, avant que lui-même m'accuse, & qu'ainsi je ne sois mis hors de charge. Cette resolution prise, il s'en alla droit à la Ville trouver son Maître. Comme il l'eût abordé, il se donna l'alarme à soi même en le saluant. Ce que son Maître ayant reconnu. D'où vient, lui dit-il, que tu es si fort émeu, en t'approchant de moi? A ces mots Zenas s'étant un peu remis. Ce que je viens ici, repondit-il, c'est pour vous dire, Seigneur, qu'il est arrivé une merveilleuse chose en vôtre maison des champs. Et quoi, repartit le Maître, quelque arbre a-t-il porté du fruit avant le tems, ou bien y a-t-il quelque bête qui ait conçu contre nature: Ce n'est pas cela, lui replique Zenas, tout ce que j'ai à vous

dire, c'est qu'Esope, qui jusques ici semble avoir été muet, a maintenant la parole libre. Ainsi s'en puisse-t-il prendre, reprit le Maître, puis que tu es si peu sensé, que de tenir pour monstrueux cet évenement. J'en suis bien content, répondit Zenas, & veux taire très-volontiers les injures qu'il m'a dites. Mais il n'est pas possible de supporter les outrages qu'il profere méchamment contre vous, & même contre les Dieux. Ces paroles fâcherent fort le Maître de Zenas, qui pour lui témoigner son ressentiment: Va, lui dit-il, je te remets Esope, pour en faire à ta volonté, & le vendre, ou le donner à qui bon te semblera. Après donc que Zenas pouvant disposer d Esope, lui eut fait sçavoir combien grand étoit l'empire qu'il avoit sur lui, Esope sans s'étonner; Ie n'empêche pas, lui dit-il, que tu ne fasse de moi ce qu'il te plaira. Voila cependant qu'il vint à passer par là un certain marchand, qui tournoyant exprès par ce Village pour acheter du bétail, s'enquit de Zenas s'il n'avoit point quelque bête à ven-

dre ? Je n'en ai aucune, lui répondit Zenas, mais bien un esclave, qui n'est pas loin d'ici, que je te vendray, si tu le veux acheter. Le marchand l'ayant alors voulu voir, Zenas fit incontinent venir Esope. Mais l'autre ne l'eut pas plûtôt avisé, que s'éclatant de rire, ô prodige ! dit-il à Zenas, où as-tu pris ce pot ? Est-ce un homme que tu me montres, ou quelque tronc d'arbres ? Certes s'il ne parloit comme il fait, je le prendrois pour un outre enflé : vrayement il étoit bien besoin que tu me détournasse de mon chemin pour me faire voir ce melancolique. Il voulut là dessus passer outre ; mais Esope le suivant. Arrête un peu, lui dit il. A ces mots le marchand tourna visage, & bien fâché contre Esope : va t-en loin de moi, s'écria t-il, mâtin que tu es. Tout beau, repartit Esope, à tout le moins dis moi quelle affaire t'amene en ce lieu. Je n'y suis venu, répondit le marchand, que pour y acheter quelque chose de bon, & voilà pourquoi je n'ay pas besoin de toy, qui ne vaut rien, & qui n'es qu'une marchandise

inutile & gâtée. Si est-ce pourtant, ajoûta Esope, que tu m'acheteras si tu me veux croire, & je m'assure que tu ne seras pas fâché de m'avoir. Dieu ! continua le marchand, quel profit me pourroit-il revenir d'une personne faite comme toy, qui attire la haine de tout le monde ? Je m'en vay te le dire, repartit Esope : n'as-tu point chez toy quelques enfans qui soient fâcheux, & sujets à pleurer ? Si cela est, prends-moi pour leur Pedant, & ils auront peur de moi comme d'un homme masqué. Le marchand ne pût s'empêcher de rire oyant ses paroles, & se tournant vers Zenas. Sus donc, luy dit il, combien me veux-tu vendre ce mal-heureux ? Donne m'en trois choses, répondit Zenas, & l'emmene avec toi. Le marchand en demeura content, & le lui donnant ; Je n'ai, dit-il, ni rien depensé, ni rien acheté non plus. Il se mit donc en chemin, & son Esclave après lui ; Et il ne fut pas plûtôt arrivé en sa maison, que deux enfans qui étoient à la mammelle voyant Esope, en eurent peur aussitôt, & se mirent à crier. Ce que

voyant Esope ; Et bien, dit-il à son nouveau Maître, ne voila-t il pas un effet de ma promesse. A ces mots le marchand lui commanda de saluër ses compagnons, & d'entrer plus avant dans le logis, mais comme il se fut mis en état de le faire, vrayement dirent-ils entr'eux, c'est un grand mal-heur à nôtre Maître, d'avoir acheté un valet si monstrueux, & si difforme que celui-cy, & il semble proprement qu'il ne l'ait pris que pour servir de mal-encontre & de sortilege dans sa maison.

CHAPITRE VI.

D'un fardeau, dont Esope se chargea.

QUelque-tems aprés que le Marchand fut de retour en sa maison, il commanda à ses serviteurs de faire des balles de marchandises, de se tenir prêts pour son voyage d'Asie, où il étoit resolu d'aller, & de partir le lendemain. Ils firent donc tout aussitôt le commandement de leur Maître, & partagerent entr'eux les fardeaux

qu'ils avoient à porter. Esope se mit alors à les prier de lui donner le moins pesant, comme à celui qui pour n'avoir été vendu que depuis peu, n'étoit pas encore bien accoûtumé à tels services. Se laissans donc toucher à ces paroles, ils lui répondirent, qu'ils le dispensoient de porter aucune chose, s'il ne le vouloit. Mais lui n'en demeura pas d'accord, disant qu'il n'étoit pas raisonnable qu'il fût le seul qui demeurât inutile, tandis que tous travailleroient : Et ainsi sur ce que ses compagnons lui permirent de choisir entre tous les fardeaux celui qu'il jugeroit le plus à son gré, après qu'il eut bien regardé çà & là, & assemblé quantité de choses, comme vases, sacs, balots & paniers, il voulut enfin être chargé d'une corbeille pleine de pain, que deux personnes devoient porter. Par cette action il apprêta d'abord à rire à ses compagnons, qui dirent de lui, qu'il n'y avoit rien de plus sot que cet homme de neant, & qu'il le faisoit assez paroître, en ce qu'après les avoir requis de lui donner le fardeau le moins pesant, il avoit nean-

moins choisi celui qui l'étoit le plus. Ce qui n'empêcha pas que pour lui complaire, ils ne lui missent la corbeille sur les épaules. Lui cependant ayant le dos chargé par dessus ses forces, en étoit presque accablé, & se secoüoit tantôt d'un côté, & tantôt de l'autre. De quoi le marchand bien étonné, assurément, dit-il, Esope a déja gagné l'argent qu'il me coûte, puisqu'il est si ardent & si prompt à la fatigue; car, à ce que je voy, il porte la charge d'un cheval. Mais après qu'ils furent arrivez au logis où ils devoient dîner, & qu'on eût commandé au subtil Esope de distribuer à chacun sa portion de pain, ils en mangerent beaucoup, parce qu'ils étoient plusieurs de compagnie, & ainsi sa corbeille demeura à demi vuide. Par ce moyen étant bien fort allegé de son fardeau; il en marcha plus à l'aise après le dîner. De même façon, comme le soir fut venu, il fit la distribution des pains au lieu où ils souperent, de sorte que ne restant plus rien dans sa corbeille, il la chargea tout à son aise sur ses épaules, & se mit à marcher si vite,

que devançant de bien loin ses compagnons, ils ne sçavoient qu'en penser, & mettoient en doute si celui qu'ils voyoient devant eux étoit ce vilain Esope, ou bien quelque autre que lui. Mais enfin comme ils vinrent à reconnoître que c'étoit lui veritablement, ils ne pûrent s'étonner assez, de voir qu'un si chetif bout d'homme leur avoit joüé ce tour de souplesse, & fait plus sagement qu'eux, en ce qu'il avoit voulu porter les pains, bien asseuré qu'il en seroit déchargé facilement, & avant que de toute autre chose; au lieu que ses compagnons n'en pouvoient pas user ainsi, étant chargez de balles de marchandise, & de semblable attirail, dont il n'étoit pas possible de se defaire si aisément que des provisions de bouche.

Chapitre VII.

Esope est derechef vendu.

QUand le marchand fut arrivé en la ville d'Ephese, il y vendit plusieurs autres Esclaves, sur lesquels

il profita grandement. Il ne lui en resta plus que trois, dont le premier étoit un Grammairien, le second un Musicien, & le troisiéme Esope. Après qu'un de ses amis lui eut conseillé de faire voile à Samos, sur l'esperance qu'il lui donna d'y tirer plus de gain de ses Esclaves, il se laissa vaincre à ses persuasions, & se mit sur mer. Y étant arrivé, il fit habiller de neuf le Grammairien & le Musicien, & les mit en vente en plein marché. Mais d'autant qu'Esope ne pouvoit s'accommoder d'aucun habit, pour être contrefait en tout son corps, il s'avisa de le couvrir d'un méchant sac. L'ayant ainsi déguisé, il le mit au milieu de ses deux compagnons, afin que ceux qui le verroient en cet équipage s'en étonnassent, & que ce leur fût un sujet de dire; D'où vient cette abomination, qui obscurcit ainsi le lustre des autres? Or bien que le pauvre Esope servît d'une matiere de raillerie à plusieurs, si ne laissoit-il pas de les dedaigner, & de les regarder hardiment. Voila cependant que le Philosophe Xanthus, qui faisoit sa

demeure à Samos, s'en vint au marché, où voyant les deux jeunes Esclaves si bien habillez, & tout au contraire Esope, qui étoit au milieu d'eux, si contrefait, & si en mauvais équipage, il s'émerveilla de l'invention du marchand ; car il avoit mis le laid au milieu, afin que par l'opposition de sa deformité, les deux jeunes autres garçons semblassent plus beaux qu'ils n'étoient. Comme il s'en fut approché de plus près, & eut demandé au Musicien de quel païs il étoit ? Ie suis de Capadoce, lui répondit-il. Que sçais tu faire, lui dit Xanthus. Toutes choses, repartit le Musicien. A ces mots, Esope se mit à rire : A quoi le disciple de Xanthus ayant pris garde, & qu'en riant il avoit montré les dents, ils le trouverent si laid, qu'ils s'imaginerent de voir quelque monstre. Ce qui fut cause que tous ensemble commencerent à s'en moquer. Asseurément, disoit l'un, c'est un harnieux, qui montre les dents. Qu'est-ce qu'il peut avoir vû, demandoit l'autre, qui l'oblige ainsi à rire ? Ce n'est pas rire, ajoûtoit un

troisiéme ; c'est se refrogner. Parmy ces railleries, ils desiroient tous sçavoir à quel propos il s'étoit éclaté de rire. Ce qui fit qu'un d'entr'eux, lui en ayant demandé la cause ; Retire-toy d'icy, répondit Esope, ô brebis de mer. Paroles qui le rendirent si confus, qu'il s'en alla tout à l'instant. Ensuite de ces choses, Xanthus s'enquit du Marchand, combien il vouloit vendre le Musicien : Mais comme il eut fait réponse qu'il luy coûteroit mille oboles, l'excez du prix l'en degoûta, & le fit venir au Grammairien. D'abord il l'interrogea de quel païs il étoit ? de Lydie, répondit-il. Que sçais tu faire, reprit Xanthus : Toutes choses, replique l'esclave. Ce qu'oyant Esope, le rire lui échappa, comme auparavant. A cause dequoi un des disciples s'obstinant plus fort à vouloir apprendre pourquoi il rioit, ainsi à tout propos ; Va-t'en le lui demander, lui répondit un de ses compagnons, si tu veux être appellé Bouc marin. Sur ces entrefaites, Xanthus s'informa derechef du Marchand, combien il desiroit vendre le Gram-

mairien ? A quoi ayant fait réponse, qu'il en vouloit avoir trois mille oboles, le Philosophe se rebuta d'un si haut prix, & s'en alla d'un autre côté. Il fut neanmoins retenu par ses Ecoliers, qui lui demanderent si ces Esclaves ne lui étoient point agréables ? Ils me plaisent assez, leur répondit Xanthus, mais je ne suis pas d'avis d'avoir des valets qui me coûtent si cher. Puis qu'il ne tient qu'à cela, dit un de leur troupe, il n'y a ce me semble, aucune Loy qui vous défende d'acheter le plus difforme de tous. Car avec ce qu'il ne vous servira pas moins bien que les autres, nous sommes contents de payer ce qu'il coûtera. Vrayement, ajoûta Xanthus, il feroit beau voir que vous fournissez l'argent, & que j'achetasse la marchandise. Cela ne seroit pas raisonnable, joint que j'ay une femme qui aime trop la netteté, pour souffrir d'être servie d'un homme si laid, & si malpropre. C'est à quoi vous ne devez pas vous arrêter, lui répondirent les Ecoliers, puis qu'il y a une sentence qui dit. *Qu'il ne faut point*

obéir à la femme. Bien donc, repliqua le Philosophe, faisons morché de cet Esclave difforme. Mais avant que de passer outre, voyons s'il sçait quelque chose, afin de n'employer pas mal nôtre argent. Là dessus étant retourné vers Esope, réjoüi-toi, lui dit il. Pourquoi ? répondit Esope, étois je maintenant triste ? Je te saluë, ajoûta Xanthus ; & moi je te saluë aussi, dit Esope. Le Philosophe n'étant pas moins étonné que ses Ecoliers, d'une si soudaine réponse. Qui es-tu, lui demanda-t-il, je suis noir ; répondit Esope ; Ce n'est pas ce que je desire sçavoir de toy, répondit Xanthus : Je veux seulement que tu me dies ton païs, ou le lieu d'où tu es sorti. Du ventre de ma Mere, dit Esope. Ce n'est point encore cela, répartit le Philosophe, c'est le lieu de ta naissance qne je te demande. Je ne me souviens point, repliqua Esope, que ma mere m'ait jamais déclaré si le lieu où elle me fit étoit haut ou bas. Que sçais-tu faire ? continua Xanthus ; rien, répondit Esope ; D'où vient cela, ajoûta le Philosophe ; C'est, dit Esope,

de ce que mes compagnons se sont vantez de sçavoir tout, & qu'ainsi ils ne m'ont rien laissé de reste. Ces subtilitez d'Esope plûrent si fort aux Ecoliers de Xanthus, quand tous étonnez de l'oüir ; Par la providence des Dieux ! s'écrierent-ils, il a très-bien répondus. Car il n'est point d'homme qui sçache tout, & c'est sans doute, ce qui lui a donné sujet de rire. Après cecy, Xanthus l'ayant derechef interogé s'il vouloit qu'il l'achetât ? Ne vois-tu pas, lui dit Esope, que c'est une affaire, en laqu'elle tu n'as nullement besoin de mon conseil : fais lequel des deux te semblera le meilleur, ou de m'acheter, ou de me laisser: Nul ne fait rien par force : c'est une chose qui dépend absolument de ta volonté : si elle te porte à m'avoir, ouvre ta bourse, & compte de l'argent : sinon, cesse de te mocquer de moy. Cette réponse le fit admirer plus fort qu'auparavant des Ecoliers de Xanthus, qui dirent entr'eux ; Par les Dieux, il a vaincu à cette fois nôtre Maître. Alors Xanthus s'adressant à lui derechef ; viens çà, lui dit-il, quand

quand je t'aurai acheté, ne t'enfuiras-tu point ? Si je le veux faire, répondit Esope en riant, je ne me servirai nullement de ton conseil, comme n'aguere tu n'avois pas besoin du mien. Tu ne parles pas mal, reprit Xanthus, mais je suis fâché que tu es si laid. O Philosophe, repartit Esope, il faut considerer l'esprit, non pas le visage. Aprés ces devis, Xanthus se tournant vers le marchand. Combien veux-tu, dit-il, que je paye de celuy-cy ? A ce que je vois, répondit le marchand, tu sembles n'être icy venu que pour dépriser ma marchandise; Car tu as laissé ces deux jeunes garçons, qui étoient fort propres pour un homme tel que toy, & as fait élection de ce visage difforme. Cela ne t'importe, continua Xanthus, Je n'en veux point d'autre pour maintenant. Prens-le donc, dit le marchand, pour la somme de soixante oboles. Les Ecoliers les luy donnerent incontinent, & ainsi Xanthus demeura maître d'Esope. Cependant les Fermiers qui étoient là presens, ayant eu avis de cette vente, étoient fort fâchez, & vouloient sça-

voir qui étoit le vendeur & qui l'acheteur. Mais d'autant qu'un chacun avoit honte de se declarer, pour raison d'un si bas prix, Esope qui étoit au milieu, c'est moi, s'écria-t-il, qui ay été vendu. Celui-là est l'acheteur, & celui-ci le vendeur : Que s'ils se taisent tous deux, pour cela même il faudra que je demeure affranchi. Les Fermiers furent bien aises de sçavoir l'affaire, & donnerent à Xanthus le droit du peage, puis se retirerent.

Chapitre VIII.

Xanthus fait un present d'Esope à sa femme.

Esope se mit donc à suivre Xanthus, comme il s'en alloit en sa maison. Alors ayant pris garde que son Maître pissoit en marchant, après avoir retiré sa robe; il la lui prit derriere, & la tirant à soi : Vens-moi, lui dit-il, tout incontinent, autrement je m'en fuirai. Pourquoi cela, reprit Xanthus : Pour ce, répondit Esope, que je ne pourrai jamais servir un tel Maî-

tre. Car s'il est ainsi que toi qui as un empire absolu sur mes volontez, & qui ne crains personne, ne donnes toutesfois aucun relâche à ta nature, puisque tu pisses en marchant, que faudra-t-il que je fasse, si tu m'envoyes à quelque affaire ? ne serai-je pas contraint de décharger mon ventre en volant, si même cette nature exige de moi quelque chose de semblable ? Qnoi, ajoûta Xanthus, cela te met-il si fort en peine ? Tu ne sçais donc pas, que si je pisse en marchant, je le fais exprès, pour éviter trois grands maux. Quels maux, demanda Esope ? Si je me fusse tenu debout, repartit Xanthus, le Soleil m'eût brûlé la tête,& la terre les pieds, joint que l'acrimonie de l'urine m'eût offensé les narines. Ils s'entretenoient ensemble de tels discours en s'en allant au logis, où après qu'ils furent arrivés, Xanthus voulut qu'Esope demeurât devant la porte, parce, disoit-il, qu'il sçavoit que sa femme se picquoit un peu de gentillesse, & qu'il ne falloit pas lui presenter un objet si difforme, sans l'avoir prevenuë par quelque bon mot. Il

entra donc plus avant dans le logis, où l'ayant trouvée ; Ma Maîtresse, lui dit-il, vous ne me reprocherez plus desormais les devoirs que me rendent vos servantes ; Car je vous ay acheté un Valet qui est devant nôtre porte, en qui vous remarquerez une si excellente beauté, que vous n'en avez jamais vû de semblable. Les servantes croyant ces paroles veritables, en furent si fort touchées, qu'elles se debattoient déja, à qui auroit pour mary ce beau serviteur. Cependant la femme de Xanthus ayant commandé qu'on appellât ce nouveau valet pour le faire entrer, il y en eut une qui courut à la porte plus promptement que les autres, estimant par ce bon office, de tenir déja des erres de son futur mariage. Mais aprés qu'elle eut appellé ce gentil serviteur, & qu'avec une contenance assurée il lui eût dit, me voilà, c'est moi ; la servante toute étonnée, lui demanda s'il n'étoit point celui qu'on nommoit Esope ? Je le suis en effet, lui répondit-il. Puisque cela est, continua la servante, n'entre point dans le logis, si tu

me veux croire ; autrement tout le monde s'enfuira. Comme elle parloit ainsi, il survint une autre servante, qui le regardant fixément ; il faut, s'écria-t-elle, qu'avant que de mettre le pied ceans, tu souffre qu'on te découpe le visage : Mais sur tout, garde-toi bien de m'approcher. Esope entra tout à même tems, & se presenta devant la femme de Xanthus, qui le voyant si difforme, Malheureux, dit-elle à son mary, d'où m'avez-vous amené ce Monstre ? Otez-le, je vous prie de devant moi. Tout beau, ma femme, répondit Xanthus, ne vous fâchez point, je vous prie, & cessez de vous mocquer de mon nouveau serviteur. Comment, reprit-elle, que je ne m'en mocque point ? Comme s'il n'étoit pas bon à voir, que vous me dédaignez, que vous voulez avoir une autre femme que moi. Certes, il est bien à croire, que n'osant sans honte me dire, que je sorte de vôtre maison, vous m'avez amené cette belle tête de chien, afin que je m'enfuïe bien loin, ne pouvant qu'à regret en être servie : Donnez-

moi donc mon doüaire, & je m'en irai. Ce langage n'étonna point autrement Xanthus, qui se tournant vers Esope, se mit à le reprendre, de ce qu'en chemin le voyant pisser, il lui avoit dit de si bons mots pour rire, & que cependant il demeuroit muet devant sa femme. A quoi l'ingenieux Esope ayant fait réponse, qu'il la jettât dans un gouffre; Tai-toi, méchant, lui dit Xanthus, ne sçais-tu pas que je l'aime comme moi-même. Quoi? repartit Esope, tu t'arrêtes donc à l'amour d'une femme. Pourquoi non, ô chetif esclave, j'en suis en effet extrêmement passionné. A ces mots Esope frapant du pied, O Dieux, s'écria-t-il, le Philosophe Xanthus se laisse gouverner par sa femme! Se tournant à même tems vers elle: Madame, lui dit-il, voudriez-vous pas bien que vôtre Mari vous eût acheté quelque jeune serviteur qui fût vigoureux & de bonne mine pour vous contempler toute nuë dans le bain, & se jcüer avec vous, au deshonneur de vôtre bon Philosophe? O Euripide, que n'ai-je ta

bouche d'or pour dire avec toi, *Grande est l'impetuosité des vagues de l'Ocean, grand le débord des rivieres, & merveilleuse la violence du feu; C'est encore un accident bien dur à supporter que la pauvreté, & il y a une infinité d'autres choses qu'il est impossible de souffrir, tant elles sont pernicieuses, mais il n'y a rien si à craindre qu'une mauvaise femme.* Cela étant, Madame, vous qui êtes mariée à un Philosophe, gardez-vous bien de vous faire servir par des valets qui soient plus beaux & plus gentils qu'il ne faut, de peur de mettre en ombrage vôtre Mari. A ces mots, la femme de Xanthus ne sçachant que répondre, & n'y pouvant contredire, elle se tourna vers son Mary pour lui demander où il avoit pris ce beau gibier? Vraiment, lui dit-elle, quelque contrefait que soit cet infame, il me semble facetieux, je veux donc faire ma Paix avec lui. Alors Xanthus s'adressant à Esope: Te voilà bien, puisque tu es reconcilié avec ta Maîtresse. Il est vray, répondit Esope, en riant; Car ce n'est pas peu de chose que d'appaiser une femme. Tais toi,

lui dit Xanthus, car je t'ai acheté pour me servir, & non pour me contredire.

Chapitre IX.

La réponse d'Esope à un Jardinier.

Le jour d'aprés, Xanthus commanda à Esope de le suivre, & le mena en un Iardin, pour y acheter des herbes. Le Iardinier en ayant fait un faisseau, Esope le prit, & alors comme Xanthus voulut payer, le Iardinier s'adressant à lui : Seigneur, lui dit-il, vous m'obligeriez fort, si vous me vouliez resoudre une question que j'ay à vous faire. Quelle est donc cette question ? répondit Xanthus ; D'où vient, reprit le Iardinier qu'encore que je cultive, & que j'arrose avec tout le soin qu'il m'est possible, les herbes que j'ay plantées, elles ne prennent toutes fois leur accroissement que bien tard, au contraire de celles que la terre produit de soy-même, qui ne laissent pas d'être plûtôt avancées, encore qu'on n'y prenne pas

tant de peine ? Combien que ce fût le fait d'un Philosophe, de resoudre cette question, si est-ce que Xanthus ne sçut qu'y répondre, sinon que cet évenement entre les autres, étoit un effet de la Providence Divine. Ce qu'entendant Esope, qui étoit là present, il se prit à rire; Son Maître lui demanda pour lors, si c'étoit pour se mocquer, qu'il rioit ainsi? Ie me mocque vrayment, répondit Esope, non pas de toi, mais de celui qui t'a instruit; Car ce que tu viens de dire, que toutes choses sont gouvernées par la Providence Divine, est l'ordinaire solution que donnent les Sages. Laisse-moi donc répondre à cet homme, & je le contenterai. Xanthus se tournant alors vèrs le Iardinier; Mon ami, lui dit il, je trouve qu'il ne seroit pas bien seant, que moi qui ay disputé en tant de fameuses assemblées, je m'amusasse maintenant à resoudre des difficultez en un Iardin; Mais je m'assure que mon garçon que voicy, te rendra raison de ce que tu desires sçavoir, si tu lui en fais la proposition; car il sçait tres bien les

consequences de plusieurs choses. Quoi, reprit le Iardinier, ce vilain a-t il quelque teinture des lettres? O le grand malheur que c'est! Sus donc, bon homme, as-tu bien autant d'esprit qu'il en faut, pour satisfaire à ma question. Alors Esope prenant la parole: Quand une femme, dit-il, s'est remariée en secondes nopces, ayant déja des enfans de son premier mary, s'il arrive qu'elle en épouse un autre, qui en ait pareillement de sa premiere femme, elle est bien Mere des enfans qu'elle a amenés, mais marâtre à ceux qu'elle a trouvés en la maison de son nouveau Mary: Elle montre donc avoir une inclination bien differente, pour les uns & pour les autres; Car elle aime ceux qu'elle a mis au monde, & ne se lasse jamais du soin qu'elle prend à les élever. Comme au contraire elle a de l'aversion pour les enfans d'autrui, & par je ne sçai quelle envie, elle retranche de leur nourriture pour la donner aux siens propres, qu'elle cherit comme ses creatures, & haït les enfans de son Mary, comme étrangers. Il en est de même de la terre,

elle eſt Mere de ce qu'elle a produit, mais marâtre de ce que tu plantes. Il ne faut donc pas s'étonner ſi elle nourrit comme une choſe legitime, ce qui eſt ſien, les entretenant mieux, elle ne donne pas tant d'aliment aux plantes que tu prends la peine de cultiver, parce qu'elle les tient pour bâtardes. Le Iardinier fort ſatisfait de cette réponſe, croi moi, lui dit-il, tu m'as tiré d'une grande peine par ce raiſonnement. Va-t-en maintenant, ſi bon te ſemble, je ne te demande rien pour ces herbes, & te permets d'en cueillir deſormais toutes les fois que tu voudras venir en mon Iardin, où tu pourras entrer comme en ton propre heritage.

CHAPITRE X.

D'un ſeul grain de lentille qu'Eſope fit cuire en un Pot, & de quelques autres choſes facetieuſes.

QUELQUE tems après, Xanthus s'en étant allé aux études, y trouva quelques-uns de ſes amis, qu'il

voulut traitter, & commanda pour cet effet à Esope, de courir vite au logis, & d'y faire cuire un grain de lentille. Esope partit incontinent, & ne fut pas plûtôt arrivé en la maison, que faisant le commandement de son Maître, il ne mit cuire qu'une lentille. Après donc que Xanthus se fut bien baigné avec ses amis, il les pria de prendre un mauvais dîner, avec protestation, qu'il n'y auroit point d'excez au festin qu'il leur feroit, & qu'il ne leur donneroit que des lentilles, ajoûtant pour compliment, qu'il ne falloit pas juger d'un ami par la diversité des viandes ; mais loüer plûtôt sa bonne volonté. Comme ils furent donc sortis des étuves, & entrés en la maison de Xanthus ; Esope, lui dit-il, aporte nous du bain. Esope courut aussi-tôt prendre de l'eau du bain, & leur en donna : Mais Xanthus en eut à peine goûté, que n'en pouvant supporter la puanteur. Qu'est-ceci, dit-il ? C'est de l'eau du bain, répondit Esope, que tu as voulu que je te donnasse. Bien que cette action irritât d'abord le Philosophe, si n'osa-t-il

pourtant en faire ſemblant, à cauſe de ſes amis, qui étoient là preſens : mais il lui commanda derechef d'aller querir le baſſin, que ſon Valet lui apporta tout auſſi-tôt, ſe tenant debout devant la compagnie. Ce que voyant Xanthus, quoi ? lui dit-il, ne donnes-tu point à laver ? Nenni, répondit Eſope, parce qu'il me ſeroit mal ſeant de faire autre choſe que ton commandement. Tu ne m'as point dit, mets de l'eau dans le baſſin, lave mes pieds, apporte mes pantoufles, & ainſi du reſte, ſi bien que je ne ſuis point à blâmer, ce me ſemble. Xanthus ſe tournant alors vers ſes amis : à ce que je vois, leur dit-il, je n'ai pas acheté un Eſclave, mais bien un Maître. En ſuite de tout ceci, après qu'ils ſe furent aſſis à table, & que Xanthus eut demandé ſi la lentille étoit cuite, Eſope prit le cuillier, & tira du pot un ſeul grain, qu'il leur ſervit. Xanthus la prit à même tems, & ſur la croyance qu'il eut d'abord, qu'Eſope ne lui avoit preſenté ce grain tout ſeul, que pour voir s'il étoit cuit; l'ayant froiſſé du bout des doigts ;

Apporte, dit il, la lentille, elle est assez cuite. Mais Esope n'ayant vuidé dans les écuelles que l'eau toute pure, se mit à la distribuer à un chacun; De quoi Xanthus bien étonné : Où est la lentille, lui demanda t-il? Tu l'as euë, lui répondit Esope. Quoi, reprit Xanthus, n'y en a-t-il qu'un seul grain de cuit? Nenni sans mentir, répondit Esope, car tu m'as dit au singulier, que je fisse cuire une lentille, & non des lentilles au plurier. Cette fourbe déplût grandement à Xanthus, qui pour s'en excuser à ses amis : jugez, Messieurs, leur dit-il, si cet homme n'est pas capable de me faire enrager. Après ces choses, se tournant vers Esope, viens çà, lui dit-il, méchant que tu es, va-t-en tout maintenant m'acheter quatre pieds de Pourceau, & nous les apporte, après qu'ils seront promptement cuits. Esope s'y en alla tout aussi-tôt, & fit ce qui lui étoit commandé. Mais cependant que les pieds cuisoient, Xanthus qui ne cherchoit qu'un pretexte pour le battre, le voyant empêché à quelque chose du ménage, lui déroba secretement un des pieds, & le cacha.

CHAPITRE XI.

Xanthus voulant tromper Esope, est trompé lui-même.

VN peu après, Esope étant revenu, comme il voulut foüiller dans le pot, il n'y trouva que trois pieces, par où il connut qu'on lui avoit fait une fourbe. Il courut donc à l'étable, où il sçavoit qu'on engraissoit un Pourceau, auquel il coupa un des pieds, qu'il mit dans le pot avec les autres, pour le faire cuire, après l'avoir bien lavé. Cependant, l'apprehension qu'eut Xanthus, qu'Esope ne s'enfuît, après qu'il auroit aperçu le larcin qu'il avoit fait de ce pied, fut cause qu'il le remit dans le pot. Comme il fut donc question de servir sur table. Esope ayant vuidé les pieds dans le plat, & Xanthus en voyant cinq. Qu'est ceci, dit-il, en voilà plus que je n'en ai fait acheter. Il est vray, répondit Esope, & voici comment. Combien de pieds ont deux Pourceaux, lui demanda-t-il ? Ils en ont huit, continua

Xanthus : Il y en a donc cinq dans ce plat, repartit Esope, & le Porc qu'on engraisse là bas, n'en a que trois. Xanthus bien fâché qu'Esope lui avoit joüé ce tour-là, devant ses amis : Hé bien, leur dit-il, Messieurs, me suis-je trompé, quand je vous ai regardé n'agueres que ce Mal-heureux me feroit devenir fol ? Mais Esope qui le voulut payer de raison: Seigneur, ajoûta-t-il, ne sçavez-vous pas bien, qu'il n'y peut avoir du méconte en une somme, qu'autant qu'on ajoûte, ou qu'on diminuë de la quantité : ainsi Xantbus fut contraint de s'appaiser, comme il vit qu'il n'avoit point de juste sujet de frapper Esope,

Chapitre XII.

Du present fait à la Maîtresse de Xanthus.

Le lendemain un des Disciples de Xanthus fit un beau festin, où il invita son Maître, & les autres écoliers. Comme ils se furent tous mis à table, la premiere chose que fit Xan-

thus, fut de choisir quelques-unes des viandes les plus exquises, les donnant à Esope, qui étoit auprès de lui; Va-t-en, dit il, & porte ceci à ma bien-aimée. Esope s'en alla en même tems, disant à part soi le long du chemin, voilà qui va bien, je ne sçaurois avoir une meilleure occasion que celle-ci, pour me vanger de ma Maîtresse, & des brocards qu'elle me donna la premiere fois que je me presentai devant elle: On verra bien à ce coup, s'il est veritable qu'elle aime mon Maître. Comme il fut donc entré dans la Maison, il appella sa Maîtresse, & mettant devant elle les viandes qu'il lui apportoit: Madame, dit-il, voilà un present de mon Maître, qu'il envoye, non pas à vous, mais à sa bien-aimée. Là-dessus ayant appellé à soi une petite chienne, qu'on nourrissoit dans le logis; Tien Mignonne, dit-il, voilà ce que mon Maître a commandé que je t'apportasse; & ce disant, il lui donna toute cette viande morceau par morceau. Cela fait, il retourna vers son Maître, qui d'abord lui demanda

s'il avoit tout donné à sa bien-aimée; Elle a eu tout répondit Esope, & l'a mangé en ma presence. Qu'a-t-elle dit en mangeant, ajoûta Xanthus? Rien, dit Esope, mais elle t'en a remercié à part soi. Cependant la femme de Xanthus bien fâchée de voir que son Mari ne l'aimoit pas tant, qu'il n'aimât encore davantage une chienne, entra dans sa chambre, où toute desolée, elle protesta de n'avoir jamais sa compagnie. Durant ces choses, après que ceux qui étoient du festin se furent bien échauffez à boire, & qu'on eut proposé plusieurs questions d'une part & d'autre, il y en eut un parmi eux, qui, plus curieux que ses compngnons; Quand sera-ce, leur demanda-t-il, qu'il y aura d'étranges divisions & de grands desordres paimi les hommes? A quoi le subtil Esope, qui étoit auprès de lui, répondit ainsi: Ce que tu desires sçavoir arrivera quand les morts ressusciteront, car alors un chacun d'eux redemandera ce qu'il possedoit en ce monde. Cette réponse plût fort aux

Ecoliers de Xanthus, qui s'étant mis à rire: Certainement, dirent-ils, ce nouveau serviteur est tout plein d'esprit. En suite de cette question, il y en eut un qui demanda, pourquoi la Brebis ne crioit point quand on la menoit à la boucherie, au lieu que le Pourceau faisoit un étrange bruit? Parce, répondit Esope, qu'on a accoûtumé de tirer le lait à la brebis, & de lui tondre la laine, ce qui est cause qu'elle suit paisiblement, & se laisse prendre par les pieds; ne se doutant point qu'on lui veüille faire du mal, ni qu'elle doive rien endurer plus que l'ordinaire. Il n'est pas ainsi d'une Truye, qui n'est ni tirée ni tonduë; joint que l'on n'a pas accoûtumé de la traîner à de semblables choses. Sçachant donc qu'elle n'a rien de bon sur soi que sa chair, c'est à bon droit qu'elle fait du bruit, comme en se plaignant. Ces raisonnemens provoquerent derechef à rire les écoliers, qui toutesfois en loüerent grandement l'Auteur. Après le dîner, Xanthus étant de retour en son logis, se voulut mettre à deviser avec sa

femme, comme il avoit accoûtumé de faire; Mais elle le dédaignant: Retire-toi, vilain, lui dit-elle. & me rends mon doüaire, afin que je te quitte, le conseil en est pris, je ne veux plus demeurer avec toi: va-t en plûtôt caresser ta chienne, à qui n'a guéres tu as envoyé de la viande. Voilà le reproche que reçut Xanthus, qui en étant tout hors de soi. Assurément, dit il, Esope m'a fait encore quelque tour de son métier: Puis retournant à sa femme; A ce que je vois, reprit-il, tu me voudrois bien faire accroire que je suis yvre; Mais ne l'es-tu point toi-même qui me tiens un si fâcheux langage? N'est-ce pas à toi seule que j'ai envoyé les viandes qu'Esope te doit avoir données? Par le Dieu Jupiter, repartit elle, ce n'est pas à moi que tu les a envoyées, mais bien à ta chienne. Xanthus ayant fait à même tems appeller Esope: Vien çà, lui dit-il, à qui as-tu baillé ce dont je t'avois chargé? A ta bien-aimée, répondit Esope. Sur quoi Xanthus s'étant enquis de sa femme, si elle n'avoit rien reçû: Rien

du tout, dit-elle. Mais toi-même (reprit Esope parlant à son Maître) à qui m'as-tu ordonné de faire ce present? A ma bien-aimée, continua Xanthus. Esope fit alors venir la chienne, & s'adressant à Xanthus; Il est bien à croire, ajoûta-t-il, que celle-ci t'aime grandement; Car quelque bonne inclination que ta femme se dise avoir pour toi, si est-ce que si elle s'offense de la moindre chose, elle en vient incontinent aux injures; elle contredit à tout, elle s'en va: Il n'en est pas ainsi de ta chienne: Tu as beau la chasser, elle ne bouge & ne crie point. Au contraire, oubliant à l'instant tout le mal que l'on lui peut avoir fait, elle applaudit à son Maître, & le caresse de la queuë. Il falloit donc bien ce me semble, Seigneur, que tu me disses; Esope, porte ceci à ma femme, & non pas à ma bien-aimée. Ces paroles mirent en desordre Xanthus, qui toutesfois pour s'en servir comme d'une excuse envers sa femme; Ne vois-tu pas, lui dit-il, que ce dont tu m'accuses n'est point ma faute, mais de celui qui a apporté cette viande? Aye donc pa-

tience, & ne doute point que je ne ſçache trouver l'occaſion de le bien battre. Mais elle qui n'étoit pas d'humeur de rien faire qu'à ſa tête, ne voulut point le croire, & le quittant là, ſe retira chez ſes parens. Ce que voyant Eſope, hé bien! mon Maître, dit-il, ne vous avois-je pas bien aſſeuré, que vôtre chienne vous aimoit mieux que ma Maîtreſſe ne vous aime.

CHAPITRE XIII.

Invention d'Eſope, pour faire retourner ſa Maîtreſſe avec Xanthus.

QUelques jours après, Xanthus voyant qu'il ne pouvoit flechir ſa femme, ni faire ſa paix avec elle, tant elle étoit fâchée, lui envoya quelques-uns de ſes Alliez, pour l'obliger à revenir au logis, mais elle n'y voulut point conſentir. De quoi Xanthus fut plus en peine qu'auparavant: ce qui fit qu'Eſope s'adreſſant à lui: Seigneur, lui dit-il, tu ne te fâcheras point, ſi tu me veux croire, car je ſçai le vrai moyen de faire en ſorte que, demain avant qu'il ſoit nuit, ta femme revien-

ne ici bien vîte, & de ſon bon gré. Alors ayant receu de l'argent, pour s'en aller au marché, il y courût promptement, & acheta des Oyſons, des Poules, & autres proviſions de bouche, propres à faire un feſtin. Or comme il s'en alloit de maiſon en maiſon, en s'en retournant, il paſſa exprés devant le logis des parens de ſa Maîtreſſe, feignant de ne ſçavoir pas qu'ils fiſſent là leur demeure, ni qu'elle s'y fût retirée. Or étant arrivé de bonne fortune, qu'il rencontra un des valets du logis, il lui demanda s'il n'y avoit point là dedans quelque choſe de bon à vendre. Pourquoi cela, dit le valet, qui eſt celui qui en a beſoin ? C'eſt le Philoſophe Xanthus, répondit Eſope, car il ſe doit marier demain. Le valet ayant appris ces belles nouvelles, laiſſa là Eſope, & monté qu'il fût en la chambre, il fit ſçavoir à la femme de Xanthus ce que l'autre venoit de lui dire. Ce ne fut pas ſans une grande émotion, qu'elle receut ce meſſage, qui lui donna ſi fort l'allarme, qu'en même tems elle courut droit à ſon Mari, & ſe mit à crier bien fort con-

tre lui, disant entr'autres choses : Ie ne sçai pas comme tu l'entends, mais je suis bien assurée, ô Xanthus, qu'il ne t'est pas loisible de te marier à une autre femme durant ma vie. Voilà quelle fut l'invention d'Esope, qui trouva moyen de rappeller en la maison la femme de Xanthus, comme auparavaut il l'avoit aussi trouvé pour l'en faire sortir.

CHAPITRE XIV.

De quelles viandes Esope traitta les Hôtes de Xanthus.

QUelques jours s'étant écoulés, Xanthus convia derechef ses écoliers à dîner, & commanda pour cet effet à Esope qu'il achetât ce qu'il trouveroit de meilleur, & de plus exquis. Ce qu'il fit à l'heure même, disant à part soi le long du chemin: j'apprendrai bien à mon Maître à ne point commander mal à propos. Après qu'il eut donc acheté quelques langues de Poureeau, & qu'il les eut apprêtées pour ses Hôtes, il en donna à chacun une bien rôtie, & de la sausse dessus.

dessus. Les écoliers loüerent d'abord une si belle entrée de table, qui leur sembla fort propre à des Philosophes, parce que c'est par le moyen de la langue qu'on exprime ses pensées. Ensuite de cela, il les servit encore de langues boüillies; Et bien qu'ils lui demandassent quelque autre chose à manger, il n'en fit rien neanmoins. A la fin les écoliers ennuyez d'une même viande tant de fois servie: Quoi? lui dirent ils, ne cesseras-tu d'aujourd'hui de nous donner des langues? Ne vois-tu pas que nous avons écorché les nôtres à force de manger de celles que tu nous as servies? Xanthus s'étant mis alors en colere: Esope, dit-il, n'as-tu donc point autre chose à nous donner? Nenni, répondit Esope. Vilain bout d'homme, continua Xanthus, ne t'avois-je pas commandé d'acheter tout ce que tu trouverois de bon, & d'excellent? C'est par là que j'ai gagné, repliqua Esope, & je suis bien aise de ce que tu me reprends en la presence des Philosophes que voici. Mais je voudrois bien sçavoir, s'il y a rien de meilleur que la langue, en

cette vie mortelle : Nenni, sans doute : puis qu'il n'est point de doctrine, ni point de Philosophie, qui par son moyen ne soit enseignée aux hommes. Par elle nous donnons & recevons : par elle on fait des harangues, des prieres, des complimens : on plaide des causes : on paroît éloquent : on traitte des mariages, on bâtit des Villes : on pourvoit à la seureté des hommet : Et pour le dire en un mot, par elle-même nôtre vie se maintient : par où l'on peut voir qu'il n'y a rien de meilleur que la langue. Ces raisonnemens d'Esope furent approuvez par les écoliers, qui le loüant d'avoir bien parlé, donnerent le tort à leur Maître, & s'en retournerent chacun chez soi.

Chapitre XV.

Du second service des Langues.

Le lendemain les Disciples de Xanthus l'ayant blâmé derechef de ce qui s'étoit passé, il leur dit pour réponse, que cela n'avoit pas été fait de son consentement, mais par la malice de son Valet. Toutesfois, ajoûta-

t-il, je m'asseure qu'il nous traitera d'autres mets à souper, & vous verrez ce que je lui en dirai en vôtre presence. En effet, il l'appella en même-tems, lui commandant d'acheter ce qu'il trouveroit de pire & de moindre valeur pour le donner à ses écoliers, qui devoient souper avec lui. Esope s'en alla donc au marché, & sans rien changer des mets precedents, il acheta derechef, des langues, les fit cuire, & les servit sur la table. Les Conviez ne les virent pas plûtôt, qu'ils en murmurerent, se disant les uns aux autres: Quoi? voici donc encore des langues qu'on nous presente? Mais sans s'arrêter à leurs discours, Esope en apporta d'autres, & d'autres encore, jusqu'à la troisiéme fois. Voilà cependant que Xanthus bien irrité contre son Valet: Qu'est-ceci, méchant, lui dit il? ne sçai-tu pas bien que je t'ai commandé d'apprêter ce que tu trouverois de pire, & de plus vil prix? à quel propos donc nous veux-tu servir ce que tu crois être meilleur, & plus excellent que toute autre chose: Et quoi, mon Maître, répondit Esope, y a-t-il rien

de plus mauvais que la langue: n'est-ce point elle qui démolit les Citez? elle qui est souvent cause de la mort des hommes? elle qui est la source des mensonges, des maledictions, & des faux sermens? elle qui ruïne les alliances, les Etats, & les Royaumes: Et pour le dire en un mot, elle même d'où procedent la plûpart des fautes & des mal-heurs qui nous arrivent en cette vie? Esope n'eut pas plûtôt achevé ces mots, qu'un des Assistans se tournant vers Xanthus; Assurément, lui dit-il, si tu ne prend garde à toi, j'ai grand peur que ce pointilleur ne te fasse devenir fol. Car tel qu'est son corps, tel est son esprit. Mais Esope le renvoya bien vîte, & sans s'émouvoir autrement: Va, lui dit-il, tu me semble être un très-mauvais homme de te mêler des affaires d'autrui, & d'irriter sans raison le Maître contre le serviteur.

CHAPITRE XVI.

Esope amene à son Maître un homme niais, & sans souci.

XAnthus n'eut pas plûtôt oüi la réponse qu'Esope venoit de faire à ses hôtes, que n'ayant rien si à cœur, que l'occasion de le battre: Banni, lui dit-il, puisque tu as osé fâcher mon ami de ce que se mêlant des affaires des autres, il avoit un peu trop de souci, montre-moi quelque homme qui n'en ait point. Esope ne répondit rien à cela, mais s'en alla le lendemain à la place, où regardant les passans, il en vit un fortuitement qui se tenoit assis en un coin; où il demeuroit oisif. Ayant jugé d'abord que c'étoit là l'homme qu'il lui falloit, parce qu'il reconnut à sa mine qu'il n'avoit point de souci, ni beaucoup de sens, il s'en approche, le conviant à venir dîner avec son Maître. Cette nouveauté ne sembla pas étrange à ce Rustre, qui ne s'enquerant de rien, & ne daignant pas même demander le nom de l'homme qui l'invi-

toit, s'en alla droit au logis de Xanthus, où il se mit à la table avec des souliers tout sales, & tout crottez. Xanthus le voyant d'abord; Qui est celui-ci, dit-il: C'est l'homme sans souci, répondit Esope. Alors Xanthus parlant tout bas à sa femme, fai, lui dit-il, ce que je te commanderai, & ne manque point, afin que je trouve un sujet de bien étriller Esope. Aprés ces choses, ma femme (dit-il tout haut) mets de l'eau dans un bassin, & en lave les pieds de nôtre hôte. Ce qu'il disoit exprès, parce qu'il s'imaginoit que ce lourdeau ne voudroit point rien souffrir qu'on s'abaissât jusques-là pour le servir, & qu'ainsi Esope meriteroit d'être battu, parce que son homme se seroit mis dans le soin du compliment, & de la civilité. La femme de Xanthus fit donc le commandement de son Mari, & mit de l'eau dans un bassin pour laver les pieds de son hôte. Or bien que ce pauvre Idiot jugeât assez qu'elle même étoit la Maîtresse du logis, si est-ce que tenant cela pour indifferent, asseurément (disoit-il à part soi) c'est pour me faire plus d'honneur qu'elle

me veut laver les pieds de ses propres mains, bien qu'elle puisse commander à quelqu'une de ses servantes. Comme il eut donc étendu ses pieds, elle lui dit qu'il se lavât, ce qu'il fit incontinent, puis il s'alla mettre à table; où il ne fut pas plûtôt assis, que Xanthus commanda qu'on donnât à boire à son hôte : Lui cependant se mit à raisonner de cette sorte. Certes, il leur appartient bien d'être servis les premiers, mais puisqu'ils le veulent ainsi qu'ay je affaire de m'en donner de la peine. Et là dessus il se mit à boire: Mais durant le dîner, comme on lui eut apporté d'une certaine viande qu'il trouva fort à son goût, & dont il mangea de bon appetit? Xanthus voulut faire accroire à son Cuisinier qu'il l'avoit mal apprêtée, à cause dequoi l'ayant fait dépoüiller tout nud, il le traita rudement à grands coups de foüet. Ce que voyant l'homme sans souci; pour moi, disoit-il, je trouve cette viande cuite comme il faut, & si bonne à mon goût, qu'il ne lui manque rien, ce me semble, pour être bien assaisonnée. Mais quoy? si le Maî-

tre de ceans veut battre son serviteur sans qu'il le merite, que m'importe que cela soit ou qu'il ne soit pas? Durant ces choses, Xanthus ne sçavoit que penser de son hôte, & ne trouvoit guere bon de voir qu'il avoit si peu de soin & de curiosité, qu'il ne daignoit ni s'enquerir, ni se soucier de rien que ce fût. A la fin, l'on n'eut pas si-tôt mis le gâteau sur la table, que ce Vilain hôte le tournant de tous côtez, commença d'en manger comme si ç'eût été du pain; & comme s'il n'en eût jamais goûté de semblable. Cet essai non plus que le precedent, ne servit qu'à aigrir encore plus fort le Philosophe, qui s'en prenant à son boulanger; Malen-contreux que tu es, lui dit-il, pourquoi n'as-tu pas mis du miel & du poivre dans ce gâteau? A ces mots Esope se sentant surpris, mon Maître, répondit-il, s'il se trouve que le gâteau ne soit bien cuit, je suis content que tu me frappes; mais s'il n'est pas assaisonné comme il doit être, le blâme en est à ma Maîtresse, & non pas à moi. Si cela est, ajoûta Xanthus, & que la faute vienne de ma

femme, je la ferai sans delai brûler toute vive. Là-dessus, il fit derechef signe à sa femme de lui obéir, à cause d'Esope, & commanda en même tems qu'on lui apportât des fagots, auxquels il mit le feu, & tira sa femme auprès, avec apparence de l'y vouloir jetter. Il se retint neanmoins, & porta sa vûë sur le Païsan, qu'il avoit pour hôte, afin de voir s'il ne se leveroit point de table, pour l'empêcher de faire une action si temeraire. Mais lui se tenant toûjours dans l'indifference, vraiment, s'imagina-t-il, puisqu'il n'a point sujet de se fâcher, pourquoi le fait il? Et à même tems Xanthus, Seigneur, lui dit il, si tu juge qu'il y ait de la raison en ce châtiment, attend un peu que je sois allé jusqu'à mon logis, & à mon retour je t'amenerai ma femme pour la brûler avec la tienne. Xanthus entendant ainsi parler ce bon homme, & voyant qu'il n'y avoit point de malice en son fait, s'en étonna grandement, & dit à Esope. Vraiment tu n'as pas eu mauvaise raison d'apeller cet homme exemt de

souci, car il l'est en effet; Voila pourquoi, pour l'avoir si bien rencontré, même pour m'avoir vaincu, tu recevras la recompense que tu merite. Laissant donc à part le passé, qu'il te suffise qu'à l'avenir je t'affranchirai, & te mettrai en liberté.

Chapitre XVII.

De la réponse que fit Esope à un Juge.

Le lendemain, Esope eut commandement de son Maître de s'en aller aux étuves, pour s'enquerir de quelqu'un s'il y avoit beaucoup de gens, parce que Xanthus se vouloit baigner. Mais comme il passoit son chemin, il rencontra fortuitement le Preteur, qui le connoissant pour être au Philosophe Xanthus, lui demanda où il alloit? Je ne sçai, lui répondit Esope, sans en dire davantage; ce qui fut cause que sur la croyance qu'eut le Preteur, qu'il se mocquoit de sa demande, il comman-

da qu'on le menât en priſon. L'on ſe mit incontinent en état de le faire; Et comme on l'y traînoit, ô Preteur, s'écria-t il, ne vois-tu point que je t'ay bien répondu ; puis qu'aſſeurément je ne penſois pas aller où je vay, & que ta rencontre eſt la cauſe de mon empriſonnement? Le Preteur étonné de cette ſoudaine réponſe, le fit relâcher, ſi bien qu'il continua ſon voyage juſques aux étuves. Comme il y fut arrivé, il apperçut qu'il y avoit quantité de gens, & devant la porte une pierre, à laquelle s'heurtoient tous ceux qui entroient, & qui ſortoient. A quoi prenant garde un certain, qui s'en alloit aux étuves, il ôta la pierre, & la mit ailleurs. Eſope étant donc retourné vers ſon Maître; Seigneur, lui dit dit-il, tu peux aller aux étuves, ſi tu veux, car je n'y ay vû qu'un ſeul homme. Ces paroles obligerent Xanthus de s'y acheminer. Mais comme il y fut arrivé, y trouvant du monde à la foule: Qu'eſt-ceci, lui dit-il, ô menteur Eſope, ne m'as-tu pas aſſuré que tu n'as vû ceans qu'un homme? Il eſt vrai, répondit Eſope,

& je le soûtiens encore. Car à l'entrée de la porte j'ai trouvé cette même pierre, & ce disant il la lui montra, contre laquelle choppoient tous ceux qui passoient par là. J'ai remarqué en même tems qu'il est survenu un certain homme, qui plus avisé que les autres, pour s'empêcher d'y heurter contre, comme eux, l'a ôté de sa place & l'a mise ailleurs. Pour cette seule raison, j'ai dit que je n'avois vû qu'un homme aux étuves, comme faisant plus d'état de celui-ci, que de tous les autres ensemble. Xanthus approuvant cela; Sans mentir, dit-il, rien ne peut empêcher Esope d'être toûjours prompt en ses reparties.

Chapitre XVIII.

Subtile réponse d'Esope, touchant les superfluitez que la Nature rejette.

Il arriva un jour qu'au sortir de la garde-robbe, il prit fantaisie à Xanthus de demander à Esope, pourquoi les hommes avoient coûtume de regarder leur ordure, après avoir purgé leur

ventre ? Esope voulant tout aussi-tôt satisfaire à cette demande ; il y eut, dit-il, autrefois un homme, qui vivant dans les délices, se plaisoit d'être long-tems à la garde-robbe ; de sorte que pour s'y être par trop assis, le malheur voulut pour lui, qu'il mit dehors ses entrailles. Il est avenu depuis, que les autres ont eu peur, ce qui est cause, qu'ils regardent ordinaiment les ordures de leur ventre, pour voir si le même accident ne leur est point arrivé. Mais pour toi, mon Maître, tu ne dois point craindre de perdre ton cœur, car tu n'en as point. Une autrefois Xanthus s'étant mis à banqueter avec des Philosophes, comme ils furent un peu avant dans le vin, diverses questions s'émeurent entr'eux touchant plusieurs choses ; ce qui donnoit déja bien à penser à Xanthus, qui ne sçavoit presque où il en étoit. Esope étant donc prés de lui, mon Maître, dit-il, je vous avise que Bacchus a trois temperamens, ou si vous voulez trois divers degrez, le premier, aboutit à la volupté, le second à l'yvrognerie, & le troisiéme

aux injures. Cela étant, vous devez tous, ce me semble, vous contenter, & ne toucher plus au reste, vous dis-je; que le vin a mis en si belle humeur, pour en avoir assez bû. Alors Xanthus, qui commençoit déja d'être yvre, s'offensant de ces remontrances: Tai-toi, lui dit-il, & t'en va faire le conseiller là bas aux enfers. Ce sera donc toi qu'on y traînera, lui répondit Esope. Voilà cependant qu'un des Disciples de Xanthus voyant que le vin lui avoit ôté la raison. Mon Maître, lui demanda-t-il, y a-t-il quelqu'un qui puisse boire la Mer? Oüi sans doute, répondit Xanthus, je m'offre à la boire moi-même. Mais si tu ne le peux faire, repartit le Disciple, à quelle amende veux-tu être condamné? Je veux perdre ma maison, repliqua Xanthus, & suis content de la gagner tout maintenant. La chose concluë, pour confirmation de cette gageure, ils mirent tous deux leurs anneaux, puis se retirerent. Le lendemain matin, Xanthus s'étant éveillé, comme il se voulut laver le visage, il fut tout étonné qu'il ne

trouva plus sa bague à son doigt. Ayant donc voulu sçavoir d'Esope s'il ne l'avoit point veuë, Nenni ? lui répondit-il; & je ne sçai ce que tu en as fait: Tout ce que je te puis dire, c'est que tu n'as plus de droit en ta maison. Pourquoi cela, lui demande Xanthus; Parce, repartit Esope, que hier étant yvre tu demeuras d'accord de boire la Mer, & laissa ta bague pour gage. Quoi, répondit Xanthus pourrai je bien faire quelque chose qui soit plus grande, & plus à estimer que la foi ? Nenni certes; C'est pourquoi j'ai à te prier, que pour me tirer de cet embarras, en me faisant gagner la gageure, ou en rompre le pacte, tu veuilles employer pour moy tout ce que tu as de connoissance? d'adresse, & d'experience. Pour t'en parler franchement, dit Esope, l'on sçait assez que tu t'es offert à une chose, de laquelle il est impossible de venir à bout, mais j'ose bien me vanter d'en faire annuller les conditions, Quand vous serez donc tous assemblez aujourd'hui, gardetoi bien de témoigner à ta mine au-

cune marque de crainte ; mais dis hardiment à jeûn ce dont tu es demeuré d'accord étant soû. Après cela, met ordre qu'il y ait quantité de paille sur le rivage, & une table dressée exprès, avec des garçons qui se tiennent prêts pour te verser à boire l'eau de la Mer. Alors quand tu verras tout le peuple assemblé à ce spectacle, après que tu seras assis, commande que l'on te remplisse une tasse d'eau : puis l'ayant prise, demande à celui qui a les gages, quelles sont vos conventions, & le demande tout haut, afin qu'il n'y ait personne en la compagnie qui ne l'entende. Que s'il advient qu'il te réponde que tu es demeuré d'accord de boire toute l'eau de la Mer, t'adressant alors au Peuple ; Hommes Samiens, diras-tu, il n'est pas que vous ne sçachiez bien que les Fleuves se vont rendre dans la Mer, or est-il qu'il a été accordé entre nous, que je boirai la Mer seule, & non les les Rivieres qui entrent dedans. Que cet Ecolier donc empêche premierement que les eaux des Fleuves ne se mêlent à celles de la Mer, & quand il l'aura fait, je

la boiray. Ce conseil fut d'autant plus agréable à Xanthus, qu'il se promit apparemment que par ce moyen la convention seroit rompuë. Après donc que tout le Peuple se fut assemblé au rivage de la Mer, pour voir l'issuë de cette entreprise, & que Xanthus eut dit & executé de point en point ce qu'Esope lui avoit enseigné, le Peuple s'en étonna, & le loüa grandement. Ainsi l'Ecolier se confessa vaincu, & se jettant aux pieds de son Maître, il le pria que la gajeure demeurât nulle : ce que Xanthus lui accorda très-volontiers, à la requête du Peuple.

CHAPITRE XIX.

L'Ingratitude de Xanthus.

COMME ils furent de retour au logis, Esope s'adressant à son Maître ; Seigneur lui dit-il, n'ay je pas bien merité d'être affranchy, pour les fidelles services que je t'ay rendus toute ma vie ? Quoy, répondit Xanthus, en le tançant aigrement, ne

je pas t'affranchir aussi ? Va-t en à la porte, & prens bien garde si tu ne verras point deux Corneilles : Que si tu en vois deux, ce sera bon signe ; Comme au contraire, s'il n'y en a qu'une, l'Augure en sera mauvais. Esope sortit donc du logis, & apperceut fortuitement deux Corneilles, qui s'étoient branchées sur un arbre ; ce qu'il fit sçavoir incontinent à son Maître. Xanthus sortit aussi pour les voir ; mais pendant qu'il s'y en alloit, l'une s'envola, ce qui fit que s'étant mis à tancer Esope ; Mal-heureux homme, lui dit-il, ne m'as tu pas asseuré qu'il y en avoit deux ? Ouy, répondit Esope, mais l'une s'en est envolée. Et quoi, reprit Xanthus, chetif Banny que tu es, n'as-tu rien à faire qu'à te mocquer ainsi de moy. Ensuite de ces paroles, il commanda qu'on eût à le batrre tout de bon. Mais comme on étoit après, le Prevôt ayant invité Xanthus à souper, tandis que ce Miserable recevoit les coups, Mal-heureux que je suis, s'écrioit-il contre son Maître, j'ai veu deux Corneilles, & toutefois je suis

battu, toi au contraire, n'en as veu qu'une, & cependant tu t'en vas faire bonne chere; j'éprouve donc bien à mon dommage, que cet Augure n'est que trop faux. Ce langage surprit Xanthus, qui plus étonné qu'auparavant, de la merveilleuse vivacité de l'esprit d'Esope, ne voulut point qu'on le battît davantage.

CHAPITRE XX.

Esope découvre le derriere de sa Maîtresse,

VN peu après Xanthus voulant donner à dîner à ses écoliers, fit venir Esope, & lui commanda qu'il eût à tenir prêt le festin. Esope s'en alla donc au Marché, d'où il apporta tout ce qu'il pût trouver de plus exquis pour faire un banquet. Mais comme il voulut mettre toutes ses provisions dans la salle, ayant trouvé sa Maîtresse sur le lit, où elle s'étoit mise pour réposer; Madame, lui dit-il, si cela ne vous importune, vous prendrez garde, s'il vous plaît, que

les chiens ne mangent ces viandes, tandis que je m'en retournerai à la Cuisine pour y donner ordre au reste. Va-t-en où tu voudras, lui répondit elle, & n'aye peur que la viande ne soit bien gardée, car mon derriere a des yeux. Esope ayant donc apprêté tous les autres mets, les apporta en la même salle, où il trouva que sa Maîtresse dormoit les fesses tournées devers la table. Se souvenant donc de lui avoir oüi dire que son derriere avoit des yeux, il le lui découvrit à l'instant, & la laissa reposer. Xanthus survint en même tems avec ses écoliers, & tout scandalisé de voir une chose si honteuse; Paillard, dit-il à Esope, d'où vient tout ce beau ménage? Seigneur, répondit Esope, quand j'ay mis les viandes sur la table, j'ai prié Madame de prendre garde que les chiens ne les mangeassent, & elle m'a fait réponse que ses fesses avoient des yeux, à cause dequoy la trouvant endormie, je les lui ay découvertes. Infame bouffon, dit Xanthus, tu peux bien remercier mes amis; car si ce n'étoit le respect que je le leur porte,

& que je les ai conviez, je te punirois si bien que tu n'aurois pas sujet de t'en mocquer.

CHAPITRE XXI.

Esope ne laisse entrer qu'un seul de tous ceux que son Maître avoit conviez.

QUelques jours après, Xanthus ayant derechef invité à dîner des Orateurs, & des Philosophes, commanda à Esope de se tenir à la porte, & de ne laisser entrer que les Doctes. L'heure du dîner étant donc venuë, & Esope se tenant à l'entrée du logis, qu'il avoit fermé sur lui, un des conviez s'en vint heurter à la porte, & soudain Esope lui fit cette question, *Que remuë le Chien* ? il n'en falut pas dire davantage à celui-ci pour l'en faire aller, sur la creance qu'il eût, qu'on l'apelloit chien. Ceux qui vinrent ensuite eurent la même avanture que lui, & s'en retournerent tous, pensant qu'on les accueillît à belles injures. Mais il y en eut un entre les au-

tres qui heurta comme eux. Après donc qu'Esope lui eut fait la même question, & qu'à ces paroles, *Que remue le Chien*; il eût répondu ? *La queue, & les oreilles*, l'ingenieux Portier approuva fort sa réponse, & le menant à son Maître; Seigneur, dit-il, voici le seul Philosophe qui est venu à ton festin. Cette nouvelle mit grandement en peine Xanthus, parce qu'il s'imagina d'abord que ceux qu'il avoit invitez se mocquoient de lui. Le lendemain ses Disciples étans venus aux Ecoles, se mirent à la blâmer de ce qui s'étoit passé. Quoi ? nôtre Maître (lui dirent-ils) t'avons-nous donné sujet de nous mépriser jusques à ce point, qu'il ait fallu que pour nous empêcher d'aller chez toi, tu aye mis à la porte ce puant Esope, pour nous injurier, & nous appeller chiens ? Ce que vous me contez là, réprit Xanthus, est ce quelque songe ou bien une chose vraye ? C'est en effet une verité, dirent-ils, du moins nous la croyons telle, si nous ne revons. A ces mots Xanthus tout enflammé de colere, envoya chercher Esope, & lui

demanda pour quelle raiſon il avoit ainſi honteuſement chaſſé ſes amis. Mon Maître, lui dit Eſope, ne m'as-tu point commandé exprès, de ne laiſſer venir à ton Feſtin les gens du commun, & des ignorans, mais ſeulement des hommes doctes; Et quoy, continua Xanthus, ceux-ci ne sont-ils donc pas ſçavans? Non pas que je penſe, repartit Eſope, du moins ils ne m'en ont donné aucune preuve: Car lors qu'ils ont heurté à la porte, & que je leur ai demandé, *Que remue le Chien?* pas un d'eux n'a ſçeu comprendre ma queſtion. Les ayant donc pris pour des ignorans, je leur ai defendu la porte, & n'ai laiſſé entrer que celui-ci, qui a fort bien répondu. A ces paroles, toute la compagnie ne ſçut répondre autre choſe, ſinon qu'Eſope avoit parlé doctement.

CHAPITRE XXII.

Du thresor trouvé par Esope, & de l'ingratitude de Xanthus.

UNe autrefois Xanthus ayant Esope à sa suite, s'en alla dans un certain Cimetiere, où il se mit à lire sur les tombeaux quelques Epigrammes, à quoi il prit un plaisir extrême. Sur ces entrefaites Esope ayant fortuitement apperceu les lettres suivantes, R. P. Q. F. I. T. A. gravées sur un tombeau, se mit à les montrer à Xanthus, & lui demanda s'il en sçavoit l'explication: Mais quelque meditation que fit là-dessus ce Philosophe, il n'y pût jamais rien comprendre, & confessa franchement qu'il n'entendoit pas cela. Alors Esope le regardant; Seigneur, lui dit-il, si par le moyen de ce petit pillier que voilà je te découvre un thresor, quelle recompense me feras-tu? Foy de Philosophe, répondit Xanthus, si tu le fais, je te donnerai la liberté, & la moitié du thresor. Esope se mit alors à foüiller prés d'une motte de terre, éloignée de

de lui d'environ quatre pas, & y trouva le thresor dont il étoit question, s'étant mis en même tems en devoir de le donner à Xanthus : Tiens, lui dit-il, voila dequoi, il ne reste plus sinon que tu tienne ta promesse. Je ne suis pas si fol de le faire, répondit Xanthus, si premierement tu ne m'explique ces lettres, car ce me sera une chose plus precieuse de les entendre, que de posseder tout l'or que tu sçaurois jamais trouver. A cela ne tienne, reprit Esope ; Sçache donc que celui qui cacha ce thresor dans la terre, comme sçavant qu'il étoit, s'avisa d'y faire graver ces lettres, qui jointes ensemble, forment un sens qui est tel. *Recedens passus quatuor, fodiens invenies thesaurum aureum.* C'est-à-dire, *Si tu recule quatre pas, en foüillant icy, tu y trouveras quantité d'or.* Xanthus étonné du grand esprit d'Esope : Je suis d'avis, lui dit-il, de ne te point affranchir, puisque tu es si plein de subtilité. Si tu ne le fais, repliqua Esope, je m'en sçaurai bien revancher. Car je m'en irai plaindre au Roi de Bizance, pour qui l'on a

icy caché ce thresor. A quoi connois-tu cela, continua Xanthus; A ces lettres, ajoûta Esope, R.R.D.Q.I.T. qui signifient, *Redde Regi Dionysio, quem invenisti thesaurum.* C'est-à-dire, *Rend au Roy Denis le thresor que tu as trouvé.* Comme Xanthus eut reconnu tout de bon que ce thresor appartenoit à un Roy, voulant adoucir Esope: Sois secret, lui dit-il, & prens la moitié du thresor. Ce n'est point toi qui me le donnes, répondit Esope, mais celui qui l'a icy caché. Que cela ne soit, écoute le contenu des lettres suivantes, A. E. D.Q.I.T.A. d'où sont formées ces paroles. *Acceptum euntes dividite, quem invenistis thesaurum aureum.* Ce qui signifie. *Partagez entre vous le thresor, que vous avez trouvé en vous en allant.* Puisque cela est, conclud Xanthus, retournons donc à la maison, afin que chacun de nous prenne part à cette bonne fortune, & que tu sois mis en liberté. Ayant dit cela, ils prirent le chemin du logis, où ils furent à peine arrivez, que Xanthus voulut faire mettre Esope en prison; de peur qu'il eut, que son babil ne lui fit violer

le ſecret. Cependant qu'on l'y menoit, quelle pitié, diſoit-il, parlant à Xanthus, eſt-ce donc l'effet de la promeſſe d'un Philoſophe tel que tu es, de me dénier non ſeulement la liberté, mais auſſi de m'en priver, juſques à m'empriſonner ? Ces reproches toucherent Xanthus, qui à l'heure même commanda qu'on le relachât. Mais comme on l'eût délivré, certainement, ajoûta-t il, je trouve que tu ne fais pas trop mal de te comporter ainſi envers moi, afin qu'étant une fois affranchi, tu m'accuſe de meilleur courage. Si eſt-ce pourtant répondit Eſope, qu'après m'avoir fait du pire que tu pourras, il faudra malgré toy, que tu me remette en liberté.

Chapitre XXIII.

De l'affranchiſſement d'Eſope.

Il advint en ce tems là, une choſe étrange en la ville de Samos, où comme on celebroit publiquement une certaine fête, l'on fut tout éton-

né de voir une Aigle, qui prenant son vol d'en haut arracha l'anneau public, & le laissa choir au sein d'un Esclave. Cela fit que les Samiens, non moins épouvantez de cet évenement, qu'ils en furent attristez, s'assemblerent tous en un certain lieu, & prierent Xanthus, parce qu'il étoit le premier de la ville, & avec cela Philosophe, de leur expliquer ce que signifioit un si merveilleux prodige; Mais Xanthus aussi empêché qu'eux de leur en rendre raison, leur demanda terme pour y répondre. Il s'en alla donc en sa maison, où ne sçachant que juger de cela, il devint tout pensif, & se plongea dans une profonde melancolie. Mais Esope connoissant fort bien d'où procedoit cet ennui; après l'avoir abordé, Seigneur, lui dit-il, d'où vient que tu persiste ainsi en ta tristesse? ne me cele rien, je te prie, & cesse de te fâcher. Je sçai ce qu'il faut que tu fasse, pourveu que tu t'en remette à moi. Pour cet effet, quand tu seras demain à la place publique, dis simplement ces paroles aux habitans: Messieurs, je n'ai jamais appris

à rendre raiſon, ni des Prodiges, ni des Augures; mais il eſt bien vrai que j'ai en ma maiſon un ſerviteur, qui ſçait beaucoup de choſes, & qui je m'aſſure, vous éclaircira de ce que vous deſirez ſi fort de ſçavoir. Ainſi, mon Maître, ſi je puis reſoudre cette doute, toute la gloire t'en reviendra, pour avoir à ton ſervice un ſi habile valet, ſinon le deshonneur n'en ſera qu'à moy. Xanthus r'aſſuré par ces paroles d'Eſope, ſe reſolut de le croire, & ne faillit point le lendemain de ſe trouver en la Maiſon de Ville, où, ſuivant le conſeil de ſon ſerviteur, il ſe mit à parler aux Aſſiſtans, qui le prierent incontinent de faire venir Eſope. A ſon arrivée, il ſe tint debout devant les Samiens, qui bien étonnez de voir un homme de cette mine, s'en rioient ouvertement, & diſoient tout haut. Vraiment, voilà un bel homme, pour nous expliquer le Prodige, dont nous ſommes ſi fort en peine! Eſt-il bien poſſible qu'il puiſſe ſortir de lui, quelque choſe de bon, étant ſi laid & ſi contrefait? Voila comme ils ſe moc-

quoient d'Esope, qui toutesfois ne s'en troubla point. Mais après que devant l'assemblée il eut étendu la main, & obtenu silence des assistans, Hommes Samiens, dit-il, d'où vient que ma mine vous est un sujet de raillerie? sçavez vous pas que c'est à l'esprit de l'homme, qu'il faut s'arrêter & non pas à son visage, puisque bien souvent dans un laid corps, la Nature ne laisse pas de cacher une belle ame? Que cela ne soit, je vous demande si vous considerez la forme exterieure d'une bouteille, ou d'un pot de terre, & si vous n'avez pas plûtôt égard au goût interieur du vin? Tous les assistans fort satisfaits de ces paroles; Esope, s'écrierent-ils, si tu peux assister la Ville de tes conseils, nous te prions de le faire. S'étant mis alors à parler plus hardiment, Messieurs, leur dit-il, parce que la fortune, qui aime les divisions a proposé un prix de la gloire au Maître & au Valet, quand il arrive que ce dernier est moindre que l'autre, il n'en remporte que des coups; Que s'il est trouvé plus excellent, cela n'empêche pas qu'il

ne soit encore très bien battu. De cette façon, quoi qu'il en advienne, à droit ou à tort, le Valet est toûjours oppressé. Je suis content neanmoins de vous declarer sans rien craindre, ce que vous desirez si fort de sçavoir, pourveu que vous me fassiez donner ma liberté, & la permission de parler. Tout le peuple s'écria pour lors d'un commun accord : ô Xanthus, affranchy Esope, obéï aux Samiens, & fais ce bien à leur Ville! Mais lui ne s'en émouvoit en façon quelconque, & n'y vouloit pas entendre. Ce que voyant le Preteur ; Asseurément, lui dit-il, si tu ne veux obéïr au peuple, j'affranchirai Esope tout maintenant, & il sera fait semblable à toy. Alors n'étant pas possible à Xanthus de s'en dedire, il s'y accorda, & ainsi Esope fut declaré affranchi par un cry public qu'un trompette de la ville fit en ces termes. *Le Philosophe Xanthus donne aux Samiens la liberté d'Esope*, & ainsi se trouva veritable, ce qu'un peu auparavant Esope avoit dit à son Maître par ces paroles, je t'advise que malgré toi tu m'affran-

chiras. Comme il se vit donc en liberté, & en pleine assemblée des Samiens, Messieurs, se mit il à dire, l'Aigle (comme vous sçavez) étant le Roi des oiseaux, ce qu'elle a ravi cet anneau qui est une marque de puissance, & l'a laissé choir au sein d'un homme de servile condition, signifie que parmi les Rois, qui sont maintenant vivans, il y en a un, qui de libres que vous êtes, vous veut rendre serfs, & annuller les loix que vous avez de si long-tems établies. Les Samiens s'attristerent bien fort de ces paroles, & encore plus, quand ils se virent à la veille d'en sentir l'effet. Car un peu après il leur vint des lettres de la part de Cresus, Roi de Lydie, par lesquelles il les sommoit à lui payer tous les ans un certain tribut, à faute dequoi, il leur declaroit la guere. Cette nouvelle, & l'apprehension qu'ils avoient d'être sous la domination de Cresus, les ayant fait assembler pour en consulter; ils trouverent à propos de prendre l'avis d'Esope, qui pour réponse à leur demande; Messieurs, leur dit-il, quand les principaux d'en-

tre vous auront opiné à vous rendre tributaires du Roi de Lydie, vous n'aurez plus besoin de mon conseil : Je suis content neanmoins de vous faire un conte qui vous apprendra de quelle façon vous aurez à vous comporter en ceci. La fortune nous montre en cette vie deux chemins bien differens, dont l'un est celui de la liberté, l'entrée duquel est grandement difficile, mais l'issuë aisée ; & l'autre celui de la servitude, qui tout au contraire a un commencement fort doux, & une fin épineuse. A ces mots les Samiens s'écrierent ; Puisque cela est, & que nous joüissons de la liberté, nous ne sommes d'avis de nous reduire volontairement à la servitude, surquoi ils renvoïerent l'Ambassadeur des Lydiens, sans avoir conclu ni paix ni tréve. La nouvelle en étant depuis venuë au Roi Cresus, il se resolut de leur faire la guerre : ce que l'Ambassadeur voulant prevenir ; Seigneur, lui dit il, je ne pense pas que tu puisse jamais vaincre les Samiens, tant qu'ils auront Esope avec eux, & qu'ils se gouverneront par son avis : c'est pour-

quoi je te conseille pour le mieux de la demander par des Ambassadeurs envoyez exprès, qui leur promettent de ta part, que tu les recompenseras en autre chose, & que cependant tu ne leur demanderas plus rien : Que si tu n'en viens à bout par ce moyen, je ne pense pas que tu le puisse faire autrement. L'effet de ces paroles fut tel que le Roi Cresus, étant persuadé par l'apparence qu'il y voyoit, envoya soudain aux Samiens un Ambassadeur, avec charge expresse de leur demander Esope : comme en effet ils se resolurent de l'envoyer au Roi. Ce qu'Esope ayant appris, & s'étant presenté devant l'assemblée. Hommes Samiens, dit il, je tiens à singuliere faveur de ce que je m'en vai trouver le Roi Cresus, pour me jetter à ses pieds, & le saluër ; Mais auparavant, souffrez que je vous dise une Fable. Au tems que les bêtes parloient, il arriva que les loups firent la guerre aux brebis. Mais depuis, voyant qu'elles avoient de leur côté quantité de chiens qui les chassoient, ils leur firent sçavoir par des Ambassadeurs envoyez exprès, que si elles vou-

loient desormais vivre en paix, & ôter tout soupçon de guerre, qu'elles eussent à leur envoyer les chiens, comme en effet les brebis furent si sotres, & si mal-avisées, que de les donner, en se laissant persuader une chose qui ne leur pouvoit être que dommageable. Aussi arriva-t-il que les loups ayant mis en pieces les chiens, il leur fut facile d'en faire de même des brebis. Les Samiens comprirent incontinent le sens de la Fable, & resolurent entr'eux de retenir Esope. Mais lui ne le voulut pas, & s'étant mis à la voile avec l'Ambassadeur, il s'en alla trouver le Roi Cresus.

CHAPITRE XXIV.

Partement d'Esope, & son arrivée en Lydie.

COMME ils furent arrivez en Lydie, Esope se presenta devant le Roi, qui s'étant mis en colere; Voyez, dit il, si ce n'est pas une chose étrange, qu'un si petit homme m'ait empêché de subjuguer une

si grande Isle. Esope s'étant mis alors à parler, il le fit ainsi: Puissant Monarque, je ne suis venu vers toi, ni par force, ni par contrainte, ni par necessité non plus; mais de mon bon gré seulement. Mais avant que de passer outre, permets je te prie, que je te fasse un conte. Il y eut jadis un homme, qui s'amusant à prendre des sauterelles, qu'il tuoit à l'instant, il prit aussi une Cigale, qu'il voulut tuër de même, ce que voyant la Cigale, ô homme, lui dit elle, ne me donne point la mort: je ne fais aucun dommage aux bleds, & ne t'offense en chose quelconque; au contraire je réjoüis les passans par l'agreable son qui se forme du mouvement de mes aîles: Tu ne trouveras donc rien en moi, que le chant. Ce qu'elle n'eut pas plûtôt dit, que celui qui l'avoit prise, la laissa aller sans lui faire mal. Je t'en dis de même, ô grand Roi, & soûmis à tes pieds, je te prie de ne me point faire mourir sans cause, car je ne suis pas homme qui veüille nuire à personne, & si l'on peut blâmer quelque chose en moi, c'est qu'en un corps chetif

& difforme, je loge une ame qui ne ſçauroit rien flatter. Ces paroles d'Eſope donnerent enſemble de l'admiration & de la pitié au Roi, qui lui répondit ; ô Eſope, ce n'eſt pas moi qui te donne la vie, mais bien le deſtin. Demande moi donc ce que tu voudras, & je te l'accorderai. Seigneur, ajoûta Eſope, toute la priere que j'ai à te faire, c'eſt qu'il te plaiſe laiſſer en paix les Samiens. Je le veux, dit le Roi, & alors Eſope proſterné à ſes pieds, l'en remercia très-humblement.

CHAPITRE XXV.

En quel tems Eſope compoſa ſes Fables.

CE fut en ce même tems qu'Eſope compoſa ſes Fables, qu'il laiſſa au Roi Creſus, & tient-on qu'elles ſe montrent encore aujourd'ui en ſa Royale maiſon de Lydie. La paix étant donc faite avec les Samiens, il fut envoyé vers eux en qualité d'Ambaſſadeur du Roi de Lydie, qui lui donna des lettres, & le pouvoir d'en

traiter. Cependant les Samiens voulant honorer son arrivée, s'en allerent au devant de lui avec des rameaux & des chapeaux de fleurs, qu'ils lui offrirent, faisant en outre à cause de lui, des jeux solemnels, & des danses publiques, pour une marque de leur commune allegresse. Il lût devant eux les lettres du Roi, par lesquelles il leur fit voir, comme par une autre sorte de liberté qu'il leur avoit obtenuë, que celle qu'ils lui avoient donnée n'aguere, étoit abondamment recompensée. Depuis ayant quitté l'Isle de Samos, il se mit à voyager en diverses contrées, où tout son plaisir étoit de disputer avec les Philosophes. Comme il s'en alloit ainsi par le monde, il arriva en Babilone, & y donna de si belles preuves de son sçavoir, qu'il se mit en faveur auprès du Roi Lycerus, qui le fit un des plus grands de sa Cour. Les Rois avoient en ce tems-là paix ensemble, & en ce commun repos ils se visitoient souvent par lettres, s'envoyant les uns aux autres des questions Sophistiques : Ce qu'ils faisoient à telle condition que ceux qui les pouvoient resoudre, ren-

doient les autres leurs tributaires, selon qu'il étoit accordé entr'eux ; Comme au contraire, ceux qui n'y pouvoient répondre, païoient le tribut eux-mêmes. Ainsi Esope entendant fort bien tous les problêmes qu'on envoyoit au Roi Lycerus, lui en donnoit aussi-tôt l'explication ; & par ce moyen, il le mettoit en grande estime de toutes parts. Avec cela, il étoit cause que ce même Prince recevoit de grands tributs, parce qu'il envoyoit à son nom plusieurs questions aux autres Rois, qui ne les pouvoient decider.

Chapitre XXVI.

Ennus est adopté par Esope, qui en reçoit une grande injure.

Esope se voyant sans enfans, s'avisa d'adopter un Gentil homme, qu'on nommoit Ennus ; & le presentant au Roi, le lui recommanda, comme s'il eût été son fils legitime. Mais un peu après il arriva qu'Ennus eut affaire à la Maîtresse d'Esope, qui sçachant cela, le voulut mettre bien vite hors de

ſa maiſon. Alors Ennus s'abandonna à une haine ſecrette, ſe mit à contrefaire une lettre, par laquelle il donnoit à entendre au nom d'Eſope, qu'il n'étoit pas ſi content d'adherer au Roi Licerus, qu'à ceux-là mêmes qui lui envoyoient des problemes. Cette lettre étant cachetée avec la propre bague d'Eſope, il la preſenta au Roi, qui tranſporté de colere, commanda tout auſſi tôt à Hermippus, que ſans autre forme d'enquête, il s'en allât tuer Eſope, comme traître qu'il étoit. Mais il arriva de bonne fortune, que Hermippus, qui lui avoit toûjours été ami, témoigna qu'il l'étoit encore à ce beſoin, car au lieu de le mettre à mort, il le tint ſi bien caché dans un tombeau, où il le nourrit ſecrettement, que nul ne s'en apperçût. Ce qui reüſſit ſi bien au profit d'Ennus, qu'il eut toutes les charges d'Eſope, par le don que lui en fit Lycerus. Quelque-tems aprés Nectenabo Roi des Egyptiens, ayant ſçû qu'Eſope étoit mort, écrivit incontinent une lettre au même Lycerus, par laquelle il lui mandoit qu'il eût à lui envoyer des Ingenieurs, qui

fussent si bien versez en leur art, qu'ils pûssent bâtir une tour, qui ne touchât ni le Ciel, ni la terre, & par même moyen qu'il lui fit venir aussi quelqu'un qui sçût répondre à toutes les choses qu'il lui demanderoit, concluant que s'il le pouvoit faire, il recevroit le tribut, sinon qu'il le payeroit. Aussi-tôt que Lycerus eut lû ces lettres, elles l'attristerent extrêmement, parce qu'il n'y avoit pas un de ses amis qui fût capable d'entendre la question de la tour. Il s'affligea donc d'une étrange sorte, disant qu'en Esope il avoit perdu la principale colomne de son Etat. Cependant Hermippus ne pouvant souffrir le Roi dans une peine dont il connoissoit la cause, le fut trouver aussi-tôt, & lui dit qu'Esope vivoit encore, & qu'il ne l'avoit point voulu tuër, parce qu'il se doutoit bien qu'à la fin le Roi même en pourroit être fâché. Cette nouvelle plût grandement à Lycerus, à qui le pauvre Esope fut amené tout crasseux, & plein d'ordure. Le Roi le voyant en si piteux état, en fut si touché de compassion, qu'il en répandit des larmes, & com-

manda qu'on eût à le mettre dans le bain, & à l'équipper d'une autre façon. Ces choses s'étant ainsi passées, Esope se justifia du crime dont Ennus l'avoit chargé, & répondit si pertinemment aux causes de son accusation, qu'il n'y a point de doute, que le Roi reconnoissant son innocence, eût fait executer Ennus, si Esope ne l'eût prié de lui faire grace. En suite de tout ceci, Lycerus donna la lettre de Nectenabo au subtil Esope, qui ne l'eût pas plûtôt lûë, que sçachant par quel moyen il falloit resoudre cette question, il se mit à rire, & fit récrire à Nectenabo, qu'incontinent que l'Hyver seroit passé, on lui envoyeroit des Ouvriers, qui lui bâtiroient sa Tour, & un homme qui répondroit à toutes ses questions. Lycerus renvoya donc les Ambassadeurs d'Egypte, puis remit Esope en sa premiere administration, & lui rendit Ennus avec tous les biens qu'il possedoit auparavant.

Chapitre XXVII.

Esope instruit Ennus, & lui donne des preceptes pour vivre en homme de bien.

Ennus étant remis en grace, Esope l'acueillit si genereusement, qu'il ne le voulut fâcher en rien, au contraire il le traita mieux que jamais, & comme son propre fils, lui donnant plusieurs belles instructions, dont les principales furent celles-ci. Mon fils, aime Dieu sur toutes choses, & rend à ton Roi l'honneur que tu es obligé de lui rendre. Montre-toi redoutable à tes ennemis, de peur qu'ils ne te méprisent: mais traite courtoisement tes amis, leur étant doux & affable, pour les obliger à t'en aimer davantage. Souhaite encore que tes ennemis deviennent malades, & qu'ils soient pauvres, pour empêcher qu'ils ne te puissent nuire; mais sur tout souvien-toi de prier pour tes amis. Ne te separe jamais d'avec ta femme, de peur qu'elle ne veüille faire essai d'un autre hom-

me que de toi : car les femmes tiennent cela de leur sexe d'être naturellement volages, & moins portées au mal quand on les sçait avoir par la flatterie : Ne prête point l'oreille à des paroles legeres, & ne parle que fort peu. Au lieu d'envier ceux qui te font du bien, réjoüi-toi de leur prosperité, autrement plus tu seras envieux, & plus tu en recevras de dommage. Sois soigneux de tes domestiques, afin qu'ils ne te craignent pas seulement comme leur maître, mais qu'ils te reverent aussi, comme leur bienfacteur. N'aye point de honte de vieillir en apprenant toûjours de meilleures choses. Ne decouvre point ton secret à ta femme, & sçache qu'elle épiera sans fin l'occasion de te pouvoir maîtriser. Amasse tous les jours quelque chose pour le lendemain; car il vaut beaucoup mieux mourir, & laisser du bien à ses ennemis, que vivre, & avoir besoin de ses amis. Saluë volontiers ceux que tu rencontre, & te represente que la queuë du chien donne du pain à son Maître. Ne te repens jamais d'être homme de bien. Chasse de ta maison le Médisant, &

tiens pour certain, qu'il ne manquera point de rapporter, & tes paroles, & tes actions. Ne fais rien qui te puisse attrister, garde toi de t'affliger des accidens qui t'aviendront. Rejette un mauvais conseil, & ne suis point la façon de vivre des méchans. Voila quelles furent les instructions d'Esope à Ennus son fils adoptif, qui le toucherent si avant dans l'ame, qu'étant frappé comme d'une flêche, tant par la remontrance d'Esope, que par les remords de sa conscience, il mourut quelques jours après.

Chapitre XXVIII.

De quelle façon Esope nourrit & dressa quatre Poussins d'Aigle.

APrès qu'Esope eut fait venir à soi tous les oiseleurs du païs ; il leur commanda, qu'ils eussent à lui aporter quatre Poussins d'Aigle ; & les ayant eus, il les nourrit à sa mode, & les dressa d'une étrange sorte, à quoi toûtesfois nous n'ajoûtons pas beaucoup de foi. Car il leur apprit en volant bien haut, à porter dans des

corbeilles certains enfans pendus à leur col, & les sçût si bien accoûtumer à leur obéïr, que ces enfans les faisoient voler où bon leur sembloit, c'est-à-dire aussi haut, ou aussi bas qu'ils vouloient. L'Hyver étant donc passé, environ le commencent du Printems, il apella tout ce qu'il jugea necessaire pour un tel voyage, principalement les Aigles, & les enfans, avec lesquels il s'en alla en Egypte, où tous ceux du païs furent si étonnés des merveilles qu'il leur fit voir, qu'ils ne sçavoient qu'en penser. Cependant le Roi des Egyptiens ne sçût pas plûtôt l'arrivée de cet homme extraordinaire, que se tournant vers quelques-uns de ses amis : Ie suis trompé, leur dit-il, car j'avois oüi dire qu'Esope étoit mort, bien que toutefois il soit ici plein de vie. Le lendemain Nectennbo, ainsi se nommoit le Roi, commanda que ses Conseillers eussent à se vêtir de robes blanches, & pour lui il en prît une rouge, se mettant sur la tête une couronne de pierreries. En cet équipage ; s'étant assis en son Trône, il fit appeller Esope, qui fut

à peine entré, qu'il lui demanda tout haut, à qui me compares tu Esope, & ceux qui sont avec moi ? au Soleil du Printems, répondit Esope, & tes Conseillers aux épics meurs. Cette réponse donna de l'admiration au Roi, qui lui offrit de grands dons. Le jour d'après s'étant avisé de s'habiller au contraire de la journée precedente, à sçavoir d'une robe blanche, il en fit prendre de rouges à ses amis ; puis quand Esope fut derechef entré ; Que penses-tu de moy, lui dit-il, & de ceux qui sont à l'entour de ma personne ? Je te compare au Soleil, répondit Esope, & ceux qui t'environnent en sont comme les rayons. Certainement, reprit Nectenabo, je n'estime rien Lycerus au prix de moi. A ces mots le bon Esope soûriant ; ô Roi, continua-t-il, ne parle point si legerement de Lycerus : Car si tu fais un parallele de ton Regne avec ton Peuple, il reluira comme le Soleil ; mais si tu viens à t'égaler à Lycerus, il s'en faudra bien peu que tout cet éclat ne paroisse une obscurité. Nectenabo bien étonné de cette réponse

faite si soudain & si à propos : Est-il vrai, lui dit-il, que tu nous as amené des Maçons, pour bâtir la Tour ? Il est vrai en effet, répond t Esope, & ils sont si prêts, qu'il ne reste plus qu'à leur montrer le lieu où tu veux qu'on fasse les bâtimens. Le Roi sortit de la ville en même tems, & le mena dans une large campagne, où il lui fit voir l'endroit qu'il avoit déja marqué. Esope amena donc aux quatre coins de la place, les quatre Aigles, & les quatre jeunes garçons pendus aux corbeilles : puis leur ayant mis en main à chacun une truelle ou tel autre instrument de Maçon, il commanda aux Aigles de s'envoler. Elles s'éleverent incontinent, & lors que ces Maîtres ouvriers se virent bien haut, ils se mirent à crier ensemble ; Donnez nous des pierres, donnez-nous de la chaux, donnez-nous du bois & tels autres materiaux propres à bâtir. Nectenabo bien étonné de voir ces galans s'élever si haut. Qu'est-ceci, dit-il, d'où nous est venuë cette engeance d'hommes volans ? Du païs de Lycerus, répondit Esope, qui en a quantité à son com-

commandement, & toutefois toi qui n'es qu'un homme, tu te veux comparer à un Roi semblable aux Dieux. Tu as raison, reprit Nectenabo, & pour ne t'en point mentir, je me confesse vaincu. Il ne me reste plus qu'à te faire certaines demandes, pour voir si tu me sçauras répondre. J'ai ici, continua-t-il une espece de jumens, qui me semblent bien merveilleuses, car quand elles oyent hennir les chevaux qui sont en Babilone, elles conçoivent incontinent. C'est à toi maintenant à montrer, si tu es assez habile homme pour m'en dire la cause. Ie le ferai, répondit Esope, mais ce ne sera que demain. Comme il fut donc de retour en son logis, il fit prendre un chat par des valets, qui l'ayant empoigné, l'allerent foüettant publiquement par toute la Ville. Alors les Egyptiens bien étonnés & fâchés tout ensemble de voir traitter de cette sorte un animal qu'ils avoient si fort en reverence, accoururent tous à la foule, & arracherent le pauvre chat des mains de ceux qui le battoient, puis ils s'en allerent au Roi, pour lui dire comment l'affaire s'étoit

passée. Nectenabo fit à l'instant appeller Esope ; & s'étant mis à le tancer ; D'où vient, lui dit-il, que tu as ainsi fait battre un chat, que tu sçais être un animal que nous reverons comme un Dieu ? Parle donc, qui t'a obligé à cela ? Seigneur, répondit Esope, ce que j'en ai fait a été pour vanger le Roi Licerus ; Car tu dois sçavoir que ce mauvais chat est la seule cause d'une perte qu'il a faite la nuit passée pour lui avoir tué son coq, qui étoit vaillant & aguerri au possible, joint que par son chant il lui marquoit ordinairement les heures de la nuit. Nectenabo croyant avoir surpris Esope par ses propres paroles ; Je te tiens, lui dit-il, n'as-tu point de honte de mentir ? Est-il bien possible qu'en une nuit, le chat dont il est question, soit allé d'Egypte en Babylone ? Pourquoi non, répondit Esope en soûriant, s'il se peut faire, comme tu dis, que les jumens d'Egypte conçoivent en oyant hennir les chevaux de Babylone ? Par cette réponse, il se mit si bien dans l'esprit du Roi, qu'il l'estima grandement pour son sçavoir, & pour sa

prudence : de maniere qu'un peu après, ayant fait venir de la ville d'Eliopolis un bon nombre d'hommes sçavans, fort versez aux questions Sophistiques, il se mit à les entretenir sur la suffisance d'Esope, & voulut que lui-même fût de la partie, en un festin où il les avoit invitez. Comme ils se furent tous mis à table, un de ces Sophistes attaquant Esope ; Etranger, lui dit il, je t'avise que je suis ici envoyé de la part de mon Dieu, pour te demander l'éclaircissement d'une question dont je suis en doute. Esope l'ayant écouté sans s'émouvoir ; Tu mens, lui dit-il, car Dieu sçachant tout, n'a pas besoin de s'enquerir, ni d'apprendre quelque chose d'un homme. Or est-il que tu ne t'accuse pas seulement, mais encore ton Dieu. Ensuite de celui-ci, un autre prenant la parole ; Il y a, se mit il à dire, un grand Temple, dans lequel est un pilier contenant douze Villes, chacune desquelles est soûtenuë de trente poutres, que deux femmes environnent. Esope l'oyant ainsi parler ; Vraiment, dit-il, voilà une fort belle

question, & dont les enfans de nôtre païs rendroient raison. Le Temple c'est le Monde, le pilier c'est l'An, les villes sont les Mois, les poutres les jours des Mois, & le jour avec la nuit sont les deux femmes qui succedent l'une à l'autre. Le lendemain après que Nectenabo eut fait appeller ceux de son conseil: Sans mentir, leur dit-il, j'ai belle peur que l'esprit d'Esope ne nous fasse tributaires du Roi Lycerus. Avant que cela soit, répondit un de l'assemblée, je suis d'avis que nous lui proposions des questions, que nous-mêmes n'avons jamais sçûës, ni oüies. Voilà qui ne va pas mal, dit Esope, mais je vous ferai demain réponse à cela. Il les quita donc là-dessus, & s'en alla faire un petit billet qui contenoit ces paroles, Nectenabo confesse devoir à Lycerus mille talens de tribut. Le jour suivant comme il fut de retour vers le Roi, la premiere chose qu'il fit, ce fut de lui presenter ce billet. Alors avant que le Roi l'ouvrit, il se leva un bruit confus parmi tous ses Conseillers, qui disoient tout haut: Ce n'est pas chose nouvelle, nous avons oüi ceci de long-

tems, & le sçavons veritablement. Ce qu'oyant Esope ; Tant mieux, s'écria-t il, puisque vous confessez ainsi la dette, je vous en remercie bien fort. Voilà cependant que le Roi ne fut pas de cet avis, car à ce mot de dette & de confession ; je ne dois rien à Lycerus, dit-il à ses gens, & toutesfois il n'y a pas un de vous qui ne témoigne contre moi. Ces paroles du Roi leur firent à l'instant changer d'opinion, & dire les uns aux autres, nous n'en sçavons rien, & n'en avons jamais oüi parler. Tant mieux encore, ajoûta Esope ; & s'il est ainsi, comme vous l'assurez, vôtre question est vuidée. Sur cela, Nectenabo plus étonné que jamais ; il faut avoüer, dit-il, que le Roi Lycerus est heureux d'avoir en son Roïaume une telle source de doctrine. Il fit donc compter à Esope l'argent du tribut accordé entr'eux, & le renvoïa paisiblement. Depuis étant de retour en Babylone, il raconta de point en point à Lycerus tout ce qu'il avoit fait en Egypte, & lui donna le tribut que Nectenabo lui envoyoit. Pour recom-

pense dequoi, Lycerus lui fit ériger une statuë d'or.

Chapitre XXIX.

Le voyage d'Esope en Delphes.

QUelque tems après, Esope ayant resolu de faire un voyage en Grece, pria le Roi de lui permettre de s'y en aller. Ce qui lui étant accordé, il prit congé de lui, & partit de Babylone, à condition neanmoins qu'il y retourneroit, & y passeroit le reste de ses jours. Or après qu'il eut bien voyagé par toutes les Villes de Grece, & donné de merveilleuses preuves de son sçavoir, il s'avisa de s'en aller aussi en Delphes. Et d'autant que ceux du païs l'oüirent tres-volontiers parler, sans que toutefois ils le respectassent autrement, & lui fissent aucune sorte d'honneur, Esope s'adressant à eux; Hommes Delphiens, leur dit-il, je viens de m'aviser tout maintenant, que vous ressemblez à quelque piece de bois qui va flottant sur la Mer. Car ceux qui la voïent de loin, lorsque les vagues l'agitent,

s'imaginent d'abord que c'est quelque chose de grand prix : mais lors qu'on en est près, l'on trouve que ce n'est rien qui vaille. De cette même façon, lorsque j'étois bien éloigné de vôtre Ville, je vous admirois comme des personnes qui me sembliez valoir beaucoup, & meriter de grandes loüanges ; mais depuis mon arrivée en ce lieu, je me suis vû bien trompé, vous ayant trouvé plus inutiles que tous les autres. Ceux de Delphes l'oïant parler de cette sorte, apprehenderent d'abord qu'il ne se portât à medire d'eux, passant par les autres Villes : Ce qui fut cause qu'ils conspirerent méchamment contre sa vie. Pour cet effet ils s'aviserent de prendre un vase d'or dans le fameux Temple d'Apollon, qui étoit en leur Ville, & de le mettre secrettement dans la mâle ou valise d'Esope. Un peu après comme il ne se doutoit aucunement de cette conspiration, il sortit de Delphes, pour s'en aller à Phocide ; mais les Delphiens qui le guettoient, ne manquerent point de le suivre, si bien que

l'ayant atteint, ils s'en saisirent incontinent, & l'accuserent de sacrilege. Il eut beau se vouloir justifier de leur calomnie, en niant d'avoir commis aucun larcin. Tout ce qu'il pût dire, pour prouver son innocence, ne les empêcha point de fouiller par force dans ses mâles & ses valises, où trouvant la phiole d'or qu'on y avoit mise, ils la prirent & la montrerent aux Citoyens, qui en firent un grand bruit. Esope connoissant bien par là que c'étoit une partie qu'ils lui joüoient méchamment, afin de le perdre, les pria d'avoir égard à son innocence, & de lui laisser passer chemin. Mais au lieu de le delivrer, ils le mirent en prison, pour avoir, disoient-ils, commis un sacrilege bien manifeste, & d'une commune voix ils le condamnerent à mourir. Durant ces choses, Esope voyant qu'il n'y avoit point de subtilité qui fût capable de le tirer d'un si grand mal-heur, tout ce qu'il pouvoit faire pour son allegement, c'étoit de se plaindre dans la prison: Ce que voyant un de ses amis, qu'on appelloit Damas, il lui demanda la cause

de ſa plainte, qu'Eſope lui fit connoître en ces termes. Une femme, dit il, ayant depuis peu enſeveli ſon mari, s'en alloit tous les jours à ſon tombeau, qu'elle arroſoit de ſes larmes : Il arriva cependant qu'un certain païſan, qui labouroit la terre aſſez près de là, fut ſurpris de l'amour de cette femme : ce qui fut cauſe que délaiſſant & bœufs & charruë, il s'en alla droit au tombeau, où s'étant aſſis, il commença de pleurer comme elle. La femme en ayant voulu ſçavoir la cauſe ; Ce que je pleure, lui répondit le païſan, c'eſt pour ſoulager le mal que je reſſens de la perte que j'ai faite de ma femme, qui n'étoit pas moins honnête que belle. Un pareil accident m'eſt arrivé, ajoûta la femme. Puiſque cela eſt, continua le païſan, & que nous ſommes tombez tous deux en un même inconvenient, qui empêche que nous ne ſoyons mariez enſemble ? Aſſurément, nous ne perdrons rien à cela, ni l'un ni l'autre. Car je n'aurai pas moins d'amour pour toi, que j'en avois pour ma femme, je veux croire auſſi, que de ton

côté tu m'aimeras comme tu as aimé ton mari. Alors cette bonne femme prenant pour des veritez les paroles du païsan, demeura d'accord de l'épouser. Mais tandis qu'ils en étoient à des promesses de mariage, voilà qu'un larron ayant épié les bœufs du Laboureur, se mit à les délier, & les chassa devant soi. De quoi le bon homme bien étonné, lors qu'à son retour il trouva qu'on les lui avoit dérobés, il commença de s'abandonner aux cris & aux plaintes. A ce bruit la femme accourut à lui ; & le voyant ainsi lamenter : Quoi, lui dit-elle, tu pleures encore ? Je pleure en effet, répondit le Laboureur, & c'est tout de bon. J'en fais de même, conclut Esope, & ne me feins point en mes regrets : Car m'étant sauvé cy-devant de plusieurs dangers, je ne vois point qu'il y ait moyen de me tirer de celui ci, & n'attens d'aucun lieu la delivrance de mon mal.

CHAPITRE XXX.

La mort d'Esope.

CEs choses s'étant ainsi passées, les Delphiens s'en allerent trouver Esope, & le tirerent de la prison, pour le traîner en quelque lieu haut élevé, d'où ils le pûssent precipiter. Comme on le menoit ainsi à la mort, il leur disoit en s'y en allant. Au tems que les bêtes parloient, le Rat ayant fait amitié avec la Grenoüille, lui voulut donner à souper, & l'amena pour cet effet au Celier d'un Riche homme, où il y avoit quantité de viandes, l'invitant à se saouler par ces mots qu'il lui réiteroit. Mange ma mie Grenoüille. Ayant donc fait bonne chere, elle voulut traiter le Rat à son tour ; Suimoi seulement, lui dit-elle, & n'aye point de peur, car j'attacherai ton pied au mien avec un filet bien délié, afin qu'en nageant tu ne coures non plus de hazard que moi-même. Cette conclusion prise, elle sauta dans l'Etang, où tandis qu'elle nageoit entre deux eaux, le pauvre Rat étouffoit

à force de boire. Helas, dit-il alors, méchante Grenoüille, tu me fais mourir, mais un plus grand que toi me vengera. En effet il advint ainsi; car aprés que le Rat fut mort, comme il flottoit au dessus de l'eau, voilà qu'une Aigle qui vint à passer par là, s'en alla fondre sur lui, & attira par même moyen la Grenoüille, qui étoit attachée au filet, tellement que par ce moyen elle les dévora tous deux. Il en est de même de moi, reprit Esope, vous me traînez injustement à la mort, mais cela vous coûtera cher, parce que Babylone & toute la Grece me vengeront. Ils ne lui pardonnerent pas neanmoins, quelques raisons qu'il leur alleguât. Ce qui l'obligea de se refugier au Temple d'Apollon, pour y joüir du droit des Aziles. Mais il n'y fut pas plûtôt entré, qu'ils l'en retirerent tous irritez, & le menerent au lieu du supplice, où auparavant que d'arriver, il leur conta cette fable. Ecoutez-moi, leur dit-il, hommes Delphiens. Il y avoit une fois un Liévre, qui se voïant tenu de prés par un Aigle, & ne sçachant

où se cacher : se retira dans la terriere de l'Escarbot, lui requerant d'avoir soin de sa conservation. L Escarbot se mit alors à prier l'Aigle, de ne point tuer le pauvre suppliant, & la conjura par le grand Dieu Iupiter de ne pas dédaigner sa petitesse : Mais l'Aigle irritée donna un coup d'aîle à l'Escarbot, puis il mit le Lievre en pieces, & le mangea. L'Escarbot offensé de cette injure, s'envola avec l'Aigle, pour sçavoir où elle faisoit son nid, & n'y fut pas plûtôt entré, que roulant ses œufs du haut en bas, il les cassa tous. L'Aigle offensée qu'il y eût eu quelqu'un si hardi que d'oser entreprendre cela, s'avisa de faire son nid plus haut : mais l'Escarbot s'y en retourna, & jetta pour la deuxiéme fois ses œufs en bas. Ne sçachant donc plus quel conseil prendre, elle s'envola vers Iupiter (car on tient qu'elle est en sa protection) & mit à ses genoux la troisiéme portée de ses œufs, qu'elle lui recommanda, le priant de les avoir en sa garde. Mais l'Escarbot aïant fait comme une pillule des fiens, monta droit au Ciel, & les mit dans

le sein de Iupiter, qui se leva tout incontinent, pour secoüer cette ordure : ainsi ne se souvenant plus des œufs de son Oiseau, il les laissa cheoir en bas, & les cassa. Depuis, comme il eut appris de l'Escarbot, qu'il avoit fait cela exprés, pour se vanger de l'Aigle, qui ne l'avoit pas seulement offensé, mais commis une impieté contre lui-même, ayant méprisé ce dont il l'avoit instamment suppliée, il lui en fit une reprimande à son retour, lui disant que l'Escarbot avoit eu raison de la persecuter ainsi. Iupiter donc ne voulant point que la race des Aigles défaillît, fut d'avis que l'Escarbot se reconciliât avec l'Aigle ; lui toutesfois n'en voulut rien faire. Ce qui fut cause que Iupiter ordonna pour le mieux, que les Escarbots n'eussent à paroître durant tout le tems que les Aigles pondroient leurs œufs. Cela vous doit apprendre, Messieurs de Delphes, à ne mépriser point ce Dieu chez qui je me suis refugié, quoi que son Temple soit moindre qu'il ne lui appartient. Car assurez-vous qu'il ne

laiſſera jamais impunie l'impieté des méchans. Eſope tenoit ce langage aux Delphiens, qui lui témoignoient de s'en ſoucier ſi peu, qu'ils ne laiſſoient pas pour cela de le mener au ſupplice. Voyant donc qu'il ne les pouvoit fléchir en façon quelconque, il ſe mit à leur faire cet autre conte. Hommes cruels & meurtriers, reprit-il, donnez-vous la patience d'écouter ce que j'ay encore à vous dire. Il y eut jadis un Laboureur, qui devenu vieil aux champs, pria ceux de ſon logis de le mener à la Ville, à quoi ſa curioſité le portoit, pour n'y avoir jamais été. Ces gens attelerent incontinent des ânes à un chariot, ſur lequel ils mirent le pauvre Vieillard, & le laiſſerent aller tout ſeul. Voilà cependant qu'en paſſant chemin, l'air ſe couvrit tout à coup par la violence des pluyes & de l'orage. Ainſi l'obſcurité fut cauſe que les ânes ſe fourvoyerent, & qu'ils jetterent dans un foſſé l'infortuné Vieillard, qui penſant à ſon malheur: Helas! Iupiter, diſoit-il, en quoi t'ai je offenſé, pour être ſi miſerablement mis à mort, non

par des chevaux courageux, ni par de bons & forts mulets, mais par de malheureux ânes ? C'est de la même façon que je m'attriste, parce que ce ne sont pas des gens de courage & d'honneur qui me font mourir, mais des hommes de peu, & qui ne peuvent être pires qu'ils sont. Aïant dit cela, sur le point qu'ils le vouloient precipiter, il leur raconta cette autre fable. Il arriva un jour qu'un homme envoïa sa femme aux champs, parce qu'étant amoureux de sa fille, il avoit envie d'en abuser, comme en effet il n'y manqua pas; & ce fut alors que cette pauvre fille toute dolente se voïant prise par force: Helas! dit-elle à son pere, que tu fais-là une chose abominable! Certes j'aimerois beaucoup mieux être des-honorée de plusieurs, que de toi qui m'as engendrée. Je vous fais aujourd'hui le méme reproche, ô méchans Delphiens; & vous proteste qu'il n'est point de Schylle ni de Caribde, ni point de Syrtes en Afrique où je ne cherchasse à me perdre, plûtôt que de mourir indignement, & sans cause. Je maud

vôtre païs, & appelle les Dieux à témoins de vôtre injuſtice, bien aſſuré que je ſuis qu'ils exauceront ma priere, & me vengeront. Il eut à peine achevé de parler ainſi, qu'ils le precipiterent du haut d'un rocher, & voilà quelle fut la fin de ſa vie. Quelque tems après, la contagion s'étant miſe parmi eux, ils conſulterent l'Oracle, qui leur répondit qu'il falloit expier la mort d'Eſope. Scachant donc bien qu'eux ſeulement en étoient coupables, ils lui dreſſerent une pyramide. Depuis, les principaux d'entre les Grecs, & les plus ſçavans hommes de ce tems là étant avertis de la fin tragique d'Eſope, s'en allerent tous en Delphes, où s'étant enquis de ceux qui avoient été les autheurs de ſa mort, ils en firent la vengeance eux-mêmes.

Fin de la Vie d'Eſope.

LES FABLES D'ESOPE PHRYGIEN.

FABLE I.

Du Coq, & de la Pierre précieuse.





E Coq ayant apperçû fortuitement une Pierre précieuse en un fumier qu'il grattoit. De quoi me peut servir, dit-il, d'avoir trouvé une chose si belle & si nette? Certes si cette

bonne fortune fût arrivée à un Lapidaire, il en seroit plus joyeux, parce qu'il en sçauroit mieux le prix, mais pour moi, à qui cela n'est nullement propre, je l'estime si peu, que j'aimerois mieux un seul grain d'orge, que toutes les pierreries du monde.

Discours sur la premiere Fable.

ENCORE que la plusspart des choses nous deviennent precieuses par l'opinion & que nous desirions ardemment la possession d'un bien, plûtôt que d'un autre, pour être plus sortable à nôtre inclination, ou peut-être, plus rare, & plus difficile à rencontrer : si est-ce qu'en chaque sujet il ne laisse pas d'y avoir un prix veritable, que nous y mettons, ou selon l'excellence de la chose, ou selon la necessité que nous avons de nous l'acquerir. Par exemple, quoi qu'en l'achat des chevaux, les Princes, les Gentils-hommes, & les Soldats, fassent librement de la dépense pour en avoir, & qu'il n'y ait point de peuples qui les prisent plus que font les François, les Tartares, les Cosaques, & les Arabes ; Il y a toutefois une certaine mediocrité proportionnée à la valeur de cet animal, selon laquelle il est juste de l'acheter, & de le vendre. Autant en est-il des meubles precieux, des terres, des heritages, & de toute

autre possession, soit d'un bien necessaire & utile, soit du delectable, & du superflu. L'on peut dire le même des qualitez intellectuelles, & des vertus; excepté seulement qu'elles ne sont pas sujettes à un trafic mercenaire, comme le reste, mais elles ont un prix indefiny, & qui n'est mesurable que par le tems qu'on met à les acquerir, ou par l'estime & l'admiration qu'on a pour elles. De cette nature sont les sciences, les arts, la prudence, & la sagesse, quant aux vertus de l'entendement; Et quant aux Morales, la valeur, la liberalité, la continence, & ainsi des autres. Ce sont elles qu'Aristote & Platon appellent nôtre souverain bien, & par consequent la chose du monde qui est le plus à priser. Or comme elles surpassent de loin les richesses, aussi ont-elles des degrez de difference les unes avec les autres, n'étant pas toutes également belles & necessaires, mais chacune selon sa proportion, & la dignité de son être. Car comme il n'y a personne qui croye que la vertu de courtoisie soit égale en merite à celle d'être liberal, ni que la liberalité soit aussi estimable que la valeur; ainsi nul ne voudroit assurer que toutes ces vertus Morales ensemble, disputassent l'honneur avec les intellectuelles. D'où il est aisé de voir qu'Esope a eu bonne grace en cette premiere Fable, de les representer par la pierre precieuse, qui semble être plus belle à nos sens que toute autre chose, & plus rare aussi à nôtre rencontre,

Quant au Coq, il eſt pris pour l'homme voluptueux, qui met tout dans l'indifference, hormis ſon ordure propre, repreſentée par le fumier. C'eſt là qu'il demeure attaché par ſes luxurieux appetits, qui ſont les ſeules délices de ſa vie. Que s'il arrive fortuitement qu'il rencontre l'occaſion d'acquerir de la ſcience ou de pratiquer quelque vertu, cela ne le touche point, & il en neglige l'occaſion avec tant de brutalité, qu'il ne laiſſe pas ſeulement naître en ſoi-même le déſir de la poſſeder, ſoit qu'elle lui ſemble trop relevée, ou qu'il n'en puiſſe joüir trop facilement. Car les hommes d'aujourd'hui ſont d'un naturel ſi dépravé, qu'ils ſe portent plus volontiers à la convoitiſe d'un bien faux, s'il eſt de difficile conquête, qu'au deſir d'un veritable, qui ne leur devra guére coûter.



FABLE II.

Du Loup, & de l'Agneau.



LE Loup beuvant à la source d'une fontaine, y vit un Agneau qui beuvoit aussi, mais plus bas. Il accourut à l'instant, & se mit à le tancer de ce qu'il avoit troublé son eau. Tout ce que pût faire l'Agneau fut de le prier de pardonner à son innocence, lui remontrant qu'il beuvoit si loin de lui, qu'il ne pouvoit troubler la fontaine, joint qu'il n'en avoit pas la volonté. Mais pour tout cela, le Loup ne laissant pas de crier plus fort. En vain, lui dit-il, tu me fais

toutes ces belles excuses : c'est ta coûtume de m'être nuisible ; ce mal là te vient de race, car tes pere & mere, & tous les tiens generalement, me haïssent au mourir. Ne trouve donc pas étrange, si tu en portes la peine aujourd'hui.

Discours sur la seconde Fable.

LE sage Inventeur n'a voulu representer autre chose par cette Fable, que l'oppression des petits par les Grands, qui est si commune dans le commerce des hommes, qu'il n'y en a point de foible, ou de mal accommodé, qui ne soit sous la domination de plusieurs Tyrans De cette façon, c'est une espece de crime, que d'être pauvre, & une espece de jurisdiction pour le punir, que d'être bien en ses affaires. Or quoique le procedé que tiennent ordinairement ceux qui veulent accabler l'innocence, soit en tout tems désagreable à Dieu & aux hommes, si est-ce que les plus artificieux ont coûtume de le colorer d'un faux pretexte de justice, imitant le Loup de cette Fable, qui imposoit au malheureux Agneau, d'avoir troublé l'eau de la riviere pendant qu'il beuvoit, quoique ce tranquille animal ne pût faire beaucoup d'agitation, eu égard à la distance qui étoit entre l'un & l'autre. C'est ainsi que la plûpart des Riches d'aujourd'hui, font

accroire aux pauvres qu'ils ont manqué de respect envers eux, & choqué leur authorité, bien que leur ame toute simple ne soit nullement capable de malice, & qu'ils n'ayent failli au respect, qu'à faute de le bien connoître. Ainsi, dis-je, Tybere & Neron suscitoient des accusateurs aux gens de bien, afin de diminuer en cela le nombre de leurs ennemis, & de s'enrichir de la dépoüille des innocens. C'étoit un grand crime en ce tems-là d'avoir quelque chose, ou d'être en reputation de vertueux. L'un & l'autre enflammoient également le courage du Souverain, & par la convoitise du gain, & par la haine de son ennemy. Autant en arrivoit-il sous le regne de Denys, & de Phalaris, qui formoient de fausses plaintes contre ceux qu'ils hayssoient, & dont ils avoient pour suspecte l'autorité. Mais plût à Dieu, que telles impostures ne fussent point parvenuës jusques à nôtre âge, & qu'à nôtre des-honneur, nous ne fussions si méchans que de surpasser en injustice & en fraudes les plus insupportables Tyrans des siecles passez. La honte de nos jours est venuë à ce point d'extremité, qu'il n'est point de si petit Gentil-homme, ni de Bourgeois tant soit peu accommodé, qui n'exige injustement des corvées & des subjections chez les Paysans qui lui sont inferieurs, ou qui relevent de son pouvoir. Que si d'avanture on resiste en quelque façon à leurs injustices, la bile du Gentil-homme s'échauffe, il menace, il fait des procez, il

aposte

aposté de faux témoins, & persecute l'innocence jusques à une entiere destruction. Alors si l'extremité de l'offense anime le pauvre à se plaindre, ou à resister, on ne fait aucune difficulté de l'étendre sur le quarreau, sous pretexte d'avoir fait une partie contre la vie de son Seigneur, ou de son voisin; & on ne met pas en oubli la raison qu'allegue le Loup d'Esope pour colorer sa cruauté; à sçavoir; que le pere, la mere, & tous les parens de l'Agneau, étoient ses mortels ennemis.

FABLE III.

Du Rat, & de la Grenoüille.



DURANT les cruelles guerres des Grenoüilles contre les Rats; une Grenoüille qui avoit pris un Rat prisonnier sur le bord d'une riviere,

le chargea sur ses épaules, & lui fit croire qu'elle le vouloit passer à la nage dans son quartier, qui étoit sur l'autre bord, avec intention de lui faire bon traitement. Mais comme elle fut au milieu de l'eau, elle commença à se secoüer, à dessein de noyer le Rat, lequel se tint si fort attaché à elle, qu'il lui fut impossible de s'en défaire. Un Milan qui voyoit leur contraste de loin, fondit sur eux, les emporta & en fit sa proye.

Discours sur la troisiéme Fable.

ICY se voit une peinture des artifices des hommes, dont nous avons tous les jours l'original devant les yeux; C'est à sçavoir que pendant la dette de deux personnes, une tierce vient à joüir du prix de leur contestation, & tire toute seule l'avantage de la querelle des autres. L'on dit que Philippe Roy de Macedoine, fut celui de tous les hommes de son tems, qui s'aida plus adroitement de cette ruze. Car voyant les Villes de la Grece en division pour l'Empire & la liberté, il les sçut si à propos tenir en balance, tantôt par son amitié, tantôt par sa haine, que de tous les Princes qui disputoient la domination entr'eux, lui seul y

trouva son compte, & gagna le principal avantage. Car il s'empara par ce moyen de la plus grande partie de la Grece, pendant que ces Republiques mal-avisées étoient plus attentives à se déchirer qu'à se garantir courageusement de leur commun ennemy. Ce fut ainsi qu'en usa le Milan d'Esope, durant le combat du Rat & de la Grenoüille, qui nous figure une impertinente animosité, conçûë entre gens qui n'ont aucun sujet de se hayr, ou de se rien demander, mais qui sont tous également interessez contre quelque fâcheux voisin, dont ils peuvent à toute heure apprehender les embûches, principalement tandis qu'ils sont mal ensemble? Car en quel tems un tiers a-t-il plus beau jeu pour profiter du dommage de ses deux concurrens, que lorsqu'ils se trouvent affoiblis de coups mutuels, & épuisez par des guerres continuelles, même qu'ils sont reduits à ce point d'aveuglement, que d'appeller à leur aide la personne du monde qui leur doit être la plus suspecte? Ce fut dequoi se trouverent mal jadis tous ces peuples, qui se jetterent imprudemment, ou en la protection des Romains, ou dans le parti de l'Orient. Car ces Ambitieux au lieu de demeurer arbitres, comme ils en avoient été souvent requis, usurperent les propres biens de ceux dont ils ne devoient être que les Juges. Ce qu'ils pratiquerent encore en la conquête que Cesar fit de l'Egypte, & en une infinité d'autres exemples anciens. Voicy un des modernes, qui nous fait voir que la puissance du Turc en toutes

les parties du monde, & particulierement en Europe, ne vient que de la discorde des Princes. Combien de fois se repentit l'Empereur de Constantinople, d'avoir appellé au deçà de l'Hellespont, ceux qui devoient pour jamais être confinez dans les marêts de Scythie? Comment en prit il à Demetrius & à Thomas Paleologue, d'avoir fait arbitre de leurs differens Mahomet second, & de s'être entierement remis sous sa protection? Laissant à part les autres exemples de la domination de Tamerlan, des troubles d'Italie & de l'accroissement de la Maison d'Espagne, nous dirons en passant quelque chose des particuliers. Nous ne voyons guere un frere divisé d'avec son frere, qu'il ne donne occasion à leur commun ennemi de les ruiner par brigues ou par procez. Jamais deux amis ne tombent en dissention, qu'un tiers ne s'apprête à joüir des avantages dont ils se debattent: Bref, c'est être en tout tems exposé aux aguets d'autruy, que de prendre des querelles inconsiderées, principalement ayant un voisin ou un envieux, de puissance suspecte.

FABLE IV.

Du Cerf, & de la Brebis.



LE Cerf accusa la Brebis devant le Loup, demandant un muy de froment. Or quoi qu'elle fût bien assurée de ne lui rien devoir, elle ne laissa pas, à cause du Loup qui étoit là present, de lui promettre qu'elle satisferoit à sa demande. L'on prit donc jour pour le payement, qui fut à peine venu, que le Cerf en avertit la Brebis : mais elle nia la dette, & lui dit que si elle lui avoit promis quelque chose, elle l'avoit fait de peur du Loup, ajoûtant à

cela qu'on n'étoit pas obligé de tenir promesse à ceux qui l'avoient exigée par force.

Discours sur la quatriéme Fable.

IL est icy question de retirer sa parole, quand on l'a donnée par force, en quoi certes il y a plus de malheur que de peché. Aussi est-ce pour cela qu'Esope baille cette cause à disputer à la Brebis, qui est la plus innocente, mais la plus timide de tous les animaux. Celle-cy ayant fait promesse au Cerf, en la presence du Loup, de lui payer un muy de froment, fut obligée de s'en dédire, à cause de sa pauvreté, & de rejetter sur la contrainte la fausse confession qu'elle avoit fait de la dette. Or pour transferer aux hommes ce fabuleux exemple des animaux, & tirer quelque avantage de l'instruction de nôtre Phrygien; comme ce n'est pas le témoignage d'une vertu heroïque, de signer une imposture contre soy-même par la crainte d'une violence; aussi n'est-ce point une mechanceté que de la refuter, en alleguant la contrainte dont l'on a usé pour nous faire avoüer debiteurs. Pour le premier point à sçavoir que ce n'est pas un crime d'y consentir, il suffit de s'en tenir à la loy naturelle, qui porte tout le monde à sa propre conservation, non seulement au prix de dire un mensonge, mais encore de faire un homici-

de, ou quelque action plus tragique & plus extraordinaire. A cela l'on peut ajoûter que par cet aveu contre son profit particulier, l'on ne fait tort ni à Dieu ni aux hommes, ni à soi même. A Dieu, parce qu'en la distribution qu'il a faite des biens du monde, il ne nous a pas rendus possesseurs des nôtres propres, à condition de les maintenir au peril même de nôtre vie, qui est un bien infiniment plus cher qu'un heritage, ou une dignité, qui n'en sont que les accessoires. Que nous sommes obligez d'hazarder la vie ou la liberté, c'est plûtôt pour la défense des biens publics, que non pas des nôtres, principalement si on les a commis à nôtre charge & qu'on nous en ait fait dispensateurs, comme des forteresses, des villes & des possessions destinées au service de Dieu, (que nous appellons benefices, & qu'on nommoit anciennement le territoire sacré ;) Mais quant à nos propres successions, il est permis à qui que ce soit, d'y renoncer plûtôt qu'à sa vie, même à sa seuret, parce qu'en cela il n'y a rien qui offense la Majesté divine, non plus que les hommes, qui n'ont nulle part à ce qui nous appartient ; & pour cette raison ne se peuvent plaindre de quelque façon que nous en usions. De dire au reste que ce soit nous faire tort à nous-mêmes, cela n'est pas croyable encore. Car qui a plus d'interêt en nous que nôtre propre personne, & en quelle consideration nous doit être un peu de bien au prix de nôtre repos ? Il reste maintenant à faire voir, que

ce n'est pas une injustice de redemander ce que nous avons accordé par violence. Ce qui sera bien aisé à conclurre, si nous considerons seulement, que le vray don est incapable de la contrainte, parce qu'il n'y a rien de si volontaire que cette action, par laquelle on se désaisit de ses propres commoditez, pour en obliger un autre, & seulement à condition de faire paroître à nôtre amy l'effet de nôtre bien-veillance. Ce qui étant hors de doute en l'opinion de tout le monde, ce seroit détruire la nature du don que de le rendre forcé, & par consequent, il est permis d'inferer qu'une cession contrainte n'est pas un present, & que la chose ainsi cedée est encore de nôtre legitime possession. Tellement que le droit de la nature & des peuples nous permet de demander, & même il nous y convie.

FABLE V.

Du Chien, & de l'Ombre.



UN Chien traversoit une riviere à la nage, & portoit entre ses dents une piece de chair, de qui l'Ombre, comme c'est l'ordinaire, paroissant plus grosse dans l'eau à la clarté du Soleil, il la voulut prendre avidement, & laissa échapper la sienne. Il fut bien fâché d'abord, de ce que l'ayant perduë, il avoit aussi perdu son esperance. Mais enfin reprenant courage, il aboya je ne sçai quoi de semblable. Mal-heureux que tu es, dit il, que n'as-tu eu de moderation en ta convoiti-

se? Assurément tu en avois de reste, si tu eusse été sage; mais maintenant tu as moins que rien, & ta gourmandise en est cause.

Discours sur la cinquiéme Fable.

CE Chien qui laisse tomber ce qu'il tenoit, pour en prendre l'ombre, peut servir d'instruction à quantité de personnes, & en general & en particulier. En general nous apprenons par là, que tout insatiable desir d'une possession, non seulement ne réüssit pas pour l'ordinaire, pour ce qui est d'acquerir de nouveau, mais encore nous coûte souvent la perte de nôtre vrai bien; Et en particulier, les Avares, les Amans, & les Ambitieux, peuvent rencontrer en cette Fable les presages de leur avanture. Pour ce qui est des premiers à sçavoir de ceux qui veulent amonceler trésors sur trésors, & ajoûter incessamment de l'acquis à leur heritage; combien en voyons-nous tous les jours qui s'envelopent dans de grands partis, entreprennent des fermes publiques, & prêtent de l'argent aux Rois, le tout sous l'espoir du gain demesuré qu'ils s'y figurent; Et neanmoins à quelque tems de là, ils trouvent leur atente ridicule, & sont en perte des biens qui n'aguere leur étoient propres & hereditaires, finissant leurs jours dans les Palais des Princes, où ils se sont refugiez, avec un mépris des dome-

stiques, & un murmure continuel des creanciers. Pour le regard des Amans, c'est presque l'ordinaire de voir, que n'étant pas rassasiez de la possession d'une femme legitime, ou de la conquête d'une belle Maîtresse, ils se jettent inconsiderément dans des nouvelles amours, où la connoissance qu'on a de leur legereté, empêche le succez de leur dessein, & ne leur laissant attraper que l'ombre, les rend semblables au Chien d'Esope. Quant à ce qui est des ambitieux, je ne voy point de plus frequent exemple que celuy-là, qui est de perdre une gloire bien acquise, par la precipitation d'en gagner une nouvelle. Ainsi en prit-il à Minutius, qui, enflé par le succez d'une escarmouche, s'attribua les honneurs qui étoient dûs à Fabius Maximus, & brigua contre toute raison d'entrer en part avec lui au souverain commandement de l'armée, dont toutesfois il décheut avec honte, en la seconde attaque qu'il fit à Annibal, où il fut demeuré avec plusieurs Citoyens Romains, sans le genereux secours de celui même qu'il avoit offensé. Je laisse à part les Histoires de Pyrrhus, du même Annibal, de Turne chez Virgile, d'Hector & d'Achille chez Homere, & finalement de la plûpart des vaillans hommes du monde, qui ont bien souvent perdu la vie & l'honneur par un ambitieux desir de gloire, dont ils étoient travaillez. Venons maintenant à reprendre encore une fois l'interêt general des humains, & à leur remontrer, s'il est possible, comment ils perdent les biens eternels & solides, pour suivre une om-

bre de felicité. Quelques-uns mettent Dieu en arriere, pour les voluptez sensuelles. D'autres l'oublient pour les grandeurs de ce monde : Certains, pour un desir de vengeance : D'autres, pour les biens perissables. Mais veritablement tous ensemble l'abandonnent pour une ombre qui s'échape en un instant de nous, & laisse au point de la mort tous ceux qui l'ont poursuivie, privez de la vraye Beatitude.

FABLE VI.

Du Lion allant à la chasse avec quelques autres bêtes.



LE Lion alla un jour à la Chasse avec quelques autres animaux : Si nous en croyons la figure, ce fut avec un Mouton & un Bœuf; mais ceux qui sont mieux informez, écrivent

qu'il prit avec lui un Chien, un Loup, & un Renard. Quoiqu'il en soit, l'histoire dit que leur proye fut un Cerf. Le Lion en fit également les parts, par le consentement des autres; mais comme chacun voulut prendre la sienne, tout beau, dit le Lion, la premiere de ces parts est à moy, à cause du rang que je tiens parmy les animaux : la seconde m'appartient encore, pour les grands avantages que ma force me donne par dessus vous : mon courage & ma generosité meritent bien que vous me cediez la troisiéme : pour la quatriéme, si quelqu'un me la vouloit disputer, qu'il vienne, & nous verrons à qui elle demeurera.

Discours sur la sixiéme Fable.

CE partage que le Lion dénie aux animaux ses inferieurs, de la venaison qu'ils ont prise ensemble, represente les injustes avantages que les riches prennent sur les pauvres qu'ils ont accoûtumé de tromper, en retenant leurs salaires, de s'attribuer des honneurs immoderez, de rehausser l'excellence de leur protection, de rendre leur conduite necessaire à l'appuy des affligez, & par tou-

tes ces raisons d'usurper injustement ce que la nature ou le hazard leur fait échoir. Or contre ces marques de tyrannie, il me semble que les Pauvres n'ont point de remede que la patience, parce que les assistances humaines venant à leur défaillir, ils ne doivent tirer leur satisfaction que de la seule Vertu, & s'attendre à l'esprit d'une meilleure vie, où nul n'est riche, nul n'est puissant, mais tous les hommes relevent de mêmes loix, & subissent avec égalité des jugemens de l'Eternel.

FABLE VII.

Du Loup, & de la Gruë.



LE Loup venoit de manger une Brebis, dont quelques os lui étoient demeurez dans la gorge, ce qui l'incommodoit fort. Il cherche de toutes

parts pour se les faire tirer,& implora le secours des uns & des autres; mais pas un ne le voulut assister, & tous ensemble disoient que son mal étoit une juste punition de sa gourmandise. A la fin il sçut si bien cajoler la Gruë, qu'à force de flateries & de promesses, il lui persuada de lui fourrer son bec dans la gueule pour arracher l'os. La Gruë l'ayant fait ainsi, lui demanda quelque recompense. Mais le Loup se mocquant d'elle; Va-t'en (lui dit-il, sotte que tu es) & te retire loin d'ici; ne te doit-il pas suffire que tu vis encore, car tu m'es assurément redevable de la vie, parce qu'il n'a tenu qu'à moy que je ne t'aye arraché le col.

Discours sur la septiéme Fable.

En cette invention de nôtre Phrygien, je trouve une excellente peinture de l'ingratitude humaine, temoignée par le Loup infidéle, qui frauda les esperances de la Gruë. De là est, à mon avis, venuë la coûtume que nous avons, d'apeller Gruës ceux qui se laissent affiner par les méchans, aprés avoir donné leur peine & leur tems pour les obliger. Il est vray qu'ils n'en passent pas tous à

si bonmarché, que la Gruë d'Esope ; car ils se trouvent d'ordinaire embrouillez dans les propres menées de ceux qu'ils ont servis, & sont pour la plûpart le propre sujet de leurs infidelitez. Témoin le perfide Ganes, qui perdit les 12. Pairs, à qui il avoit mille sortes d'obligations, tant à cause de leurs bons offices, que de la parenté ; & une infinité d'autres de l'histoire ancienne & de la moderne, qui non seulement ont sçû peu de gré à leurs bienfacteurs, mais encore ont procuré leur totale destruction : En cela plus cruels que le Loup de cette Fable, qui se contente de faire perdre à la Gruë l'esperance de son salaire, lui representant plaisamment qu'elle est encore trop heureuse d'être échapée de sa gueule, pendant qu'elle avoit le bec dedans le gosier du Loup. En effet, je pense qu'elle avoit quelque sujet de le remercier, de ce qu'ayant une nature si sanguinaire, & si accoûtumée au mal, il lui avoit permis d'échaper saine & sauve d'entre ses dents, ce qui n'avoit jamais été vû qu'alors. Que celui-là donc s'estime heureux avec la Gruë d'Esope, qui étant engagé dans l'intrigue des méchans, en peut échaper sans ressentir contre soi-même les effets de leur iniquité, & que cependant tout homme sage se garde bien de leur rendre aucune sorte de bons offices, si ce n'est d'avanture ceux qu'enseigne la vraye Charité, ne leur donnant pas loisir d'infecter nôtre renommée par leur hantise, & de tourner contre nous-mêmes l'exercice de leurs desseins. Au reste,

nous nous pouvons persuader que toutes nos faveurs sont perduës, si ce n'est que nous en attendions la recompense d'enhaut. Car outre que ce n'est pas le propre d'un genereux courage de faire une courtoisie avec l'espoir d'en être payé, ce seroit de plus une chose ridicule de le penser être bien à propos par de méchans hommes. Car celui qui a mis en arriere le souvenir de ce qu'il doit à Dieu & à soi-même, comment s'acquitera-t-il religieusement de ce qu'il doit à un homme tout seul? Après avoir violé les loix qui obligent la Creature au Createur, après avoir franchy toutes les regles de la nature & de la Religion, est-il à croire que tels ingrats observent les loix d'une simple amitié, & encore vaine & fausse, puisque selon le dire d'Aristote, il n'en est point de vraye que celle dont la vertu est le fondement. Ce n'est donc pas avec intention d'être récompensé, qu'il faut obliger les méchans, mais seulement à dessein de faire une bonne action, & de respecter en eux le même Dieu qu'ils ont commun avec nous. C'est en lui que nôtre action doit être bornée; c'est en qualité de ses Creatures, que nous leur devons bien faire.

FABLE VIII.

Du Laboureur & du Serpent.



UN Laboureur ayant trouvé dans la Neige une Couleuvre presque morte de froid, l'emporta en sa maison, & la jetta prés du feu, mais un peu aprés, la Couleuvre ayant repris sa force par le moyen de la chaleur, infecta toute la maison de son venin. Le Laboureur y accourut aussi-tôt, & ajoûta les coups aux paroles, en se plaignant du tort qu'elle lui faisoit. Quoi? maudit Serpent, dit-il, est-ce le remerciment que tu me fais? ingrat tu me rends donc le mal pour le bien, & veux ôter la vie à celui qui te l'a donnée!

Discours sur la huitiéme Fable.

LE Serpent n'est pas toûjours le hyerogly-phe de la Prudence, comme dit ce passa-ge : *Soyez prudents comme des Serpens*, La mê-me Ecriture nous apprend dès le commence-ment de la Genese, qu'il est quelquefois l'en-nemy de Dieu ; Et aujourd'huy nôtre Sage Esope luy fait joüer un personnage presque aussi mauvais que le precedent, à sçavoir ce-lui d'un ingrat. Car en effet, qu'y a-t-il de plus execrable en ce qui regarde les Demons, que cette circonstance d'ayoir été mécon-noissans des bienfairs de la Divinité, qui les avoit créez si clairs & si beaux ? N'est-ce pas ce qui a rendu leur faute indigne de pardon ? N'est-ce pas ce qui aggrava leur peché?Mais venons au sujet de nôtre Auteur, & voyons ce stupide villageois qui emporte un Serpent transy de froid auprés de son foyer pour le ranimer. Où vas tu, pauvre idiot, avec cet infidele animal, ne crains-tu pas d'avoir mis la mort dans ton sein? tu as ouy dire que les Viperes étouffent leur mere dès la naissance, es-tu si fol que d'esperer un meilleur traitte-ment de cet animal ? Crois-tu d'avanture qu'Esculape se soit derechef deguisé en for-me de Serpent pour obliger ta famille ? Tu verras bien-tôt, ô imprudent, la mechance-té de celui que tu vas sauver. Il remplira tou-te ta cabane de trouble & de peril ; il s'élan-cera contre toi-même, il fera peur à tes en-fans, & tu seras à la fin contraint de le tuer.

de cette même main dont tu lui as déja conservé la vie. Icy je ne puis m'empêcher que je ne m'anime contre les tragiques Histoires qu'on a vû arriver par l'ingratitude, depuis la creation du monde jusques à nos jours. Les Annales sont pleines de semblables cruautez. Je vois des enfans qui s'opposent méchamment à leurs peres, & qui desirent la mort de celui qui les a mis au monde, même qui les a comblez de bien-faits, comme Andronic, Empereur de Constantinople, & le fils aîné de Bajazet. Je vois des freres qui font inhumainement la guerre à des freres officieux, comme Caïn à l'innocent Abel; les enfans d'Isaac, à Benjamin; & une infinité d'autres, dont l'Histoire même de nôtre France n'est pas exempte. Je vois des serviteurs revoltez contre leurs Maîtres, comme le Xerif. qui usurpa la Couronne de Maroc; Et de nos jours il s'en est executé, pour avoir conspiré contre les Princes, à qui, outre le devoir de la naissance, ils avoient toutes sortes d'obligations. Mais le même est arrivé à la personne de nôtre Auteur, ce qui est écrit en l'Histoire de sa vie; A sçavoir, qu'Esope étant dans Babylone, à la Cour du Roy Lycerus, adopta pour fils un jeune homme, qui lui sembla le plus aimable, & le mieux conditionné de toute la Ville, auquel il donna une entiere esperance de ses biens, & mit toute son affection en lui, comme s'il eût été veritablement son enfant. Mais il arriva que celui-cy, par une extrême ingratitude, fut cause de sa condamnation, & le reduisit

à tel point, qu'il demeura long-tems enfermé dans un sepulchre, à la maniere des morts, jusques à ce qu'on eût encore besoin de son sçavoir, & que par ce moyen il fût tiré vivant hors du tombeau. Voilà un tableau de la foiblesse de nôtre nature, & qui nous reproche que nôtre vie n'est autre chose qu'une perpetuelle méconnoissance envers Dieu.

FABLE IX.

Du Sanglier & de l'Asne.



L'Asne pesant & tardif se mocquoit un jour du Sanglier, qui grinçant les dents de courroux; Lâche animal, lui dit-il, si tu valois la peine d'être battu, je sçai que tu ne le merite que trop, mais ce me seroit une honte de te châtier. Ta paresse & ta coüardise te

ſauvent des coups, & se mettent en ſeureté.

Diſcours ſur la neuviéme Fable.

CE Sanglier eſt ſemblable aux grands courages, qui n'aſpirent qu'aux vengeances mal-aiſées, & ne ſe reſolvent pas librement à tirer raiſon d'une perſonne lâche, & mal eſtimée. C'eſt ce qui fait que Turnus parlant à Drances, témoigna d'avoir pour indifferentes ſes calomnies, à cauſe du demerite de ſon ennemy. Semblable étoit le mépris d'Achille contre Therſite, & des plus excellens perſonnages d'Athenes, contre Hiperbolus. A cela ſe peut raporter l'indifference d'Ariſtide, lors qu'un Villageois lui vint dire du mal de lui-même; Et la patience de Ceſar, & de Philippe de Macedoine, quand leurs ennemis les pourſuivoient, avec des livres diffamatoires, & des outrages publics. Il me ſemble que ces grands perſonnages ne diſoient pas autrement à leurs Envieux, que dit en cette Fable le genereux Sanglier. Tu peux me brocarder hardiment, ô foible ennemy, car ta lâcheté rend ta vie aſſurée auprés de moy. En cecy il faut remarquer ſi ce glorieux mépris des foibles, qui nous oblige à ſouffrir patiemment leurs injures, vient de la ſeule raiſon, ou ſi l'inſtinct de la nature même eſt capable de nous y porter. J'eſtime que les deux cauſes enſemble, & l'une ſans l'autre, & accompagnées, nous peuvent induire

à cette magnanimité, quoique la raiſon, comme plus noble & plus relevée, produiſe cet effet en nos ames avec plus de perfection. Pour prouver donc que la ſeule force de nôtre ſang, où le ſeul inſtinct eſt capable de cette action, au moins dans les temperamens vigoureux & delivrez de toute crainte, je me ſers pour cet effet, des exemples & de la preuve. La plûpart des choſes de la nature, ont accoûtumé de s'irriter par leurs contraires, & de deployer toutes leurs forces contre une reſiſtance preſque ſemblable à leur portée. Car ſi elle étoit exceſſive, au lieu d'un contraſte égal entre les deux agens, ce ſeroit la ſoudaine deſtruction de l'un des deux; comme un braſier allumé, ſi l'on n'y verſe qu'une goutte d'eau, cela n'eſt pas capable de renforcer la violence du feu, à cauſe de la petiteſſe du ſujet qu'on oppoſe à ſon activité: D'ailleurs, ſi l'on y en jette une grande quantité, la flame ſera bien-tôt éteinte, au lieu de ſe rechauffer, n'étant pas capable de reſiſter à une ſi forte oppreſſion. Que ſi l'on verſe de l'eau en une quantité plus mediocre, alors le feu ſemblera tirer des forces de ſoi-même, & s'aigrir contre ſon ennemy: Il en va de même en la fiévre, qui eſt une chaleur étrangere avec la naturelle. Si donc cette experience eſt viſible en la nature du feu & de la fiévre, n'aurons-nous pas raiſon de dire auſſi qu'il en arrive de même en la vengeance des animaux, à ſçavoir que le ſang leur boüillant autour du cœur par le moyen de la colere, ne s'aigrit pas ſi aiſément pour une

petite resistance que pour une grande, ny ne deploye pas toutes ses forces naturelles contre un petit objet, parce qu'une si chetive presence n'est pas assez forte pour l'émouvoir à courroux. A cela j'ajoûte les exemples des bêtes brutes, qui sçavent pardonner aux ennemis leurs inferieurs, & principalement le Lion : car comme dit le Poëte,

C'est assez de victoire au Lion genereux
De terrasser les corps & de se voir sur eux.

Le même effet de Noblesse se trouve en l'Ours, qui ne met jamais la dent sur un corps mort, à cause qu'il est incapable de resistance.

La prodigieuse quantité d'exemples que nous voyons tous les jours de gens bien nez qui donnent la vie à un ennemy abatu, ou ne le considerent pas, s'il est foible, prouvent que cela procede de la raison, car la naturelle amour que nous portons à la gloire nous empêche de nous arrêter à des actions faciles & ravalées, parce que la vraye nature de la gloire consiste en la difficulté. Tellement que n'y ayant rien de si aisé que de surmonter un ennemy trop inferieur à nos forces, nous venons à inferer que cela n'est pas honorable aussi, & par consequenc nous nous departons de nôtre vengeance.

FABLE

FABLE X.

Du Rat de Ville, & de celuy de Village.



UN jour que le Rat de Ville s'étoit allé promener aux champs, le Rat de Village l'ayant rencontré, s'avisa de le convier à un festin, qui fut incontinent apprêté, puis ils se mirent à souper ensemble. Le Rat de Village étala pour lors tout ce qu'il avoit de meilleur, afin de traiter splendidement un si grand hôte. Mais quelque bonne chere que fit le Rat de Ville, il se refrognoit neanmoins, & se plaignoit de la pauvreté des villages, loüant au contraire l'abon-

dance des villes. Or pour faire éprouver en effet à son compagnon ce dont il s'étoit vanté de parole, il le mena quant & soy droit à la Ville, où il luy fit un magnifique banquet de tout ce qu'il avoit de meilleur. Mais comme ils étoient à faire grande chere, ils oüirent le bruit d'une clef qui ouvroit une serrure. Alors dans le tremblement qui les saisit, ce fut à qui s'enfuiroit & se cacheroit le premier; le Rat de Village ayant bien à peine pû trouver de la seureté dans un lieu dont il ne sçavoit aucunement les adresses, joint qu'il n'étoit pas accoûtumé à de semblables alarmes. Un peu aprés, le Valet qui les avoit ainsi effrayez, s'étant retiré, le Rat de Ville se remit à manger, & appella son compagnon, qui revint tout épouvanté, ne se pouvant bien remettre de sa frayeur. Comme il se revit avec son hôte, il luy demanda aussi-tôt, s'il étoit souvent en de semblables dangers? A quoy ayant fait réponse qu'il y étoit tous les jours, sans que neanmoins il s'en mît beaucoup en peine; Tous les

jours, répondit l'autre; Si cela eſt, mon amy, ô que ton banquet a bien plus de fiel que de miel! Fais donc ſi bonne chere que tu voudras, pour moi j'eſtime beaucoup mieux être pauvre avec aſſurance, qu'en avoir de reſte & vivre dans ce chagrin.

Diſcours ſur la dixiéme Fable.

QUANT au banquet des deux Rats, il eſt évident qu'il ne ſignifie autre choſe, que le parfait avantage qu'a une tranquille pauvreté ſur une richeſſe mal aſſurée, telle qu'ordinairement elle ſe rencontre dans les Cours des Grands, & dans les affaires publiques. Car outre l'importunité des uns & des autres, outre la peine d'acquerir, & le ſoucy de conſerver; outre la ſatisfaction generale qu'on doit à tous, il y a ſans doute extrêmement à craindre en la colere du Prince, & en la haine des particuliers. Il n'en eſt pas ainſi de la vie des champs; elle eſt toute pleine d'une innocente ſureté, toute agreable, & toute voluptueuſe. C'eſt où depuis le ſoir juſques au matin on hume l'air dans la pureté de ſon être. C'eſt où l'on contemple à loiſir les merveilles de Dieu, & même où l'on eſt delivré des contraintes qui gênent les Courtiſans. La ſanté au reſte y eſt parfaitement conſervée, loin des diſſolutions, des fureurs

d'amour, & des contagieuses maladies des mauvais lieux. Que s'il faut ceder quelque chose au pouvoir de ce doux Tyran, & lui déferer quelqu'un des hommages que toute la nature lui tend, sans doute la campagne est le lieu où il exerce son Empire avec plus de graces & de naiveté. On y vit à la maniere du siecle d'or; l'interêt n'y a pas semé la corruption: On ne s'y aime que pour se plaire: Tantôt on se divertit à la chasse, où parmi l'exercice du corps, l'esprit ne reçoit pas une petite satisfaction. Tantôt la pêche est le divertissement du Solitaire : quelquefois il s'égaye au tour des Rivieres; quelquefois il charme sa mélancolie au son d'un chalumeau. Il est le Roy de son Village, sans que personne l'envie, parce qu'il n'est pas orgueilleux, & qu'il n'a point d'autre étude, que de bien faire à ses voisins. Toute l'étenduë du Ciel est à lui, toute la campagne est sienne : il alonge sa vie en dormant peu : il la fortifie en reposant avec tranquillité. Les plus grands personnages de l'Antiquité lui tiennent compagnie dans les livres; Et quelque part qu'il se tourne, il y trouve dequoy se divertir après le petit travail de son étude : Bref il ne fait rien à regret, rien avec contrainte. Que si l'on m'objecte que les delices sont moins precieuses, moins cheres, & plus mal assaisonnées, je l'avoüeray; mais aussi sont-elles plus sures & plus naturelles. Les querelles ni les divisions n'y déchirent pas la maison du Solitaire. Les assassinats, ni les imprecations ne lui battent point

l'oreille. Les perfides ne le tiennent pas en haleine ; Et dans le comble de cette felicité, il peut à bon droit s'écrier avec Horace :

Heureux qui d'un soc laboureur,
Loin de la civile fureur,
Avec ses bœufs cultive
Sa paternelle rive.

Et avec Virgile,

O trop heureux paysans s'ils connoissent leur bien !

Une si douce vie agréoit si fort aux plus grands personnages de l'Antiquité, que Ciceron avouë ne s'être jamais tant plû aux honneurs qu'on lui deferoit dans Rome, qu'en sa metairie Tusculane. Cicinnatus fut tiré du soc à la Dictature, & retourna de la Dictature au soc, Curius & Fabricius prefererent les delices de manger leurs Raves, à la gloire des batailles qu'ils avoient gagnées. Virgile n'a celebré par toutes ses Eglogues, que les plaisirs de la vie pastorale ; Et dans les Georgiques, il a pris le soin d'instruire les hommes au labourage. Horace & Martial loüent à tout propos, certaines maisons de plaisance. En un mot, les plus excellens personnages de l'Antiquité se sont divertis aux plaisirs de la vie champêtre. Mais les modernes mêmes n'ont pas à mépris cette honnête passion, témoin Petrarque qui louë en divers lieux sa voluptueuse solitude. Témoin Ronsard, Pybrac, Cardan en son livre de la Consolation, & une infinité d'autres. Qui s'étonnera donc si

Esope donne de l'avantage au Rat Villageois, & lui fait porter impatiemment le tems qu'il demeura dans cette cave, où le Rat de Ville lui avoit aprêté à manger ?

FABLE XI.

De l'Aigle, & de la Corneille.



L'Aigle ne pouvant ni par son industrie, ni par sa force arracher un poisson hors d'une coquille, qu'elle avoit trouvée, la Corneille vint là dessus, qui lui conseilla de voler bien haut, & de laisser tomber la coquille sur des pierres, disant que c'étoit le vray moyen de la rompre. Elle cependant demeura en bas pour en attendre l'issuë, qui fut telle que

l'Aigle ayant laiſſé choir ſa proye, la coquille ſe rompit; ce que voyant la Corneille, elle en déroba le poiſſon, & ainſi la mocquerie & la perte en demeurerent à l'Aigle.

Diſcours ſur l'onzième Fable.

LE noble & courageux Oiſeau de Jupiter inſtruit aujourd'hui par ſon exemple les hommes, qui avec trop de franchiſe & de ſimplicité ſe gouvernent par le conſeil des Trompeurs, car ayant ſuivi celui de la Corneille, il ſe trouva n'avoir été que le cuiſinier de ce vil animal, & lui avoir aprêté en même tems, & à manger & à rire. Combien voyons-nous de pareilles avantures arriver tous les jours dans le monde? Combien d'ames, que leur probité rend trop credules, ſe laiſſent piper aux perſuaſions d'autrui, & n'employent leur peine ou leur pouvoir, qu'à l'avantage de leurs faux amis! Ceux-ci trament des menées artificieuſes avec un but intereſſé, & ſur le point que leurs pratiques s'en vont éclorre, ils ſe tiennent aux aguets pour en voir l'iſſuë, & rencontrent à la fin leur accommodement dans les fatigues des autres hommes, avec leſquels ils ont fait amitié de deſſein, & qui n'eſt ni noble ni vertueuſe. Car comment pourroit être pure & naturelle l'inclination, qui a le gain &

l'avantage pour objets? Si l'amitié consiste en la parfaite union de deux ames, comment peuvent-elles se joindre ensemble, s'il y a quelque chose de terrestre d'un côté? N'est-ce pas un assemblage tout-à-fait disproportionné, & par consequent impossible, que celui de la bien-seance, & de l'interêt avec la vertu? D'ailleurs, comment pourra travailler l'homme interessé, pour le contentement de celuy qu'il aime, si sa reflexion va premierement à lui seul? N'est-ce pas détruire les fondemens de l'amitié, qui sont d'être toûjours officieux, bien-faisant, même de vivre en la personne que l'on cherit? Que cela suffise pour la preuve de cette verité, à sçavoir que les bons amis ne sont pas compatibles avec les desseins mercenaires, & que d'en admettre de cette sorte en sa frequentation, c'est courir la fortune de l'Aigle, qui ne gagna que de la honte dans le conseil de la Corneille. Il est vrai que c'est une honte bien supportable à une ame genereuse, à cause qu'elle témoigne la candeur & la sincerité dont elle est pleine. Ce fut pour cela qu'un ancien Roi, à qui l'on vint rapporter qu'il avoit été trompé d'une grande somme de deniers par un Cretois, voulant montrer à ce Perfide que ce mal lui étoit advenu par une lâcheté naturelle, *Il a fait le Cretois*, dit-il, *& j'ay fait le Roy*. Aussi nôtre sage Phrygien n'attribuë cette deception qu'au plus noble des Oyseaux; & nous donne à entendre par là, que c'est le vice d'une belle ame, que la facilité.

A quoy toutefois il essaye d'aporter du remede par cette invention, nous enseigne de ne faire amitié, qu'avec nos semblables, encore veut-il que nous les ayons bien éprouvez par une longue & veritable connoissance. Car de donner son cœur à la premiere occasion entre les mains d'une personne que nous n'avons point pratiquée, c'est-à-mon avis, la même imprudence, que de se hazarder sur un vaisseau, sans avoir pris garde s'il est entier ou bien calfütré.

FABLE XII.

de l'Aigle, & du Renard.



L'Aigle & le Renard, ayant fait amitié ensemble, conclurent de demeurer l'un prés de l'autre, s'imaginant qu'ils en vivroient en meil-

leure intelligence, & que leur commune affection s'affermiroit par leur conversation mutuelle. L'Aigle bâtit donc son nid sur un haut arbre, auprés duquel le Renard fit son tesnier, & mit ses petits dedans. Mais un jour il arriva qu'étant sorti pour leur chercher quelque proye ; l'Aigle qui en avoit besoin aussi-bien que lui, vola droit au lieu où étoient les petits Renards, qu'elle ravit promptement, & en fit curée à ses aiglons. Le Renard ne fut pas plûtôt de retour ; qu'il reconnut le cruel carnage qui s'étoit fait en son absence, & en fut extrêmement fâché : mais d'autant que pour être à quatre pieds, & n'avoir pas des aîles, afin de poursuivre son ennemi, il jugeoit comme impossible de s'en vanger, s'aidant du commun remede, qui reste seul aux miserables, & à ceux qui ne peuvent faire ce qu'ils voudroient bien, il se mit à maudire l'Aigle, & souhaita que toute sorte de maux lui arrivassent, tant a de pouvoir la haine, aprés une amitié violée. Comme en effet, il ne tarda guéres à être vangé,

car sur le point qu'en ce même-tems on faisoit un sacrifice de chevres à la campagne, le Renard ayant pris un tison ardent, il le mit au pied de l'arbre où l'Aigle faisoit son nid; lequel commençant à brûler, les aiglons qui ne pûrent supporter la fumée, se laisserent choir à terre, où ils furent incontinent engloutis par le Renard, en la presence de leur mere.

Discours sur la douziéme Fable.

CETTE Fable fait representer à l'Aigle un personnage bien different du precedent, par une preuve évidente qu'elle donne de perfidie & de cruauté. Nous l'avons vûe il n'y a pas long-tems joüer le rôle d'un Prince genereux, mais trop confiant, qui se laisse decevoir aux conseils d'autruy; & nous la voyons maintenant tromper le Renard, avec qui elle avoit juré une étroite confidence. D'où vient donc que le plus genereux de tous les Oiseaux se pervertit si soudain? Est-ce que nôtre Phrygien a voulu donner à entendre la grande foiblesse des hommes, qui ne sont jamais si bien confirmez, en l'habitude d'une Vertu, qu'ils ne courent fortune de tomber aussi-tôt dans le vice contraire, &

de des-honnorer en un moment, toute la gloire qu'ils s'étoient acquise ? Ou si c'est qu'en sa naissance, l'Aigle fût un animal genereux & noble, de qui la Vertu s'abatardit insensiblement en une Cour, depuis qu'il vint à être le favori de Jupiter, qu'il fut employé à porter les armes, & qu'il se mêla de l'infame ministere de ses amours; Ou bien, est-ce qu'Esope a voulu montrer qu'on n'est point obligé de garder sa parole aux méchans, en quelque-tems qu'on la leur ait donné, & qu'à cette occasion l'Aigle ne fit point difficulté de trahir le Renard, en lui ravissant ses petits, pour en repaître les siens propres ? J'estime tout au contraire, que s'il faut manquer de parole à l'un des deux, à sçavoir, à l'homme de bien, ou au méchant; il est presque plus à propos que ce soit au premier, parce qu'il tire de si grandes satisfactions de sa propre vertu, qu'il lui est aisé de prendre patience en toute sorte d'accidens, même de trouver des delices en sa mauvaise fortune. D'ailleurs, l'homme de bien étant d'ordinaire beaucoup plus traitable que le méchant, il est à croire qu'il prendra nos excuses en meilleure part, & se laissera peu à peu gagner aux raisons que nous aurions euës de lui manquer de parole. Que si nous sommes dans une faute sans défense, il retiendra sa colere avec plus de moderation que le Vicieux, & se contentera de nous priver de son amitié. Il n'en est pas ainsi des courages felons & malicieux.

Comme ils ne sont pas d'humeur de rien endurer, ils fulminent d'abord contre ceux qui leur ont fait la moindre fourbe ; & quand même la tromperie seroit capable d'excuse, c'est à quoy ils ne se connoissent point, mais ils se laissent emporter aux plaintes, & aux paroles outrageuses; ils reclament la foy qu'on leur a promise ; ils prennent à témoins les Dieux & les hommes ; ils nomment l'imprudence, malice ; & bref ils scandalisent le Vertueux, sous le nom d'Hypocrite. D'où l'on peut conclure aisément, qu'il est moins pernicieux, de manquer de parole aux Bons qu'aux Méchans, encore qu'à la verité ce soit une chose indigne d'un homme bien né, de tomber en cet inconvenient envers qui que ce soit, si ce n'est d'avanture qu'il n'y ait un avantage si grand, qu'il soit hors de toute proportion, encore est-il necessaire qu'il se rapporte à la gloire de Dieu, ou à l'utilité publique. Car il n'y va que de nôtre interêt, il n'y a point de si grande lâcheté, que de tromper. Le Sage Attilius nous en devroit pour jamais détourner par son exemple, vû qu'il courut à une mort certaine, pour s'acquitter de la promesse qu'il avoit faite à ses Ennemis, bien que les Sacrificateurs, & les Magistrats de Rome l'en dispensassent avec trop de raison. L'Aigle donc ne sera point excusable, pour avoir usé de tromperie envers un animal infidéle, quand même il l'eût été mille fois davantage. Que si elle rejette sa faute sur une extrême necessité, prenant pour pretexte de son action

la Charité paternelle, elle ne trouvera non plus d'excuse puisqu'elle devoit non seulement laisser perir ses petits, mais encore mourir elle-même de faim, plûtôt que de joüer un si lâche tour à son amy. Aussi voyons-nous que la vengeance fut incontinent son peché, & que les cris du Renard émeuvent la colere des Dieux. Car ils permettent qu'ils mettent le feu au nid de l'Aigle; & que ses petits pour se sauver de la flamme, tombent dans la gueule de leur Ennemi. Cela nous apprend que les méchans qui faussent une amitié, & traitent avec cruauté ceux qui se confient en eux, reçoivent enfin la punition qui leur est dûë, même qu'ils tombent à la mercy de ceux qu'ils ont outragez.



FABLE XIII.

Du Corbeau, & du Renard.



LE Renard voyant le Corbeau perché ſur un arbre, ayant dans ſon bec un fromage qu'il venoit de derober, s'approcha de lui, & commença à le loüer de ſon beau plumage, & ſur tout de ſon chant ſi agréable. La flaterie ne déplût pas au Corbeau; ſi bien qu'il lui prit envie de chanter: Mais comme il s'aprêtoit pour cela, il laiſſa tomber ſon fromage, & le Renard qui s'attendoit bien à cela, s'en ſaiſit incontinent & s'en alla, laiſſant le Corbeau honteux de la perte qu'il venoit de faire ſottement.

Discours sur la treiziéme Fable.

L'Impertinente vanité du Corbeau sert d'exemple à une infinité de gens, qui se laissent affiner aux Flateurs, croïant trop niaisement aux loüanges qu'ils leur donnent; car à force d'être enyvrez de leurs complaisances, ils prennent une opinion si excessive de leurs propres merites, qu'il leur est malaisé de se reconnoître. C'est pour cela que Plutarque appelle les flateurs pires que des Ennemis: car ceux-cy ne tendent des pieges qu'à nôtre fortune, au lieu que le flateur detruit entierement les Vertus de l'ame, & ne craint rien tant que de voir le Prince à qui il s'adresse, vertueux, & bien conditionné; car il se figure assez que la premiere action qu'il feroit, seroit de le chasser d'auprés de lui, & d'appeller à sa place un homme sincere. Que si le premier precepte de la sagesse est de se bien connoître, le Prince qui s'appliquera une fois à cette étude, quel étonnement recevra-t-il en voyant la difference de ce qu'il est, à ce qu'on lui a dit qu'il étoit? quelle disproportion trouvera-t-il du miroir fidelle à l'artificiel? Car ces gens-là ne se contentent pas de faire passer un vice sous le nom de la Vertu qui lui est proche, comme d'appeller la prodigalité, une action liberale, la temerité, valeur, & ainsi des autres Vertus. Leur effronterie passe bien au de là. Ils vont du contraire au contraire, & donnent impunément le titre de bonté à ce qui est une pure

malice ; Semblables en cela au Renard de cette Fable, qui loüe le Corbeau pour la beauté de son plumage. Mais je ne m'étonne pas si fort des flateries de telles gens, comme de la stupidité de celuy qui les reçoit: car quelle apparence y a-t-il d'aprendre ces veritez de la personne d'autruy ? Les Grands ne peuvent-ils pas juger en leur ame, que ceux qui s'approchent d'eux ne le font pas sans raison, & que c'est ordinairement pour l'amour d'eux-mêmes ou pour le zele qu'ils ont au bien public, & à la Vertu ? Quant à ce dernier point, il y a si peu d'hommes touchez d'une si juste consideration, qu'à peine s'en trouvera-t-il un seul parmy des milliers ; Et pour le premier, l'experience fait voir aux Grands, qu'ils se trompent fort de croire qu'ils soient purement aimez ; car si la disproportion des qualitez empêche leur affection de descendre à nous, de crainte de se rebaisser par l'égalité necessaire entre les amis ; dans les inclinations des petites gens, n'y a-t-il pas la même difficulté de s'élever jusques à eux, & de parvenir à ce point de justesse qui leur est si mal-aisé ? D'ailleurs, il est mieux en la puissance d'un Prince de bien aimer un particulier, qu'en celle d'un particulier d'aimer bien un Prince : car pour nôtre regard, il se peut faire que nous soyons éblouïs de sa majesté, ou saisis de crainte, qui sont deux conditions capables d'empêcher l'amitié, au lieu que le Prince nous peut regarder, sans être frappé de peur, ni d'éblouïssement. Il faut ajoûter à cela, qu'il est presque impossi-

ble qu'une amitié se conserve pure dans les occasions de la corrompre & de l'interesser. Nous pouvons esperer tant de choses des Grands, & ils sont capables de nous accommoder en tant de façons, qu'il est mal-aisé de n'être pas mercenaire auprés d'eux, quand même nous y serions venus avec une intention libre de tout interêt : Car l'esprit de l'homme se porte aisément de l'honnête & du delectable à l'utile, principalement si le profit est compatible avec la probité. C'est ce qui a fait dire à Platon & à Aristote, que le gain est une chose bonne & loüable de soy, en cas que les loix le permettent. Or est-il qu'il falloit bien qu'ils jugeassent très-licite celui que l'on fait à la Cour des Princes, vû que l'un devint riche auprès d'Alexandre, & l'autre auprès de Denis. Il est donc aisé de conclurre que les Princes ne sont que rarement aimez pour l'amour d'eux-mêmes, non plus que pour la consideration de la Vertu : Et il s'ensuit que la plûpart des Courtisans sont interessez, & qu'ils aiment leur Maître pour le seul avantage qu'ils en esperent.

FABLE XIV.

Du Lion affoibly de vieilleſſe.



LE Lion qui par un excés de cruauté s'étoit fait pluſieurs ennemis en ſes jeunes années, en porta la peine à ſa vieilleſſe; car durant cet âge debile, les autres bêtes lui ſçurent fort bien rendre la pareille. Le Sanglier l'aſſaillit donc de ſa dent, & le Taureau de ſes cornes. L'Aſne même fit le vaillant contre lui, & pour effacer ſon vieil nom de faineant & de lâche, il ſe mit à l'attaquer à coup de pied & de langue. Cependant le pauvre Lion bien affligé, helas! diſoit-il en gemiſſant, ceux que j'ai autrefois deſobligez, me font

maintenant du mal, & je trouve qu'ils ont raison. Mais ce qui me fâche le plus, c'est que les autres à qui j'ai fait du plaisir, au lieu de me rendre le semblable, m'haïssent, sans en avoir du sujet. J'ay donc été bien fol d'avoir fait tant d'ennemis, & l'ay encore été davantage de m'être fié à de faux amis.

Discours sur la quatorziéme Fable.

CE Lion, que nous voyons étendu à l'entrée de sa caverne, est un Tableau de la fin des méchans hommes. Car comme cet Animal ayant devoré une grande quantité de bêtes, se trouve accablé de vieillesse, sans avoir la force de se lever pour s'en aller à la chasse ; Ainsi voyons-nous bien souvent que ceux qui ont appauvry les autres, & qui se sont maintenus du sang du Peuple, ne laissent pas de se trouver au dernier periode de leur vie, dépourvûs de toutes commoditez, languissans de faim, & reduits à la mercy de leurs Ennemis. Mais il y a bien plus en la Fable qui nous est proposée ; car tous les animaux que le Lion avoit offensez, se mettent à l'assaillir avec des reproches & des coups, & prennent une crueile vengeance de ses affronts. Il n'est abandonné que de ceux qu'il a servi durant sa vie. Les autres ne manquent pas d'être auprès de lui, pour tirer raison des violences de sa jeunesse. L'un lui redeman-

de son pere qu'il a égorgé, l'autre sa mere, & ceux qu'il a le plus cheris dans le monde. Cependant, ses premiers amis qui le voyent afligé, ne viennent aucunement à son secours, au contraire, ils se tiennent bien loin de lui, & ne daignent écouter les plaintes que la necessité l'oblige de faire. En quoy il éprouve veritable le dire du Gentil Poëte,

L'injure se grave en métal,
Et le bien fait s'écrit en l'onde :

Au lieu que s'il eût mené une vie modeste & moins tyrannique envers ses inferieurs, il ne recevroit pas maintenant le deplaisir de les voir bandez contre lui ; Et quoi que peut-être ses amis ne lui seroient pas plus charitables durant sa vie, si est-ce qu'en mourant, il auroit du moins la satisfaction de sa probité, qui est le plus assuré consolateur que nous ayons, & devant & après nôtre mort. Car tous les hommes qui ont fait état de nous, pendant la verdeur de nôtre âge, & l'utilité de nos services, nous quittent là froidement quand nous sommes vieux : parce que nous ne pouvons rien plus contribuer à leur bonne fortune. Ce n'est donc pas merveille s'ils nous abandonnent, puis qu'ils ne nous avoient aimez qu'avec espoir ; Mais c'est bien une chose execrable, & toutefois très-commune, que nos amis nous tournent le dos sur le declin, & sont les premiers à faire mention de nos fautes, jusques à nous traiter inhumainement. Ce fut, ce me semble, le plus grand de tous les maux du bon Job, de se voir exposé sans sujet aux railleries de

ses familiers, qui sembloient se tourner de côté de son mal-heur, & conspirer contre lui, pour l'affliger davantage. Ce qu'ils faisoient, de peur d'être obligez de le secourir, en le rendant odieux pour justifier leur tyrannie sous un specieux pretexte de ne faire pas état d'un méchant.

FABLE XV.

De l'Asne, & du Chien.



LE Chien flatoit son Maître, & son Maître le caressoit de même. Ce que voyant l'Asne, il en soûpira, touché de sa miserable condition : car il croyoit n'y avoir point d'apparence qu'un petit Chien inutile, fût neanmoins agréable à tous, & nourri des viandes de son Maître, quoy que ce-

pendant il ne reçût ce bien que par le plaisir qu'il donnoit, sans avoir aucune peine. Luy tout au contraire étoit chargé d'un pesant fardeau, jamais oisif, toûjours battu, en la disgrace de tous ; Puis que cela va ainsi, disoit-il, je suis d'avis de faire desormais le métier des flateries & des caresses. Cette resolution prise, il arriva quelque tems après, que voyant son Maître de retour en la maison, il voulut voir quelle en seroit l'issuë, & s'en allant au devant de luy, il se jetta sur ses épaules, & le frappa rudement des pieds, luy pensant faire grandes caresses. Le Maître s'étant mis à crier, voilà venir les valets, qui traitterent le pauvre Ane à coups de bâtons, pour recompense de sa civilité.

Discours sur la quinziéme Fable.

CE pauvre Ane fait un tour de son métier, & entreprend de réüssir en une chose, où il ne gagnera que de la honte & de la confusion. En effet, à quel propos veut-il forcer aujourd'huy sa stupide nature, pour imiter les gentillesses du Chien, qui sont entierement contraires à sa lenteur. Il a peut-

être oüy dire qu'un Philosophe avoit entrepris d'enseigner à un animal de son espece la dance Pyrrhique, dans dix ans, & qu'à dessein il s'étoit obligé envers un Empereur; où a-t-il appris qu'en Egypte peut-être par une certaine invention l'on apprend aux Anes à trepigner à la cadence, & réüssir de bonne grace à plaire aux spectateurs. C'est ce qui l'enhardit de faire des caresses à son Maître, afin de gagner quelque place en son inclination. Mais, ô la sotise de cet animal! il ne void pas que les choses faites contre l'inclination réüssissent presque toutes à contre tems, & remplissent leur autheur de honte. Ce qui étant prouvé par l'experience, ne laisse pas de s'appuyer aussi sur quelque raison. Car la Nature nous ayant tous produits également, composez de parties substantielles, qui sont le corps & l'ame, & fait participer aux facultez de tous les deux, elle n'a pas laissé de mettre quelque difference en la facilité de nos actions, & a doüé particulierement les uns d'une chose, & les autres d'une autre. C'est une verité reçûë, que nous tenons de la naissance un certain instinct, qui nous porte aux actions où nous sommes le plus propres, qui se fortifient par l'exercice, & par le raisonnement. Il est donc bon que nous suivions cet instinct, si nous voulons réüissir en nos actions; comme au contraire, c'est une chose plus judicieuse de forcer, & s'appliquer à une étude contraire à son Genie.

FABLE

FABLE XVI.

Du Lion, & du Rat.



LE Lion abatu de chaleur, & de lassitude, se reposoit à l'ombre, & sur la verdure, lorsque voila survenir une troupe de rats qui se voulurent jouër sur sa croupe, mais lui s'étant éveillé, en saisit un de sa patte, qui se voyant pris, se mit à lui demander pardon, se disant indigne de la colere d'un si genereux animal. Comme en effet le Lion relâcha son prisonnier, imputant à la lâcheté de tuer une si petite bête. Un peu après il arriva, que lors qu'il couroit dans la forêt, il tomba dans les filets des Chasseurs, où il pût bien

rugir à loisir, mais non pas s'en developper. Le Rat reconnût par le rugissement, que c'étoit le Lion qu'on avoit pris. Il accourut donc pour le secourir, & rongeant les filets, par ce moyen il délivra le Lion.

Discours sur la seiziéme Fable.

QUant à la reconnoissance du Rat envers le Lion, elle a été très-sagement inventée par Esope, pour nous donner à entendre, qu'il n'est point de si chetive personne de qui les Grands ne puissent avoir de besoin : & par consequent qu'il est bon d'user de clemence envers eux ; qu'il ne faudroit pas laisser de faire, quand même on n'en devroit esperer aucune sorte de recompense. Car la vertu étant une chose bonne de soi, elle est desirable aussi pour soi-même. Or de toutes les Vertus, ce n'est pas la moindre que la Clemence, ou la Misericorde envers les foibles, tant parce qu'elle est mêlée de Generosité, qu'à cause qu'elle appartient à la Justice. Mais il semble que la Bonté Divine, pour nous convier à cela plus puissamment, y a joint quantité de récompenses ; Car nous ne voyons guere de personnes charitables, dont la Fortune ne prospere en cette vie. Il y a plusieurs histoires de la reconnoissance des animaux envers les hommes, telle que d'un Dragon chez les Grecs, & d'un Lion envers Androde chez les Ro-

mains. Celui-ci étant esclave d'un Seigneur Romain, en étoit si maltraité, que pour se délivrer de sa tyrannie, il fut contraint de s'enfuir en des lieux deserts, preferant toute sorte de rencontre à une si triste condition. Il n'eut pas cheminé long-tems dans une affreuse solitude, qu'il vit venir à lui un Lion d'excessive grandeur, mais si peu furieux, qu'au lieu de le menacer avec rugissement, il sembloit au contraire lui faire des soûmissions, & le flater avec une action de suppliant, jettant de tems en tems de hauts cris, qui témoignoient une douleur excessive. Androde ayant apperçû que la cause en procedoit d'une longue épine qu'il avoit dans la pate, la lui tira fort adroitement, & fit suppurer la postéme qui s'y étoit amassée. Pour reconnoissance de ce bon office, le Lion le mena dans sa caverne, où il fut long-tems à le nourrir de sa chasse. Mais enfin il arriva que le malheureux Androde fut pris, & reconduit à son ancien Maître, qui après plusieurs inhumanitez, le destina pour dernier supplice à servir aux spectacles des bêtes farouches. Or il advint de bonne fortune, que le même Lion dont il avoit été le Medecin, luy fut presenté à combattre. Mais il n'y eut celui de l'assemblée qui ne fût saisi d'un soudain étonnement, de voir l'action de ce genereux animal, qui au lieu d'égorger l'esclave, comme il en avoit déja demembré beaucoup d'autres, se prosterna tout à cop à ses pieds, baissant la tête, & lui applaudissant de la queuë. Comme cet effet étoit extra-

ordinaire, le peuple en voulut apprendre la cause même de la bouche de l'Esclave, qui se mit à le raconter tout au long. Dequoy les Romains ébahis, & satisfaits tout ensemble, ils voulurent non seulement que l'Esclave obtint la vie & la liberté, mais encore que lui-même, & le Lion, fussent défrayés aux dépens du public, portant chacun une inscription, avec ces mots. *Voicy le Lion, hôte de l'homme, voicy l'homme Medecin du Lion.*

FABLE XVII.

Du Milan malade.



LE Milan se voyant malade en son lit, s'avisa de dire à sa Mere, qu'elle s'en allât prier les Dieux pour lui : mais elle lui répondit ; Il ne faut pas que tu esperes aucune

forte d'affiſtance des Dieux, toi qui as tant de fois pollué leurs Sacrifices, & leurs Autels.

Diſcours ſur la dix-ſeptiéme Fable.

EN cette Fable du Milan, il ſemble que la Mere de cet Oyſeau raviſſeur, lui reproche ſa mauvaiſe vie, & qu'il ne doit attendre aucun bon office des Dieux, après les avoir offenſez mille fois. Ce qui prouve qu'il arrive difficilement que celui qui n'a fait autre choſe que vivre mal, ait l'avantage de bien mourir; il ne faut pas juſques là nous repoſer en la Bonté de Dieu, que nous n'ayons ſoin de nous en rendre dignes; car c'eſt en abuſer que de faire des fautes pour la requerir en l'extremité, & quand nous n'en pouvons plus.



FABLE XVIII.

De l'Irondelle, & des autres Oyseaux.



AU tems que l'on commençoit à semer le lin, l'Irondelle voulut conseiller aux autres Oyseaux d'empêcher la semaille, disant qu'on leur avoit dressé des embûches; mais ils se mocquerent d'elle, & lui dirent qu'elle étoit une sotte Devineresse. Depuis, quand le lin fut sur le point de sortir de terre, & de reverdir, elle les avisa derechef d'en arracher la semence; mais ils ne firent encore que s'en mocquer. A la fin comme elle vid qu'il commençoit à

meurit, elle leur donna conſeil de s'en aller piller les bleds, ce qu'ils ne voulurent faire, non plus que le reſte. Alors l'Irondelle quittant la compagnie de tous les autres Oyſeaux, rechercha celle de l'homme, avec qui elle fit amitié, d'où vient qu'elle demeure maintenant avec luy, & le réjoüit de ſon chant, au lieu que lui-même chaſſe les autres, & ſe ſert du lin, pour faire des rets & des lacets à les prendre.

Diſcours ſur la dix-huitiéme Fable.

ICY la prevoyante Irondelle figure les fidéles Conſeillers, qui ne rencontrent point de foy parmy ceux qu'ils entretiennentco,ente qu'ils leur donnent de vrays & ſalutaires avertiſſemens. Telle fut la Propheteſſe Caſſandre, qui ayant predit aux Troyens, l'entiere deſtruction de leur Ville, s'ils ne faiſoient rendre Heleine à Menelas, eut le mal-heur de n'être point cruë en tout ce qu'elle leur dit, & de voir arriver l'effet de ſa Prophetie, à faute de les avoir ſçu perſuader. La même choſe ſe voit preſque tous les jours dans les concurrences humaines, où la jeuneſſe empotée de ſon ardeur, mépriſe les ſages enſeignemens des Vieillards, & ſe precipite

inconsiderément en mille sortes de perils., causez par son incredulité. Quant à la cause, elle provient de divers sujets : car quelquesfois elle procede de nôtre arrogance, qui nous fait imaginer tout autre sens moindre que le nôtre, quelquefois aussi c'est un effet de nôtre impetuosité, qui ne nous permet pas d'avoir l'oreille à ce qu'on nous dit, & entraîne, quant à soy nos appetits, & nôtre raison, sans qu'elle ait la force de s'en deffendre. Il y a certaines personnes aussi, qui par je ne sçay quelle stupidité, ne reçoivent pas un bon conseil. D'autres, par une fausse impression qu'ils ont conçuë contre leurs amis, les tenans suspects d'envie, ou de malignité, & par consequent jugeant tous leurs avis reprochables. Mais de quelque source que naisse cette impudence, c'est un dangereux effet parmy les hommes ; & qui ne leur laisse pour tout remede que ces paroles, *ô que si je l'eusse pensé!* Or outre le mal qui nous vient de ne pas croire un bon amy, qui nous conseille fidellement, il en arrive souvent un autre plus considerable que celuy-là, à sçavoir que nous perdons presque toûjours l'amitié de celui qui entreprend de nous exhorter, à cause que se voyant si peu digne de creance envers nous, il se rebute aisément de nôtre pratique, & ne peut souffrir la plûpart du tems que nous le tenions pour suspect en sa veritable affection. Ce qu'Esope a fort judicieusement remarqué en l'Irondelle, qui voyant que les autres Oyseaux méprisoient les profitables enseignemens

qu'elle leur avoit donnez, changea de party contre leur esperance; Et se tournant du côté de l'homme, elle y trouva plus de satisfaction qu'avec ses premiers compagnons. Cela nous apprend que ceux dont nous méprisons les sages avis, s'alienent ordinairement de nous, & se refroidissent en leur amitié.

FABLE XIX.

Des Grenoüilles, & de leur Roy.



Les Grenoüilles étans en pleine liberté, prierent Iupiter de leur donner un Roy; mais lui se mocqua d'une si sotte demande: Ce refus neanmoins ne servit qu'à les rendre importunes; De maniere que se

voyant sollicité de plus en plus, il fut contraint de leur acorder leur priere. Il leur jetta donc dans l'eau une grosse souche, qui par sa chute & sa pesanteur, fit trembler tout le marais. D'abord les Grenoüilles bien étonnées, s'imposerent silence, & se mirent à salüer ce nouveau Prince, à lui faire honneur, & à s'aprocher peu à peu de lui. Mais enfin, toute crainte étant dissipée, elles s'apprivoiserent si bien, que ce fut à qui sauteroit la premiere sur ce beau Roy, jusques à se mocquer ouvertement de lui, disant qu'il n'avoit ni esprit, ni mouvement. Ne pouvant donc le reconnoître pour tel, elles importunerent Jupiter de leur en donner un autre qui fût vaillant. Iupiter leur donna la Cigogne, qui se promenant par les marécages, commença de témoigner sa valeur aux Grenoüilles, & en engloutir autant qu'elle en rencontra. Elles bien fâchées, formerent une nouvelle plainte. Ce fut en vain toutefois, parce que Iupiter ne les voulut pas oüir. C'est pour cela qu'elles se plaignent

encore aujourd'huy : car sur le soir quand la Cigogne se va coucher, elles se tirent du marais, & par leurs coassemens, murmurent je ne sçai quoi d'effroyable. Mais elles ont beau se plaindre, Iupiter est sourd à leurs cris, & veut absolument qu'elles gemissent maintenant sous la rigueur d'un Tyran, puis qu'elles n'ont pû souffrir un Roy debonnaire.

Discours sur la dix-neuviéme Fable.

LEs Grenoüilles sont accusées en cette Fable de trois notables impertinences. La premiere, d'avoir demandé un Roy, quand elles étoient libres. La seconde, d'avoir été mal satisfaites du premier qu'on leur envoya. Et la troisiéme, de s'être plaintes derechef de l'autre. Quant à la premiere, il semble qu'Esope ait voulu blâmer la conduite des hommes, qui preferent la plûpart du tems la servitude à la liberté, comme fit jadis le Peuple Hebreu. La Nature l'ayant donnée à ceux du premier âge, ne furent-ils pas bien malheureux de la laisser perdre, pour la seule dispute du *tien & du mien*, & d'avoir été obligez de chercher à leur convoitise des

moderateurs, dont ils n'auroient jamais eu besoin, s'ils eussent demeuré dans les sacrées bornes de la mediocrité. La seconde impertinence que remarque Esope en ces Grenoüilles, c'est le mécontentement qu'elles eurent de leur Roy, voulant donner à entendre par là, que dés qu'un état a franchy les bornes de sa liberté, il doit cherir tous les Rois qui lui sont donnez de la main de Dieu, fussent-ils plus insensibles, ou plus stupides qu'une souche. Et quant à la troisiéme extravagance des Grenoüilles, fondées sur les plaintes qu'elles firent de leur second Roy, elle represente l'imparfaite condition de nôtre nature, qui ne peut être satisfaite dans un même état, & aspire incessamment à la nouveauté. Ce qui étant ordinaire en la plûpart de nos actions, arrive sur tout en matiere de Gouvernement, où ne jugeant pas qu'il n'y a rien de parfait sous le Ciel, nous trouvons extrêmes les moindres défauts des Princes, & en souhaitent de nouveaux, sans considerer que tout changement ne fait que troubler & confondre l'ordre d'un Etat, quand même il seroit de bien en mieux, principalement si l'on introduit de nouvelles Loix. De toutes ces choses on peut inferer, que c'est une pernicieuse avanture pour un peuple de changer non seulement de forme, mais encore de Prince, à cause des tragiques évenemens qui ont accoûtumé de s'en ensuivre.

FABLE XX.

Des Colombes, & du Faucon leur Roy.



LEs Colombes, ayant à faire la guerre au Milan, afin de le vaincre plus facilement, elles élurent le Faucon pour leur Souverain ; mais luy se voyant declaré Roy, les gouvernoit comme Ennemy, & leur étant plus cruel que le Milan même, les ravissoit, les mettoit en pieces, & les mangeoit. Elles se repentirent donc de leur sottise, & dirent qu'il leur eût été beaucoup meilleur d'endurer la guerre du Milan, que la tyrannie du Faucon.

Discours sur la vingtiéme Fable.

LA vingtiéme Fable de nôtre Auteur a beaucoup de ressemblance à celle qui la precede: car il introduit des Colombes, occuprées après l'election d'un Faucon, pour les proteger contre les attaques du Milan. Puis il nous les figure pleines de repentir, pour avoir apellé à leur défense un Prince plus cruel que leur Ennemy même. Quant à la premiere action qu'elles firent, à sçavoir de se mettre volontairement en la protection du Faucon, elle a son origine en la propre imperfection de ceux qui élisent un Chef, n'étant pas croyable que plusieurs Justes, ou gens de bien, s'avisassent jamais d'en choisir un, la probité duquel leur seroit suspecte. Car le propre du Sage, c'est de ne se laisser conduire qu'à la vertu. Aussi la premiere fin de l'établissement des Rois a été pour contenir les Peuples en l'observation de ce qui est honnête & vertueux. D'où il s'ensuit, que les gens de bien n'auroient jamais besoin de Maître, s'ils ne sortoient hors des limites de leur devoir. Mais comme il n'y a celui, qui pour confirmé qu'il soit dans l'éxercice des actions vertueuses, n'y puisse faillir quelquefois, la plûpart des hommes n'ayant que de foibles étincelles de probité, c'est assurément un bien moindre mal pour eux d'être gouvernez, que de ne l'être pas, à cause de la grande facilité qu'ils auroient à chopper, s'ils n'étoient retenus par la

crainte de quelque puissance. Mais d'imiter les Colombes de cette Fable en élisant leur Ennemy pour leur Roy, c'est, à mon avis, une faute insupportable, & digne de toute reprehension. Cela soit dit seulement pour les Monarchies Electives; car quant à celles qui ont authorisé d'âge en âge le droit de la succession, il est absolument necessaire de n'en pas sortir, à cause des incoveniens qui s'y rencontrent, & du zele devotieux que les Peuples ont à certaines familles, comme l'eurent jadis les Romains aux descendans d'Auguste, les Egyptiens aux Ptolomées, les Perses aux arriere-neveux de Darius, & de nôtre tems les François à la Royale Tyge de BOURBON, les Espagnols à la Maison d'Austriche, & les Turcs à la famille des Othomans. Cette faute neanmoins en matiere d'élection, n'a pas laissé d'être commune à divers Peuples, comme aux Agrigentins, lors qu'ils mirent Phalaris en une condition éminente par dessus eux, & porterent bien-tôt après la peine de leur imprudence, quand par ses horribles cruautez il faillit à rendre sa Ville deserte de gens de bien, & la peupla presque toute d'assassins. Autant en prit-il en la même Sicile à ceux qui appellerent les Carthaginois, qui sous la conduite de leur General, exercerent des cruautez inoüies. Par où l'on peut voir qu'il arrive assez souvent à des peuples Electifs, d'élever à la domination des Rois dépravez, qui vivant avec leur Peuple, comme s'il les devoit toûjours charger, mettant le bien pu-

blic dans l'indifférence, & n'ont pour objet que leur sureté particuliere. C'est alors que leurs sujets inconsiderez representent le personnage de nos Colombes, & qu'ils ont recours aux pleurs & au repentir.

FABLE XXI.

Du Larron, & du Chien.



LE Chien voyant qu'un Larron lui donnoit du pain pour le faire taire ; Méchant, lui dit il, je connois ta tromperie : Tu m'offres du pain, pour m'empêcher d'aboyer : mais je n'ai que faire de ton present ; car si je le prens, tu voleras tout dans cette maison.

Discours sur la vingt-uniéme Fable.

LA fidelle prévoyance de ce Chien, nous fait aujourd'huy deux leçons aussi importunes qu'il y en puisse avoir au commerce de la vie. L'une est, de l'incorruptibile quant aux presens, & l'autre de la sage conjecture que nous devons faire de ceux qui sont amis, ou ennemis, loyaux ou trompeurs, naifs ou artificieux. Quant au premier, tout bon Domestique n'écoutera jamais les propositions qui lui seront faites pour le seduire, ou s'il les écoute, il y repartira de la langue ou de la main, comme le fidelle Chien d'Esope. Car il faut qu'il se souvienne toûjours, que la trahison est le piré de toutes les méchancetez, celle principalement qui s'adresse du serviteur au Maître, à cause que la confiance y est plus necessaire, Aussi est-ce pour cela que toutes les Loix le punissent rigoureusement, quand même elle ne coûteroit qu'une perte fort legere au maître de la maison, Suivant quoy pour transferer cette question des choses petites aux grandes, ceux qui gardent, ou qui défendent des Places pour les Rois, ne peuvent jamais trouver de graces auprès de leurs Maîtres, si tant est, qu'ils les rendent plûtôt qu'il ne leur est commandé, c'est à-dire, en une extrême necessité, quand même ils n'auroient point de confidence avec l'ennemy, & n'auroient failly que par la seule lâcheté, qui nean-

moins de ſoy n'eſt pas puniſſable de mort, mais bien d'infamie. Au contraire, ceux qui conſervent avec fidelité, Les Places qui leur ſont commiſes, acquierent un honneur immortel en la memoire des hommes, outre la recompenſe des charges, & la propre ſatisfaction que leur donne la Vertu Or ce n'eſt pas la moindre attaque dont ils ayent à ſe parer, que celle des dons, où la reſiſtance eſt plus rare, que contre la force. Il s'en trouve beaucoup qui ſurmontent la crainte de la mort, mais peu qui ne cedent au charme perſuaſif des richeſſes. iCe furent elles qui ont tant fait perdre de Villes imprenables, & tant fait changer de Maîtres aux plus floriſſans Royaumes, juſques-là qu'un grand Prince avoit raiſon de dire, qu'il n'y avoit point de place imprenable, s'il y pouvoit entrer un mulet qui fût chargé d'or. Cela étant, les genereux courages couronnent leur reſiſtance, quand ils ſoûtiennent auſſi bien l'attaque des preſens, que celle des armes, comme fit le brave Vranocontes, pendant le Siege de Croy par Amurat. Ce Chef l'ayant deffendu pour Scanderberg, avec une vigilance & une valeur parfaite, fut convié par ce Prince à lui laiſſer cette place de ſon bon gré, ſous les plus avantageuſes conditions qui ſe pouvoient faire à un homme de qualité, à ſçavoir de la rendre le plus grand de ſa Cour, de lui donner à commander ſes Armées, & des poſſeſſions en abondance. Mais luy ne voulut pas ſeulement

achever d'oüir les Ambassadeurs, & les renvoya sans répônse, parce qu'il jugea cette demande indigne d'une repartie. Ce que ne firent pas à l'endroit du même Castriot, Amese son Neveu, & Moyse de Dibres. Quoique d'ailleurs ils fussent grands Capitaines, ils ne laisserent pas toutefois de faillir au principal, & d'être éb'oüis des belles promesses du Sultan, qui leur firent abandonner leur Prince; & tourner leurs armes contre leur propre Patrie. Venons maintenant à l'autre condition du Chien d'Esope, qu'on ne peut mieux appeller que sagacité, qui consiste proprement à discerner la mauvaise intention d'avec la bonne, & le flatteur d'avec l'amy. A cela je diray seulement; qu'il suffit de considerer les qualitez de la personne qui nous aborde avec des presens, pour connoître en quelle estime elle est dans le monde, & jugez par ses déportemens passez, si elle est capable d'une fourbe, ou d'une mediocrité. De plus il faut penetrer, s'il est possible dans ses interêts, & sçavoir quelle part elle prend en la chose, dont l'administration nous est commise. Mais le meilleur ce me semble, c'est de remarquer si les caresses que nous en recevons sont extraordinaires. Car comme dit l'Italien, *Chi m'accaripia piu che non suole: o ingannato m'ha, o ingannar me vuole.*

FABLE XXII.

Du Loup, & de la Truye.



LA Truye étant une fois en travail de ses cochons, le Loup lui promit de l'accoucher, & de lui bien garder sa portée. Mais elle lui répondit, qu'elle n'avoit pas besoin de son aide, & que le plus grand plaisir qu'il lui pût faire, c'étoit de se retirer bien loin. Car, ajoûta-t-elle, tout le bon office qu'on peut attendre d'un Loup, vient de son absence, & non pas de sa presence.

Discours sur la ving-deuxiéme Fable.

CETTE Bête proche de son accouchement, refuse de fort bonne grace l'assistance du Loup, qui ne lui peut être, ni agréable, ni utile ; donnant à entendre que la meilleure aide que nous pouvons tirer d'un méchant, c'est de ne se point voir, quand même il nous pourroit être profitable d'ailleurs. Car encore que l'homme qui a le plus d'habitude au vice, ne soit pas incapable d'une action vertueuse, si est-ce qu'il des-honnore en quelque façon les gens de bien, lors qu'il les approche pour les assister, à cause qu'il rend leur Vertu suspecte, & semble la vouloir faire dépendre de sa malice. Ce fut pour celà que les Ephores de Sparte, eurent jadis bonne grace, lors qu'en oyant un avis salutaire qui leur étoit proposé par un Méchant, ils s'aviserent de le faire dire au peuple par un homme de bien, comme ne voulans pas que la conservation de Lacedemone fût dûë à une personne indigne du nom de Sparte, ni que cette Republique qui avoit pris naissance dans la vraye & parfaite probité, reçût aucun avantage de son contraire. Il s'est vû plusieurs excellents personnages qui ont refusé l'amitié des Vitieux, bien qu'elle leur semblât être profitable dans le monde, & que reputé leur loüange à blâme, comme fit un ancien Philosophe, qui sçachant qu'un

homme fort debordé, disoit toûjours du bien de lui ; *Et moy*, dit-il, *je me plais à le blâmer incessamment.* A ces paroles furent semblables celles de cet autre, qui voyant qu'une personne suspecte de desservir la Patrie, le supplioit instamment de vouloir être son amy, *Je feray*, lui répondit-il, *ce que tu voudras, pourveu que tu sois ce que tu dois être.* Mais pour conclusion de ce Discours, qu'il nous suffise de dire que nous ne recevons pas une petite faveur des méchants, quand ils nous promettent de ne nous en point faire.

FABLE XXIII.

De l'Enfantement des Montagnes.



AU bruit qu'on fit courir autrefois, qu'une Montagne devoit enfanter, tout le Peuple y accourut, &

se mit à l'entour avec frayeur, croyant déja qu'il en dût sortir quelque monstre horrible. Mais enfin il se trouva que la Montagne accoucha d'un Rat, ce qui les fit tous pâmer de rire.

Discours sur la vingt-troisiéme Fable.

CE discours se peut raporter aux promesses des Arrogans, & des presomptueux, aussi bien qu'à l'Orgueil & à la Vanité des hommes, qui cherchent à se rendre immortels par des Bâtimens, qui mettent sur pied des Armées, qui devorent les Provinces entieres des yeux & du desir, & au partir de là, leur ambition n'aboutit qu'à un peu de fumée. Car souvent les grands Prometteurs ne répondent pas aux esperances qu'ils font naître, & les Fanfarons ne remettent point en effet la centiéme partie de leurs menaces, mais ils tremblent à la vûë du peril, après l'avoir méprisé dans leurs Maisons. Tel est la Trazon de là Comedie de Plaute : tels sont les Capitans de farces Italiennes, & tels encore ces Rhodomons & ces Braves, qui battent tous leurs ennemis dans la Chambre, & ne les rencontrent jamais à la Campagne. Mais on doit faire une plus haute application de ce sujet, à sçavoir, à la vanité des plus grandes entreprises du monde. Elle

est telle, qu'elle ne pouvoit être mieux comparée qu'à la grossesse des Montagnes, & à la production d'un Rat. Car de grace, ces Conquerans qui béent après la possession de la terre entiere, qu'engendrent-ils enfin, qu'un peu de bruit & un peu de fumée, & souvent ils n'arrivent pas à la fin de leurs conquêtes, comme il en prit à Pyrrhus, à Alexandre le Grand, à Attila, & à tant d'autres. Que si ces Conquerans viennent à bout de leurs entreprises, & portent leurs desirs jusques à l'extremité ; ne les voit-on pas déchoir & ramolir dans les délices, ternissant leurs belles actions par de trop vicieuses voluptez, comme il arriva jadis à Luculle, & à Tamberlan. Ces Ambitieux virent finir leur gloire avant leur mort, & trouverent qu'elle n'étoit pas même de la durée de leur âge. Autant en a-t-il pris à ceux qui ont fait des bâtimens magnifiques, comme des Mausolées, des Collosses, & quantité d'ouvrages semblables. Telle fut la confusion de Babel ; où cette monstrueuse Architecture demeura imparfaite à la vûë de Nembrot, bien éloignée de la hauteur du Ciel qu'elle menaçoit. Tel encore fut le détour de l'Euphrate par Semiramis, qui ne fut achevé d'aucun ; Et telle la grande Piramide d'Egypte, où nul n'a sçû mettre la derniere main. Le semblable aussi n'arriva-t-il pas en l'entreprise du Mont Athlas, à qui l'on vouloit donner la forme d'un homme ? Né semble-t-il point que la

Natu-

Nature dedaigne nos plus hautaines resolutions, & qu'elle défende à des Pigmées d'outrepasser les bornes qu'elle s'est prescrites ? Venons des ouvrages des Rois, à ceux des Particuliers ; n'y en a-t-il pas quantité d'imparfaits par la mort de leur Autheur ? Combien d'admirables portraits d'Apelle, de Parrhase, de Zeuxis, de Michel l'Ange, & du Tician n'ont été que commencez, & dont la gloire est demeurée imparfaite ? Mais supposons qu'il ne manquât rien à toutes les entreprises, de tout ce qu'on y desire pour les accomplir, l'issuë toutesfois n'en est elle pas ridicule, & vaine ? Si l'on aspire à la Gloire, est-ce autre chose qu'un bien fragile, & indigne de nôtre desir ? Si l'on ne travaille que pour une belle œuvre, quel moyen a-t-on de la perpetuer ? le tems, à qui rien ne peut resister, ne vient-il pas à bout de tout ce que nous faisons ? C'est veritablement à peu de chose qu'aboutissent nos hauts desseins. O sage Democrite, qui passoit des jours entiers en la contemplation de nôtre bassesse, & rioit de tems en tems des sottes pretentions des Mortels ! Que le Lecteur se figure d'un côté ce grand Personnage sondant la cause de nos guerres & de nos divisions ; qu'on se le propose riant de nos vanitez : & que d'ailleurs on se represente Xerxes, couvrant d'une Armée innombrable le Detroit de l'Hellespont, lequel des deux semblera plus ridicule ? Ce sera, sans doute, celuy qui par un excez d'Ambition

met dix-huit cent mille hommes sur pied, & n'aboutit qu'à la défaite de son Armée, tandis que ce Philosophe se rit de la vanité de ce Temeraire, & qu'il condamne sa presomption, jugeant fort à propos avec Esope, que c'est une Montagne, qui n'accouche que d'une Souris.

FABLE XXIV.

D'un vieil Chien, & de son Maître.



VN Veneur encourageoit son Chien à la Chasse, mais c'étoit en vain, pource que la pesanteur de ses pieds tardifs ne lui permettoit pas d'aller vîte. Or quoi qu'il eût pris la bête, il ne pût neanmoins la retenir, pour n'avoir au-

cune dent. Son Maître s'étant mis alors à le tancer aigrement, en ajoûtant les coups aux menaces, le pauvre Chien lui répondit, qu'il meritoit bien qu'on lui pardonnât, puis qu'il étoit devenu vieil, & qu'en sa jeunesse il avoit été aussi bien qu'un autre à la prise ; Mais je vois bien que c'est, continua-t-il, que tu ne prend plaisir à rien, s'il n'y a du profit : Je ne m'étonne donc point si m'ayant aimé tant que j'ay chassé, tu me veux mal maintenant que je n'ai aucunes dents, & ne puis courir. Mais si tu n'étois ingrat, comme tu m'as aimé jeune, à cause du profit, cette même consideration devroit t'obliger à m'aimer aussi en ma vieillesse.

Discours sur la vingt-quatriéme Fable.

QUe les grands Seigneurs se viennent instruire icy par la voix d'un pauvre animal, qui reproche de bonne grace à son Maître une excessive ingratitude. C'est ce Chien affoibly de vieillesse, qui n'étant plus bon aux exercices de la chasse, reçoit des traitemens indignes de lui, & passe ses vieux

jours avec des mépris fâcheux, & des injures continuelles. Il en prend de même à la plûpart de ces pauvres infortunez, qui s'obstinent à suivre la Cour, où ils blanchissent avant que de venir libres, & où même ils ne le deviennent jamais que par leur mort. Les miserables languissent sous la volonté d'autruy, captifs, & sans considerer qu'ils sont hommes. Là les maladies & la pauvreté les accueillent de toutes parts, outre les inquietudes que donne à leur esprit une servitude perpetuelle. Mais de tous les maux qu'endurent les vieux serviteurs, le plus grand, & le plus déplorable, à mon avis, c'est le mépris qu'en fait la plûpart du tems un mauvais Maître, qui aprés avoir eu leur jeunesse, & tiré d'eux tous les services dont ils ont été capables, ne les regarde sur le declin de leur âge, que comme des Creatures inutiles, ou comme des fardeaux très-pesants, & très ennuyeux. Jugez, je vous prie, si ce n'est pas une belle satisfaction à ces miserables, au lieu de trouver la recompense de leurs travaux, d'être payez d'ingratitude, & de risée, & encore par la personne du monde, qu'ils ont le plus obligée. Mais ce ne sont pas les Maîtres seuls qui tombent en cette prodigieuse méconnoissance. Nous voyons que les Amis deviennent aussi quelquefois de cette humeur pour nous, & même les Republiques, quoy qu'elles fassent profession d'une parfaite & judicieuse conduite. Je n'en veux point d'autre exemple que

qui de Themistocles, de Coriolanus, & de leurs semblables, qui aprés de grands services ont été cruellement bannis, & quelquefois mis à mort par l'ingratitude de leurs Peuples. Les hommes ne peuvent donc mieux faire que de s'appliquer au service d'un seul Dieu, qui n'est point inégal en ses affections, & qui nous donne plus de contentement en la vieillesse qu'aux autres âges, parce qu'en celui-ci nous sommes plus à la veille de nous approcher de lui.

FABLE XXV.

Des Liévres craignans sans cause.



LA Forest battuë des vents, faisoit plus de bruit que de coûtume : ce qui fut cause que les Liévres épouvantez se mirent vitement à la

fuite. Mais comme ils fuyoient, ils trouverent un Marais qui les empêcha de passer outre, où des Grenoüilles sauterent à même tems de peur. En ces extremitez ils se virent bien en peine, parce que le danger les enveloppoit devant & derriere. D'ailleurs, les Grenoüilles les épouvantoient encore plus fort, par leur bruit, en se jettant dans l'eau. Alors un des plus vieux, & des plus éloquens de leur troupe, les voulant r'assurer; Pourquoy, dit-il, nous donnons-nous ainsi l'alarme mal à propos? que ne prenons-nous courage? Certes nous sommes agiles de corps, mais lâches de cœur. Sus donc ne nous enfuyons point pour du vent, & nous mocquons de ce danger; qui n'est nullement à craindre. C'est nous-mêmes aussi qui vennons de faire peur aux Grenoüilles.

Discours sur la vingt-cinquiéme Fable.

LA sotte crainte des Liévres, qui s'alloient precipiter, pour se tirer de la

peine où ils s'étoient mis, representent la foiblesse de ceux qui meurent de peur de mourir, & s'abandonnent à des maux certains, pour n'éviter que l'effet de leurs soupçons. Quant à la sage remontrance que leur fit le plus vieil d'entr'eux, par l'exemple des Grenoüilles, cela nous apprend que c'est une excellente consolation à nos maux, de les comparer à ceux d'autruy, quand ils sont plus mal-heureux que nous. Car il n'est point d'homme si desesperé, qui ne se plaise à la vie, s'il jette les yeux sur une infinité de pauvres, chargez d'âge & de maladies, qui toutesfois s'étudient à se conserver, comme si leur vie étoit accompagnée de tout ce qu'on appelle bonne fortune. Ce que considerant ceux qui ne sont pas affligez de tant de miseres, ils doivent, sans doute, des remercimens au Ciel, plûtôt que des plaintes à la Fortune.

FABLE XXVI.

Du Chevreau, & du Loup.



LA Chévre voulant aller paître, enferma son Chevreau dans sa loge, & lui commanda qu'il n'eût à ouvrir à personne, jusqu'à ce qu'elle fût de retour. Mais après qu'elle s'en fut allée, le Loup qui l'avoit ouye de loin, s'en vint heurter à la porte, & contre-faisant la Chévre, commanda qu'on lui ouvrît. Alors le Chevreau connoissant sa tromperie, je n'en ferai rien, dit il, car bien que ce soit la voix d'une Chévre, je voy

néanmoins à travers les fentes, que c'est un Loup.

Discours sur la vingt-sixiéme Fable.

QUI n'estimera l'obéïssance de cet animal innocent ? qui n'approuvera sa bonne conduite ? Sa Mere luy défend d'ouvrir la porte, si ce n'est à elle-méme ; Et voila qu'un moment aprés leur perfide ennemy s'en vient pour decevoir le Chevreau, & lui persuader d'une voix feinte qu'il ouvre, & que c'est veritablement la Chévre qui est à sa porte. Mais luy bien avisé, ne se départ pas du commandement de sa Mere, & regarde par les fentes de l'huys, si la taille répond à la voix, marque trés-infaillible de la sureté, où se trouve la jeunesse, quand elle se répose sur le conseil des judicieux. Comme au contraire, il n'est rien de si hazardeux, que les entreprises des jeunes gens, qui ne daignent pas suivre les avis des hommes sages, & de ceux mêmes que la Nature commet pour leur gouvernement. Ces Presomptueux naissent avec tant d'amour propre ; ils s'estiment si grands, & si excellents personnages, & sont si charmez de leur bon sens, que toute autre leur semble ridicule. Ils jugent de la conduite d'autruy par leurs sentimens, & ne trouvent à propos que les choses qu'ils ont déja faites, ou à la pratique desquelles ils ont quelque

disposition ce qui arrive, comme dit Aristote, plus aux jeunes gens qu'aux autres, pour la chaleur de leur sang, qui ne leur donne pas la patience de raisonner pour conclure, & pour le peu de pratique qu'ils ont dans le monde, qui ne leur a pas permis encore de connoître les inégalitez de la fortune, & les divers artifices des hommes; au lieu que les Vieillards, à cause de la tiedeur, ou plûtôt de la froideur de leur sang, raisonnent lentement aux occurrences qui leur surviennent, & penchent toûjours devers la crainte, qui comme elle glace les temperaments, elle reside aussi pour l'ordinaire dans les humeurs froides. D'ailleurs ils ont été si souvent deçûs par les évenemens des affaires, qu'ils s'imaginent à tout moment de le devoir être, à cause dequoy ils ont toûjours l'œil au guet, & tournent incessamment la chose en la pire partie. Or nous ne devons pas croire, que le sens & l'experience manquant aux jeunes gens, Dieu les abandonne jusques là que de ne leur rien laisser de ce dont ils ont besoin pour une bonne conduite. Ce seroit, certes, une injustice de le penser, puis que sa divine Providence ne nous refuse jamais les choses qu'elle sçait nous être utiles & necessaires, & que l'aide de la conduite en est une des principales. Il nous donne donc des parens & des Precepteurs qui prêtent leur jugement à nos actions, & sont les guides prevoyantes de nos mouvemens impetueux. Que si les

uns ou les autres nous manquent dés la jeunesse, il nous suscite des exemples exterieurs, qui se presentent à nous autant de fois qu'il est necessaire pour nôtre bien. Ainsi, pendant que nous sommes encore agitez des tourbillons de la jeunesse, il est bon de deferer à l'avis des plus estimez, croyant que le Ciel nous les a proposez comme pour modelles, & que nous servirons à nôtre tour d'exemple & de guide, quand l'âge ou la pratique des Vertueux nous aura rendu plus sages.

FABLE XXVI.

Du Chien, & de la Brebis.



LE Chien ayant fait adjourner la Brebis, pour se voir condamner à lui payer un pain qu'il lui avoit prêté, elle nia de lui rien devoir;

mais le Milan, le Loup, & le Vautour étans subornez, & pris à temoins, ils déposerent contre la pauvre Brebis; qui fut condamnée, aprés avoir été dépoüilée de tout ce qu'elle avoit, à perdre injustement la vie.

Discours sur la vingt-septiéme Fable.

JE ne sçai quel enseignement donner aux innocens, pour les mettre à couvert de l'oppression des faux témoins. Car j'en trouve les embûches si dangereuses, qu'il est impossible, à mon avis, de les éviter si ce n'est d'avanture en se dérobant le plus qu'on peut à la frequentation des hommes; Encore arrive-t-il bien souvent que ceux-là mêmes qui nous connoissent le mieux, dressent quelques-fois, & à nôtre honneur, & à nôtre vie, des pieges si dangereux, qu'il est presque impossible d'en échapper. Ce qu'Esope a fort bien donné à connoître, en faisant le Chien accusateur de la Brebis, bien que neanmoins il la dût proteger continuellement, étant destiné à cela par la coûtume, & par la raison. Il nous enseigne par cette Fable, que ceux en qui nous devons avoir plus d'esperance, sont quelquesfois nos pires persécuteurs, & qu'ils apostent de faux témoins contre nous, afin de rendre nôtre calamité

plus certaine. Il faut donc être soigneux de ne voir, s'il est possible, que des gens de bien, & de fuyr le commerce des méchans, quand même le parentage, ou l'habitude nous convieroit à les pratiquer. Voila ce que je puis conseiller aux Vertueux, pour éviter l'oppression. Mais quant aux faux témoins, & aux calomniateurs, je leur representeray en passant l'imposture de leur crime par comparaison des Demons. Il est en effet tellement hideux, qu'il les rend plus execrables que les mauvais esprits: car encore que ce soit leur métier de mentir incessamment, si est-ce qu'il y a des circonstances où ils sont forcez à dire la verité, & ne sçauroient en ce cas-là porter un faux témoignage. Les faux témoins au contraire n'ont rien de sacré, ni d'inviolable. Ils lèvent la main devant leur Juge; ils appellent leur Createur à témoin; ils jurent même sur l'Evangile, pour rendre croyables leurs impostures, & ôtent la vie ou le repos à l'innocent, qui n'a pas moyen de se garantir du tort qu'on lui fait, & n'en peut demander justice qu'à Dieu seulement. D'ailleurs, les demons par la même raison qu'ils se font connoître à nous, donnent pareillement dequoy nous méfier d'eux; au lieu que ceux-cy ébloüissent les Magistrats avec une feinte probité, & se servent de la foy humaine pour couper la gorge aux pauvres affligez, jusques à s'aider du nom d'une Vertu, pour autoriser un crime. Avec cela, les malins esprits

sont en quelque façon excusables, à cause des peines qu'ils souffrent depuis tant d'années, & qu'il leur faudra souffrir éternellement. Mais les faux témoins n'ont point de sujet de desespoir, ni de plainte, contre la Bonté Divine. Dieu leur a donné presque autant de graces qu'aux gens de bien, & il leur promet les mêmes recõpenses qu'à eux, pourveu qu'ils se convertissent : bref, il les a fait freres de ceux qu'ils calomnient, les conviant par là d'être plûtôt charitables que persecuteurs. L'on ne peut donc accuser Esope d'avoir traité trop rudement les faux témoins, en les comparant au Loup, au Milan, & au Vautour, puisque même ils sont pires que les demons.

FABLE XXVIII.

Du Laboureur, & du Serpent.



VN Laboureur fâché contre un Serpent qu'il nourrissoit, prit

un bâton, & se mit à le poursuivre. Mais le Serpent échappa, non toutesfois sans être blessé. Il arriva depuis, que le Laboureur étant devenu fort pauvre, & imputant la cause de ce malheur à l'offense qu'il avoit faite au Serpent, s'en alla vers lui, pour le prier de s'en revenir à son logis. Pardonnez-moy, lui répondit le Serpent; si je n'y puis retourner: car il n'est pas possible que je sois jamais en sureté avec toy, tant que tu auras un tel bâton en ta maison. D'ailleurs; bien qu'il n'y ait plus de meurtrissure en ma playe, si est ce que le souvenir m'en reste encore.

Discours sur la vingt-huitiéme Fable.

C'Est à faire aux belles ames de pardonner une injure, mais c'est aussi manquer de prudence, que de se fier derechef à ceux qui nous ont trompez. Pour nous figurer cette verité, Esope introduit en cette Fable le plus prudent des animaux, à sçavoir le Serpent, qui se dépoüille veritablement de toute rancune, comme le Laboureur qui l'a offensé; mais qui n'est plus resolu de retourner en sa maison. En

effet, ce seroit mal profiter des avertissemens de la fortune, que de rentrer en la conversation de celuy qui nous auroit une fois trahi. Car de dire que la bonté que nous lui témoignerions à pardonner une offense, l'obligeroit à vivre plus fidelement avec nous, & n'y retomber jamais, cela me semble extrémement foible, puis qu'on peut alleguer aussi, que l'impunité de sa faute lui en donneroit occasion. Il faut donc du moins, que les mauvais traitemens que nous recevons des hommes, nous laissent quelque sorte d'instruction, & que nous tirions cet avantage de nôtre mal, d'avoir acquis le secret de n'y retomber jamais. Autrement ce seroit une chose impertinente que le pardon, si ensuite de cela il nous falloit tous les jours exposer à nos déplaisirs. Les loix de la generosité ne sont pas si severes, qu'elles exigent une chose si hazardeuse, que de nous rengager avec les Perfides. Nous sommes bien obligez d'user de courtoisie & de charité envers nos ennemis, s'ils nous en requierent, pourveu que nous ne fassions tort à une personne qui nous est plus chere, & plus precieuse qu'eux, c'est-à-dire, à nous-mémes. Car la Nature nous a donné une juste passion pour ce qui nous touche, & un legitime desir de nôtre conservation. Comme nous devons donc à la Vertu ce charitable office de nous bien remettre avec nos ennemis, nous devons aussi ce droit à la Nature de ne nous y plus fier à l'avenir, de peur d'user d'inhu-

manière, en même-tems que nous userons de clemence. Que si l'on m'objecte, que c'est avoir mal pardonné au Perfide que de ne vouloir plus entrer en grace avec luy, & qu'il se trouve encore quelque reste d'animosité dans cette retenuë ; Je repondray, qu'il n'y a plus ni moins de haine pour tout cela, mais beaucoup de precaution, & que ce n'est pas vouloir mal aux Traitres que de s'en éloigner ; mais c'est aimer raisonnablement la nôtre, dequoy l'on ne sçauroit nous réprendre sans injustice. Au contraire, nous serions blâmables d'aveuglement de nous laisser cheoir derechef dans le même piege. C'est donc une chose judicieuse de se garantir d'une embûche, en s'éloignant de la personne qui l'a faite. Que si le Vicieux est de soy-même un objet digne d'être fuy, à plus forte raison le sera-t-il à ceux qu'il aura trahis; non pour la premiere offense, mais pour le peril de la seconde. Que si l'on dit que c'est ruiner une veritable amitié, on répond que les vrayes amitiez, comme dit Aristote, étant fondées sur l'opinion de la Vertu, l'on n'en sçauroit faire de veritable avec un Vicieux, & par consequent on n'en aura terminé qu'une fausse, qui n'est pas une action blâmable, mais plûtôt judicieuse & raisonnable.

FABLE XXIX.

Du Renard, & de la Gruë.



LE Renard ayant invité la Gruë à souper, mit sur table une boüillie dans un bassin : la Gruë n'en pouvoit prendre avec son long bec : si bien que le Renard la mangea toute. Elle cependant se retira honteuse & fâchée ensemble, de se voir ainsi trompée ; Toutesfois pour en avoir sa revanche, elle retourna quelques jours après, & convia son hôte à dîner. Elle luy servit donc quantité de bonnes viandes dans un grand bocal de verre ; Mais parce

que l'entrée étoit fort étroite, le Renard en eut seulement la vûë, & n'en pût jamais goûter : comme au contraire, il fut bien aisé à la Gruë de tout manger.

Discours sur la vingt-neuviéme Fable.

TE crois-tu si rempli de finesse, ô fallacieux Renard, que de pouvoir tromper, sans courir fortune d'être toy-même affiné ? Cet animal qui n'est qu'une Gruë, te rend la pareille de fort bonne grace, & te fait porter la peine de ta mocquerie. Ne sçais-tu pas que chacun a son défaut, & son avantage, & que si elle n'a pû manger des choses liquides sur une assiete, elle t'empêchera de manger des solides dans un bocal. Tu sers bien d'exemple à ces artificieux, qui conversent parmi les hommes, pour leur apprendre que dans les ruses il est mal-aisé d'y faire profession de dupper tout le monde, sans être duppé de quelqu'un ; ce qui est certes une chose honteuse aux maîtres de ce mêtier. Outre que si l'experience le prouve, il y a des raisons qui le persuadent aussi. Car ou ils se mocquent en paroles, ou en effet, ou par les actions de ceux qu'ils jugent contemptibles & ridicules. Si c'est en paroles, en reprochant à un homme ses imperfections, il est mal-aisé qu'on n'ait quelque prise sur eux, puis que nul n'est parfait,

& que chacun a un endroit par où il est sensible & defectueux, & par consequent sujet à la reprehension d'autruy. En quoy certes les grands Rieurs ont souvent moins d'avantage que les autres: Car encore qu'ils sçachent donner un coup de bec fort à propos, & de bonne grace, si est-ce qu'ils ne laissent pas d'être plus examinez que les autres, pour le grand nombre de gens qu'ils obligent a cela, afin de trouver où mordre à leur tour, & de leur rendre la pareille. Aussi voyons nous d'ordinaire que telle espece de gens est extrêmement noircie en son estime, non seulement par de veritables remarques, mais par de fausses aussi: Car la colere de ceux qu'ils ont offensez les oblige quelquefois à controuver même des calomnies pour se vanger. Quel avantage donc est ce aux Monarques de s'exposer non seulement aux justes reproches, mais encore aux illegitimes, & d'attirer sur eux le blâme de ce qu'ils font, & de ce qu'ils ne font pas? Ceux qu'ils ont raillez cherchent à s'en revancher, & tel qu'ils ne connoissent pas, devient quelquefois leur ennemy, par la seule apprehension de leurs brocards. Au reste leurs amis mêmes vivent avec eux, comme s'ils devoient un jour être leurs ennemis, & s'attendent à rompre aux premieres mocqueries, ou pour le moins à s'aimer avec mediocrité. Quant à l'autre maniere de se mocquer, à sçavoir, en effet, elle retombe de même au desavantage du Mocqueur. Nous voyons par

une infinité d'exemples, que la fraude tombe d'ordinaire sur son autheur, à cause qu'il se trouve toûjours quelque preservatif contre ce poison. Souvenons-nous donc de ces belles paroles de Salomon, *Que l'homme de bien va le grand chemin, au lieu que l'Artificieux tourne ses pas à la tromperie.*

FABLE XXX.

Du Loup, & de la Tête.



LE Loup ayant trouvé dans la boutique d'un Sculpteur une tête de relief, se mit à la tourner de tous côtez, & bien étonné de voir veritablement qu'elle n'avoit point de sens: O la belle tête! se mit-il à

dire : il y a sans doute beaucoup d'art en toy, mais point d'esprit, ni de sentiment.

Discours sur la trentiéme Fable.

CEux là s'abusent extrêmement qui n'entendent par le vrai nom de beauté que la corporelle, à sçavoir celle qui consiste en l'agrément du teint, & en la juste proportion des parties. Il y en a une autre bien plus excellente, & plus pure, qui ne contient rien de perissable, ni d'imparfait, mais au contraire elle resiste à l'injure du tems, n'est susceptible d'aucune defectuosité. C'est aussi par elle que nous sommes semblables à Dieu, comme il est dit dans l'Ecriture, *Faisons l'homme à nôtre ressemblance.* Car de croire qu'il ait voulu entendre par là des traits de visage, & des proportions du corps, ce seroit rendre ces termes ridicules, puis que Dieu est incapable de matiere & de lineaments. Il y a donc une espece de Beauté, par qui nous ressemblons à Dieu, à sçavoir la beauté de l'ame. Or elle consiste à bien appliquer ces deux principales facultez, à sçavoir l'entendement, & la volonté ; Et les bien appliquer n'est autre chose que suivre plus droitement l'objet de ces deux puissances, qui sont, Verité, & Bonté. Car l'entendement ne desire rien connoître, que parce qu'il le croit vray ; & la volonté ne desire rien aimer qu'à cause

qu'elle le étoit bon. Tellement que c'eſt avoir l'ame plus belle, que de connoître plus au vray les choſes, & d'aimer plus celles qui ſont veritablement bonnes. Connoître plus au vray les choſes, eſt un avantage qui appartient aux perſonnes doüées d'un eſprit vif, & ſubtil. Aimer plus les choſes aimables, c'eſt l'exercice & la condition des gens de bien, d'autant qu'ils ſe portent aux bons objets, pour ſe transformer en eux, & pratiquent inceſſamment les actions de la Vertu, parce qu'elle eſt la meilleure de toutes les choſes. D'où il eſt aiſé de conclure, que celui-là aura l'ame plus belle qui aura plus d'eſprit & plus de vertu. Mais quant à la beauté du corps, elle conſiſte en certaine proportion de membres, animée d'une couleur vive; ou plûtôt telle que la requierent les diverſes inclinations. Il ſuffit maintenant de montrer en peu de paroles les avantages qu'emporte la beauté de l'ame par deſſus celle du corps. Le premier eſt celuy que nous avons déja touché, à ſçavoir, que l'une nous rend ſemblables à Dieu, l'autre nous eſt commune avec les bétes. Quant à la reſſemblance de Dieu, outre l'authorité de l'Ecriture, j'allegueray que l'ame eſt ſeparée de la matiere comme luy, quoy que non pas en ſi haut degré de perfection. A quoy j'ajoûterai le raiſonnement, qui pour être en nous très-imparfait, ne laiſſe pes toutesfois de contenir quelque choſe d'excellent & de grand par

dessus tout ce qui est dans le monde : Or que la beauté du corps nous rende semblables aux animaux, cela se decouvre assez en ce que la leur consiste comme la nôtre, & en proportion ; Et il ne sert de rien de dire, qu'ils n'ont pas les traits de leurs corps semblables aux nôtres, puis qu'il est certain que nous ne leur ressemblons pas, ni du visage, ni de la stature. Ce qui doit suffire pour soûtenir qu'ils ont une beauté corporelle comme nous, qui depend de même que la nôtre, de la justesse des parties. Voilà quant au premier avantage que la beauté de l'ame emporte sur celle du corps. Le second consiste en la noblesse, qui est d'autant plus sublime en elle, que l'ame est infiniment plus excellente que le corps : Et le troisiéme se remarque par la durée. Car la beauté du corps n'ayant tout au plus que douze ou quinze ans à paroître en nos personnes, celle de l'ame nous accompagne jusqu'au tombeau, même elle trouve des siecles infinis par delà, pendant lesquels elle a mille fois plus de splendeur & de gloire que maintenant. Mais je manquerois plûtôt de loisir, où de tems que de matiere, si je voulois rapporter au long toutes les préeminences de la beauté de l'ame par dessus celles du corps. Il vaut donc mieux se contenter de ce que nous avons dit, & jetter les yeux sur le Loup de cette Fable, qui se mocqua agréablement, quand il dit ; *ô la belle tête, si elle avoit un cerveau !* comme voulant montrer que la beauté corporelle est toûjours

moin-

moindre que celle de l'esprit, & que les excellens visages ne doivent être estimez qu'une chetive Sculpture, s'ils ne sont animez par l'interieur.

FABLE XXXI.

Du Geay.



LE Geay s'étant vêtu des plumes du Paon, devint tout à coup si fort amoureux de sa gentillesse, & de sa beauté, qu'ennuyé de sa premiere condition, il s'alla mêler avec les autres Paons, qui reconnoissant sa fourbe, le dénuerent de ses plumes empruntées, & le becqueterent trés-bien.

Discours sur la trente-uniéme Fable.

L'Extravagante ambition de ces presomptueux, qui démentent leur naissance pour se jetter dans une volée trop éminente, est ici très-bien dépeinte par le sage Esope, en la personne du Geay. Cet Oyseau portant envie à la beauté des Paons, emprunta le plumage de l'un d'entr'eux, & s'alla jetter inconsiderément parmy les autres, croyant les éblouïr jusques-là, que de passer tout Camarade avec eux. Combien voit-on aujourd'huy de gens, qui poussez d'une aveugle presomption, se jettent effrontement parmy les Grands, sans y vouloir mettre la difference que l'extraction & la nourriture y ont mise? Ce qu'ils en font, s'est par un vain espoir de s'acquerir de l'éclat en leur compagnie, & de jetter dans l'espoir du Peuple autant de respect qu'il en a pour les plus qualifiez. Ces Arrogans se parent de superbes dépoüilles, comme le Geay de nôtre Fable. Ils empruntent les plumages des Grands; c'est-à-dire, qu'ils prennent à credit des habillemens précieux. Ils s'endettent de tous côtez chez les Artisans, & chez leurs amis. Bref, ils frequentent incessamment des gens de haute condition, sans leur vouloir ceder en aucune chose. Mais qu'arrive-t-il de cette imprudente façon de vivre: Rien autre, certes, que ce

que nous represente la Fable, à sçavoir du becquetement general des vrays Paons contre le faux, une risée honteuse, une fuite pleine de desespoir. Ces Ambitieux sont à la fin découverts, pour n'être pas hommes de condition, pour avoir dissipé leurs moyens en dépenses frivoles ; bref, pour manquer tout à fait de jugement en la conduite de leur vie. Il n'est point de gens relevez, ni d'autres, qui ne leur donnent un coup de bec, & qui n'assaillent leur misere avec des brocards. On les déchiffre plaisamment depuis le pied jusques à la tête : On compte leurs predecesseurs : On examine leurs actions. La moindre parole qu'ils ont dite pendant leurs vanitez, est épluchée dans les mêmes Compagnies où ils frequentoient. En un mot ; ils éprouvent pour indifferents, ceux qu'ils avoient eus pour approbateurs. Cependant les Creanciers, ou ne peuvent plus fournir à la dépense de ces Prodigues, ou ils en sont dégoûtez par le mépris qu'on fait de leurs impertinences. Chacun redemande sa dette : Chacun veut avoir sa piece, avec de grands profits. Il est question à la fin de decretter le bien pour quelques nippes, & de laisser aller un heritage assez raisonnable entre les mains des persecuteurs. La Cour n'est que trop pleine de gens de cette sorte. Nous voyons tous les jours le commencement, le progrés, & la fin de ces Presomptueux ; même nous prenons quelquefois part à la dépense, & servons in-

consideréement à leurs vanitez. Il faut donc laisser bien loin telles frequentations, & se dégager de ses pratiques. Car la confusion qui suit les pompes de ces gens-là, est partagée à ceux qui les ont causées, ou qui ont pris la moindre part à leur intelligence; ainsi aux amitiez que nous voulons établir, il ne faut pas tant donner à l'éclat & à la montre exterieure; qu'à la vraye & parfaite vertu de l'ame. Ces hommes falsifiez, qui n'ont soin que de la beauté superficielle, qui empruntent une qualité, un habit, un panache, une mine, une reputation, & qui même ne se contentent pas de leurs cheveux propres; Ces hommes, dis-je, doivent être fuis, comme le fut le Cavalier Ponctuel, qui sous le nom emprunté de Dom Jean de Tolede, vint à la Cour de Madrid, où il fut si mal traité, que sa disgrace doit servir d'exemple à ceux qui l'imitent.

FABLE XXXII.

De la Mouche, & du Chariot.

VNE Mouche s'étant arrêtée sur un Chariot de ceux qui couroient dans une lice, où la poussiere étoit grande, tant à cause des chevaux, qui l'émouvoient de leurs pieds, que du roulement des roues:

O que je fais lever de poudre! s'écria-t-elle.

Discours sur la trente-deuxiéme Fable.

NOus avons en butte en cette Fable ceux qui s'attribuent la gloire des actions d'autruy, quoy que de leur nature ils soient stupides & impuissans. Or encore que ce blâme touche generalement les hommes, qui s'attribuent l'honneur de toutes leurs entreprises avec trop d'orgueil; si est ce qu'il y en a qui s'y portent d'une inclination particuliere, & dérobent artificieusement l'estime des autres pour se la transferer. Les exemples en sont ordinaires dans les Etats, autant de fois qu'il se fait quelque action guerriere & avantageuse à quelque Royaume. Car infailliblement ceux qui ont commandé en de pareilles rencontres, ont accoutumé de briguer sous main l'honneur entier de l'avantage, & de rendre de mauvais offices à leurs Compagnons. Ils font parler hautement leurs serviteurs, & leurs alliez. Ils se servent même de la bouche des femmes pour publier leur propre loüange. Mais ce vice-là ne paroît pas seulement aux entreprises Martiales, il triomphe bien souvent de ceux qui se plaisent le moins à la guerre. Ainsi voyons-nous que le Juge s'attribuë la gloire de l'autre Juge, & que le Medecin se vante de la cure qu'un plus sçavant que lui a le premier

avancées. Les Poëtes mêmes, & les Ecrivains, se parent des dépoüilles d'autruy, & transportent des feüillets entiers dans leurs ouvrages, jusques à s'accommoder des inventions des morts, afin que de ces lumieres qui semblent éteintes ; & qui toutefois ne le sont pas, leurs Ecrits en reçoivent plus de vigueur & de vie. Ce fut ainsi qu'Homere s'aida un peu trop familierement des Ouvrages d'Orphée & de Linius; Virgile de ceux d'Ennius, & d'Homere ; Torquato Tasso & l'Arioste, de Virgile ; & Ronsard de tous ensemble. Mais changeons les exemples en raisons, pour confondre la vanité de ceux qui ne la puisent que chez autrui. Vien ça donc, ô esprit trop affamé de reputation, & considere à quel point d'imprudence aboutissent tes fantaisies ? Si tu as à derober quelque chose aux autres, pourquoy t'arrêtes-tu à une fumée de vaine gloire? Pourquoi ne t'occupe-tu pas à la poursuite d'un bien plus solide, afin de justifier ton émulation ? ne t'amuse pas à ce qui suit la Vertu, mais dérobe la Vertu même. Car en ce faisant, non seulement tu auras la possession d'un vray bien, mais aussi l'ombre que tu pourchasses ; c'est-à dire que la reputation te sera parfaitement acquise. Si ton compagnon en la conduite d'une armée, ou d'une charge publique a merité de la gloire, ne la lui dérobe pas avec une envieuse malignité; mais dérobe lui, si tu peux, la vertueuse habitude avec laquelle il l'a merité. En ce faisant, tu auras aussi la même gloire. C'est le vray moyen de participer à l'estime d'un autre, que de prendre part à

sa Vertu, autrement toute l'entreprise que l'on sçauroit faire pour devenir considerable ne tourne qu'à honte & à confusion. Il faut faire d'aussi belles choses que lui-même, Quand on n'en use pas ainsi, on redouble sa honte, au lieu de grossir son estime: on sert de risée à ceux qu'on demande pour admirateurs: bref, on passe pour plus impertinent que la Mouche d'Esope, qui se vante d'avoir fait toute la poussiere de la lice. Je ne trouve ce me semble rien plus à propos dans tout l'ouvrage de nôtre Phrygien, que cette comparaison du Presomptueux à la Mouche. Car il n'est pas à croire combien grande est la foiblesse de cette sorte d'esprits. Ils sont pleins de faste, & volages comme elle; & quand ils auroient fait tout ce qu'ils disent & merité la gloire qu'ils s'attribuent, toûjours n'auroient-ils excité que de la poussiere; car la loüange des hommes n'est rien autre chose; Et comme dit un des meilleurs Esprits de nôtre âge.

La gloire qui suit aprés tant de travaux,
Se passe en moins de tems que la poudre qui vole,
Du pied de leurs chevaux.

FABLE XXXIII.

De la Fourmy, & de la Mouche.



LA Mouche & la Fourmy eurent un jour broüillerie ensemble. L'une se vantoit d'être noble, & de voler comme les oyseaux ; de frequenter chez les Rois, d'être toûjours en festin, & de n'avoir rien à faire ; au lieu que l'autre étoit de basse naissance, ne faisoit que ramper à terre, ne se nourrissoit que de quelques chetifs grains qu'elle rongeoit, ne beuvoit rien que de l'eau, & se tenoit tout le jour cachée dans les Cavernes. Mais pour réponse à

ces reproches, la Fourmy disoit que pour son particulier elle se contentoit fort de son extraction, qui n'étoit pas si vile que la Mouche la faisoit, qu'une demeure arrêtée lui plaisoit autant qu'à elle une façon de vivre inconstante, & mal assurée; que les grains de bled, & l'eau des fontaines, lui sembloient d'aussi bon goût, qu'à elle ses pâtez & vins délicieux; qu'au reste elle joüissoit de tous ces biens par un honnête travail, & non par une infame paresse. Qu'avec cela, elle se disoit être toûjours joyeuse & en sureté, aimée de tous, & le modele du vrai travail: qu'au contraire, la Mouche étoit en un perpetuel danger, odieuse à un chacun, & enfin l'exemple de la faineantise. Elle ajoûtoit pour conclusion, que le souvenir de l'hyver l'obligeoit à faire ses provisions en Eté, au lieu que la Mouche vivoit du jour au lendemain, & qu'ainsi il falloit necessairement qu'elle mourût, ou de faim, ou de froid.

Discours sur la trente-troisiéme Fable.

LA dispute qui survient entre la Mouche & la Fourmy, à cause de leur Noblesse, & de l'excellence de leur condition, ressemble à celle du Rat domestique, & du Rat champêtre. Elles aboutissent toutes deux à conclurre qu'une honnête mediocrité jointe au repos & à l'asseurance, est preferable aux pompes & aux richesses mal établies. D'un côté la Mouche plaide la cause des gens de Cour, & de ces Ambitieux qui ne vivent que par l'orgueil, ou pour le luxe, & ne songent qu'à faire voir leur magnificence. Elle allegue la sublimité de son vol, & méprise au contraire les routes que la Fourmy fait sur la terre, representant la grandeur de sa race, les hauts titres, dont elle est de long-tems illustre. Puis, elle se vante d'habiter dans les Palais, & reproche à l'autre de ne se cacher que dans les Cavernes. En un mot, elle étale toutes ses délices, & se mocque du travail perpetuel de la Fourmy, pour gagner petitement sa vie. Voilà tout ce qu'elle peut dire en faveur des personnes vaines qui ne consistent qu'en certaines choses, encore sont-elles foibles, & fort peu considerables. Voyons maintenant si la Fourmy n'a rien à objecter. Premierement elle s'avoue moins noble à l'opinion de la Mouche, mais elle n'est pas moins noble à la sienne, puisqu'elle est contente. Car la vraye Noblesse procedant de la Vertu, &

toute Vertu consistant en la moderation, celuy-là, sans doute aura plus de noblesse, qui sera le plus moderé. Quant à cette liberté de voler dans les airs, que la Mouche s'attribuë, celle-cy l'impute à legereté, donnant à entendre par là, que les hommes qui se jettent dans la haute volée, sont pour l'ordinaire sujets à l'inconstance. La raison n'en est pas difficile à concevoir: car étant obligez de se plier selon la volonté des Souverains, il faut de necessité, qu'ils renoncent souvent à la leur, & par consequent qu'ils joüent à même tems divers personnages. Pour ce qui est des délices, dont se vente l'impertinente Mouche, qui sont les beaux & spacieux logemens, les viandes exquises & délicates, les vins excellens, & quantité d'autres douceurs qui accompagnent la vie des personnes relevées en condition; la sage & prevoyante Fourmy a beaucoup de choses à y répondre, principalement qu'elle n'est point au dessous d'elle en cela, puis qu'elle ne l'envie pas. Car c'est une maxime reçuë parmy tous les gens d'esprit, que l'homme qui ne desire point une chose, n'est pas moins heureux que celuy qui la possede. De plus, elle exempte aussi les délices de sa sobrieté: elle allegue la pureté de ses fontaines, & le goût naturel de ses grains par où il semble qu'elle nous apprend, que la vraye volupté ne consiste pas dans le trop, mais dans la mediocrité. Au surplus elle se vante à bon droit d'être joyeuse & tranquille, au lieu que la

Mouche n'est jamais que dans une tumultueuse impatience, & se plaint toûjours; En cela semblable à la plûpart des Courtisans, & des hommes intemperez, qui clabaudent sans fin contre les Grands, & les accusent d'ingratitude. Ensuite la Fourmy étale la petite provision qu'elle fait en Eté, avec un travail honnête, qui n'est pas accompagné de violence, ni de chagrin. Au contraire, elle reproche à son ennemie, qu'elle fait métier d'écornifler, & que sa paresse la reduit à la merci d'autrui, sans donner ordre à s'empêcher de mourir de faim au tems d'hyver. En quoy, certes, elle presage le destin de ces infortunez Courtisans, qui se trouvent n'avoir rien amassé pendant leurs belles années, pour soulager l'incommodité de la vieillesse, & sont contraints de souhaiter la mort pour les calamitez de leur vie. Enfin la Fourmy allegue le meilleur de tous ses avantages, à sçavoir la seureté; car, dit-elle, je ne suis point sujette à être chassée, ou mise à mort dans les Palais. Je n'achete point si cher une chetive volupté comme la tienne; ma vie est éloignée de toutes sortes de troubles & de perils; Dans ma maison je ne meurs que d'une vieillesse, tranquille, & exempte de crime & de pauvreté. Voilà la fin de leurs disputes, qui nous fait voir clairement combien les raisons de l'une sont preferables à celles de l'autre. Ce que même ne desavoüeront pas les Courtisans, ni les hommes engagez dans les plus importantes affaires d'un Etat, du moins si

les corruptions où ils sont tous les jours enveloppez, leur laissent assez de vertu dans l'ame, pour dire au vray leurs sentimens. Aussi voyons-nous que les grands hommes qui ont pris le plus de part aux choses importantes & mal-aisées, sont ceux qui ont aussi le plus estimé la vie tranquille, & qui l'ont mise dans leurs écrits en un plus haut point de loüange & d'approbation. J'en appelle à témoins Plutarque, Seneque, Ciceron, & une infinité de Poëtes & de Philosophes, qui n'ont jamais eu tant d'éloquence, ni tant de charmes, qu'en écrivant les délices de la vie retirée.

FABLE XXXIV.

Du Singe, & d'un Renard.



En une assemblée que firent les bêtes sauvages, le Singe sauta si

joliment qu'il fut créé Roy, du consentement de toute la compagnie. Mais le Renard envieux de cette nouvelle dignité, s'avisa de le mener en une fosse, où il venoit de remarquer un lopin de chair attaché à des lacs. Comme il se vid auprés, tu sçais bien, lui dit-il, que les thresors appartiennent aux Rois. Puis donc que tu es nôtre Roy, prens toy même le trhesor caché là dedans. Le Singe crût le Renard, & entra follement dans le fossé, où il tomba aussitôt dans le piege. Comme il se sentit pris, & trompé si vilainement, il se mit en colere, & en imputa la faute au Renard, qui sans s'émouvoir: O pauvre fol, lui dit-il de fort bonne grace, qu'avec peu de raison tu as crû meriter un empire sur autruy, mais que tu n'as sçû commander à toy même.

Discours sur la trente quatriéme Fable.

IL me semble qu'Esope fait joüer au Renard icy le personnage d'un homme sage & consideré, & qu'au contraire il represente en la sottise des autres animaux, telle

que commettent fort souvent les hommes, à sçavoir de donner les grandes charges aux malhabiles. Par ce même moyen il blâme en la personne du Singe, ceux qui n'ont pas assés de capacité pour le gouvernement des afaires, & qui l'entreprennent, parce qu'ils s'en estiment capables. Il feint donc que le Singe est eté Roy par les autres animaux, à cause de la gentillesse de ses gambades : puis il assujettit ce nouveau Roi aux finesses du Renard, qui le fait le joüet de tout son Peuple. A ce propos, on lit qu'au commencement des choses, quand il fut question d'établir en chaque lieu une forme de Gouvernement, les Peuples jetterét les yeux sur leurs belles personnes, parce qu'elles frappent ordinairement avec éclat l'imagination de ceux qui les considerent ; & deferent la Couronne à la seule beauté corporelle, cõme insensibles aux charmes de l'autre, ou plûtôt parce que la beauté de l'ame n'étoit pas encore en lustre, à cause de l'ignorance des hommes. Mais la revolution des tems, fit qu'ils se détromperent enfin, car ils trouverét qu'il y avoit une plus noble & plus loüable qualité en nous, à sçavoir la connoissance des choses, & la veritable force de l'ame ? Qu'au reste cette derniere faculté n'alloit pas toûjours conjointement avec les graces corporelles, mais qu'on voyoit d'ordinaire les belles persõnes foibles & stupides ; & au cõtraire, quantité de corps monstrueux, doüés d'un grand entendement. Toutefois ces hommes ne s'étoient pas encore portez assez dans l'étude des Arts, pour occuper le sou-

verain commandement par prudence, plûtôt que par une autre raison. Il écheut donc au plus fort d'ôter la possession des choses aux beaux, & de se faire Rois eux-mêmes, par une maniere de tyrannie. Mais le Monde se raffinant peu à peu, commença d'avoir en haine ceux qui regnoient par la force, comme il avoit auparavant méprisé les autres, qui ne regnoient que par la beauté, de façon que les Sages conspirerent à debusquer les forts. Or de ces Sages, qui avoient atteints plus que tous les autres à la perfection humaine, qui est le raisonnement. Les uns mirent le Gouvernement entre les mains de plusieurs, & les autres s'attribuerent à eux seuls le pouvoir de commander, & ces derniers se nommerent Monarques ou Rois. Quant à ceux qui communiquerent à beaucoup de personnes l'autorité, les uns eurent égard aux plus vertueux, & formerent l'Aristrotarie. Les autres voulurent prevenir les murmures de la populace, qu'ils trouvoient tumultueuse & violente, de façon qu'ils constituerent l'Etat Democratique. Mais voilà l'intention du sage Esope, à sçavoir que les gens bien avisez n'ont jamais crû que la Souveraineté se pût acquerir par le seul merite du corps, mais qu'au contraire, elle étoit dûë aux excellentes parties de l'ame.

FABLE XXXV.

De la Grenoüille, & du Bœuf.



LA Grenouille avoit grande passion de devenir aussi grosse que le Bœuf, & faisoit d'étranges efforts pour cela. Son fils s'en étant apperçû, ne pût s'empêcher de lui dire qu'elle quittât cette folle entreprise, & que le Bœuf qui la regardoit se mocquoit d'elle. Toutefois elle ne laissa pas de suivre sa pensée, & s'enfla plus qu'auparavant, mais à la fin elle creva.

Remarque sur la trente-cinquiéme Fable.

CETTE Fable, où la Grenoüille pretend d'entrer en comparaison avec le Bœuf, touchant la grosseur & la force, est l'exemple des gens de peu, qui se veulent rendre égaux en dépense & en mine, à ceux de haute condition. Quant aux succez qui en arrive, il est tel qu'ils demeurent au milieu de leur entreprise, & crevent comme la Grenoüille, ou de dépit, ou d'impuissance.

FABLE XXXVI.

Du Cheval, & du Lion.



LE Lion s'en alla trouver le Cheval, à dessein de le manger, mais parce qu'il n'en pouvoit pas

venit à bout si facilement, à cause que la vieillesse avoit beaucoup diminué de ses forces, il s'avisa d'une plaisante finesse. Il contrefit le Medecin, & commença d'entretenir le Cheval de divers discours. Mais lui, qui reconnut cette fraude, trouva moyen de lui en opposer un autre. Il feignit donc, que passant à travers des ronces, il s'étoit fourré au pied une grosse épine, & pria ce nouveau Medecin de la lui arracher. Le Lion en demeura d'accord, & même il se mit en devoir de le faire; Mais le Cheval le lui fit quitter bien vîte: car il le frappa droit au front de toute sa force, & s'enfuït à même tems. Le Lion, qui de ce coup étoit presque demeuré sur la place, étant à la fin revenu à soy; Malheureux que je suis, dit-il, que je porte à bon droit la peine de ma sottise, & qu'à bon droit aussi le Cheval s'est échappé, car il a vengé la fraude par la fraude.

Discours sur la trente-sixiéme Fable.

CETTE Fable contient que ceux qui deviennent méchants, trament souvent leur perte, & nous represente sous la ruse du Lion, les perfides attentats de nos ennemis. Ce n'est point une affaire de jeu, que l'entreprise de ce vieil Lion. Il a resolu d'égorger le Cheval, & de se repaître de son sang. Mais comme la force vient à lui manquer, à cause de sa vieillesse, il veut s'aider de la ruse, & oublier pour quelque tems qu'il est Lion, c'est-à-dire le plus genereux de tous les animaux. Ce qui nous apprend que les personnes les plus vigoureuses, deviennent apprehensives par l'âge, à cause du rafroidissement de leur sang. De plus, nous pouvons remarquer par là, que ceux qui en leur jeunesse ont aimé la cruauté, sont plus que jamais travaillez de la soif du sang humain, quand ils viennent au declin de leur âge, à cause de l'étrange accroissement que prennent en eux peu à peu, les apprehensions & les méfiances. Mais par le déguisement du Lion en Medecin, nous est donnée une sage instruction de prendre garde aux guets de nos Ennemis, & de nous méfier principalement des personnes qui empruntent contre leur ordinaire, le masque d'une sainte pieté. Ce que fit fort adroitement le Cheval, quand il rencontra son salut dans la

propre ruse de son Ennemy, qui fut une chose tellement juste & adroite, que le Lion même ne trouva point d'occasion de l'en blâmer, & ne se plaignait que de soi-même en son inconvenient. Nous voyons par là que les méchans sont d'ordinaire enveloppez dans leurs propres menées, & portent presque toûjours le dommage qu'ils veulent faire tomber sur autruy.

FABLE XXXVII.

Des Oyseaux, & des Bêtes.



LEs Oyseaux, & les animaux terrestres avoient ensemble une fort cruelle guerre, où l'esperance, la crainte, & le danger, balançoient des deux côtez. La Chauve-souris

fut la seule qui abandonna ses compagnons, pour se jetter dans le party des Ennemis. Toutefois elle en porta bien-tôt la punition : car les Oyseaux ayant gagné la Victoire, sous les auspices de l'Aigle, ils la bannirent de leur compagnie, la condamnant à ne se mêler pas parmi eux à l'avenir, & à ne voler jamais de jour. Voilà pourquoy l'on ne la voit point d'ordinaire, que lors qu'il est presque nuit.

Discours sur la trente-septiéme Fable.

QUANT à la trahison de la Chauve-souris, il semble qu'elle est avec raison punie par les autres Oyseaux qu'elle avoit abandonnez en leur adversité. Car celui-là ne merite pas d'avoir part à l'heureuse fortune de ses amis, qui ne l'a pas voulu prendre à leur disgrace ; Autrement ce seroit recompenser les méchants & les gens de bien, & donner à la trahison les mêmes avantages qu'à la probité. Si quelqu'un nous abandonne pendant nôtre querelle, il le fait, parce que la cause de nôtre Ennemy lui semble plus juste, ou plus assurée que la nôtre. Mais quoy qu'il en soit, s'il la trouve plus juste, il offense dés-là nôtre probité ; Si plus assurée, il fait tort à nôtre

bonne conduite, & en tous les deux sens, il témoigne une poltronnerie, jointe à une plus grande legereté. Tellement que c'est bien une action charitable de lui pardonner, mais elle seroit imprudente de le reprendre en amitié, puis que de soy il n'est ni amy, ni homme de valeur & de fureté. C'est au reste avec une grande sagesse qu'Esope fait ordonner de la punition d'une si cruelle perfidie, Car il ne feint point que l'Aigle, victorieuse des animaux terrestres, se soit employée à tirer une sanglante vengeance de l'infidelle Chauve-souris, comme voulant dire qu'une ame noble & genereuse, ou ne se vange point, ou ne se vange qu'avec peril. Ce seroit une entreprise indigne de ce magnanime Oyseau, de songer à la destruction d'un si foible ennemy : & d'ailleurs, quand il en auroit premedité la vengeance, le haut point de prosperité où il se trouve maintenant, luy fait pardonner aisément, pour gagner en même jour une double victiore, & contre son Ennemy, & sur soy-même. Ainsi en ont usé les plus grands personnages de l'Antiquité, principalement Cesar & Alexandre, & par un instinct naturel, la plûpart de nos Rois ont toûjours couronné leur valeur d'une Clemence heroïque. C'est donc bien à propos que nôtre Phrygien ne met pas la victoire de l'Aigle à lui faire déchirer de ses ongles la Chauvesouris, Mais aussi ne feint-il point qu'elle la reprenne en grace, ni qu'elle des-honore sa

Royale Cour de la presence de cette perfidie. Elle la condamne seulement à ne se trouver plus avec les autres Oyseaux, & à ne paroître jamais en plein jour. Cela s'accorde aux Loix de plusieurs grands Politiques, qui n'ont pas jugé qu'il y eût d'autres punitions contre les Lâches, que l'infamie & la honte de leur foiblesse. Car d'y proceder plus rigoureusement, ce seroit violenter un Mal-heureux, & lui faire porter la peine des défauts de sa nature. Que si l'on objecte que la lâcheté étant pernicieuse à l'Etat, quand elle ne meriteroit point de soi même un rigoureux châtiment, si est-ce qu'à cause de la consequence, il y faudroit proceder le plus severement qu'il seroit possible, pour empêcher à l'avenir tous les jeunes hommes d'y tomber. A cela on répond, qu'un poltron executé à mort, est enlevé de la presence des vivans, & ne sert point d'un si bel exemple pour détourner la jeunesse d'une pareille faute, que quand il y demeure chargé d'opprobres & d'infamie; Car alors il réveille incessamment la memoire de son supplice, & prend en horreur l'action qu'il a pû causer. Ce qui donne à entendre par là combien est vray ce Proverbe : *Que la trahison accommode, mais que les traîtres sont odieux.*

FABLE

FABLE XXXVIII.

De l'Eprevier, & de la Colombe.



L'Eprevier pourſuivoit une Colombe, lors qu'il arriva que ſ'abatant dans des filets, il fut pris par un Païſan. Comme il ſe vit en ſes mains, pour eſſayer de s'en retirer, il ſe mit à le flater, & eut recours aux prieres, lui diſant qu'il ne croyoit pas l'avoir offenſé. Tu as raiſon, lui répondit le Païſan, mais la Colombe que tu pourſuivois n'aguere ne t'avoit point fait de mal auſſi.

Discours sur la trente-huitiéme Fable.

C'EST une mauvaise persuasion de l'Epervier, pour obtenir sa liberté du Païsan, de dire qu'il ne l'a point offensé. Car l'homme le plus noble des animaux, & qui a de l'empire sur eux, nous apprend par cet exemple, qu'il faut que nous soyons protecteurs de l'innocence, quand la fortune nous en donne le pouvoir & l'authorité. Mais supposons que le Païsan n'en eût point sur l'Epervier, & qu'il agît en cela, non comme protecteur de l'un, mais comme cruel & injuste persecuteur de l'autre, si est-ce qu'Esope n'auroit pas feint cette Fable sans sujet, puis que nous voyons d'ordinaire dans le monde que les méchans sont punis, & les gens de bien vengez par d'autres méchans. Pour prouver à plein cette verité, jettons les yeux depuis le commencement jusques à la fin sur toutes les choses du monde, & nous trouverons qu'une nation usurpatrice a toûjours été châtiée par une autre, de même, ou de pire nature qu'elle. Les Medes ne vengerent-ils pas les peuples d'Orient de la tyrannie Assyrienne, & les Perses ne firent-ils point raison à l'Univers de l'Usurpation des Medes. Le grand Alexandre ne porta-t-il pas les armes des Grecs jusques chez les mêmes Perses, & les Romains ne vengerent-ils point le Monde de la domination des Grecs? Tout cela neanmoins se fit sans forme & sans apparence de Justice. Car on établissoit

Juge sur un autre celuy qui avoit la force à la main, & qui n'étoit pas moins usurpáteur ni moins blâmable que lui. Venons maintenant au dernier âge du monde, & voyons s'il est exempt de même rencontre. Les Gots, les Vandales, & les Francs, ne châtierent-ils pas l'orgueil de Rome, en demembrant toutes les parties de ce grand Empire? Et derechef, les Sarrasins ne punirent-ils point l'insolence des Gots par la leur propre? Ceux-là mêmes ne furent-ils pas châtiez par les François en la Terre sainte & par Othoman en l'Asie Mineure, quoy qu'il fût né sujet & serviteur de Saladin leur Roy? Tout de même avons-nous sujet de croire, qu'une autre netion vangera ceux du Levant des violences du Turc. Ce qui me semble être déja visible en l'accroissement des Persans, & en la bonne fortune des Polonois. Que si nous voulions transporter cette instruction des choses grandes aux petites, ne pourrions-nous pas remarquer tous les jours dans le succez de cette vie, qu'un meurtrier payè la peine de ses actions par la main d'un autre meurtrier? qu'un adultere souffre le même déplaisir qu'il a fait aux autres par un pareil crime, qu'un larron est derobé par un autre larron, & qu'un méchant est châtié de quelque tort, par un plus méchaut que lui? Voilà ce qu'Esope nous a voulu representer en cette Fable.

FABLE XXXIX.

Du Loup, & du Renard.



LE Loup ayant fait des provisions pour un assez long tems, menoit une vie oisive, quand le Renard qui s'en apperçut le fut visiter, & lui demanda la cause de son repos. Le Loup se doutant qu'il avoit envie de lui joüer quelque tour de souplesse, feignit qu'il se trouvoit mal, & que c'étoit pour cela qu'il se reposoit; lui disant au reste, qu'il l'obligeroit fort de s'en aller prier les Dieux pour sa santé. Ce procedé du Loup déplut au Renard, qui bien

faché de n'être pas venu à bout de ses intentions, s'addressa finement à un Berger, & lui conseilla de s'en aller à la taniere du Loup, l'assurant qu'il lui seroit facile d'accabler cet ennemi, parce qu'il ne se doutoit de rien, & ne se tenoit point sur ses gardes. Le Berger s'en alla donc assaillir le Loup, & fit si bien qu'il le tua; tellement que par cette mort le Renard demeura maître, & de la taniere, & de la proye. Toutefois comme sa perfidie étoit grande, la joie qu'il en reçut ne fut pas aussi de longue durée : car un peu après le chien du Berger le prit & le tua.

Discours sur la trente-neuviéme Fable.

LE Renard fait amitié avec le Berger, pour l'obliger à surprendre le Loup, auquel il portoit envie; mais comme le Loup ne porta guere loin la peine d'un massacre qu'il avoit commis, le Renard fut puni de son infidelité, comme il meritoit, & se trouva compagnon de la disgrace qu'il avoit procurée. Or on voit que de toutes les passions qui ont coûtume de ronger l'esprit des hommes, il n'y en a point de plus dere-

ſtable que l'envie. Cette Furie, fatale aux peuples & aux familles, arma Caïn contre Abel, encore que la nature les eût lié des ſacrez interêts du parentage. C'eſt elle même qui a donné la ſource aux plus grandes inimitiez du monde, qui a mal mis le pere avec les enfans, la fille avec la mere, & bref, qui a comblé l'Univers de miſere. Or quoi qu'elle ſoit extrêmement execrable & hideuſe, ſi a-t-elle une choſe excellente en ſoy, à ſçavoir la punition très-juſte du peché même qu'elle fait commettre. Car toutes les autres paſſions contiennent pour le moins quelque apparence de plaiſir, & recréent l'eſprit d'une douce imagination, ou par l'eſpoir de poſſeder ce qu'il deſire, ou par le ſouvenir d'en avoir joüi. L'amour, quelque amertume qu'il ait, nous conduit par des chemins aſſez agréables, & joüit le plus ſouvent de l'objet auquel il eſt adreſſé. Que s'il mêle des épines à ſes ruſes; il aporte de l'impatience avant ſa poſſeſſion, & de la jalouſie ou du dégoût après; s'il n'a point de bien qui ne ſoit mêlé de pluſieurs maux, pour le moins nous donne-t-il ce contentement de ne nous plaindre pas toûjours de lui. La haine de ſa douceur auſſi bien que le deſeſpoir. L'eſperance n'eſt-elle point de ſoy capable de conſoler, & de faire vivre ? La joie n'a-t-elle pas de merveilleux charmes ? mais quant à l'Envie, c'eſt-elle ſeule qui n'eſt ſuſceptible d'aucun repos, ni d'aucune conſolation. Elle naît à même-tems que les plaiſirs des autres, & ſe tourne en rage à meſure

qu'ils prennent accroissement : mais elle ne cesse pas quand ils deviennent calamiteux, car nous avons toûjours peur que ceux que nous envions ne se relevent aprés leur chûte. Que si elle les a mis en un état si déplorable, qu'ils soient sans esperance de ressource, encore ne nous arrêtons-nous pas là : Ce n'est pas un sujet de consolation pour nous, car à même-tems cette peste que nous couvons dans l'ame, cherche de nouveaux objets pour se nourrir, & s'addresse aux prosperitez des autres, c'est une hydre renaissante de soy-même, elle s'attaque sans cesse à ceux qu'elle connoît vertueux, où bien fortunez, & subsiste opiniâtrement jusques à la mort.

FABLE XL.

De l'Asne, & du Cheval.



LE Cheval richement enharnaché, couroit par les ruës, & faisoit

retentir l'air des hennissemens, lors que rencontrant un Ane chargé, qui nuisoit à sa course, il s'enflamma de colere ; & s'étant mis à ronger son frein plein d'écume ; Lâche & paresseux animal (lui dit-il) es tu bien si hardi, que de servir d'obstacle au Cheval ? va-t-en vîte d'icy, autrement je te foulerai aux pieds. Ces paroles effrayerent l'Ane ; si bien, que n'osant braire, il se retira, & luy fit place. Cependant le Cheval dans une course fit un si grand effort, que n'étant plus propre à la parade, il fut dépoüillé de son riche harnois, & vendu à un charretier. Le lendemain l'Ane l'ayant rencontré comme il traînoit la charrette : Et quoi, compagnon, dit-il, en quel équipage te voilà ? où est ta selle dorée ? où sont tes belles hardes, & ton mord si réluisant ? Certainement mon amy, il ne t'en pouvoit pas arriver autrement à cause de ton orgueil.

Discours sur la quarantiéme Fable.

CE ne sont pas les plus hautes instructions des Philosophes, que celles qui disposent au mépris de la mort, & à la souffrance des calamitez. Il y en a d'autres plus relevées, & plus difficiles à pratiquer, à sçavoir celle de ne s'élever point dans la prosperité. C'est où le pas de la moderation à l'extremité est toûjours glissant, & où la Vertu a grandement à combattre. Car comme il est plus aisé de pousser un cheval à toute bride, que de le retenir au milieu de la course, il est de même bien difficile de retenir nôtre ame dans la moderation, & d'arrêter tout à coup ses mouvements, quand la bonne fortune l'emporte avec violence. Et comme ceux qui naviguent à pleines voiles avec un vent favorable, courent plus de hazard d'échoüer, que les autres, qui vont à contre-vent, & à la bouline ; ainsi les hommes à qui la fortune rit de toutes parts, sont bien moins à couvert du danger, que ces esprits constants ; mais infortunez, qui luttent sans cesse contre la calamité. La principale raison de cela, c'est que ces derniers ont plusieurs consolateurs, qui par leurs persuasions leur aident à surmonter l'ennuy qui les attaque, & les divertissent le mieux qu'ils peuvent. Comme au contraire ces courages audacieux qui sont en un état de prosperité, attirent sur eux de tout côtez le peril, l'envie, & la haine, à cause

qu'ils n'õt personne qui reprime leur humeur altiére,& qui les fasse souvenir de leur condition. Ils ne sont pas si prevoyants qu'Agathocles qui se faisoit servir en vaisselle de terre, pour aprendre à n'oublier pas que son pere la faisoit, & par consequent à ne s'enfler jamais des prosperitez qui lui survenoient. Au contraire d'avoir toutes ces aides, il arrive la plûpart du tems que nous avons des parents ou des amis, qui pour mieux participer à nôtre fortune, nous conseillent facilement de la porter au delà de l'impossible, au lieu que s'ils nous aimoient, ils nous prêcheroient sans cesse la moderation, & tâcheroient de retenir nos amis dans la modestie. Il y a encore une autre raison, pour laquelle il est plus aisé de demeurer vertueux dans l'adversité que dans le bien. C'est que la plûpart des afflictions nous approchent de la mort, ou du moins elles nous en font ressouvenir, & representent assez bien son image à nôtre pensée. Mais quant à la bonne Fortune, elle a cela de mauvais, qu'elle nous fait considerer les mal-heurs de si loin, que nous les jugeons petits, & hors de mesure pour nous pouvoir approcher. L'on peut ajoûter une troisiéme cause, qui est tirée de nôtre volonté. Car la Nature aimant sa conservation, arme nos desirs contre les traverses qui nous attaquent, & nous fait souhaiter ardemment de nous en voir bientôt garantis. Ce qui étant une fois conclu, presque toutes les operations de nôtre en-

tendement nous conduisent à la mediocrité, c'est-à-dire, au chemin de la Vertu, au lieu que les grands biens charment visiblement nôtre volonté, & la font noyer dans leurs délices, sur le point qu'elle en desire l'accroissement. Comme il est donc mal-aisé de reprimer un excez de joye, il est plus facile aussi de se détourner de la Vertu au milieu des prosperitez, que dans les contraires évenemens de la Fortune. Pour remedier de bonne heure à toutes ces choses, proposons-nous, sans cesse devant les yeux l'inconstance de la Fortune, qui n'a jamais si bien favorisé quelqu'un, qu'elle ne luy ait donné la charge bien-tôt après. Voyons la honteuse fin de Polycrates Samien, qui ayant eu toutes choses à souhait, jusques à trouver dans le ventre d'un poisson un anneau qu'il avoit expressement jetté dans la Mer, fut à la fin executé à mort par le commandement d'un Satrape du Roi de Perse. Voyons Cresus, Roy de Lydie, attaché sur un bucher, après avoir vêcu plus honteusement que tous les hommes de son âge. Considerons les orgueilleuses pompes de Darius, abatuës par la bonne fortune d'Alexandre, & les richesses du grand Roy Porus, tombées en la puissance de ce Vainqueur. Voyons Alexandre même en l'âge de trente-trois ans empoisonné par un de ses Favoris, dans le comble de ses victoires, & de ses conquêtes. Que si cela ne suffit pas, nous en verrons encore des preuves en la personne

de Jugurtha, de Persée, de Mitridates Roy de vingt deux Royaumes, & de plusieurs autres Princes, de qui les Sceptres & les Couronnes servirent de riches trophées au Capitole, & de précieuses marques d'honneur à l'Empire Romain. En vain tous ces courages ambitieux couvrirent la Mer de vaisseaux, & la terre d'un prodigieux nombre de Soldats, si pas un de ces Elements ne pût supporter leur convoitise excessive. L'insolence de Xerxes en servit d'une preuve évidente, en ce que le même Ocean, qu'il menaçoit temerairement, ne rabatit rien de sa violence ordinaire. Il en prit de même qu'à luy à plusieurs Monarques ses imitateurs, qui eurent à peine après leur mort assez de terre pour leur sepulture. après avoir voulu conquerir tout le monde durant leur vie. Mais où trouvera-t-on de fortune plus mêlée de bien & de mal que celle de l'Empereur de Trebizonde, de Bajazet, de Soliman, de François I. de Charles V. & de plusieurs autres? Bref, où est le Prince ou le particulier, qui n'éprouve le bon & le mauvais sort, & ne voye succeder l'orage au calme, & le calme à l'orage? Cela nous apprend à souffrir patiemment nos afflictions par l'espoir d'une future prosperité; & à n'être pas si altiers par la joüissance des biens presens, que de n'apprehender pas les maux à venir: C'est à quoy nous convie le sage Esope, par l'exemple de ce Cheval presomptueux, qui dés le lendemain de son triomphe, fut

attaché à la charruë, & assujetti aux ritées de l'Ane, qu'il avoit si fort méprisé le jour precedent.

FABLE XLI.

Du Cerf, & de la Fontaine.



LE Cerf se mirant dans une claire fontaine, prenoit plaisir à loüer ses grandes cornes, comme au contraire il se vouloit mal d'avoir les jambes si grêles & si déliées. Mais pendant qu'il s'amusoit ainsi à se contempler, & à faire ce jugement de soy-même, il survint un Veneur, qui lui fit prendre la fuite plus vîte que le vent. En même tems se sentant poursuivi des

chiens, il se jetta dans une forêt épaisse, où son bois se prit aux branches d'un arbre, & ce fût alors, que se dedisant de son opinion, il se mit à loüer ses jambes, & à blâmer ses cornes qui avoient été cause de sa prise.

Discours sur la quarante-uniéme Fable.

CE n'est point de la hauteur de tes cornes que tu dois faire tant de vanité, ô animal inconsideré. Le principal avantage que t'a donné la Nature ne consiste pas en cela : C'en est bien un plus grand pour toy, d'avoir la legereté de tes jambes. Tu verras bien-tôt à quel point sont empêchans ces grands Andoüillers dont tu te vantes, & par le même moyen tu donneras une belle instruction aux hommes, de ne mettre pas leur avantage en la vaine gloire des grandeurs & des richesses, mais en la tranquillité de leur ame. En effet, ce qu'ils desirent le plus, est quelquefois ce qu'ils devroient apprehender davantage. Cette éminente Fortune, dont ils se piquent si fort, n'est que trop souvent leur plus grand ennemy, à cause des Envieux qu'elle leur suscite. Que cela ne soit, tous ces Rois que nous avons nommé dans le discours precedent, n'auroient jamais reçû de disgrace par les mains de leurs Ennemis ; si leur gran-

deur n'eût attiré leur ruine. L'avarice n'eût pas infecté de son venin le Royaume de Mexique & du Perou, si leurs habitaus n'eussent eu de l'or & de l'argent en une prodigieuse abondance. Le païs de Chile, & des Sauvages, de la Floride, & des Patagons, n'a point été déchiré de troubles, parce qu'ils n'étoient point opulents; ils doivent leur salut à leur pauvreté, & n'ont point eu d'autre conservation qu'elle. Nous ne voyons en aucune Histoire, qu'Itaque ait été assaillie, à cause qu'elle étoit sterile; Et au contraire, nous sçavons que l'Isle de Chipre, la Sicile, la Troade, & toutes les plus fertiles contrées de la Grece n'ont jamais eu que des troubles. Ce qui a fait descendre des Païs du Nort ces déluges innombrables de Gots, de Cimbres, de Teutons, de Vandales, de Huns, de Normands, & d'Avares, ç'a été la douceur de nôtre climat, au lieu que jamais nous ne nous sommes rencontré devers l'Aquilon, afin d'aller conquerir les Etats de ces peuples éloignez de nous, pour en avoir été detournez, par la rigueur d'un hyver perpetuel. Ce qui se dit des exemples generaux; doit, à mon jugement, être entendu des particuliers: Car les embûches que nos Envieux nous tendent, & les factions que les méchants trament contre nous, viennent de nôtre seule prosperité: Ceux qui vivent dans une mediocre fortune n'attirent point contr'eux la calomnie, ni l'usurpation. Ne mettons donc point en compte, si nous-sommes sages, nôtre puis-

sance, ni nôtre bien, comme la vraye & parfaite felicité, mais faisons-la plûtôt dépendre de l'innocence de la vie.

FABLE XLII.

Du Serpent, & de l'Enclume.



LE Serpent enfermé dans une forge, y voulut tout ronger, sans excepter même l'Enclume : mais la lime s'étant mise à rire ; sotte bête, lui dit-elle, qu'est-ce que tu fais, ne vois-tu point que tu te briseras toutes les dents, avant que de pouvoir rien faire, & qu'avec les miennes, si je me fâche, je te rongeray, toy, & tout ce qui est en cette boutique.

Remarque sur la 42. Fable.

QUANT à la vaine entreprise du Serpent, qui s'éforce de ronger une enclume, elle nous apprend à ne choquer point les Grands, de peur que nôtre foiblesse ne nous soit enfin un fâcheux sujet de confusion & de ruïne. Tout le dommage qu'on pretend faire à un ennemy de cette nature là, retombe sur celuy qui l'attaque. C'est cracher contre le Ciel, c'est ronger une Enclume, c'est frapper un bâtiment qui nous accablera; bref, c'est s'exposer à un mal asseuré pour n'en faire à son Ennemy, qu'un leger & un incertain.

FABLE XLIII.

Des Loups, & des Brebis.



BIen que les Loups & les Brebis
Ayent toûjours eu guerre ensemble,

il advint neanmoins qu'ils firent une tréve une fois, & que pour Otages de part & d'autre, les Loups donnerent leurs Louveteaux, & les Brebis leurs Chiens. Mais pendant que les Brebis étoient en repos, & qu'elles paissoient à leur aise, il se fit une émotion du côté des Louveteaux, qui se mirent à hurler bien fort, & à demander leurs meres. Les Loups sortirent incontinent, & sous pretexte qu'on leur avoit faussé la foy, & rompu la tréve, ils se jetterent sur les pauvres Brebis, qu'ils mirent en pieces bien aisément, parce qu'elles n'avoient plus leur garde ordinaire.

Discours sur la 43. Fable.

L'On peut apprendre deux choses dans la Fable des Loups & des Brebis; la premiere, qu'il ne faut pas inconsiderément se fier à un Ennemy reconcilié; & la seconde, qu'il est aisé aux méchans de supposer un faux pretexte, pour envahir & perdre leurs Ennemis. Nous avons de si bonnes preuves de tous les deux, & par les raisons, & par les exemples, que ce seroit une chose superfluë de s'étendre beau-

coup là-dessus. Je diray seulement, que celui qui se confie à son Ennemi, montre qu'il ne lui veut point de bien lui-même, puisque c'est un acte d'une veritable hostilité contre quelqu'un, de nous jetter confidemment dans le parti qui nous est contraire. D'ailleurs, comment pouvons-nous être assurez qu'il a mis en oubli toute sa haine, puisqu'il y en a plusieurs qui la perpetuent jusqu'au tombeau? S'il nous veut du mal sans raison, c'est un préjugé d'une très mauvaise nature, & par consequent de la durée de sa haine. Car quiconque a conçu une animosité sans sujet, est capable de la continuer long-tems, parce que c'est une espece de raison en une chose qui n'en a point, que de la poursuivre pour cela seulement qu'on l'a commencée, & si au contraire il a eu sujet de nous hair, nous ne l'avons pas de nous y fier beaucoup, à cause que nous l'avons aigri. Pour ce qui est de l'autre point, dont cette Fable nous peut instruire, à sçavoir, que les Ennemis reconciliez à faux, ne demandent qu'un pretexte pour nous attaquer, c'est une question de fait, qui a plus besoin d'exemples que de raisons : & plusieurs histoires aux discours precedens peuvent remettre en memoire les preuves de cette verité.

FABLE XLIV.

De la Forêt, & du Païsan.

UN Païſan s'en alla dans une Forêt, & la pria qu'il lui fût permis de prendre autant de bois qu'il en falloit pour faire un manche à ſa coignée ; ce que la Forêt lui accorda très-volontiers. Mais comme elle vid qu'étant emmanchée ; il s'en ſervoit à couper les grands Arbres, elle ſe repentit alors, bien qu'il n'en fût plus tems, de ſa trop grande facilité, & ſe fâcha contre ſoy-même d'avoir été cauſe de ſa ruine.

Diſcours ſur la 44. Fable.

LEs hommes ont tort de ſe plaindre des malheurs qui leur arrivent, & d'accuſer la Fortune des diſgraces dont ils ſont eux-mêmes la ſeule cauſe. Cette propoſition n'a pas beſoin de grandes preuves. puis qu'elle ſe verifie preſque par l'inſtruction de toutes les choſes du monde. Le Payſan baille lui-même l'argent dont le ſoldat ſon Ennemy luy fait la guerre, & le ſin-

cere amy fournit à l'amy dissimulé des avantages qui lui font avoir prise sur sa personne Il lui declare ses imperfections : il lui conte ses avanrures, il lui communique ses secrets, & toutes ces choses ensemble sont les instrumens de sa perte. Ainsi voyons nous que les Peres, pour donner trop de commoditez à leurs enfans pendant leur jeunesse, travaillent contre leur propre repos. Car de là viennent les dissolutions & les débauches, qui les perdent entierement, & qui mettent dans le tombeau celui qui les a mis au monde. La même chose arrive entre es Chicanneurs, qui se surprennent les uns les autres par les papiers qu'ils se prêtent, & obligent quelquefois les personnes ignorantes en ce métier, à signer les actes contre leur propre canse, sans sçavoir le dommage qu'ils se font. Mais cette remarque étant assez ordidinaire en toutes les actions de la vie, ne manque presque jamais dans les traitez d'Etat, qui se font entre les Politiques. C'est là que le moindre avis qu'on donne est serieusement recueilli, où les paroles que l'on exige sont autant de pieges pour surprendre celui qui les dit, & où la connoissance qu'on a prise des forces d'un Etat, pendant la bonne intelligence, sert à sa ruine, dés que les interêts sont partagés. C'est pourquoy dans les affaires du monde, il faut du moins prendre garde à ne dire, ou à ne faire rien, qui nous puisse nuire, principalement si nous avons à traiter avec des personnes suspectes. Car bien que toutes nos adversitez

ſoient dures à ſuporter, celle-là neanmoins l'eſt plus que les autres, qui nous vient par nôtre imprudence, parce qu'avec l'amertume de ſa douleur, elle nous cauſe encore celle de nôtre repentir.

FABLE XLV.

Du Loup, & du Chien.



LE Loup ayant trouvé fortuitement un Chien dans un bois environ le point du jour, ſe mit à le ſaluër, ſe réjoüiſſant d'une ſi bonne rencontre. Après cela, il fut curieux de ſçavoir de lui, pourquoi il étoit ſi poli. Si je le ſuis, répondit le Chien, le ſoin de mon Maître en eſt cauſe. Car il m'avoüe, quand je le flatte, & me traite lui-même des

viandes les plus délicieuses de sa table. Avec cela, je ne dors jamais à découvert, & il n'est pas à croire combien je suis agréable à tous ceux de la maison. O Chien mon ami, reprit le Loup, que tu es heureux d'avoir rencontré un Maître si debonnaire ! Que je serois content, si j'en trouvois un semblable ! Si cela m'advenoit, je ne donnerois pas ma fortune pour celle de toutes les autres bêtes. Le Chien voyant l'extrême desir qu'avoit le Loup de changer de condition, lui promit de faire en sorte envers son Maître, qu'il lui donneroit quelque charge dans la maison, pourveu qu'il voulût retrancher un peu de sa felonie accoûtumée, & s'adonner à le bien servir. Cette conclusion prise, comme il fut jour, le Loup voyant le col du Chien tout pelé, s'avisa de lui en demander la cause. Tu dois sçavoir, lui répondit le Chien, qu'au commencement jaboyois aux Etrangers, & même à ceux de connoissance, sans que ma dent épargnât non plus les uns que les autres. Mais d'autant

que cela ne plaisoit pas à mon Maître, il joüa si bien du bâton sur moy, qu'il me fit perdre cette coûtume ; me commandant sur toutes choses, de n'attaquer jamais que les voleurs, & les Loups. Je me suis corrigé par ce moyen, & suis devenu plus doux que de coûtume, à force d'être battu ; neanmoins cette cicatrice que tu me vois au col, m'est venuë d'un rude collier que je portois pour m'attacher pendant le jour. Le Loup l'ayant ouy parler ainsi ; Est-ce donc cela ? lui dit-il, certes je n'achete pas si cherement l'amitié de ton Maître. Adieu donc, compagnon, avec ta servitude, pour moi j'aime beaucoup mieux joüir de ma liberté à mon aise.

Discours sur la 45. Fable.

NOus pouvons bien croire Esope sur la douceur de la liberté, pour avoir depuis son Enfance, jusques à la moitié de son âge, éprouvé toûjours le pesant joug de la servitude, sans le pouvoir secoüer durant ce tems-là, quoy qu'il employât pour cet effet toute la subtilité de son esprit,

& toute la gentilleſſe & la promptitude de ſes réponſes. Auſſi eſt-ce pour cela qu'il en parle icy avec des avantages extrêmes, la preferant à la plus delicieuſe vie du monde, ſi elle eſt accompagnée de ſujection. Mais il eſt impoſſible de nous garantir de toute ſorte de ſujections. Il n'eſt celuy d'entre nous qui ne ſoit ſujet à quelque paſſion, ou à quelque infirmité corporelle. Chacun releve des Loix de la Nature, & des coûtumes du pays qu'il habite; la Mort exerce ſon empire ſur tout le Monde. La Fortune a le même droit parmy nous, autant la bonne que la mauvaiſe. D'ailleurs, nul ne peut legitimement ſe défendre des reſpects où ſa patrie & ſa naiſſance l'engagent. Les plus libres Philoſophes ſont ſujets à la Magiſtrature de leur pays. Socrate, Platon, & Diogene, prêchoient l'obéiſſance au Magiſtrat; de là il eſt aiſé à conclure que pas un de nous n'eſt exempt de ſervitude, & que ce ſeroit une impieté de le deſirer; auſſi n'eſt-ce point de la façon que nôtre ſage Eſope entend de nous perſuader l'amour de la liberté. Car pour la ſervitude qui eſt compatible avec la Juſtice & la magnanimité, non ſeulement il la ſouffre, mais il l'approuve. Ce que nous montre évidemment toute la ſuite de ſes Fables. La fin de ſa vie en eſt encore une preuve bien apparente, veu qu'aprés avoir été affranchy par le commandement des Samiens, il ne fit tout le reſte de ſes jours que voyager dans la Cour des Princes du Levant, comme en

celle de Licerus & de Nectenabo ; ce qui ne se pouvoit faire sans quelque espece de dépendance. Il ne s'arrête non plus à blâmer la servitude forcée, pourveu qu'on mette en pratique tous les moyens raisõnables pour en sortir, ou pour n'y entrer pas. Car comme nous enseigne la Loy naturelle, il n'y a point de blâme, ni de honte aux actions necessitées. Son intention n'est donc autre, que de reprendre les personnes qui pouvãt demeurer libres avec innocence & seureté, sans dépendre d'autres loix que de celles où la Nature nous lie necessairement, vont détruire par leur propre élection toute leur vraye felicité, & s'abãdonnent malheureusement au pouvoir d'autruy, aux brocards des Courtisans, à la censure des Envieux, & à toutes les gênes d'une servile complaisance. Or que telle servitude soit à blâme, il y a quantité de raisons qui le persuadent. En voicy quelques-unes. Celuy-là n'est pas digne d'un bien, ou d'un privilege par dessus les autres, qui le laisse perir, ou diminuer par sa propre faute, d'autant que la soigneuse cõservation d'une chose, est un merite en la personne qui la conserve ; si bien que par consequẽt c'est une espece de démerite de la laisser déchoir ou avilir par sa nonchalance. A cette occasion nous disons à bon droit, que celuy-là n'est pas digne de la santé, qui en abuse imprudemment, & que les richesses sont mal düës à l'homme qui en est prodigue, ou qui n'en fait part à personne. Or c'est perdre les principaux avantages de l'homme que de rechercher la servitude étant libre,

Que si l'on m'objecte à cette raison, qu'il n'est point de serviteur qui ne doive aimer ses chaînes, pourveu qu'elles soient dorées; Je réponds à cela, qu'un homme libre, qui a les choses necessaires, se fait tort de se rendre esclave, pour avoir les superfluës, & conclus avec Esope, qu'il vaut beaucoup mieux s'en passer, que les acheter à si haut prix, approuvant extrêmement que le loup retourne en sa Caverne, plûtôt de s'aller faire mettre un colier chés le Laboureur.

FABLE XLVI.

Du Ventre, & des autres membres.



LA Main, & le Pied formerent jadis une plainte contre le Ventre, alleguans que par sa paresse il

engloutissoit tout le gain qu'ils pouvoient faire : Ils vouloient donc, ou qu'il travaillât, ou qu'il ne demandât point à être nourry. Mais lui les ayant prié deux ou trois fois de l'assister d'aliments, la Main luy en fit refus ; de sorte que se trouvant par ce moyen attenué de faim, tous les autres membres commencerent à défaillir. La Main les voulut donc servir alors, mais ce fut trop tard, parce que le Ventre affoibli pour avoir été trop long-tems vuide, n'eut pas moyen de faire sa fonction, & rejetta la viande. Ainsi le Ventre ne peut perir, que toutes les autres parties du Corps ne perissent, & tel fut l'effet de l'envie qu'ils lui portoient.

Discours sur la 46. Fable.

QUAND le sens de cette Fable ne seroit pas clair, & applicable de soy-même, nous en trouverions toute l'Allegorie expressement déclarée dans l'Histoire Romaine de Tite-Live. Car il dit, qu'en la revolte du Peuple contre le Senat, comme il s'étoit retiré au Mont-Aventin, avec une

ferme resolution de n'entrer plus en même corps que le enat, on députa vers lui Menenius Agrippa, qui étoit alors le plus sage, & le plus autorisé de tous les Romains. Celui-ci ne se mit point autrement en peine de déployer envers les petites gēs les hautes raisons que lui pouvoit fournir son éloquence; mais il leur conta mot par mot toute cette Fable,& leur fit voir par l'exemple du ventre & des parties du corps humain, la mutuelle dépendance qu'a le Senat avec la populace, Car,disoit-il, mes amis,ne pensés pas que les Senateurs,quoiqu'ils soient oisifs aux operations manuelles & qu'ils emploient le Peuple aux labeurs mécaniques, soient pour cela moins necessaires à nôtre cōservation.Ce sont eux qui vous départent la chaleur qui opere & distribuë le bon suc par toutes les parties de la Cité; Eux, dis-je, pour qui vous travaillés,mais qui travaillent bien plus pour vous mêmes. Ne veuillés donc pas mes amis, affoiblir cette partie de telle sorte,par vos factieuses mutineries, qu'elle soit incapable de vous servir.Car à quelque-tems d'ici la necessité vous cōtraindra de recourir aux Senateurs, & alors il ne sera plus à propos de le faire. Vos seditiōs & vos coleres les auront obligés à prendre un autre party, & cependant vous demeurerés là sans défense; dépourvûs de conseil & d'appuy, sans richesses, sans autorité, & pour le dire en un mot, la proye de vos voisins. Ces paroles prononcées avec autorité, eurent tant de pouvoir sur ces mu-

tins, qu'elles les rapellerent à leurs maisons. Ce qui nous donne à connoître combien sont puissantes & judicieuses les inventions du sage Esope. Je croy qu'il n'est pas besoin après cela d'autre application, ni de sens moral, puis qu'un si grand Personnage que Mennius Aggripa l'a fait en une si importante occasion.

FABLE XLVII.

Du Singe, & du Renard.



LE Singe voulant persuader au Renard de luy donner une partie de sa queuë, pour en couvrir son derriere, lui dit que cela l'incommodoit, au lieu que pour son regard, il en tireroit de l'honneur, & du profit.

Mais le Renard lui répondit, qu'il n'en avoit pas plus qu'il lui en faloit, & qu'il aimoit mieux balier la terre de sa queuë, que d'en couvrir les fesses d'un Singe.

Discours sur la quarante-septiéme Fable.

CE refus se peut interpreter en deux façons. La premiere s'entend de la chicheté des riches, qui font gloire de refuser aux incommodés les choses qu'ils ont avec superfluité; ce qui doit apprendre aux Pauvres, qu'ils n'ont guère à esperer des Grands, mais que le meilleur pour eux, c'est de s'attendre à un honnête labeur, & de tirer de là le soûtien de leurs familles. L'autre sens est la reprehension des demandeurs impertinens, qui exigent de leurs amis beaucoup de choses indiscretement, quoy qu'à la verité il n'y en eût pas une d'elles qui les pût accommoder, & qui n'incommode extrémement le donneur.

FABLE XLVIII.

Du Renard, & des Raisins.

LE Renard ayant découvert quelques grappes de Raisins qui com-

mençoient à meurir, eut envie d'en manger, & fit son possible pour en avoir. Mais quand il vid sa peine perduë, & qu'il ne pouvoit satisfaire à son desir, tournant sa tristesse en joye; Je ne veux point de ces Raisins, dit-il, ils sont encore trop aigres.

Discours sur la 48. Fable.

La dissimulation est quelquesfois un Vice, & quelquesfois une vertu. Elle est un vice, lorsque nous cachons nos desseins, ou aux personnes à qui nous les devons dire, ou quand nous les cachons hors de saison, & avec une mauvaise intention. Mais elle est une Vertu, quand il ne s'y trouve aucune de ces circonstances, & qu'au contraire nous voulons nous défendre des ruses d'autruy par nôtre déguisement; & c'étoit ainsi que l'entendoit Tacite, quand il disoit, *Qui ne sçait dissimuler, ne sçait pas regner*, bien que toutesfois ce ne fut pas en ce sens-là que Loüis XI. avoit accoûtumé d'user de cette maxime. Il y a de plus une autre sorte de dissimulation, qui ne nuit à personne, mais qui sert en quelque chose au dissimulateur, à sçavoir, lorsque nous nions d'avoir eu une entreprise, aprés que nous la voyons inutile.

FABLE XLIX.

De la Belette, & du Renard.

LE Renard tout maigry de faim, entra fortuitement dans une grange par une ouverture fort étroite, d'où pensant sortir après s'être bien soulé, il ne le pût, à cause que son ventre l'en empêcha, pour être un peu trop enflé. Cependant, la Belette l'ayant apperçu de loin, comme il faisoit cet effort, elle accourut pour le secourir; Et après plusieurs discours, lui conseilla de sortir aussi maigre qu'il y étoit entré.

Discours sur la 49. Fable.

QUelques uns rapporteront le sujet de cette Fable aux richesses, qui rendent chagrins & embroüillés les Esprits de ceux qui les ont acquises, au lieu qu'auparavant ils étoient contents & libres. Mais pour moi, il me semble meilleur de l'appliquer à l'Etude des Lettres, & à la Volupté tout ensemble. Car ce Renard, qui entre fort aisément par l'ouverture d'une cloison; quand il a le corps déchargé de graisse; que peut-il signifier plus à propos, si ce n'est que l'acquisi-

tion de la science n'est pas mal-aisée aux personnes déprises de toutes voluptés superfluës. C'est ce qu'ont voulu dire les Anciés, en nous representant les Muses chastes & sobres, & en donnant aux Poëtes le Lierre, qui represente par sa pâleur je ne sçai quelle abstinence des aises du corps. D'ailleurs, ils ont rendu l'accez du Mont-Parnasse penible, & fort mal-aisé, pour nous faire voir que les persónes qui sont trop à leur aise, peuvent difficilement atteindre à la plus haute perfection des Sciences. Aussi aprenons-nous dans les Histoires, que les plus excellens hommes de lettres ont été maigres & secs; Témoin Aristote, Virgile, Homere, & une infinité d'autres. Au contraire pour revenir à la seconde partie de la Fable, le Renard dés qu'il s'est enflé le ventre. ne peut repasser par la même ouverture par où il avoit passé auparavant; nous enseignant par là; qu'aussi-tôt que nos esprits sont abêtis aprés les voluptez, & qu'ils s'abandonnent à l'excez des convoitises corporelles, outre que tous leurs mouvemens sont retardés, leur vivacité se diminuë, & se tourne en une importune pesanteur. Ce que connoissoient fort bien les Stoiques, & les Peripateticiens, quand ils inferoient l'ignorance d'Epicure par la voluptueuse conduite de sa vie. Car, disoient-ils, comment pourroit s'exercer aux hautes & sublimes meditations, un homme abruti dans l'oisiveté, qui ne s'étudie qu'à contenter les sens corporels, & ne donne rien aux operations de l'ame? Pour cette même raison Jules Cesar disoit, qu'il n'aprehendoit point les

hommes gras comme Crassus, mais bien les decharnés, & les maigres, comme Brutus; par où il vouloit montrer, sans doute, que la magnanime pensée d'affranchir l'Etat de sa subjection, ne pouvoit pas tomber dans un corps enflé de delices, & assouvi de voluptez; mais que telle entreprise n'appartenoit qu'aux personnes subtiles & Philosophiques. En effet la plûpart de ceux qui ont entrepris d'affranchir les Peuples de la tyrannie, l'ont fait par le moyen des Lettres: Témoin le Philosophe Dion, qui aprés avoir passé les plus beaux jours de sa vie en l'Ecole Academique, n'entreprit la genereuse action qu'il executa, que sur le declin de son âge. Trasibule tout de même avoit fort bien étudié; Et le Corinthien Timoleon ayant acquis la liberté à sa Patrie, par la mort de son propre frere, demeura jusqu'à l'âge de quarante-cinq ans hors la ville de Corinthe, a vacquer incessamment à l'Etude; en attendant que l'occasion de délivrer la Sicile le tirât derechef de son repos, pour le conduire aux plus belles actions, qu'homme de sa nation eût jamais executées. Esope donc nous montre par cette Fable combien la Volupté nuit à l'étude des Sciences.

FABLE L.

Du Loup, & des Chasseurs.



LE Loup fuyoit les Chasseurs, & n'en pouvoit plus de lassitude, à force d'avoir couru par le bois, lors que rencontrant de bonne fortune un Bucheron, il le pria de le mettre en seureté en sa maison. Le Bucheron luy montra donc sa petite loge, où le Loup entra tout incontinent, & s'alla cacher en un coin. Cependant voila venir les Chasseurs, qui demanderent au Bucheron s'il n'avoit point vû le Loup. Il leur répondit que nenni, & toutesfois leur

faiſant ſigne de la main, il leur montra l'endroit où il étoit caché; mais eux ne l'y trouvant pas, s'en allerent incontinent. Le Loup ſortit en même-tems du logis, ſens rien dire au Bucheron, qui le blâma de cette incivilité, lui reprochant qu'il lui avoit ſauvé la vie, & que neanmoins il s'en alloit, & ne le remercioit point. Mais le Loup qui l'oüit, lui répondit de fort bonne grace en ſe tournant; Hola, mon amy, je n'aurois eu garde de m'en aller, comme tu dis, ſans te remercier, ſi ta main, tes actions, tes mœurs, & ta vie, euſſent été ſemblables à tes paroles.

Diſcours ſur la 50. Fable.

LA cinquantiéme Fable eſt pleine de judicieux avertiſſemens. Par la fuite du Loup en la loge du Bucheron, nous sommes avertis de ne chercher jamais nôtre aſile dans les maiſons ſuſpectes. Car il ſe trouve peu de gens qui ayent aſſez de Vertu, pour nous garder le droit d'hoſpitalité contre leur interêt propre. Temoin Prufias Roy de Bithinie, qui voulut rendre Annibal aux Romains contre la parole qu'il lui avoit donnée, ſur le ſimple commandement qu'il

en reçût de la part du Senat. La même chose est arrvée à Massinissa, qui viola non seulement l'hospitalité, mais encore les loix du mariage, en la Personne de Sophonisbe, qui avoit parole de luy d'une entiere amour, & d'une parfaite asseurance de sa vie. Or quoy que les exemples de perfidie soient ordinaires en cette occasion, si est-ce qu'il s'est rencontré des personnes assez genereuses pour garder leur foy, au hazard de la puissance ennemie, & même d'un deshonneur évident. Mais au sens de la Fable, par la mégarde des Chasseurs, qui n'apperçûrent point les signes de l'infidelle Bucheron, il nous est montré combien vainement on travaille quelquefois à la ruine des hommes, & qu'ils échappent ordinairement des plus visibles dangers du monde, lors qu'ils sont sous la protection du Ciel. Quant au Bucheron qui blâme le Loup d'ingratitude, il nous apprend que telle personne nous a tellement offensé, qui demande aprés des complimens & du retour. Mais cet animal bien avisé luy reproche sa déloyauté de fort bonne grace, & luy fait comprendre en peu de paroles, qu'il n'est point de trahison si couverte, & si bien conduite, qu'à la fin le hazard, ou la providence ne permette qu'elle éclatte. C'est ce que nous vérifient toutes les Histoires, ce que la journaliere experience nous monstre, & ce que la raison nous persuade visiblement. Car quelle apparence y auroit-il qu'une méchante action demeurât cachée,

puis que Dieu a donné pour une des punitions du crime, l'execration universelle des gens de bien?

FABLE LI.

Du Paon, & du Rossignol.



LE Paon se plaignoit à Junon, Sœur & Femme de Iupiter, de ce que le Rossignol chantoit avec melodie, au lieu qu'il étoit mocqué de tous les autres Oyseaux, à cause de sa voix déplaisante. Mon amy, lui répondit Junon, les Dieux ont differemment partagé les dons aux hommes; le Rossignol te surmonte à chanter, & tu le surpasse par la beauté du plumage. Il faut donc

que chacun se contente de sa condition.

Discours sur la 51. Fable.

O. L'étrange humeur où nous porte nôtre ambition ! Ce n'est pas assez à quelques uns d'être abondamment partagés des dons de la naissance, & de la Fortune, il faut qu'ils se plaignent de ne les posseder pas tous ensemble, & qu'ils en accusent le Ciel d'injustice, comme si le grand Distibuteur des choses ne sçavoit point ce qui leur est propre. Ces importuns ne tôbent-ils point dans l'imprudence du Paon, qui se plaint de n'avoir pas le chant du Rossignol, & ne considere point que le don de Beauté seroit capable de rendre heureux un animal moins arrogant que luy. Certes, il semble que la sage Nature ait doüé chaque personne de ce qui lui doit échoir, avec tant de proportion, que les qualités qu'elle n'a point mises en quelqu'un, y seroient malseantes, ou n'y pourroient être sans miracle. Ce qui ne sera pas mal-aisé à croire, si nous considerons que le cours des choses ne peut être outre-passé que miraculeusement, & que toutefois il faudroit de necessité conclurre qu'il le seroit, si étant produit de tels parens que nous, & de tels temperaments; nourris sous tel climat, de telle main, & de telle sorte; si, dis-je, les mêmes circonstances y étant observées de point en point, nous n'étions pas ce que nous sommes. Voyez donc

l'extravagante plainte de ceux qui voudroient avoir part à toutes les bonnes qualités des autres. Ils sont fâchés de ce que Dieu ne fait pas un miracle pour eux seuls, & dequoy la Nature ne quitte point de son cours en leur faveur. Voila une excellente imagination de Socrate, quand il discouroit du partage de la Nature. Tout le monde, disoit-il, est-il bien assorti de ce qu'il lui faut pendant le cours de cette vie, que si nous avions mis ensemble nos bonnes & nos mauvaises fortunes, afin de refaire le partage plus à propos; après avoir tout consideré, nous rapporterions chacun nos biens & nos maux, au logis, ne jugeant rien de plus sortable à nôtre personne, que ce que la naissance ou le destin nous auroit envoyé. Mais contre la Providence du Ciel on entend tous les jours ces paroles pleines d'impatiéce. Mon Dieu! que n'ay-je autant d'esprit que mon Compagnon! que ne suis-je aussi bien que celuy-ci! Paroles impertinentes & ennuyeuses. A ce vice est opposée une pire extremité, sçavoir de blâmer les défauts des autres, en se mocquant de leurs paroles, ou de leurs actions, vice beaucoup moins supportable que le premier. Car, de grace, croyõs-nous que le stupide & le contre-fait soit de tout point mal-traitté de la Nature, & qu'elle ne luy ait pas donné dequoy se satisfaire? Certes, si elle nous a été bonne Mere nous avons tort de penser qu'elle leur ait été marastre. En vertu dequoy serions-nous si bien avec elle, que nous eussions des Privileges qu'ils n'õt pas? N'est-elle point juste & raisonnable dis-

pensatrice,& pour le dire en un mot, n'est-elle pas également Nature à tout le Monde ? cela est tellement vray, que si l'on examine les deffauts de ceux qui sont apparemment defectueux, pour faire le contrepoids de leur imperfection, l'on ne s'y trompera guere. Car il se void d'ordinaire qu'un homme extrêmement laid, sera doüé d'un esprit excellent, & s'il est stupide, & hideux tout ensemble il aura une tranquillité d'humeur preferable à tous les agrémens du monde. Ce que les Poëtes nous ont très-bien representé dans la Fable de Tyresias, auquel ils feignent que Jupiter redoubla la clarté de l'ame, quand Junon lui ôta celle des yeux. De maniere que non seulement son défaut lui fut avantageux, mais encore honorable, parce qu'il connoissoit l'avenir, & le passé, tenant en cela de la nature Divine, au lieu qu'il ne tenoit auparavant que de l'humaine. Par où il nous est enseigné, que la division des biens est faite avec beaucoup d'égalité, & que la Nature, ou plûtôt Dieu, recompense un défaut par un autre avantage plus considerable.

FABLE LII.

De l'Oyseleur, & du Merle.



LE Merle ayant apperçû de loin un Oyseleur qui avoit tendu ses rets, pour y prendre des Oyseaux; Que fais-tu là, lui demãda-t-il. Ie bâtis une Ville, lui répondit l'Oyseleur; & en même-tems s'en allant un peu plus loin, il se cacha. Cependant le Merle ajoûtant foy à ses paroles, s'aprocha de la mangeaille qui étoit auprez des rets. L'Oyseleur accourut à l'heure même, & le pauvre Merle bien étonné de se voir entre ses mains; O homme, lui dit-il, si tu bâtis toûjours de semblablés Villes, tu n'auras pas beaucoup de Citoyens.

Discours sur la 52. Fable.

PAr les paroles de cet oyseau captif, nous apprenons que la bonne foy est entierement requise à l'accroissement des Republiques. Ce qui est tellement vray, que nulle autre proposition ne l'est davantage, & pour beaucoup de raisons. Premierement, parce que la famille étant une Communauté composée de plusieurs personnes, & la Republique une Communauté composée de beaucoup de familles, il faut necessairement conclure que cette espece de Republique sera la meilleure, qui approchera le plus de l'ordre & de la liaison d'une famille, c'est à dire, celle dont les habitans se garderont plus de foy & de sincerité les uns aux autres. Car qu'est-ce autre chose ressembler à l'union d'une famille, si ce n'est s'entr'aimer cordialement & avec franchise, plûtôt comme frere, que comme Citoyens d'une même Ville : D'ailleurs, selon la maxime des Philosophes, une chose est maintenuë par les mêmes causes dont elle est produite, puis que la conservation est une maniere de seconde production : Or le commencement ou la source des Republiques, c'est la sincerité, d'autant que toutes les fois que deux ou trois menages s'assemblent en même lieu, & en même façon de vivre, il faut que ce soit, parce qu'ils se fient les uns aux autres, qu'ils n'ont pas mauvaise opinion de ceux avec qui ils entrent en societé ; autrement ils se fuiroient comme

ennemis, au lieu de se rechercher comme freres. Tellement que plus cette probité aura de force, plus la republique s'augmentera : Et aussi le Merle d'Esope avoit raison de dire à l'Oyseleur, qu'il n'auroit guere de Citoyens, s'il faisoit bâtir une Ville pleine de pieges.

FABLE LIII.

Du Cerf, & du Cheval.



LE Cheval se plaignoit du Cerf, qui lui venoit tous les jours manger son herbe dans le pré : ne sçachant comment le chasser, il demanda secours à un Païsan, qui lui promit d'exterminer cet ennemy, pourveu que de son côté il voulût s'aider, & faire les choses qu'il lui ordonneroit ;

le Cheval dit qu'il n'y auroit rien qu'il ne fît, & souffrit que le Païsan lui mît une selle sur le dos, & un mord en la bouche ; lequel ensuite monta dessus, poursuivit le Cerf, & le tua. Le Cheval le voyant mort, remercia le Païsan ; & puis le pria de le remettre en liberté ; mais lui au contraire le mena chés lui, & le fit servir à labourer la terre.

Discours sur la 53. Fable.

L'On peut appliquer à cette Fable deux belles Allegories, l'une Politique, & l'autre Morale, comme de dire que le riche devenu pauvre se rend tellement esclave des biens du monde, qu'il est éperonné d'une perpetuelle avarice, retenu par la bride de la chicheté, interdit de la possession d'une chose qui lui appartient ; & reduit enfin au même destin de ce Cheval, qui reçoit bien le plaisir de voir son ennemy abbatu, mais il y perd la liberté, & trouve que toute la Victoire se tourne au profit de celui qui le monte. L'autre espece d'application que cette Fable peut recevoir est Politique, & nous apprend que plusieurs Etats ont été souvent mis en subjection pour avoir demandé secours à quelque puissant voisin contre un ancien & dangereux Ennemy. Cela se verifie

par l'exemple de quelques grandes Monarchies, qui n'ont pris leur accroissement que d'avoir été appellées au secours. Je n'allegueray que la plus moderne, à sçavoir celle des Ottomans, qui ont ôté la Natholie à tous les Princes, qui la pensoient partager entr'eux, & puis passant le détroit de l'Hellespont, à la sollicitation d'Andronic, afin de le secourir contre son fils, ont si bien fait par leurs ruses, & par leur adresse, qu'ils ont dépoüillé de l'Empire de l'Europe toute la race des Paleologues. Ce n'est donc pas être bien conseillé que de mandier le secours d'un puissant Prince, & particulierement lors que les Etats de celui qui le requiert sont à sa bien seance, si ce n'est qu'on le tienne de long-tems pour si Vertueux, ou qu'on ait éprouvé si peu de nouveaux desseins en le nation dont il est Chef, que l'on puisse apparemment prendre là dessus une juste & parfaite confiance. Par exemple, il n'y a pas long-tems que pour secourir le Duc de Mantoüe en son extrême necessité, nôtre invincible Loüis a fait passer quantité de troupes, ausquelles il n'étoit pas difficile de se saisir des plus importantes places de ce Prince, qui toutesfois n'en a jamais eu le moindre soupçon, & s'est entierement fié en nôtre secours, tant pour être bien asseuré de la parfaite generosité de nôtre grand Roy, que pour avoir pris avec la nourriture, l'air & l'affection de la France. Ce n'est donc pas imprudence en pareille occasion, de se fier au secours de son Voisin. Mais d'en venir là sans quelque sujet extraor-

dinaire, c'est acquerir deux Ennemis au lieu d'un; & attirer le Loup dans son bercail, pour se faire manger à lui. Que s'il est bon ou mauvais de se conserver par cet autre moyen, qui est de tenir les deux Puissances en jalousie, & noüer une inteligence tantôt avec l'une & tantôt avec l'autre, les Politiques en jugeront.

FABLE LIV.

De l'Ane, & du Lion.

LE Coq étoit un jour avec l'Ane que le Lion attaqua, mais il s'en fuit bien vîte, parce qu'il oüit le chant du Coq, qu'il abhorre naturellement. L'Ane cependant s'alla imaginer que c'étoit à cause de lui qu'il fuyoit, persuadé par cette bonne opinion de soy-même, il se mit à courir après; & comme il l'eût poursuivi si loin, que le Lion ne devoit plus craindre le chant du Coq, ne pouvant l'oüir; cet Ennemy, qui fuyoit n'aguere, retourna sur ses pas, & le devora. Miserable & insensé que je suis! s'écria l'Ane avant que de mourir, à quel propos ay je voulu faire le vaillant, & me hazarder à un combat, moy qui n'ay

n'ay point pris naissance de parens aguerris.

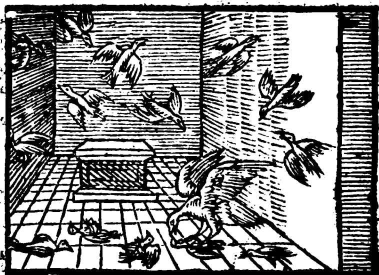
Discours sur la 54. Fable.

IL y a trois choses à remarquer en l'application de cette Fable. La premiere c'est la crainte que le Lion a du Coq, marque irreprochable que rien n'est si asseuré, ni si accompli de sa nature, qui n'ait son sujet d'achopement & de honte. Nous ne manquons pas d'exemples pour cõfirmer cette verité, si nous representant devant les yeux les plus excellẽs hommes des siecles passés, nous sçavons considerer leurs mœurs, leur façon de vivre, & leurs habitudes. Le grãd Caton étoit ivrogne, & Cesar adultere; Scipion épousa sa chambriere; Socrate fut vain, Alexandre altier, colere, & ivrogne, Aristote sacrifia en public à la Courtisane Hermie: Ciseron manqua de cœur en sa vie, & Seneque en sa mort. Bref, il n'y a point de si grands hommes dont les actions n'ayent été soüillées de quelque tache difforme. Ce que l'ingenieux Esope nous represente accortement par la Fable du Lion, qui étant Roy absolu sur tous les animaux, comme plus vaillant, & plus courageux, reçoit neanmoins la honte de s'enfuir, en oyant chanter un simple Coq. La seconde chose que je considere en cette Fable, c'est l'orgueil de l'Ane, qui pour voir fuir le Lion devant lui, vient à tel point de stupidité, que de croire que ce soit à son occasion. Telle espece d'or-

gueil eſt fort ordinaire à ceux qui vivent familierement auprés de la perſonne des Princes, ou des gens extrêmement qualifiés. Car étant honorés par la plus grande part, à cauſe de leurs Seigneurs, ils n'ont pas l'eſprit de mettre une difference entr'eux & leurs livrées, c'eſt-à-dire, qu'ils ne ſçavent pas adjuger le reſpect à qui il eſt dû, mais ils s'enflent hors de raiſon, comme l'Ane de la Déeſſe Iſis, ou comme celuy de nôtre Fable : Ce qui ne procede que d'une certaine vanité, qui n'eſt pas moins ſtupide que ridicule. Pour la même raiſon, tant Alciat qu'Eſope, ont fort judicieuſement attribué cette action au groſſier animal d'Arcadie, pour nous donner à entendre qu'une faute ſi peſante que celle là, ne peut provenir que d'une extrême ignorance. Ce que l'experience ne nous prouve pas moins bien, puis que tous les jours nous voyons tomber en pareille preſomption la plûpart de ceux qui ſe picquent, ou d'eſprit, ou de courage. Quant à la troiſiéme conſideration que je tire de cette Fable, c'eſt l'extravagance des Fanfarons, qui s'éloignant du lieu de leur azile, ou par mégarde, ou ſous eſperance de trouver un ennemy fuyant, ou d'être ſeparés en leur combat, ſuccombent lâchement ſous l'effort de celuy qu'ils ont mal-traitté, & ſe laiſſent battre ſans défenſe. Or de ces gens-là il y en a une ſi grande quantité, qu'à peine en trouvera-t-on un ſeul qui ne participe de cette humeur. L'on en voit tous les jours trop d'exemples.

FABLE LV.

Du Vautour, & des autres Oyseaux.



LE Vautour feignant de vouloir payer sa fête, & solemniser le jour de sa naissance, invita les petits oyseaux à un banquet, où ils se rendirent presque tous. Il leur dit d'abord, qu'ils étoient les biens venus, & leur fit un fort bon accueil; mais quand ils furent entrés, il les mit en pieces.

Discours sur la 55. Fable.

LE Vautour de cette Fable imite la cruauté de certains hommes denaturés, qui sous l'aparence d'une courtoisie empruntée, rendent de pernicieux offices aux innocens,

& font mourir quelquefois ceux qui se fie-
roient en eux de leur propre vie. La trahison
de ces courages felons va jusqu'à ce point,
qu'il s'en est trouvé plusieurs qui se sont
servis d'un festin, pour empoisonner leurs
hôtes, violant méchamment le droit d'hos-
pitalité, qui est la chose du monde la moins
violable. Cette perfidie est une marque visi-
ble, non seulement de haine, mais encore
de lâcheté. Car si c'est une demonstration de
peur, que de faire mourir son Ennemy
quand on a dequoy lui nuire, à cause qu'on
témoigne par là de le craindre, en le laissant
vivre, à plus forte raison devons-nous impu-
ter à poltronnerie l'action de ceux qui sur-
prennent leurs ennemis, sous le masque de
leurs caresses, puis qu'on peut conclure par
là, qu'ils en apprehendent le courroux. Mais
ce qu'il y a de pire en cela, & que l'on ap-
pelle proprement un crime contre nature,
& insupportable aux gens de bien, c'est l'in-
fame profanation des caresses & des témoig-
nages d'amitié. Quelle honte, ô bon Dieu,
que des hommes créés sociables, par la Na-
ture, & susceptibles de bien veillance, se ser-
vent des actions les plus humaines en appa-
rence pour executer des cruautés inoüies,
les plus tragiques effets de leur vengeance?
Quelle abomination de voir que ce noble
animal, à qui l'excellence de son être a fait
donner le titre de raisonnable, inventé tous
les jours de nouveaux appas, pour tromper
ses ennemis, caressant plûtôt ceux qu'il veut
perdre, que ceux qu'il aime veritablement?

Certes, les animaux qui n'ont pas le don de connoître le bien & le mal, sont capables de faire plusieurs actes de cruauté, & même de superchcrie, mais cela leur arrive peu souvent, & en l'extrêmité de la faim ou de la colere ; ou du moins ils ne s'aident point du bon semblant pour la ruine d'autruy, & ne font jamais perir ceux qu'ils haïssent, en les attirant par des feints embrassemens, & par des visages déguisés ; ni encore moins servir de complice à leur vengeance une amour dissimulée. Mais ce n'est pas assez aux Méchans de s'aider de leurs artifices accoûtumés, pour assassiner autrui, de faire de beaux semblans, d'accoster, d'embrasser, & de convier à la table ceux de qui l'on medite la mort. Pour mieux en ôter la défiance, on met jusqu'aux baisers en usage ; Témoin le plus exécrable de tous les hommes, la perfidie duquel osa bien s'attaquer à Jesus-Christ, qui lui representa l'horreur de son crime par ces paroles. *Amy, pourquoi t'en es-tu venu trahir le Fils de l'homme avec un baiser* ? Or ce ne sont pas seulement les baisers, que ces courages malins employent à leurs infames entreprises ? Leur brutalité va quelquesfois jusques-là, qu'ils prennent l'occasion de faire mourir leur partie dans les amoureux accouplemens, il se trouve même des gens qui recherchent pour cela des finesses extraordinaires, & qui font gloire entr'eux d'en inventer de nouvelles. Il y en a plusieurs qui ont appris l'art d'empoisonner par la senteur d'un Bouquet, rendant par ce

moyen coupables de la mort d'autruy les fleurs, qu'on peut appeller d'ailleurs les plus innocentes de toutes les creatures. Mais dirai-je, sans que les chevaux en herissent, que parmi les hommes il s'en est trouvé de si execrables, que de se vouloir servir de la sainte Hostie, pour donner la mort à leurs Ennemis, en même tems que Dieu se donnoit à eux pour visiter leur ame? on peut lire dans les Histoires de Naples, le conte de cette éfroyable action.

FABLE LVI.

Du Lion, & du Renard.



LE Lion devint malade une fois, & fut visité de toutes les autres bêtes, horsmis du Renard. Il luy envoya donc un Messager, avec une lettre, par laquelle il l'assuroit, qu'il ne

lui pouvoit faire plus grand plaisir que de le venir voir, & que sa presence seule lui seroit plus agréable, que celle de tous les autres. Il ajoûtoit, qu'il ne devoit point entrer en défiance de lui, qu'ils avoient été bons amis de tout tems, & que pour cela il desiroit fort de l'entretenir, joint qu'il n'y avoit point d'apparence, qu'étant malade dans un lit, il lui pût faire aucun mal, quand même il en auroit la volonté. A tous ces termes de compliment, le Renard ne fit point d'autre réponse, sinon qu'il lui souhaitoit un recouvrement de santé, & que pour cet effet il prieroit les Dieux immortels; Mais qu'au reste, il lui étoit impossible de l'aller trouver, parce, disoit il, que je ne puis voir qu'à regret les traces des animaux qui t'ont visité; Car il ne s'y en remarque pas une qui soit tournée en arriere, & qui ne regarde ta caverne. Ce qui me fait croire que plusieurs bêtes y sont assûrément entrées, mais je ne sçai si elles en sont sorties.

Discours sur la 56. Fable.

CE Lion travaillé de fiévre, ne la peut surmonter aujourd'huy. Il faut qu'il cede pour cette fois à sa violence, & qu'il demeure arrêté dans sa caverne. C'est-là que les autres bêtes le vont visiter, afin de le consoler en sa langueur. Mais leurs consolations ne sont que trop charitables, & la franchise en est extraordinaire, puis que pour le soulager ils y vont laisser la vie, & qu'ils se rendent eux-mêmes la medecine de son mal. Il n'y a que le seul Renard de sage : il n'y a que lui de judicieux. Le superbe Roi des animaux trouve mauvais qu'il ne le vienne point voir, & le convie à cela fort courtoisement ; mais luy s'excuse fort à propos sur la trace des autres bêtes, nous enseignant à tenir toûjours en haleine nôtre conjecture, en matiere d'occasion suspectes de tromperie. Or d'autant que cela depend de la prudence, & que cette Vertu n'a pas toûjours de regles certaines, joint que dans les divisions de la Morale, on ne peut donner des instructions pour ce qui est d'examiner les fourberies : il me semble que pour les éviter, il doit suffire à l'homme bien avisé, de prendre soigneusement garde aux actions de ceux qu'il soupçonne, y procedant de telle sorte, qu'à la maniere du Renard, il s'embarassent avec eux le moins qu'il pourra, principalement en visites, & en complimens.

FABLE LVII.

De l'Ane, & des Loups.

L'Ane étoit malade en son lit, & le bruit couroit par tout qu'il mourroit bien-tôt. Alors les Loups & les Chiens l'étant allé visiter, & voyant son fils à travers la fente de la porte ; Comment se porte ton pere, lui demanderent-ils ; Mieux que vous ne voudriés, lui répondit l'Anon.

Discours sur la 57. Fable.

LA courte & sage reponse de l'Ane, dément tellement sa nature, qu'un subtil & avisé Philosophe ne pourroit avoir plus judicieusement parlé. Car il sçut très-bien témoigner aux Ennemis de son Pere, qu'il connoissoit leur intention, & qu'il penetroit jusques au fond de leur ame. Mais d'autant que cette Fable approche fort du sujet de la precedente, & qu'elle contient par consequent les mêmes instructions, il seroit hors de propos de s'arrêter à moraliser.

FABLE LVIII.

Du Chevreau, & du Loup.



LE Chevreau voyant d'une fenêtre passer le Loup, se mocquoit de lui, & osoit bien le poursuivre à belles injures. Mais le Loup, sans s'émouvoir autrement; Méchant, lui dit-il, ce n'est point toy qui m'injurie, mais bien l'avantage du lieu, qui te fait ainsi parler.

Discours sur la 58. Fable.

VOicy un exemple du peu de generosité d'un foible animal comparable à la coûtume des femmes & des poltrons, qui ont recours aux injures, & aux insultes, quand ils

ſont en lieu de ſeureté, mais s'ils ſe trouvent quelquesfois en plaine campagne, ils oublient alors le langage de leur colere, & ne s'abandonnent plus qu'aux prieres & aux ſupplications. Cela procede, à mon avis, de ce que leur temperament étant tout à fait timide, ils ne regardent d'abord qu'à leur ſeureté, parce qu'ils ne ſe propoſent jamais la crainte des perils. Comme ils ſe voyent donc la force à la main, à cauſe de ceux qui les aſſiſtent, ou dans un enclos de murailles capable de les défendre; ils repriment tout à coup leurs ordinaires apprehenſions, & ne ſongent pour cette heure-là qu'à ſe vanger. Car quoſqu'extrêmement timides, ils ne ſont pas toutesfois dépourveus de l'amour de la vengeance qui eſt plus ordinaire à ces âmes baſſes, qu'aux genereuſes. Il faut donc que pour ſe contenter ils ſe vangent, & qu'ils cherchent pour cet effet le moyen le plus ſortable à leur méchant naturel. Ils ne prennent pas celui des coups, d'autant qu'ils n'aiment point à frapper, & que c'eſt une choſe extraordinaire à leur humeur, quand même elle ſeroit à leur avantage. Car ils haïſſent extrêmement toute éfuſion de ſang & ne ſe reſolvent pas ſouvent à un meurtre, à cauſe qu'il faut avoir quelque eſpece de courage pour l'executer. Quelle eſt donc la voye qu'il leur reſte pour ſe vanger de leur Ennemy? C'eſt aſſeurément celle des injures & des reproches; car leur colere a les bras liés, parce qu'étant logés en des corps foibles & timides, elle ne peut s'en aider pour mettre en execu-

tions ses mauvais desseins Ainsi, bien que ces Poltrons soient embrasés de haine, ne laissent pas toutesfois d'être glacés de crainte; Que s'ils moderent en quelque façon les témoignages de leur ressentiment, ce n'est point par un effet de Vertu, mais par une violence qui naît de la peur. Voilà donc le moyen & la cause d'où procede la coûtume des peureux, d'injurier quand ils sont en seureté. Il y en a encore un autre qui n'est pas moindre, à sçavoir la passion d'acquerir de la loüange, qui leur est commune avec les vaillans; mais qui agit plus foiblement, & plus vicieusement en eux. Ils en sont donc touchés à la maniere des autres hommes; & n'ayant pas assez de force pour en venir aux effets, qui sont les vrais moyens de s'acquerir de l'estime, ils s'aident pour cela des paroles, esperant d'éblouïr les esprits foibles, & de se debiter pour hardis par la seule invention des injures. C'est cela même qui les rend querelleux en compagnie, parce qu'ils veulent imprimer une opinion de leur fierté, & prevenir les esprits des hommes avec le son des paroles hardies, ce qu'ils ne font neanmoins que lors qu'ils se voyent en état d'être empêchés, ou separés, si d'avanture des outrages il en falloit venir aux mains. Cependant les grands courages, qui reconnoissent parfaitement les deffauts de ces ames foibles, ne daignent s'en émouvoir à cause que le mépris qu'ils font de si lâches Ennemis, est un frein à leur ressentiment. Que s'ils répondent c'est en termes pleins de froideur, sans

se laisser emporter à la passion ; Ce que remarque fort bien Esope, dans la repartie du Loup : Car il ne luy fait point repousser les outrages par les outrages, mais l'introduit seulement avec une voix posée, tançant ses ennemis de l'asseurance qu'ils ont dans l'enclos de leurs murailles. Ce qui doit de plus en plus confier les plus vaillans à demeurer dans la moderation, & faire plûtôt parler leurs actions, que les injures.

FABLE LIX.

Du Lion, & de l'Homme.



LE Lion & l'Homme voyageoient ensemble, & comme ils devisoient en faisant chemin, c'étoit à qui se priseroit davantange. Voilà cependant qu'ils rencontrerent certaines colomnes de marbre, où se-

voyoit en relief un homme qui étouffoit un Lion. Alors l'homme se tournant vers son compagnon ; Asseurément, lui dit-il, tu peux bien voir par cecy, que les hommes sont beaucoup plus forts que les Lions & que toutes les autres bêtes. Cela n'est pas mal imaginé, lui répondit le Lion ; Mais si les Lions avoient des Sculpteurs & des Peintres comme les hommes en ont, tu verrois en peinture & en marbre beaucoup plus d'hommes étouffés par des Lions, que tu ne verrois des Lions étouffés par des Hommes.

Discours sur la 59. Fable.

L'Allegorie de cette Fable, va à reprendre la vanité des Sculptures, & particulierement de celles qui contiennent plus de flaterie que de verité. Ce qui arrive, certes, si souvent parmy les hommes, qu'en voyant ces superbes marques de nôtre orgueil, l'on peut demander avec beaucoup de raison pour combien d'argent on a corrompu les Artisans qui les ont élevées ? Or ce que je dis des Sculpteurs, il le faut aussi entendre des Poëtes, pareillement des Peintres, & de tous ceux à qui l'on commet le soin

de l'Eternité des actions. Mais ce ne sont pas tant seulement ces gens-là que la corruption du siecle a gagnés, pour mentir, ou pour amplifier les verités. Les Historiens mêmes, qui font profession d'une entiere foy, flâtent presque toûjours les Grands, ou les personnes qui leur sont amies, soit pour l'esperance du gain, ou par une maniere de complaisance lâche & servile. Ce qui est tellement vray, qu'à peine parmy tant de Chroniques, s'en trouvera-t-il une seule où l'imposture n'ait autant de part que la verité. Cela se peut verifier aisément par le discord que les Historiens, ont les uns contre les autres, car souvent ceux qui écrivent l'Histoire, le font, où du tems même des évenements qu'ils representent; ou aprés. Si c'est du tems même, ils sont, ou amis, ou ennemis, ou indifferents aux Rois & aux Peuples, dont ils font mention. Etant amis, ils nous seront quant & quant suspects de complaisance, & feront plûtôt des Discours Panegyriques, que de veritables Relations. C'est ainsi que l'Historien Tite-Live, loüe perpetuellement les Romains en tout son ouvrage, si ce n'est de hazard quand leurs fautes sont trop visibles, pour les taire; Encore s'étudie-t-il alors à les pallier avec tant d'art, qu'il est aisé de connoître que la pure flaterie parle dans ses écrits. Que s'il trouve une occasion de faire comparaison du Peuple Romain avec un autre, il lui cede à l'instance la preéminence, & s'étend si bien là-dessus, qu'ou-

bliant presque son métier d'historien, il semble s'être persuadé qu'il est Orateur. Je n'en veux point d'autre preuve que l'Histoire de Papirius, qui vivoit au tems du grand Alexandre. Il fait une digression sur la fortune de cet excellent Homme, & conclut, que si de hazard il eût tourné ses armes contre les Romains, ceux qui vivoient pour lors dans la Republique, & nommément Papirius Cursor, eussent èté capables d'arrêter ses conquêtes, & de mettre un obstacle à la prosperité de ses armes. Ce qui est, à mon avis, si plein d'extravagance, & de flaterie, que les Romains n'auroient pû se l'imaginer. En effet Plutarque au Traité qu'il a fait de leur fortune, compare plûtôt Alexandre à un foudre, ou à un tourbillon, qu'à toute autre chose; & conclut qu'il n'y eût jamais de si impetueuses conquêtes que les siennes. Tellement que c'est non seulement ôter à la fortune du Macedonien tout le pouvoir qu'elle a d'ordinaire dans les combats, mais aussi c'est beaucoup déroger à sa Vertu. La même consequence que l'on tire pour rendre l'Histoire suspecte de flaterie, quand on parle de ses amis, ou de sa nation, la peut aussi faire accuser de malignité, quand on met en jeu les Ennemis de sa Patrie, ou même les siens propres. Car il est fort mal-aisé qu'un homme ne donne à son ancre la teinture de ses passions, & ne transmette à son ouvrage les maladies dont il est taché. il eût été donc bien difficile à un Grec d'écrire à l'avantage

des Perses, quand Xerxes couvrit de Vaisseaux tout l'Hellespont, & mit des Rivieres à sec par le grand nombre de ses Soldats. Pour cette même raison l'on pouvoit à fort bon droit soupçonner la foy des Romains, lors qu'ils venoient traiter de la Vertu des Carthaginois; ou celle des Thebains, quand ils mettoient par écrits les guerres continuelles qu'ils avoient contre la Republique d'Athenes; D'où l'on peut inferer que soit qu'un Historien écrive en faveur d'un amy, ou au desavantage d'un ennemy, il est presque impossible qu'il ne se rende suspect d'infidelité, à cause de l'interêt de sa passion. La même chose se peut encore dire de ceux qui prennent le soin de publier les Histoires avenuës avant leur naissance. Car il les puisent dans les memoires écrits de ces tems-là même auquel elles sont arrivées, ou pour le moins ils les prennent dans des Livres qui en sont tirés. Tellement qu'ils se rendent suspects de mensonge, à cause que leur originaux en sont soupçonnés aussi; Et voilà comment il est mal-aisé d'avoir une Histoire toute pure, & qui ne contienne que des succez varitables. D'ailleurs les gens de haute condition, comme les Souverains, & ceux qui en approchent, entretiennent d'ordinaire des Historiens à gages, qui ne peuvent de moins que loüer hautement les mediocres Vertus de leurs Maîtres, & taire, ou pâlier leurs défauts. Car ils se croiroient coupables d'ingratitude, s'ils ne donnoient de la gloire à celuy qui

leur donne du pain, & s'ils ne faisoient survivre à la mort le nom de ceux qui maintiennent le repos de leur vie. Quant aux hommes de moindre qualité, mais qui ont assez d'ambition, pour souhaiter de vivre dans une Histoire, il n'est pas incompatible qu'ils ne corrompent les Ecrivains mercenaires, pour se faire vendre bien cherement quatre lignes de loüange; Que si quelques-uns d'entr'eux ne le font, la faute en est à leur avarice, & non pas à leur moderation, en matiere de vaine gloire. Mais il suffira de redire les paroles de nôtre Autheur; que si les Lions avoient des Graveurs & des Sculpteurs, comme les hommes, l'on en verroit plusieurs en peinture, que ces animaux farouches égorgeroient, c'est-à-dire, qu'il n'y a quantité de vaillans Guerriers, à qui si l'Histoire avoit été juste, elle auroit donné des loüanges immortelles.

FABLE LX.

De la Puce, & de l'Homme.

VN homme se sentant mordre par une Puce; Qu'est-ce qui me picque icy, dit-il; & la prit en même-tems. Elle voulut s'excuser alors, alleguant qu'elle étoit de ce genre d'animaux que la nature avoit destinés

à vivre comme elle ; Sur quoy le priant très instamment de la laisser, puis qu'aussi bien elle ne pouvoit lui faire beaucoup de mal, tu t'abuse, lui répondit l'homme en souriant : & c'est pour cela même que j'ay sujet de te vouloir tuer, parce qu'il ne faut offenser personne, ni peu, ni beaucoup.

Discours sur la 60. Fable.

C'Est une mauvaise excuse pour les méchans, que d'alleguer leur foiblesse, quand ils se veulent garantir de la juste punition de leurs fautes. Car pour ne meriter point de pardon, c'est assez qu'on ait donné des marques d'une pernicieuse volonté, quand même elle ne seroit pas suivie d'un mal extraordinairement grand, ou qui auroit été diverti par quelque accident inopiné. Toute la raison que je puis alleguer de cela, c'est que la faute consistant en la seule volonté, il semble qu'elle ne soit pas moindre aux foibles qu'aux puissants, & que pour la même raison ils ne soient pas aussi moins dignes de punition que les autres. Au contraire, on pourroit dire que cette circonstance aggrave leur peché, puis qu'étant de leur nature incapable de nuire, & par consequent moins poussez à cela par la debilité de leur sang,

ou de leur complexion, il n'est pas hors d'apparence qu'ils n'ayent une plus maligne volonté que les autres, & qu'ils ne desirent le mal comme mal. D'ailleurs ayant plus de sujet que les forts de s'humilier, & de se reconnoître, ils sont blâmables au double de jetter en arriere toutes considerations, & de se porter opiniâtrement à une action élevée au dessus de leur pouvoir, qui est en cela d'autant plus mauvaise, qu'elle est accompagnée d'une autre faute ; à sçavoir, de la temerité. L'on peut ajoûter à tout cecy, que l'on est encore plus méchant d'entreprendre une chose vicieuse, lorsqu'il y a moins d'espoir d'en éviter la punition. Car il y a de l'apparence que pour en venir là, il faut avoir necessairement une volonté de pecher, tout à fait noire & determinée, ce qui tient du desespoir en quelque façon. Or est-il que les foibles & les petites gens me semblent entierement dépourvus d'appuy, pour éviter le juste châtiment de leurs fautes ; Et c'est pour cela qu'ils sont plus à blâmer que les autres, puis qu'ils s'abandonnent à tout pour faire du mal. Ainsi le sage Phrygien a eu beaucoup de raison de faire dire à l'homme de cette Fable, que plus l'animal étoit petit, moins il lui falloit pardonner, pour être digne de plus grand blâme, & capable de moins de resistance. C'est pourquoy nous voyons tous les jours par épreuve, que les petits qui se trouvent coupables servent d'exemple au reste du peuple, afin de le détourner des méchantes actions, parce qu'en leur

mort il y a peu de gens interessés, & que l'execution de leur arrêt est pour l'ordinaire de petite difficulté.

FABLE LXI.

De la Fourmy, & de la Cigale.



LA Cigale voyant la Fourmy, qui ne manquoit de rien en Hyver, s'approcha d'elle, & lui demanda un grain de bled. Que ne fais-tu comme moi en Eté, lui répondit la Fourmy? Je passe, dit la Cigale, tout joyeusement tout ce tems-là, & ne fay rien que chanter. Puisque cela est, repartit la Fourmy en sourriant, & que tu n'as point plus

de soin, je te conseille de bien danser en Hyver.

Discours sur la 61. Fable.

Comme il n'y a rien de plus fâcheux qu'une vieillesse accompagnée de pauvreté, aussi n'y a-t-il rien de si bien-seant au monde qu'une laborieuse jeunesse. Esope nous represente fort bien cela par le moyen de la Fourmy, qui durant l'Eté ne fait autre chose qu'assembler des grains, pour se nourrir en hyver, au lieu que l'imprudente Cigale passe vainement ses beaux jours à chanter, & se trouve reduite à la fin à mandier sa vie, pendant la rigueur de l'hyver; ce qui lui est d'autant plus insupportable, qu'elle y est moins accoûtumée. Cette Allegorie sert d'un bel exemple à l'homme feineant & voluptueux : Car d'avoir employé presque tout son âge dans la mollesse & dans l'oisiveté ; de s'être gorgé de délices, & d'avoir perdu l'usage de ses mains, & de s'être engourdy jusques-là qu'on demeure incapable des fonctions les plus vigoureuses, puis se voir reduit non seulement à quêter sa vie, mais encore à la gagner avec difficulté, avec mépris & honte ; c'est une chose hors de toute consolation. S'il ne reste aux vieillards pour le soulagement de leurs chagrins, que le repos & le respect dont la jeunesse est obligée de leur donner des témoignages continuels, n'est-ce pas une maniere de desespoir à ces pauvres gens, de se

voir accueillis d'une inquietude necessiteuse, & abandonnez au mépris de tous les autres hommes ? Ce sont asseurément des miseres qu'une personne d'entendement mediocre ne sçauroit endurer avec patience. Il faudroit avoir pour cela l'éminente vertu d'un Homere, qu'on appelloit anciennement le Vieillard Meonien. Ce Prince des Poëtes ayant pris naissance de parens inconnus, & ayant passé toute sa vie en l'étude des lettres hors de sa Province, & même étant privé de la vûë, se trouva sur le declin de son âge, accueilli d'une pauvreté si grande, qu'il étoit reduit à la mercy des autres hommes, pour trouver du pain, & ne mangeoit que ce qui lui étoit charitablement donné. Toutesfois en cette grande calamité, jointe à un aveuglement perpetuel, il possedа si bien le repos de son esprit, il s'occupa à de si hautes pensées, & composa des ouvrages si Divins, qu'on lui donna depuis à bon droit le titre de Pere des Lettres, & à bon droit aussi 7. villes fameuses debattirent entr'elles aprés sa mort, l'honneur de sa naissance, & consacrerent des honneurs Divins à celui qu'elles n'avoient daigné regarder durant sa vie. Nous lisons presque la même chose de Diogene, à sçavoir, qu'ayant méprisé toute sa vie le soin d'acquerir des richesses jusques-là que de refuser les presens du plus grand Monarque de la terre, il fut pressé sur ses vieux jours d'une extrême necessité ; de sorte qu'il s'exerçoit le long d'un porche, à demander l'aumône aux statuës, afin, disoit-il, d'aprendre à n'avoir point de honte de mendier. Il sup-

porta toutesfois cette incommodité avec une merveilleuse resolution, & ne perdit pour cela, ni sa belle humeur, ni la raillerie à l'heure de sa mort, quoy qu'il rendit l'esprit sous un Arbre, à faute d'avoir une mal-heureuse retraite pour se loger. Voila l'exemple de deux hommes, qui ont eu l'esprit assez fort pour souffrir en patience une pauvre & contemptible vieillesse. Mais revenons à la sage Fourmy, qui recueille pendant l'hyver les fruits de son laborieux Eté. Il est vrai que ce seroit une messeance à nous de luy ressembler en cette espece d'inhumanité, envers la Cigale. Car c'est une chose toûjours loüable de faire part de nos biens aux necessiteux, quand même ils le seroient par leur mauvaise conduite.



FABLE

FABLE LXII.

De la Brebis, & de la Corneille.



LA Corneille becquetoit le dos d'une Brebis, qui ne pouvant se défendre; Asseurément, luy dit-elle, si tu en faisois autant à quelque chien, il t'en arriveroit du mal'heur. Cela seroit bon, lui répondit la Corneille, si je ne sçavois à qui je me jouë.

Discours sur la 62. Fable.

JE ne trouve point de plus naïfve peinture de la coûtume du siecle en toutes les autres Fables du Phrygien, que je fais en celle-cy, où il montre par l'exemple de la Brebis, que l'innocence attire toûjours sur soy les

outrages, & que plus elle est humble, plus elle est persecutée. Cela ne procede que du peu de generosité des mal-faisans, qui pour donner leurs corps sans peril, cherchent d'ordinaire une foible simplicité; parce que s'ils attaquoient des égaux en force & en resistance, ils courroient plus de la moitié de la fortune, & succomberoient, peut-être sous la défense de leurs ennemis: C'est pour cela même que les Seigneurs gourmandent souvent les petits sujets, que les forts & vigoureux soldats violent en chemin une foible femme; & que les chicaneurs fins & bien apparentés dressent toûjours quelques pieges aux biens de la vefve & de l'orfelin. En un mot, c'est par là que les grosses Republiques traittent la plûpart du tés, avec injustice leurs foibles voisins. Venōs maintenant au remede qu'il y a aux uns pour s'empêcher de nuire; & aux autres pour souffrir patiemment leur oppression. Premierement les hommes puissans & injurieux se peuvent representer qu'ils ne tiennent leur force que de Dieu, qui ne la leur donne point à dessein d'affliger les foibles, mais plûtôt pour leur faire du bien, & les secourir. Car étant de sa nature tout bō, il est hors de propos de s'imaginer qu'il fournisse des armes pour détruire la bonté. Tellement que c'est une chose detestable devant luy, d'user mal à propos de l'authorité qu'il nous transmet, & que nous avons plûtôt par emprunt, que par proprieté. D'ailleurs quelqu'un de ces gens-là peut raisonner de cette sorte, & veritablement. Si Dieu m'a voulu faire tant de bien, à moy qui suis

ſans merite & ſans vertu, que de m'élever à la grandeur & au commandement ſur les autres, n'eſt-il pas juſte que je les traite avec douceur, & ſans uſer envers eux d'aucune inhumanité ! Par même moyen il pourra conſiderer, que la perſonne qu'il perſecute eſt quelquefois plus éminente que lui, quoy qu'elle paroiſſe plus abjecte. Car ce ne ſont pas les grandeurs de la terre qui établiſſent nôtre condition devant Dieu, mais plûtôt c'eſt la ſeule vertu; & celui-là eſt le plus conſiderable en ſa Cour, qui eſt le moins vicieux. En un mot, qui jette les yeux ſur la lâcheté de ſon action, qui n'eſt digne d'aucune ſorte de loüange, parce qu'elle ne contient aucune difficulté. Quel honneur eſt-ce à un homme riche & bien qualifié, de venir à bout d'un petit ennemy, qui n'a non plus de force qu'un vermiſſeau, & qui ſuccombe au premier coup qu'on lui porte ? Telles & autres meditations peuvent rappeller un homme de l'injuſtice, & le rendre non ſeulement moins rude, mais encore très-miſericordieux envers les petits. Que ſi pour toute ces raiſons les foibles ne laiſſent point d'être en butte à la perſecution des plus puiſſans, en tel cas, pour les reduire à la patience, il leur faut repreſenter la courte durée de nos jours, la juſtice de Dieu, qui ne laiſſe rien ſans payement, l'égalité des conditions dans la tombe, bref la bonne fortune que ce leur eſt de trouver une occaſion de meriter le Ciel, & d'être imitateurs de la patience de leur Maître.

FABLE LXIII.

De l'Arbre, & du Roseau.



L'Arbre & le Roseau disputoient ensemble, touchant leur fermeté. En ce conteste, l'Arbre se mocquoit du Roseau, & luy reprochoit de plier au moindre vét. A cela le foible Roseau ne sçavoit que répondre : aussi ne disoit-il mot, se promettant qu'il ne tarderoit guere à être vangé. Comme en effet ; étant survenu un si grand orage, que toute la Forest en étoit ébranlée, le Roseau qui n'étoit pas loin de là, se rendoit souple aux secousses du vent. Mais l'Arbre au contraire, voulant s'opposer à sa violence, fut arraché par le pied.

Discours sur la 63. Fable.

ICy nous apprenons que le Sage fait quelquefois gloire de ceder au tems, & qu'il ne s'oppose pas toûjours à la violence des plus forts, autrement cela s'appelleroit un desespoir mêlé d'orgueil, qui seroit aussi blâmable que la lâcheté. Cette verité est si connuë de tous, qu'ayant passé en proverbe parmi nous, elle contient le plus grand secret de la prudence, à sçavoir ; *de s'accommoder au tems.* A quoy toutesfois on pourroit objecter la mort de Caton, & alleguer que les grands courages aiment beaucoup mieux mourir, que démordre d'une forte & loüable resolution. On pourroit dire encore, que l'action du Vertueux étant posée entre les deux extrêmes, il est impossible de fléchir d'un côté ; sans se detourner du milieu, qui est le juste point de la mediocrité, & par consequent le siege de la Vertu ; Qu'au reste, plus on est ferme plus on est sage, & que c'est une proprieté presque Divine ; d'être inebranlable en toute sorte d'évenemens. Mais il ne nous sera pas mal-aisé de répondre à tout cela, pourveu que nous distinguions deux choses, à sçavoir les déportemens du sage, eu égard à soy-même, & pareillement sa façon de vivre, entant qu'elle se rapporte à d'autres personnes. Ensuite dequoy, il faut que nous le considerions, en qualité d'homme officieux, & qui a dessein de faire quelque chose pour le bien du monde, comme ont fait autrefois

plusieurs hommes extraordinaires, qui ont été dans le perpetuel employ des affaires ; tels que furent jadis Zoroaste, Trismegiste, Platon, Aristote, Plutarque, & une infinité d'autres, à qui étoient commises les plus importantes charges des grands Etats. Quant au Sage consideré en particulier, c'est proprement celui qui détaché de tous interêts, demande plûtôt d'en être spectateur que partie ; comme l'étoient anciennement un Anacarsie ; un Crates, un Diogene, & ainsi de leurs semblables. Ces distinctions étant supposées ; je dis qu'Esope n'a pas entendu cette derniere espece de Sages, & qu'il n'a non plus voulu parler du Sage consideré selon soi-même, mais plûtôt à l'égard des autres hommes. Car il est vray, que tous les Vertueux doivent établir une égalité dans leur ame, qui ne s'ébranle par aucuns orages, & ne cede à pas une adversité. Mais quant aux hommes d'Etat, & d'affaires, dont Platon a voulu parler, lorsqu'il a dit, que cette Republique étoit bien policée, où les Philosophes regnoient, & où les Rois philosophoient, il n'y a point de doute que le devoir de leur charge les oblige à suivre une autre vie. Ce sont eux que Plutarque apelle au gouvernement des Etats, & qui par consequent doivent apprendre à s'acommoder à toutes les deux fortunes, plus pour le respect de la multitude, qui est remise sous leur conduite, que pour leur interêt. L'on peut dont voir par là de quelle sorte le Sage doit s'accommoder à l'occasion, sans déchoir toutesfois de l'égalité de son esprit, à l'imita-

tation de nôtre Roseau, qui ploye sous l'effort de la tempête, mais qui conserve ses racines fermes, au lieu que cet arbre pour s'être roidi contre les coups de l'orage, se trouve entierement enveloppé de ses propres ruines. Sa cheute apprend donc aux hommes d'affaires à ne s'hurter jamais contre un puissant Ennemy, mais à esquiver adroitement ses attaques, s'ils veulent que leurs desseins ayent un heureux succez.

FABLE LXIV.

De l'Ane, & du Loup.

L'Ane voyant un Loup, feignit d'avoir une épine au pied, & s'addressant à luy ; Helas ! mon amy, dit-il, je meurs de douleurs & d'angoisse. Mais puis qu'il faut que je sois ta proye, ou celle des Vautours & des Corbeaux, fay-moy du moins un plaisir, tandis que je suis en vie, arrache-moy une épine que j'ay au pied, afin que j'en meure plus doucement. Le Loup voulut luy rendre ce bon office, lorsque l'Ane luy donna un si grand coup de son pied, qui étoit ferré, qu'il lui rompit le front, le mu-

ſeau, & les dents, puis il s'échappa bien vîte. Le pauvre Loup ſe voyant ainſi trompé, & s'en prenant à ſoy-même : Cela m'eſt bien dû, dit-il, car à quel propos ay-je voulu maintenant être Chirurgien, moy qui n'ay jamais été qu'un boucher ?

Diſcours ſur la 64. Fable.

ESope ſe mocque à bon droit en cette Fable, de ceux qui ſe veulent mêler d'un métier qui ne leur eſt pas ordinaire, ni propre, & laiſſent pour cet effet leur vray & naturel exercice, choſe la plus digne de reprehenſion qu'on puiſſe faire, parce que, non ſeulement on hazarde en cela ſa reputation ; mais auſſi on y ruine ſes affaires, & celles d'autruy ; ce qui ne peut proceder que d'une exceſſive vanité jointe à une foibleſſe d'eſprit encore plus grande. Or eſt-elle ſi ordinaire au ſiecle où nous ſommes, que mêmes les ſimples femmes veulent paſſer pour ſçavantes ; Et il n'eſt pas juſqu'aux moindres Artiſans qui ne parlent publiquement de la guerre, & des affaires d'Etat. Bref, il n'y a celuy qui pour paroître univerſel en la connoiſſance des choſes, ne mette effrontément ſur le tapis des queſtions ſur des matieres où il n'eſt aucunement verſé, & où même, quand il auroit beaucoup d'étude, ſon naturel l'empêcheroit de profiter. Il faudroit dire à telles gens, ce que dit autre-

fois Appellés à un Cordonnier, qui se mêloit de reprendre quelque chose en un Tableau de sa façon ; *Mon amy, ne juge que de ta Pantoufle.* Ainsi pourroit-on bien renvoyer à leur métier beaucoup d'hommes impertinens, sans se donner la peine d'oüir les extravagances qu'ils nous étalent. Mais quand ils ne se contentent pas de discourir des affaires qui leur sont inconnuës, & qu'en suite des paroles, ils se jettent dans une profession éloignée de la leur, c'est une chose pitoyable de les voir faire. Car au lieu qu'en discours ils n'ont merité que des risées, en de semblables actions, ils sont dignes de recevoir des coups de pied comme le Loup de cette Fable.

FABLE LXV.

Du Renard, trahy par le Coq.

LE Renard avoit tué beaucoup de poules à un Païsan, qui pour se vanger tendit des lacs, & le prit. Or d'autant que le Coq avoit été le seul temoin de cette prise, il le supplia très-instamment, ou de lui apporter un coûteau pour couper ses lacs, ou de n'en dire rien à son Maître, jusqu'à ce qu'il les eût rompus à belles dents. Le Coq lui promit tous les deux, bien

que toutefois il ne fût nullement en volonté de lui tenir sa promesse. Comme en effet, il courut droit à son Maître, & lui dit, que le Renard étoit pris. Le Païsan s'arma en même tems d'une massuë, pour en assommer son ennemy, qui le voyant venir de loin; Malheureux que je suis! s'écria-t-il, n'ay-je pas été bien fol de croire que le Coq me seroit fidele, après lui avoir tué tant de femmes.

Discours sur la 65. Fable.

JAmais il ne faut attendre de bons offices des personnes que nous avons desobligées, comme dit fort à propos le Renard dont il est question. En effet, si c'est presque une foiblesse d'esperer un vray service de ceux qui se disent nos amis, vû la grande tromperie qui se trouve d'ordinaire parmy les hommes, n'est ce pas une espece de manie d'en attendre de nos ennemis, ou pour le moins de ceux qui le devroient être? Est-il bien possible que nous ayons oublié nos actions jusques-là, que de ne nous souvenir plus du sujet que nous pouvons avoir donné à un homme, de se plaindre de nous? Si nous avons eu assés de malice pour l'offenser, à quel propos lui voudrons-nous imputer assez de probité pour n'en pas tirer sa revanche? Certes,

il n'y a point de vertu dans le monde qui soit si grande, que de rendre le bien pour le mal. S'il y en a, elle est bien rare. Quand donc même il y auroit des hommes assez heroïques pour une semblable action, nous ne pourrions les employer, sans choquer la bien-seance. Car nous devons avoir en l'ame un secret souvenir du tort que nous leur avons fait, qui nous défend de nous en servir, de peur de les aigrir davantage, & de leur remettre en memoire les déplaisirs du passé. D'ailleurs, c'est une action toute pleine d'inconstance, & de fausse conduite, & cela s'appelle proprement traiter en amis ceux à qui nous avons donné sujet de ne le plus être, puisque, selon Seneque, celui-là oblige le plus, qui donne aussi le plus de moyen de l'autre à l'obliger.

FABLE LXVI.

Du Renard, & du Chat.

LE Renard devisant avec le Chat, se vantoit d'être si fin, qu'il avoit, disoit-il, une besace pleine de tromperies. A quoy le Chat répondit, qu'il n'en avoit qu'une, mais qu'il s'en tenoit bien asseuré. Comme ils en étoient sur ce discours, ils ouïrent abboyer des Chiens, qui s'en vinrent droit à

eux. Alors le Chat monta vîte sur un arbre ; Ce que le Renard ne pouvant faire, il fut à l'instant assiegé des Chiens qui le prirent.

Discours sur la 66. Fable.

LE dessein de nôtre Autheur, est de nous apprendre que la naifve prudence est plus pure qu'une conduite pleine de ruses. Ce qui sera mal-aisé à persuader au Vulgaire, qui admire extraordinairement les finesses, & repute bien-heureux ceux qui en sçavent inventer. Mais les sages & les genereux, se tiennent au dessus de cette methode, & mettant la vraye adresse en une discrette sincerité, ils en usent accortement, & y convient tout le monde par leur exemple. Or que ce chemin là soit le plus vertueux, c'est une chose si manifeste, qu'elle n'a besoin de preuve, ni d'experience. Il est en effet aussi le plus asseuré ; puisque les ruses ne font qu'avancer la ruine de leur Autheur, si ce n'est d'avanture quand il est question de s'opposer aux pieges d'un Ennemy, & de chercher son salut dans la contre-finesse. Mais un procedé plein d'embûches, traîtresses, & dangereuses, est incomparablement plus à craindre qu'une suite d'actions vertueuses. La principale raison est tirée de la multiplicité. Car à foüiller dans l'obscurité des affaires, il n'y a point d'homme si aveugle à qui l'on oppose une finesse, qui ne

trouve presque toûjours le moyen de s'échapper par une autre ; parce que toutes propositions ont deux faces. D'ailleurs, celuy qui s'engage dans les ruses, s'égare le plus souvent, dans un labirinthe, d'où il a peine à se tirer. Aussi est-il fort mal-aisé de discerner ce qui semble vray, d'avec ce qui l'est veritablement, sur tout, quand on est preoccupé d'une violente inclination de le mettre en pratique. Or s'égarer du chemin de la verité, c'est s'éloigner de la voye la moins dangereuse, & la plus honnête. Ces raisons accompagnées de plusieurs autres, peuvent encore être fortifiées de l'experience, tant particuliere que publique. Voyons quelles Republiques ont été les plus florissantes, ou celles qui ont fait métier de tromper, ou ces autres qui ont suivi une sincere vertu. Il n'y a point de doute que la Romaine n'ait emporté l'avantage sur la Carthaginoise, soit en la durée de sa grandeur, ou en la prosperité de ses armes ; & toutesfois les Citoyens de Rome étoient si pleins de probité, qu'ils alloient volontairement à Carthage, pour y mourir, en gardant leur parole, comme fit Attilius ; & les autres au contraire, vivoient si fallacieusement, que leur coûtume étoit passée en proverbe : de sorte que pour encherir sur la perfidie d'un homme, on luy reprochoit d'avoir une foy Punique, c'est-à-dire Carthaginoise. Y eut il jamais des gens si fidelles que les Lacedemoniens, & des hômes si fallacieux que les Cretois, & neanmoins les derniers ont eu fort

peu de nom, & de durée, au lieu que les autres ont porté leur gloire par dessus toutes les nations de leur tems. Les Scythes qui suivent la Loi naturelle, & tiennent une sorte de gouvernement éloigné de toute ruse, n'ont jamais pû être surmontés, ni par Cyrus, ni par Alexandre. Au contraire, les Grecs, à cause de leurs finesses, se sont premierement divisés, puis ils ont été la proye de leurs ennemis. Voilà quant aux Republiques & aux Nations. Maintenant pour ce qui est des hommes en particulier, où trouvera-t-on des Politiques qui ayent vêcu avec moins de seureté que les Tyrans? Ne sont ce pas eux qu'on a égorgés? eux qu'on a jetté dans les prisons, & qui ont été l'objet de l'execration publique; mais celuy-là ne craint rien, qui ne fait aucun tort aux autres, & ne craignant rien, il marche sans artifice, & sans soupçon, ne jugeant digne de luy que la voye la plus ordinaire, & la plus naive.

FABLE LXVII.

Du Renard, & du Loup.



LE Renard tombé dans un puits, en danger d'être noyé, pria le Loup, qui étoit en haut, de lui jetter une corde, pour le retirer de ce peril. Pauvre mal-heureux ! lui répondit le Loup, comment t'es-tu laissé cheoir ? Ce n'est pas maintenant le tems de jaser, repliqua le Renard : quand tu m'auras tiré d'ici, je te raconterai le tout par ordre.

Discours sur la 67. Fable.

CEtte Allegorie est assez claire de soy-même. Car qu'y a-t-il de si extra-

vant ; ou de si hors de saison, que de faire à son amy des demandes superfluës, sur le point d'une pressante necessité ? N'est-ce pas une impertinence cruelle, puis que non seulement on y fait perir celuy qu'on aime, mais encore avec longueur, au lieu de hâter son secours, autant qu'il est possible. Voilà le sentiment de mon Autheur, & cette verité est de soy-même plus manifeste que le jour.

FABLE LXVIII.

Du Chien envieux, & du Bœuf.

LE Chien étoit couché sur un tas de foin, où le Bœuf voulut venir repaître ; mais le Chien se leva pour l'en empêcher. Ce que voyant le Bœuf ; mal-heur t'avienne, lui dit-il, puisque tu est si envieux, que tu ne veux ni manger du foin, ni permettre que j'en mange.

Discours sur la 68. Fable.

ICy l'on blâme l'envieuse malignité de quelques-uns, qui ne peuvent pretendre à une bonne fortune, & s'opposent toutesfois à la pretention d'un autre, non pour aucune haine qu'ils ayent conçûë contre

luy, mais seulement par une envie, qui les empêche de consentir à l'avancement du Prochain; Etrange, certes, & déloyale maxime, de faire dépendre son contentement de l'ennuy des autres, & de vouloir nuire à celuy qui ne nous en donna jamais l'occasion. O que telles ames sont bien éloignées de la vraye franchise; puis qu'au lieu de rechercher ardemment les occasions d'obliger, elles se divertissent au contraire à faire du mal, & rendent à leur Prochain des déplaisirs qu'ils ne pourront jamais reparer. L'envie, consiste en la douleur que nous concevons du bien & de la prosperité d'autruy; & il n'y a point de crime au monde si pernicieux, ni si desagréable à Dieu que celuy-cy. Car, à le bien considerer, il n'est fondé, ni sur aucun plaisir des sens, ni sur aucune esperance de fortune, ou de gloire. C'est plûtôt une infame & vile passion, qui ne s'enrichit jamais des dépoüilles qu'elle ôte, & ne trouve point d'autre profit en la malignité, que celuy de se satisfaire. Or parce que plusieurs personnes en sont atteintes, il ne sera pas hors de propos de leur choisir un conseil salutaire pour s'en délivrer. Ce qu'il faut faire en toutes façons, s'il est possible, à cause que cette peine étant de sa nature fort ennuyeuse, elle est en cela pire que toutes les autres, qu'elle ne peut servir de satisfaction à nos crimes, parce qu'elle en est elle-même un insupportable. Il faut donc que l'homme qui se sentira enclin à l'envie, s'exerce ar-

damment à loüer, & à bien faire, en des sujets mêmes qui sont indigens de l'un & de l'autre. A quoi il ne s'étudiera, que pour en prendre peu à peu l'habitude, & se détraquer par ce moyen de sa naturelle imperfection. Mais sur toutes choses, il se donnera le soin d'étendre ses bons offices jusques aux personnes mêmes qu'il envie, puis qu'il est certain que nous aimons d'ordinaire plus que les autres, ceux à qui nous avons fait plaisir, & que cela nous oblige à le considerer comme un ouvrage de nôtre main. De plus il se proposera mille fois devant les yeux l'extrême impertinence de cette façon de vivre, qui ne nous sçauroit apporter, non pas même temporellement aucune sorte de gloire, ni de profit; car elle est si laide, & si infame de soy, que tous les gens de bien l'ont en horreur, & il n'est pas jusques aux méchans, qui ne feignent du moins de la detester. Quant à la genereuse émulation des Vertus, non seulement je l'approuve fort, mais aussi je la conseille aux personnes qui se sentent d'une nature envieuse & maligne, afin d'occuper à cela leur ambition, & la repaître d'une contentieuse amour de gloire. Ce que les anciens Sages sçûrent remarquer fort judicieusement, lors qu'ils établirent des jeux publics, pour émouvoir les jeunes gens aux belles actions, par une honnête jalousie de leurs semblables. De cette nature étoient les jeux Olympiques & Neméens, les courses de l'Hypodrome, la Dance Pyr-

thique, les Batailles Navales, & telles autres gentillesses, qui sont agreablement décrites par les Autheurs, & nommément par Virgile, au cinquiéme de son Eneide. Voilà comment se doivent exercer les Envieux, & s'enflamment de plus en plus à l'amour de la vraye gloire, qui ne pouvant compatir avec l'envie, ne s'attache ordinairement qu'a une émulation vertueuse.

FABLE LXIX.

Du Loup, & des Chiens.



LE Loup ayant contemplé de loin deux Chiens, qui au lieu de se tenir en paix prés du troupeau qu'ils avoient en garde, se déchiroient à belles dents. Cette guerre intestine

entre ses deux Enemis, lui fit esperer, qu'il lui seroit bien aisé de s'en aller assaillir les Brebis, sans courir aucun danger. Il s'y en alla donc promptement, & en ravit une des plus grasses, puis il se mit à prendre la fuite. A quoi les Chiens prenant garde, ils laisserent leur querelle particuliere, & sçurent si bien courir après luy, que l'ayant atteint, ils faillirent à le tuer, à force de morsures. Depuis, comme il s'en retournoit, il rencontra un de ses Compagnons, qui lui demanda, comment il avoit osé lui seul assaillir un troupeau, où il y avoit tant de valeureux Guerriers? Je l'ay fait, répondit le Loup, pour m'être laissé tromper à leur different particulier.

Discours sur la 69. Fable.

CE Loup avoit raison de juger de la perte du troupeau par la division des Chiens, puis qu'il n'est point d'intestine partialité qui ne soit capable de ruiner un état, quelque florissant qu'il puisse être. Témoin Rome, qui n'a pû jamais perir que par les discordes Civiles, & qui ayant vaincu toutes

les Nations, eſt tombée à la fin par ſa propre force : Témoin Athenes, qui ne perdit la liberté qu'aprés que les infideles Orateurs l'eurent preſque toute diviſée, & que chacun d'eux eut attiré une portion de la Ville au party où il étoit le plus enclin ; Témoin encore la riche ſucceſſion d'Alexandre, qui ſe défit par le partage des héritiers. C'eſt ce qui nous eſt enſeigné par les ſaintes lettres, où il eſt dit, *Que tout Royaume en ſoy divisé ſera deſolé* ; & ce que le Roy Silurus recommanda expreſſément à ſes Enfans, lors que ſe voyant à l'article de la mort il les aſſura que le vray moyen de ſe maintenir invincibles contre leurs ennemis, étoit d'obſerver une inviolable Union entr'eux. En effet, jamais les Turcs n'euſſent pû venir à bout de l'Empire Grec, ſans la diviſion d'Andronic Paleologue avec ſon fils ; & jamais la Maiſon d'Auſtriche ne ſe fût renduë ſi forte ; ſans la parfaite intelligence de tous ceux qui en portent le nom, tant en la haute, & baſſe Allemagne, qu'en Eſpagne même. Nous avons vû au dernier ſiecle, combien nous ont été cherement venduës les factions de la ligue ; Comme au contraire nous voyons tous les jours avec quel accroiſſement de bonne fortune, ſe maintiennent les Provinces des Païs-bas, à cauſe de leur parfaite union. Mais toutesfois, il faut prendre garde qu'à la fin de cette Fable le Loup ſe trouva trompé dans l'eſperance qu'il eut d'abord, de profiter de la diviſion des Chiens. Cela veut dire, qu'il ar-

rive quelquefois que les divorces intestins cessent tout à coup à la vûë des armes étrangeres, & que les Citoyens d'un même Etat se réünissent les uns avec les autres, pour se maintenir en liberté. Il en prit ainsi aux Grecs partialisés, qui neanmoins se réjoignirent enfin avec une parfaite concorde, quand il fut question de repousser la redoutable armée du Roy Xerxes; dequoy ils ne vinrent à bout, qu'à l'aide de leur bonne intelligence. Le semblable presque fut vû en l'entreprise que les Romains firent contre les Gaulois, lors qu'appellés à la conquête de ce païs-là, par les communes divisions de leurs habitans, ils y envoyerent, avant le Regne de Jules Cesar, deux ou trois Capitaines fort aguerris; qui toutesfois n'en purent venir à bout, & s'accorderent ensemble contre leur Ennemy commun. Cette resistance dura depuis jusqu'à ce que le grand Cesar les reduisit à main armée.

FABLE LXX.

De l'Aigle, & du Corbeau.



L'Aigle vola du haut dun Rocher sur le dos d'un Agneau ; ce que le Corbeau voyant de loin, il en voulut faire autant, & s'alla jetter sur la toison du Mouton, où il s'en veloppa si bien qu'il ne pût s'en retirer, si bien qu'il fut pris, & donné aux Enfans pour s'en joüer.

Discours sur la 70. Fable.

CETTE Fable contient l'exemple d'une extrême temerité. Car c'est veritablement un effet de presomption au Corbeau, que de faire les mêmes entre-

prise de l'Aigle, & de vouloir aspirer aux choses, où elle est toute seule capable de réussir. Cette entreprise est bien au dessus de ses forces; & toutesfois il se porte naturellement à faire comme pour sembler égal à l'Aigle, & ne devoit rien ceder aux genereuses entreprises de cet Oyseau. Cette maniere de presomption a été remarquée par Esope, comme la plus commune de celles que d'ordinaire pratiquent les hommes, qui étans presque tous naturellement enclins à l'émulation, aspirent à de mêmes desseins que les autres, sans mesurer leurs forces avec celles de leurs rivaux. Les Poëtes nous ont fait une peinture de ce Vice dans la Fable de Salmonée, qu'ils ont representé si temeraire, que d'avoir entrepris d'imiter les foudres de Jupiter, pour s'attribuer les honneurs divins, & se rendre digne de l'immortalité parmy les mortels. Mais combien de veritables Salmonées ont eu les Siecles passés! Alexandre le Grand n'en fut-il pas un, lors qu'il suborna des Prêtres Afriquains, pour se faire déclarer fils de Jupiter Ammon, par les réponses d'un faux Oracle? L'Empereur Commodus ne se fit-il point adorer dans Rome, sous le nom & l'habillement de quelques Dieux; Mais il y en a un nombre presque infini d'autres, qui se mêlent de contrefaire les plus relevés de condition, pour imprimer en l'ame des peuples une pareille opinion de leur credit & de leur puissance. Ainsi voyons-nous que les Artisans aspirent à

l'imitation des Bourgeois, & les Bourgeois à celle des Gentils hommes qui la plûpart du tems joüent le rôle des Gouverneurs de Province. De là viennent tant de desordres en public, & dans nos maisons ? De là les dissentions & les meurtres, qui desolent miserablement les Etats, & font porter aux petits la peine de l'Ambition des Grands. A quoy ils obvieroient, s'ils se representoient incessamment le sage conseil de l'Oracle de Delphe., qui les met judicieusement dans le vrai chemin du devoir, quand il les exhorte à se connoître. Car quelque imparfait que soit un homme, il n'y a point d'étude où il se rende si sçavant, qu'en la connoissance de soy-même. Par elle les Ambitieux se prescrivent des limites; & les Voluptueux moderent leurs appetits, les Vindicatifs apaisent la soif qu'ils ont du sang de leurs Ennemis; les Coleriques surmontent leur passion, & les Avares domptent l'immoderé desir des richesses. Bref, cette juste & vertueuse reflexion est le fondement de toute sagesse. Ce que témoigne fort à propos l'imitateur du grand de Montagne, qui ne forme son Sage que sur ce modele, & ne lui fait point de present plus specieux que le miroir de soy-même. Mais pour revenir à nôtre Corbeau, qui fut comme un joüet entre les mains des Enfans, il nous apprend que si la molle imitation des personnes relevées n'apporte point d'autre dommage, pour le moins cause-t-elle toûjours de la risée. Or cela ne doit pas s'entendre seulement de l'humaine vanité,

mais aussi de l'adresse que chacun pretend avoir en la pratique des Arts, & en toute sorte d'actions, soit de l'intelligence, soit de la main. En quoy le presomptueux, qui s'imagine follement de pouvoir égaler les grands & excellens hommes, attire presque toûjours sur soy-même une generale risée. L'avanture de ces temeraires ne peut être mieux comparée qu'à celle du Corbeau, qui pour avoir imité l'Aigle, souffre la persecution des Enfans, & meurt dans une espece de desespoir.

FABLE LXXI.

Du Renard, & du Bouc.



LE Renard & le Bouc ayans grande soif, descendirent dans un puits; or quand ils eurent bien bû, il ne fut plus question que de de s'en tirer. Le

Bouc en étoit déja fort en peine, & regardoit de tous côtés, lors que le Renard lui dit, Prens courage, mon bon amy, je viens de m'aviser d'une invention, par le moyen de laquelle nous pourrons tous deux sortir d'ici : C'est qu'il te faut tenir debout, & s'appuyer contre le mur de tes deux pieds de devant : puis joignant le menton à la poitrine, tu baisseras un peu tes cornes, où je monterai le long de ton échine, & ainsi m'étant sauvé, je te mettrai dehors par après. Le Bouc crut ce conseil, & executa de point en point tout ce que lui dit son compagnon, si bien que par ce moyen le Renard sortit. Mais comme il fut dehors, d'aise qu'il en eut il se mit à danser sur le bord du puits, ne se souciant plus de son compagnon, qui ne s'en pût venger autrement, qu'en lui reprochant sa perfidie & sa lâcheté. Mais le Renard se mocquant de lui, ô pauvre Bouc, lui dit-il, si tu avois autant de sens dans la tête, que tu as de barbe au menton, tu ne fusse jamais descendu dans le puits, que tu n'eusses premierement bien pensé aux moyens d'en sortir.

Discours sur la 71. Fable.

VOicy la peinture de ceux qui se jettent imprudemment dans une affaire, avant que d'avoir consideré quelle en sera l'issuë. En quoy, certes, ils ressemblent proprement à ce Bouc mal-avisé, qui pour boire une seule fois dans un puits, se met au hazard de se desalterer pour jamais. Il en arrive de même à plusieurs, qui charmez d'un tel plaisir, se lancent tête baissée dans des difficultés bien étranges, & d'où ils ne sortent quelquefois qu'en sortant du monde. Ainsi les Amans, à qui toute entreprise semble facile, s'exposent assez souvent à la haine des grands Seigneurs, & s'embrouillent dans les troubles d'une puissante Maison, jusques à faire des actions indignes de leur naissance; Et tout cela pour une volupté d'aussi courte durée que celle d'un simple breuvage; Tout cela, dis-je, pour passer une fantaisie, ou pour appaiser une soif, & amortir une flâme qui se rallume quelquefois plus fort, quand ils la croient éteinte. Il en est encore de même des Avares, qui contestent le bien d'autrui, avec peu ou point de droit, & s'attachent indifferemment aux grands procez, aux voyages, & aux querelles, sous l'esperance qu'ils ont de quelque succession. Mais plus que tous ces gens-là, les Ambitieux sont sujets à faire de pernicieux desseins, & qui n'aboutissent enfin qu'à leur confusion. Ce sont eux à qui la soif extraordinaire des gran-

deurs fait hazarder la vie, dédaigner les precipices, trouver toutes choses moindres que leur esperance ; bref, perdre l'honneur & la liberté dans une prison, d'où ils ne sortent ordinairement que pour être conduits au supplice. L'Histoire des siecles passés n'est pas plus frequente en exemples, que celle du nôtre, où nos yeux ont vû des choses, qu'il n'est nullement besoin de renouveller en nôtre memoire ; puis qu'elles y sont assez avant imprimées, & que le souvenir nous en doit être odieux. Or ce ne sont pas toûjours des hommes extravagants, qui se precipitent dans ces dangers. Il y en a de sages & de bien considerés, de ceux là mêmes que nous tenons pour grands Personnages, à qui l'âge doit avoir meury le jugement par dessus la jeunesse. De telle nature fut Ciceron, homme de grand esprit, & de petit cœur, qui changea deux ou trois fois de party pendant les Guerres Civiles de Rome, non par le zele du bien public, mais pour satisfaire à son ambition demesurée. Ce fut par imprudence plûtôt que par generosité qu'il s'opposa aux desseins d'Antoine, sans y voir aucun moyen d'en échaper. Car de dire que ce fût une haute resolution d'aimer mieux mourir que souffrir un Tyran, c'est ce qu'on ne peut alleguer pour sa défense, vû que s'il avoit à se precipiter à une mort certaine, pour ne voir pas le peuple Romain en sujection, il le pouvoit faire beaucoup mieux du tems de Cesar, au lieu de changer foiblement de party, & de se laisser conduire à la

bonne fortune du Vainqueur. Tel encore, mais moins judicieux, fut son Ennemy Catilina, dont la conjuration étant faite pour la ruïne de Rome, ne perdit toutesfois que lui seul é-ment, & ses miserables complices. Ces experiences pourroient être accompagnées d'une infinité d'autres, mais contentons-nous donc pour cette fois du conseil d'Esope, qui nous défend d'entreprendre une chose, sans être assuré de l'évenement.

FABLE LXXII.

Du Chat, & du Coq.



LE Chat s'étant jetté sur le Coq, & n'ayant pas autrement sujet de le traiter mal, ne sçut que lui reprocher, sinon qu'il est un importun, qui par son chant éveilloit les hom-

mes : & les empêchoit de reposer. Ce que j'en fais, répondit le Coq en s'excusant, est pour leur profit, afin qu'ils se levent pour s'en aller travailler. Tu as beau dire, reprit le Chat, cela n'empêche pas que tu ne sois méchant, & vilain jusques à ce point, que pour assouvir ta lubricité, tu as affaire à ta Mere, & n'épargne pas même tes sœurs. Le Coq voulut encore chercher des excuses à cecy, mais le Chat ne les voulut pas entendre, & s'irritant plus fort qu'auparavant ; C'est trop cajolé ; dit-il, tu ne m'échapperas point aujourd'huy.

Discours sur la 72. Fable.

IL est bien aisé de trouver un pretexte apparent quand on a conclu la mort de l'innocent. Il a beau dire des raisons valables ; Il a beau s'excuser sur son innocence ; & alleguer tout ce qu'il faut pour une persuasion qui soit raisonnable. On lui fait toûjours accroire qu'il a failly, & même on impute à crime des actions fort vulgaires, dont ses Accusateurs, ni ses Juges, ne sont nullement exempts, non plus que lui. Car comme il n'est point d'homme si vertueux dans le monde, en la vie duquel il n'y ait toûjours

quelque chose à dire : Aussi n'en est-il point de si abandonné, qui ne trouve un pretexte à ses malices, & ne colore ses actions par une assez specieuse apparence. Cela procede en effet, de ce que toute Vertu a toûjours deux vices qui la côtoyent, si bien qu'étant assise entre l'un & l'autre, elle donne moyen aux méchans, ou de lui imposer le nom des Vices, ou de leur donner le sien propre, pour colorer une méchante action. Ainsi nous appellons souvent l'Avarice un trés-bon ménage ; & derechef nous confondons quelquefois le bon ménage avec une sordide & honteuse épagne. Ainsi, dis-je, s'il arrive que les Grands veüillent faire mourir quelqu'un aprés avoir parlé genereusement pour le bien de la Patrie, il ne se trouve que trop de complaisans prés de leur personne, qui pour en hâter la punition, lui imposeront incontinent le crime de calomniateur, de seditieux, & de boute-feu. De cette même façon, si pour la juste défense de sa vie quelqu'autre a mis l'épée à la main contre un qui soit un peu en faveur, ou en credit, à cause de sa noblesse, ou de son argent, on alleguera simplement l'action, & là dessus on le fera servir d'exemple, quoy qu'en effet il en sorte trés innocemment. Mais la Justice de Dieu, qui ne peut souffrir de déguisement, sçait bien discerner au vray les innocens d'avec les coupables, & ne fait point de choix quant à la punition des grands ou des petits ; car elle ne veut point de pretexte pour châtier, ny de preuve pour convaincre. Aussi

est-ce devant elle que les Puissants sont foibles, & mal armés, que les malins ne produisent aucuns faux témoins, que les nobles n'alleguent point d'alliance, que les innocents, craignent plus d'oppression, que les vertueux pretendent des recompenses, & devant qui finalement la difference des hommes ne se fait que par les Vertus, ou par les Vices. Cela doit faire trembler les personnes de condition, & les détourner pour jamais de la cruauté, principalement de celle qui se figure un charitable pretexte du bien public, pour conclurre la mort des innocens avec la satisfaction des Peuples.

FABLE LXXIII.

Du Renard, & du Buisson.

LE Renard se voulant sauver du danger qui le menaçoit, sauta sur un Buisson, qu'il prit à belles pates, avec tant de mal-heur, qu'il se les perça d'épines. Comme il se vit ainsi blessé, tout son recours fut aux plaintes. Perfide Buisson, dit-il, je m'étois retiré vers toy, pensant que tu m'aiderois; mais au lieu de le faire, tu as rendu mon mal pire qu'il n'étoit. Tu t'abuse, lui répondit le Buisson, car c'est toi-même à qui rien n'échappe, qui m'as voulu prendre pas les mêmes

ruses que tu pratiques envers les autres.

Discours sur la 73. Fable.

A Quoi pensois-tu, ô mal avisé Renard, de happer imprudemment avec tes ongles un buisson tout herissé d'épines ? ou plûtôt à quoy penses-tu maintenant de t'en plaindre ? Ne sçais-tu pas qu'en certaines choses il faut user d'une cõduite toute differente des autres, & n'avoir pas moins d'adresse que de jugement pour s'en démêler ? Aurions nous bonne grace nous-mêmes d'aborder un criminel & un innocent sans mettre quelque difference entre l'un & l'autre ? Ne seroit-ce pas une grande stupidité de frequẽter un méchant, ainsi qu'un homme de bien ? Certes, il s'en faut beaucoup que telles choses doivent être également faites, & de la même methode. Car en la frequentation des bons, nous devons avoir le cœur sur les lévres, la parole libre & nuë, les actions irreprochables, & les surpasser eux-mêmes, s'il est possible, en sincerité. Mais quant aux autres, nous ne sçaurions jamais être, ni trop couverts, ni trop retenus, parce qu'il est veritable, *Que le cœur du méchant veille incessamment pour nous surprendre*. D'ailleurs, nous devõs encore faire de la distinctiõ quant à nos pratiques, & vivre tout autrement avec les grands qu'avec les petits, étant bien certain que les hommes de haute cõdition aiment beaucoup le respect, & que l'on se trom-

pe de s'arrêter à leurs complimens. C'est donc leur plaire, que de leur déferer quelque chose au de-là du devoir, & de se feindre saisi de la crainte de leur presence. Quant à leurs affaires particulieres, je trouve que c'est une action de prudence, de ne s'y entre-mettre pas aisément, mais de se servir d'une honnête excuse, & de rejetter le refus sur son incapacité. Pour cela même je trouve qu'un ancien Philosophe eut fort bonne grace, lors que sollicité par le Roy Antigonus, de lui dire quelle chose il desiroit de lui; Tout ce qu'il te plaira, lui répondit-il, hormis ton secret. Par où il vouloit donner à entendre, que c'est une chose dangereuse d'être bien avant mêlé dans les intrigues d'un Prince : Ce que d'autres ont aussi exprimé par cette sentence; *Avec le Prince, comme avec le feu*; Voulant dire, que pour en ressentir raisonnablement les bien-faits, il n'en faut être ni trop proche, ni trop loin. Aussi est-il vrai que par l'éloignement, la lueur du bien que nous en esperons, se répand sur nous avec moins de force; comme au contraire nous courons fortune de nous brûler tout à fait si nous en sommes trop proches, & trop ardens à l'importuner.

FABLE LXXIV.

De l'Homme, & d'un Idole.



VN homme avoit en sa maison une Idole de bois, qu'il pria de lui faire quelque bien; Mais plus il la prioit, & plus il devenoit pauvre. Dequoy se dépitant, il prit une hache & la mit en pieces. Comme il vit alors qu'il en tomboit une grande quantité de pieces d'or, il les amassa, & s'adressant à l'Idole. Il est bon à voir, dit-il, qu'à ta malice est jointe une grande perfidie: car tant que je t'ay porté de l'honneur & du respect, je n'ay reçû aucun bien de toy; Comme au contraire, tu m'en as fait beaucoup quand je t'ay battuë.

Discours sur la 74. Fable.

CEtte Fable me met en l'esprit une opinion touchant les anciens ; à sçavoir, que les plus sages d'entr'eux n'ont crû la pluralité des Dieux que par feinte, afin de s'accommoder à la brutalité du Peuple. Car s'ils eussent veritablement tenu leur Jupiter & leur Mercure aussi puissans qu'on nous le fait accroire, comment se seroient-ils resolus de les traiter avec tant de mépris ? Comment plusieurs d'entr'eux auroient-ils bafoüé leurs Idoles ; médit des Divinités, & inventé mille choses contre leur gloire ? Comment Homere, ce grand Personnage, auroit-il accusé Jupiter de paillardise, d'envie, d'intemperance, de violemens, & d'une infinité d'actions honteuses & sales ? Comment les autres Poëtes, & mêmes les Historiens auroient ils remarqué l'un aprés l'autre les incontinences de leurs Dieux, témoignées par de ridicules déguisemens ? Et comment nôtre sage Esope auroit-il introduit en cette Fable un homme si peu respectueux envers son Dieu, que de le mettre en pieces, & de lui dire quantité d'injures, aprés l'avoir ainsi mal-traitté ; mais par l'Allegorie de nôtre Fable, il nous est enseigné, que les méchans font mieux leur profit par leur force, que par une bonne & franche acquisition. Ne voyons-nous pas tous les jours avec quelle privauté les richesses se communiquent aux plus mechans ? Ne voyons-nous pas mal-

tiplier en peu d'années l'heritage des hommes injustes, méme s'accroître jusques à une prodigieuse grandeur ? Combien y a-t il de Partisans qui se nourrissent du sang du Peuple ? Combien de Corsaires qui appellent de bonnes prises tout ce qui tombe sous leur puissance ? Combien de Gouverneurs, qui dans les plus hautes charges vendent lâchement leur Maître & leur Patrie ? Combien de Capitaines, qui rançonnent les villages, & enflent leur bourse aux dépens du pauvre Laboureur ? Mais la maniere de s'enrichir que pratiquent les gens de bien, est tout-à-fait differente de celle-là. Ils aspirent à un gain licite & moderé : on ne leur sçauroit reprocher ni fourbe, ni violence ; au contraire, ils se contentent d'un gain honnête, & le regardent avec un visage serein. Avec cela, ils ne se croyent pas riches, s'ils ne font part de leurs biens aux pauvres, aussi liberalement qu'ils les ont vertueusement acquis, aussi Dieu benît le travail de telles gens & leur envoye pendant leurs jours une joyeuse tranquillité, sans laquelle ils ne trouveroient aucunes richesses, ni agreables, ni avantageuses. Ils ne veulent rien exiger de la fortune avec importunité. Au contraire, il faut qu'elle les oblige de gré à gré, & même qu'elle les convie à recevoir ses bien-faits. Au reste, les Sages ne sont pas toûjours d'humeur d'acquerir des biens perissables ; leur ordinaire est de les mépriser bien fort, & de se tenir au dessus de cette basse occupation. Cela se verifie en la

personne d'Aristote & de Platon, qui passerent une grande partie de leur âge, sans vouloir devenir riches, & n'y consentirent qu'à la fin, lors qu'ils reconnurent leur esprit assez fortifié contre la corruption qu'apportent les biens du monde, quoy qu'il leur fût bien aisé de le faire plûtôt, vû l'estime particuliere que faisoient d'eux les plus grands Princes de leur siecle.

FABLE LXXV.

Du Pêcheur.



VN Pêcheur ayant pris sa flute & ses filets, s'approcha de la Mer, & s'assit sur une pierre pour faire sa pêche. Or auparavant il se mit à joüer de la flute, s'imaginant qu'il prendroit bien plus de poisson,

Mais comme il vid cela inutile, il jetta ſes rets dans la Mer, & en prit pluſieurs : Et d'autant qu'en les tirant de ſon filé, ils ne ceſſoient de ſauter ; Sottes Creatures, leur dit-il, vous n'avés pas voulu danſer tantôt, quand j'ay joüé de ma flûte, & maintenant vous ne faites que caprioler.

Diſcours ſur la 75. Fable.

LE ſujet de ce Pêcheur ne veut dire autre choſe, que toutes choſes ont bonne grace faites en leur ſaiſon, & qu'au contraire elles ſont déplaiſantes & importunes, quand on les tire de leur aſſiette naturelle, pour les transferer à d'autres uſages. La preuve de cela, eſt l'experience journaliere.

FABLE LXXVI.

Du Chat, & des Rats.

UN Chat que la vieilleſſe rendoit inhabile à la chaſſe, voyant que les Souris qui connoiſſoient ſon impuiſſance, lui faiſoient inſulte, & qu'on s'en plaignoit tous les

jours, dans la maison où il étoit ; ayant recours à la finesse, se cacha dans le lieu où l'on enfermoit la farine, où il prit sans peine autant de Rats & de Souris, qui se presenterent devant luy.

Discours sur la 76. Fable.

CETTE Allegorie enseigne qu'il ne faut pas tomber pour la seconde fois entre les mains des méchants, mais se defier d'eux, & interpreter toutes leurs actions à mal, quand méme elles seroient pleines d'une apparence de pieté. Car les méchants se couvrent d'une fausse aparence pour cacher leurs malices, & témoignent un feint repentir, pour ratraper dans leurs pieges ceux qu'ils y ont une fois tenus. Mais qui sera l'homme si ennemy de soy-même, que de se fier à leurs impostures, principalement aprés en avoir porté la peine.

FABLE LXXVI.

Du Laboureur, & de la Cigogne.



LE Laboureur tendit aux champs ses filets pour prendre des Grues & des Oyes sauvages, qui lui mangeoient tous les jours son bled. Il advint donc qu'il prit avec elles une Cigogne, qui se sentant attachée par le pied, pria le Laboureur de la laisser aller, luy remontrant qu'elle n'étoit ni Gruë ni Oye, mais bien Cigogne, & par consequent le plus debonnaire de tous les Oyseaux, qui avoit accoutumé de servir ses parens pieusement, sans les abandonner

jamais en leur vieillesse. Mais tant s'en falloit que le Laboureur fût touché de ces paroles, qu'au contraire s'étant mis à soûrire, je sçay tout cela, lui dit-il, & connois assez qui tu es; mais puisque te voila prise, avec ces autres Oyseaux, il faut que tu meures aussi avec eux.

Discours sur la 77. Fable.

IL appartient plûtôt aux Jurisconsultes, qu'aux Philosophes moraux de vuider cette question; à sçavoir; si ceux qui ont été en la compagnie des méchants, doivent porter la peine, comme eux du crime qu'ils ont commis. Je sçay que c'est une chose ordinairement pratiquée parmi les Juges, de les tenir pour coupables, & par consequent de les punir comme criminels. Mais quant aux Philosophes, ils ne vont pas si vite, & avant que de donner à un homme le nom de méchant, ils examinent s'il en a fait les actions, & s'il les a reduites en habitude. En cette consideration, ils trouvent que souvent les bons s'accompagnent des mauvais, bien qu'à la verité ils n'ayent aucune teinture de leur vice, ni aucune inclination à la prendre. En quoy toutesfois ils ne peuvent s'excuser de leur imprudence. Car s'ils

sont gens de probité,il faut de necessité conclurre, qu'il n'y a rien qui leur soit plus insupportable que la pratique des méchants, tant parce que les contraires ont tous accoûtumé de se fuïr naturellement, qu'à cause qu'ils se fortifient à cela pour une reflexion continuelle, & s'étudie à prendre le vice en horreur, avec des raisons que la bonne conscience leur inspire secrettement. S'ils ont donc si peu de plaisir en de semblables conversations,& s'ils voyent d'ailleurs combien elles sont nuisibles au commerce de leur vie, n'est ce pas à eux une imprudence extrême de se trouver en des compagnies honteuses, & tout-à-fait insupportables à leur humeur; ils peuvent répondre à cela, qu'ils y sont conviés par la frequente importunité des autres, qu'ils les viennent voir, les convient à dîner en leurs Maisons, leur écrivent à tous propos, les tyrannisent à force de compliments; & pour le dire en un mot, qu'ils ne leur laissent pas un seul moment de repos sans les entretenir; si bien que par une raison de civilité, plûtôt que de bienveillance, ils se trouvent obligés à leur permettre un libre accez dans leur frequentation. Mais mon amy, où as-tu appris qu'il faille acheter si cher la civilité, que de l'observer à la ruine même des autres vertus? Cette patience ne tient-elle pas de la bassesse? n'a-t-elle point quelque chose de servile? Y a-t-il des loix si rigoureuses dans la bien-seance, qu'elles nous obligent à voir

ſans ceſſe nos ennemis ? Puis qu'il n'en eſt point de pires que les Vicieux, que ne conſiderons-nous que ſi nous n'avons qu'un peu de vertu acquiſe, tant moins aurons-nous de reſiſtance contre leur malice ; Comme au contraire, ſi nous en avons beaucoup, la perte que nous ferons parmy eux en ſera plus grande, & plus contagieuſe à nôtre reputation.

FABLE LXXVIII.

Du Berger, & du Loup.



UN petit Berger faiſant paître ſes Brebis ſur une coline, s'étoit mocqué trois ou quatre fois des autres Bergers d'alentour, qu'il appelloit à ſon aide, en criant au Loup.

Mais quand ce fut tout de bon qu'il en implora le ſecours, ils le lui déniérent, le laiſſant crier tout à ſon aiſe : Tellement que ſa Brebis fut la proye du Loup.

Diſcours ſur la 78. Fable.

A Force de mentir ce petit Berger ſe rend indigne de foi, quand il crie tout de bon, & comme cela il perd une de ſes brebis ; ordinaire avanture de ceux qui mentent, auſquels on n'ajoûte point de creance, encore qu'ils diſent vray. Témoin ce Barbier dõt Plutarque raconte l'hiſtoire, qui étant tenu dans la ville d'Athenes pour un homme extrémement cauſeur & peu veritable, apprit par hazard ſur le port de Pirée d'un fugitif qui avoit abordé dans une chalouppe, que l'armée des Atheniens avoit été entierement défaite. Ce qu'il courut annoncer à la hâte dans la ville, avec auſſi peu de jugement, que s'il eût aporté la meilleure nouvelle du monde. Dequoy le menu peuple irrité ſur la croyance qu'il eût que ce n'étoit qu'un menſonge que cet indiſcret vouloit debiter à ſon ordinaire, on le ſaiſit auſſi-tôt, & le mena-t-on droit à la place publique, où ſur l'aparẽce qu'il avoit inventé une fourbe ſi pernicieuſe à l'Etat d'Athenes, il fut reſolu de l'executer à mort. Mais à même tems qu'il devoit perdre la vie, le bon-heur voulut pour lui qu'il vint un bruit ſur la place,

qui justifia son caquet, & détourna par même moyen & ses bourreaux & ses spectateurs. Car le peuple interessé pour sa perte particuliere, & generalemẽt pour le dõmage de tout l'Etat, se dissipa çà & là par les maisons, avec fraïeur. Quant au Barbier, il fut laissé plus de quatre heures attaché au poteau, sans que personne songeât à le délier, jusqu'à ce que sur le soir il survint quelqu'un qui en fit l'office, touché de la compassion qu'il en eut. Il se remarqua pour lors que la premiere parole que dit ce causeur, fut de s'enquerir si le Capitaine General n'avoit pas été tué sur la place, tant cette maudite demãgeaison de parler s'étoit emparée de son esprit. Cette Histoire est la veritable Allegorie de cette Fable, puisque par une experience assurée, elle prouve que c'est ôter entierement le credit à ses paroles, que d'en donner souvent de fausses. En quoi, il me semble que pour un vain plaisir de mẽtir, l'on perd une chose bien precieuse, à sçavoir la foy ; Action certes d'un très-mauvais ménage, & d'un imprudẽt, puis qu'il n'y a rien de si commode en tout le commerce de la vie, que de passer pour veritable, autant pour servir ses amis, que pour son interêt propre. De là vient aussi qu'Esope n'attribuë cette sottise qu'à un enfant, jugeãt indigne d'un homme de s'exercer à des mensonges nuisibles, & hors de saison. Que si cela est, combien y a-t-il d'enfans à la Cour, qui võt jusqu'aux cheveux gris, & qui toutefois font gloire de s'exercer à des niaiseries inutiles, & de berner l'un, de se mocquer de l'autre, & d'employer tout leur loisir à des

contes si peu profitables, de tout le fruit qu'ils en recueillent n'est autre chose que la perte de leur creance. Il faut donc s'étudier de tout son possible à dire la verité, puis qu'elle est le seul objet de l'entendement, & que c'est ôter beaucoup à une si noble faculté, que de la repaître de mensonges. L'on pourra m'objecter là-dessus, que je pêche moy-même imprudemment contre l'avis que je donne aux autres, en ce que je n'entretiens mon Lecteur que de pures Fables, & que je m'amuse à gloser dessus des choses imaginaires. Mais plût à Dieu que tous les mensonges du monde fussent aussi solides, & aussi utiles que ceux de ce livre. Ce n'est pas mentir que de dire qu'ils contiennent en eux un trésor de verité, & les plus nobles sujets de la Philosophie Morale. Que si j'étois aussi adroit à les commenter, qu'Esope le fut à les faire, je ne croirois pas qu'il y eût au monde un meilleur ouvrage que celui-ci. Car il n'est point d'avanture ni de rencontre en nos jours dont nous ne voyons icy le portrait, pour en profiter à nôtre besoin de quelque profession que nous puissions être.

FABLE

FABLE LXXIX.

De la Fourmy, & de la Colombe.

LA soif qu'avoit la Fourmy, la fit descendre dans une fontaine, où quand elle voulut boire, elle y tomba par malheur. Alors une Colombe perchée sur un arbre, qui panchoit sur l'eau, voyant la Fourmy en danger de mort, rompit avec son bec un rameau, qu'elle laissa cheoir dans la fontaine, & ainsi la Fourmy se preserva de danger. Un cauteleux Oyseleur dressoit-là ses rets pour prendre la simple Colombe; Ce qu'appercevant la Fourmy, elle le mordit au pied, de sorte que l'Oyseleur fut contraint de laisser aller ses rets. Cependant la Colombe effrayée du bruit, s'envola, & échapa du danger.

Discours sur la 79. Fable.

L'Allegorie de cette Fable nous avertit que les bêtes mêmes ne sont pas ingrates des bien-faits reçûs, & qu'il n'est point de bon office, qu'on puisse nommer perdu, soit qu'on en espere la reconnoissance sur terre, soit qu'on l'attende infaillible du Ciel.

FABLE XXC.

De la Mouche.



UNe Mouche tomba dans une marmite pleine de chair, & voyant que le broüet l'étouffoit; Voilà ce que c'est, dit-elle, à part soy; j'ay tant bû & tant mangé, & me suis si bien plongée dans le pot; que je meurs saoüle de potage.

Discours sur la 80. Fable.

JE compareray la Mouche de cette Fable aux hommes voluptueux qui se plongent si avant dans les delices, qu'ils y rencontrent leur fin avec celle de leurs insatiables desirs. Car il est bien mal aisé de s'accoûtumer à

une vie molle & faineante, de ne refuser rien à ses sens, & de vivre pour la seule satisfactiō de son corps, sans trouver sa fin avant l'âge. Quelqu'un de ces Voluptueux peut bien dire avec ce foible animal ; Voici j'ai tant bû, j'ai tant mangé, je me suis tant lavé que je meurs saoul de ce broüet. Mais tels Epicuriens, comme dit le Poëte Regnier après Juvenal, se peuvent bien lasser de leurs voluptés, & ne s'en souler jamais. Car en même-tems que la nature leur refuse la joüissance de leurs brutales délices, la coûtume leur en augmente le desir. De cette façon, semblables à Tantale, ils béent incessamment après la possession de leurs Maîtresses, & ne peuvent toutefois acomplir les actions qu'elles leur permettent, peine insupportable à ces miserables, qui par un effet de leur imagination blessée entretient dans le cœur un brasier ardent, & tout le demeurant de la personne se glace. Ainsi passa ses vieux jours le grand Tamberlan ; oublieux des belles actions qu'il avoit faites, & tellement perdu après ses infames desirs, qu'il découploit par troupes de jeunes gens de sa Cour, sur un tas de filles abandonnées pour repaître ses yeux de ce brutal spectacle ; au deffaut d'y prendre part. Comme les autres. O la belle & honorable fin d'un si grand homme ! O mort bien digne de la vie de Tamberlan ! Il ne pensoit qu'à prolonger cette derniere heure dans les débauches, au lieu que les Vertueux l'attendent impatiemment, parce qu'elle leur doit être une entrée à des fallacités

perdurables. Aussi n'ont-ils pas une vieillesse travaillée de remords, ni de convoitises debordées. Ils ne meurent point comme cette mouche ensevelie dans ce broüet, c'est-à-dire dans les voluptez charnelles. Leur fin, comme toute pure & celeste, ne tient rien des songes & des chimeres de cette vie. Ils ont les yeux élevés au Ciel, où s'adressent toutes leurs pensées. C'est là qu'ils aspirent seulement, comme à leur future patrie, se développant avec allegresse des fausses voluptés de la terre, où il n'y a que du dégoût & de la revolution.

FABLE XXCI.

Du Dieu Mercure, & d'un Charpentier.

UN Charpentier coupoit du bois près d'une riviere, consacrée au Dieu Mercure, quand il arriva par mégarde, que sa coignée tomba dedans. Alors bien affligé de cet accident, il s'assit sur le bord du fleuve, pour se consoler de cette perte. Durant ces choses, voilà que Mercure émû de pitié lui apparut, & s'enquit de la cause de sa plainte, qu'il n'eut pas plûtôt connuë, que lui montrant une

coignée d'or, il lui demanda si c'étoit la sienne : Le pauvre homme ayant répondu franchement que ce ne l'étoit pas, Mercure lui en apporta une d'argent, que ce bon homme confessa pareillement n'être pas à lui. A la fin le même Dieu lui en fit voir une emmanchée de bois, que le Charpentier reconnut pour celle qu'il avoit perduë. Alors Mercure jugeant de sa probité par une si libre déclaration, les lui donna toutes trois. Le Charpentier extrêmement aise d'une si bonne fortune s'en alla trouver ses compagnons, & leur raconta par le menu tout ce qui s'étoit passé. Ce recit fit prendre fantaisie à l'un d'entr'eux d'éprouver, s'il étoit possible, une pareille avanture. Il s'en alla donc pour cet effet près de la même riviere, & jetta de son bon gré sa coignée en l'eau, puis il s'assit sur le bord, & fit semblant de pleurer. Mercure accourut incontinent avec une coignée d'or, & connoissant l'hypocrisie de ce galant, lui demanda si c'étoit la sienne ; c'est elle-même, lui répondit l'imposteur. Mais ce Dieu le voulant punir de son impudence, &

de son mensonge, ne lui donna ni la coignée d'or, ni celle que cet Artificieux avoit tout exprès jettée dans la riviere.

Discours sur la 81. Fable.

PAr l'excessive douleur de ce Charpentier, il nous est enseigné, que c'est à faire à des esprits foibles & ravalés de s'afliger de la perte des choses temporelles, qui pour leur bassesse ne sont non plus à priser qu'un mauvais outil, ou qu'une vile coignée. Il ne les faut donc pas regretter, si l'on ne veut témoigner en cela d'être entaché d'un vice des Artisans, c'est-à-dire, d'avoir l'ame basse & interessée. Car en la possession des biens temporels, nous n'y trouvons que les avantages qui sont en une hache, à l'égard du Charpentier, puis qu'elle n'est autre chose qu'un outil pour en user, & que tous les biens du monde non plus ne sont considerables, que tant qu'ils servent à nôtre commodité; & sont les instrumens de nôtre aise. Etant pris comme cela, encore ne nous doivent ils point être si chers, que leur perte nous coûte une larme, ou la moindre preuve d'afliction. Premierement, à cause de la grande disproportion qu'il y a entre la dignité de nôtre être, & la bassesse des biens du monde; puis par la raison même de l'usage & de l'accommodement, qui nous les rendent aimables. Mais si l'on ne les aime

que pour cela, il s'ensuit qu'on ne les cherit pas tant que sa commodité propre, de qui l'on ne peut être qu'ennemy, quand on s'afflige pour une perte. D'où il faut conclurre que la même raison qui nous fait desirer les biens, nous oblige aussi à nous consoler, quand la mauvaise fortune nous les ôte. Mais passons à l'autre point, qui est le don de Mercure fait au Charpentier, pour la sincerité qu'il remarque en lui. Cela nous apprend que tôt ou tard la recompense suit la vertu, & que ce n'est jamais perdre le tems, de la pratiquer. Ce qui toutesfois ne semble pas toûjours vray dans le commerce du monde, puisque nous voyons une infinité de gens maltraités de la fortune, qui ne laissent pas d'avoir l'ame extrêmement bonne, & de vivre dans une parfaite observation des Loix. Mais qui sçauroit les contentemens de leur ame, la tranquillité de leur vie, la douceur de leur solitude, & les charmes qu'ils trouvent dans la paix de leur maison, celui-là ne diroit pas, que telles gens n'ont aucune recompense. Au contraire, il envieroit leur bonne fortune, & la jugeroit preferable à celle des Riches. Je veux neanmoins que tous les avantages de la terre leur manquent, est-ce à dire pour cela qu'il leur faille renoncer à ceux du Ciel ? A quel propos Esope, auroit-il introduit un Dieu pour la consolation de ce pauvre homme, si ce n'étoit à dessein de nous apprendre, que c'est en Dieu que les Vertueux ont à mettre leur espoir? que c'est de lui dont ils doivent tout pretendre, & bref, que

c'est loy qui ne les delaissera jamais, & qui au lieu d'un bien contemptible & frêle comme une coignée de bois, leur en donnera une d'or & d'argent; c'est-dire, que pour les biens corruptibles & vains, il leur en donnera d'éternels. Mais quant aux desseins des hypocrites, qui sous pretexte de probité n'aspirent qu'aux richesses & à l'interêt, nous ne devons point douter que Dieu ne se mocque de leur fausse apparence, & qu'il ne prenne soin de les châtier, au lieu de répandre sur eux ses benedictions. Que si nous les voyons bien avant dans les prosperités du monde; s'ils sont environnés d'une suite de gens serviles, & peu genereux; s'ils ébloüissent les hommes de l'éclat de leur obstination, il ne s'ensuit pas pour cela qu'on les doive croire heureux. Il faut attendre la fin avant que d'en juger; Car elle nous montre bien souvent que ces mêmes richesses qu'ils ont acquises injustement, & si fort aimées, les font hayr d'un chacun, & les immolent quelquefois à la vengeance publique.

FABLE XXCII.

D'un Enfant, & de sa Mere.

UN Enfant qui alloit à l'école, déroba un livre à son compag-

non, & le mit entre les mains de sa Mere, qui le prit volontiers sans le châtier. Une autrefois il en fit de même du manteau de son compagnon, qu'il prit pareillement, & le porta derechef à sa Mere, à qui ce larcin fut encore plus agréable que le premier. Cependant, comme il n'y avoit personne qui le châtiât, ce maudit vice s'augmentoit en lui, à mesure qu'il croissoit en âge. A la fin la chose alla si avant, qu'il tomba entre les mains de la Justice; On lui fit donc son procés, & sa déposition oüie, il fut condamné à la mort. Comme on le menoit au gibet, ayant pris garde à sa Mere, qui faisoit d'étranges plaintes en le suivant, il pria les officiers de la Justice, qu'il lui fût permis de lui dire un mot à l'oreille; ce qu'on lui accorda facilement. Voilà donc en même-tems, comme s'il eût voulu découvrir quelque secret à sa Mere, il approcha sa bouche de son oreille, qu'il lui arracha tout à coup à belles dents. Elle fit à l'instant un grand cry; pour l'extrême douleur

qu'elle seroit, ce qui fut cause, que ceux qui menoient le larron au supplice l'ayant voulu blâmer, non seulement de ses voleries; mais aussi de sa cruauté envers sa Mere, Messieurs, leur dit-il, ne vous étonnés point si j'ai arraché l'oreille à celle qui m'a mis au monde, puis qu'elle est cause que l'on m'en ôte aujourd'huy, car si elle m'eût bien châtié la premiere fois que je lui apportay le livre que j'avois dérobé à mon compagnon, cela m'eût donné de la crainte, & m'eût empêché de commettre aucun larcin à l'avenir: de maniere que je ne serois point mené maintenant à une mort si honteuse.

Discours sur la 82. Fable.

LA Mere d'un Lacedemonien auroit eu bonne grace de conniver au larcin de son enfant, puis qu'il étoit permis à ceux de cette nation de prendre le bien d'autruy, & qu'ils s'exerçoient à cela dés leur enfance. Car ils faisoient à l'envy à qui gagneroit le prix en ce dangereux métier que Promethée & Mercure ont les premiers

inventé, s'il faut croire à ce qu'en disent les Poëtes. Mais quant aux autres Republiques, elles punissoint à toute rigueur telle maniere de crimes, & ne souffroient point que personne s'enrichît par les voleries. Cela n'empêche pas toutefois, qu'il n'y ait encore aujourd'hui quantité de larrons, qui s'accommodent injustement de la dépoüille d'autruy, & qui prennent plus de formes que Promethée, pour voler avec impunité les Innocens, les Orphelins, & les Vefves. Comme tout le monde est plein de cette engeance maudite, il regorge aussi de larcins, & de choses illegitimement acquises. Quant aux gens de guerre & de marine, ile ne subsistent presque tous que par les pilleries. L'on en peut dire de même des hommes d'affaires, parmy lesquels je veux croire qu'il y en a plusieurs d'incorruptibles en leur profession : mais il faut aussi que l'on m'avouë qu'il ne s'en trouve que trop, qui se servent d'un specieux pretexte de Justice & de pieté, pour mieux autoriser leurs voleries & leurs usures. Bref, il est presque assuré, qu'aussi-tôt qu'un homme a fait un excessif amas de richesses, la mauvaise conscience y a plus eu de part que la bonne. Et toutesfois l'on ne punit souvent pour servir d'exemple, que les miserables, qui ont volé de petites sommes & qui trouveroient possible de la sûreté à leur crime, s'ils en avoient derobé de grandes, à cause de la déference que chacun rend aux richesses, & de la pitoyable corruption du siecle. Que s'il est question de venir à la source de ce mal, l'on

connoîtra que tels Voleurs, sur qui la Justice des hommes s'exerce, ne tombent d'ordinaire en cette disgrace, que pour n'avoir pas été bien repris en leur enfance, comme le remarque fort à propos nôtre sage Phrygien. Car si les Meres faisoient concevoir de bonne heure une horreur du Vice à leurs enfans, il est hors de doute qu'on ne les verroit jamais reduits à cette honteuse fin. Mais on leur laisse former insensiblement cette vicieuse habitude, dés leur plus tendre jeunesse, lorsqu'ils sont encore exempts de l'aprehension des Loix. Ce n'est donc pas merveille, si elle s'augmente peu à peu avec leur âge, & si elle se trouve presque invincible quand ils sont devenus grands, car c'est alors que l'horreur du suplice n'est pas assés forte contre leur méchante inclination, qui s'est presque tournée en la moitié de leur nature. Cependant, Dieu sçait avec quelle rage ils maudissent la negligence de leurs parens, qui de leur côté sentent leur peine insuportable en leur ame, & se repentent tout de bon, ou d'avoir donné l'être à ces miserables, ou de les voir dépourvûs de conduite & de bonne nourriture.

FABLE XXCIII.

D'un Homme qui avoit deux Femmes.



EN la belle saison du Printems, un certain homme élevé dans les delices, & qui n'étoit ni trop jeune, ni trop vieil, car les cheveux ne commençoient qu'à lui grisonner, épousa deux femmes, dont l'une étoit assés âgée, & l'autre assés jeune. Comme ils demeuroient tous ensemble dans une même maison, la Vieille voulant attirer son mary à l'aimer, lui arrachoit autant de che-

veux noirs quelle en rencontroit. Par même moyen la jeune, qui n'étoit pas moins soigneuse de son côté de ce qui la regardoit, lui tiroit aussi les blancs ; De sorte qu'à force de continuer, elles lui arracherent si bien le poil, qu'il en devint chauve, & fut mocqué de tout le monde.

Discours sur la 83. Fable.

ESope nous donne à entendre par cette Fable, qu'il avoit de l'aversion à la Polygame, c'est à-dire au Mariage de plusieurs femmes ensemble. Ce qui a été de tout tems en usage parmy les nations du Levant, par une liberté denaturée. Quant aux peuples qui ont fait une particuliere profession d'être vertueux, ils se sont tenus pour contens de la possession d'une seule femme legitime, & n'ont souffert tout au plus que le divorce, comme les Grecs & les Romains, chez qui toute sagesse humaine a rencontré le point de sa perfection. Mais le très-juste Christianisme, n'a seulement point permis de rompre avec sa femme, pour en épouser d'autre sa vie durant. Elle veut que ce lien demeure indissoluble jusqu'à la mort, & que ce soit parmy nous l'exemple de la vraye & durable ami-

tié. Ce qui est une des choses la mieux instituée dans nôtre Eglise, & pour la continence, & pour la vraye succession des heritages. Il nous est donc permis de faire élection d'une compagne qui prenne part à nos peines & à nos plaisirs, & qui par sa conversation divertisse les chagrins de nôtre vie. Mais il nous la faut choisir judicieusement, & avec les proportions convenables à nôtre condition. Car de se trouver bien avant sur le declin de son âge, & appeller auprès de soy une jeune creature qui dédaigne les rides & les cheveux gris, ce n'est pas asseurément le fait d'un homme bien avisé, puis qu'il est presque impossible qu'une telle femme ne se dégoûte & qu'elle ne se console de ses déplaisirs avec une plus agréable compagnie que celle de son mary. Et sans mentir, si les plus retenuës ont bien de la peine à demeurer fidelles aux maris bien faits à leur gré, quelle apparence y peut-il avoir qu'elles le soient à un vieil, dépourvû de vigueur & de toute consolation ? Mais prenons qu'elles ayent une vertu assez heroïque pour resister, de quelque façon qu'on le prenne, c'est toûjours épouser une crainte perpetuelle : c'est attacher au chevet de son lit un éternel reveille matin : c'est acheter des soucis, & chasser pour jamais hors de sa maison la Philosophie & la tranquillité de l'esprit. Quoy que nous ayons une parfaite asseurance de la chasteté d'une femme, les autres ne sont pas d'humeur à le croire. L'extrême inégalité des deux partis paroît

clairement aux yeux du monde ; mais ce que la femme à d'honneur & de fidelité, n'est pas tellement en son jour, qu'il ne s'y remarque de l'ombrage. Les beautés du corps éclatent bien, mais les vertus de son ame demeurent cachées. D'ailleurs, sa grande jeunesse opposée aux vieilles années de son Mary, entretient l'opinion de tout le monde, qui n'en peut avoir que de sinistres soupçons, à bien considerer la difference de leurs deux âges.

FABLE XXCIV.

D'un Laboureur, & de ses Enfans.



VN Laboureur avoit plusieurs enfans, qui ne pouvoient s'accorder ensemble, & ne tenoint

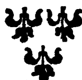
conte des remontrances de leur Pere. Ce qui fut cause qu'un jour qu'ils étoient en la maison, ce bon homme commanda qu'on lui apportât un faisceau de baguettes. Alors s'adressant à eux, il leur commanda qu'ils eussent à rompre le faisceau entier ; ce qu'ils essayerent de toute leur force, mais ils ne le purent faire. Il voulut donc qu'ils le déliassent, & que chacun prît sa part afin de la rompre ; ce qu'ils firent aisément. Leur ayant en même tems, imposé silence ; Mes chers enfans, leur dit-il, tant que vous serés ainsi unis de volontés & d'affections, vous ne pourrés être vaincus de vos ennemis ; comme au contraire, si vous fomentés entre vous des inimitiés & des divisions, quiconque entreprendra de vous perdre, le fera facilement.

Discours sur la 77. Fable.

CE qu'Esope a judicieusement inventé du Laboureur, nous l'avons déja dit en la personne du Roy de Scythie, nommé Si-

lurus, qui appella ses enfans à l'article de la mort,& leur fit faire la même experience. Cela nous aprend, que plus nos forces sont unies, moins elles sont faciles à vaincre, comme nous l'avõs prouvé par l'exemple des Etats & des Monarchies. Ce qui est tellemēt vray dans les actions morales, qu'il passe aussi jusques dans les Physiques: témoin ce fameux axiome des Philosophes naturels, *Que toute Vertu est plus forte quand elle est unie, que lors qu'elle est dispersée.* Ce qui se prouve assez par les Etats que la discorde a ruinés. Pour commencer donc par celui des Perses, n'est-il pas vrai que la ruine de ce grand Empire a pris naissance des desseins de Cyrus, avec son frere, & que les noises de la Reine Parisatis l'ont avancée? Les Grecs ne perdirent-ils point leur liberté par leurs divisions? Les Romains ne virent-ils pas l'état de leur Republique changé par les inimitiés de Cesar & de Pompée? L'Empire étant depuis rétably, ne s'exposerent-ils point à une infinité de maux, qui procederēt de leurs discordes particulieres; Témoin la revolte de Vindex contre Neron; témoin la guerre qu'Othon fit à Vitellius, & celle d'Auguste contre Antoine. La decadence de cet Empire vint du partage d'Orient & d'Occidēt. Ce fut par cette division d'interêt que les Gots cõmencerent à s'enorgueillir, & qu'ils s'enflerent au delà de leurs bornes sur les vieilles terres de l'Empire. Or les Gots mêmes se dissiperēt par leurs propres inimitiés, du tems de Genseric & de Gilimer, après lesquels ravagerent inhumai-

nement l'Europe & l'Afrique, les Sarrasins, que la ligue de Zegris contre les Abencerraces chassa de Grenade, & de toutes les Espagnes; que la revolte des Xerifs, incommoda dans la Mauritanie, que les partialités chasserent de la Palestine, & de l'Asie mineure. Quant à leurs Successeurs, qui furent les Othomans, ils prirent pied dans l'Europe par les divisions d'Andronic avec son Fils, & n'envahirent toute la Grece, la Sclavonie, la Moldavie, la Valachie, & la Peloponese, qu'à la faveur des seditions, & des rancunes de leurs Princes. Que s'il faut passer à nôtre âge & à nos contrées, ô que de dangers a couru la France, au tems de la derniere ligue: & combien de mal lui a donné le parti des Factieux, & des Ennemis de leur patrie! Certes, il est hors de doute que sans les invincibles Armes de nôtre Roy, & sans son extraordinaire bon-heur, elle seroit souvent à la veille de se déchirer.



FABLE XXCV.

De la Nourrice, & du Loup.

VNe Nourrice voyant pleurer son enfant le menaça de le faire manger au Loup, s'il ne s'appaisoit. Elle eut à peine proferé ces mots, que le Loup qui les oüit, esperant trouver quelque butin, s'approcha de la porte du logis, mais il fut contraint de s'en retourner au bois à jeun, parce qu'à la fin l'enfant s'endormit. La Louve le voyant donc de retour, lui demanda où étoit la proye. Il n'y en a point, répondit le Loup extrémement triste, car la Nourrice qui promettoit de me livrer son enfant s'il pleuroit, ne m'a donné que des paroles, & m'a trompé.

Discours sur la 85. Fable.

IL semble qu'Esope ait voulu dire par cette Fable, qu'il ne faut point se fier aux paroles d'une femme. Ce qui peut bien être vray, s'il en faut croire divers Autheurs, & particulierement les Poëtes. Les uns la comparent à la Mer, à cause de son humeur variable ; les

autres, aux vents & aux orages. Pour cela même ils lui donnent la Lune pour modele, & veulent qu'elle en tienne plus que d'aucun Astre. Or soit qu'ils ne la croyent capable, ni de verité, ni de resolution, tant y a qu'ils en parlent ainsi, ou par caprice, ou pour en avoir été mal-traités. Mais parmy ceux qui font métier de se plaindre de leur humeur, il n'y en a point en la bouche de qui ces injures soient plus ordinaires, qu'en celle des Amans. Ce sont eux, qui les premiers ont osé murmurer contre ce qu'ils adorent, & qui ont lâché la bride à je ne sçay quelle colere mêlée de tristesse & d'amour ensemble. De là vient premierement le blâme universel, qu'on leur donne d'être infideles, & coupables d'inconstance : & l'on a tenu plusieurs discours contre elles, & que l'on tient encore aujourd'huy, sur le débris de leur affection, ou sur la dureté de leur resistance. Ainsi se pouvoit-on plaindre d'une Laïs, d'une Lamie, d'une Flore, & d'une infinité d'autres, qui faisoient métier d'engloutir les possessions de leurs Amans, & de les abandonner, quand un plus riche ou plus beau se presentoit. Anacreon, Horace, & Martial, ne sont remplis que de ces reproches? Et Ovide même en ses amours, écrit souvent contre la legereté de ses Maîtresses. Mais ayant dessein de parler d'elles en Philosophe, & non pas en Poëte, ni en homme enflammé d'amour & de colere, je diray seulement que supposé qu'en tout le genre humain l'Ame soit égale, & que neanmoins

moins elle produise ses effets differemment, selon les corps où elle est infuse, & les organes qu'elle y rencontre, il arrive presque toûjours que l'homme surpasse la femme, & en grandeur de courage, & en force de jugement. Cela procede en partie de ce que son cerveau est plus propre à raisonner, comme son sang est plus actif, plus mâle, & plus vigoureux. Bref, c'est l'accomplissement de la Nature humaine que le mâle, au lieu que la femme lui doit ceder, soit quant aux conditions de l'esprit, ou pour la force du corps. Ce qui n'est pas seulement ordinaire en nôtre espece, mais en celle de tous les animaux. La raison en est fondée sur ce que le temperament des femmes, comme étant créé pour recevoir, ne contient pas tant de vigueur ni d'activité, au contraire il est detrempé de beaucoup d'humide, & par consequent plus mol que la constitution de l'homme. Je ne veux pas toutefois conclurre cela si generalement, que je n'en excepte plusieurs de leur sexe, qui surpassent de bien loin les hommes mediocres, & égalent quelquefois ceux qu'on estime les plus illustres, non pas seulement en esprit & en sçavoir, mais encore en ce qui regarde la force du cœur, & le genereux mépris de la mort. Témoin une Timoclée, une Judith, une Zenobie, une Cleopatre, mais en matiere de constance & de fermeté, elles sont beaucoup inferieures aux hommes. Cependant, que ce n'est pas être avisé d'ajoûter foy aux paroles d'une femme, si on ne la connoît bien, ce qui me semble très-difficile.

FABLE XXCVI.

De la Tortuë, & de l'Aigle.

LA Tortuë ennuyée de ramper sur terre, commença de promettre monts & merveilles à quiconque la voudroit porter au Ciel. L'Aigle l'y éleva, & lui demanda recompense. Mais voyant qu'elle n'avoit point dequoi payer, elle lui enfonça ses serres si avant, que la miserable en mourut; Et ainsi elle laissa la vie auprés des Astres, qu'elle avoit si fort desiré de voir.

Discours sur la 86. Fable.

CEtte ambition extravagante de la Tortuë, nous apprend à ne vouloir pas outre-passer de beaucoup nôtre condition, si nous ne sommes en même-tems resolus à une honteuse chute. L'exemple & la raison sont en cela joints ensemble. Car les hommes peuvent déchoir de leur fortune, ou par leur propre faute, ou par l'envie, & la malignité d'autruy, ou par le seul mal-heur de leur vie. Or toutes ces trois raisons s'accommodent à la ruine des nouveaux Elevés. Premieremunt, ils y peuvent contribuer par leur propre faute, vû le peu d'experience qu'ils ont de la grandeur, à

cause que leur nourriture a été prise au milieu de la bassesse. Pour ce qui est de l'envie, il faut qu'ils l'essuyent tout à fait, & qu'ils endurent des choses, qui sont, à n'en point mentir, facheuses à supporter. Dequoy sont cause en partie les animosités qu'ils suscitent à l'encontre d'eux, étant bien plus ordinaire aux hommes de murmurer contre ceux qui changent de condition, que contre les autres, d'autant que c'est un effet moins commun, & qu'ayant eu plus d'égaux en leur premiere bassesse, ils ont par consequent plus d'Envieux, puis que selon Aristote, l'envie est contre les semblables. Il y a encore une seconde raison, pour laquelle les petits, nouvellement apellés à la grandeur, se font plus haïr que les autres, à qui elle eschet par droit de naissance. C'est qu'au commencement de leur prosperité ils sont tellement ébloüis de cet état, qu'ils s'y comportent avec insolence, & ne croyent pas faire bien à propos les grands Seigneurs, s'ils ne méprisent apparemment leurs Inferieurs. Ce qui donne tant de creve-cœur à ceux qui étoient n'aguere leurs égaux, qu'ils se destinent pour jamais à leur rendre de mauvais offices, & se réjoüissent de leur rechute comme s'il leur étoit arrivé quelque faveur extraordinaire. Voilà comme quoy les personnes, qui d'une basse condition parviennent à une haute fortune, son fort sujetes à tomber, ou par leur faute, ou par les embûches de leurs Envieux. Quant à la troisiéme cause de leur achoppement, elle leur est

sans

sans comparaison, beaucoup plus commune qu'aux hommes de condition, vû qu'il est presque assuré qu'après un bonheur extrême, il arrive une disgrace infaillible. Aussi est-ce pour cela que l'on appelle fort à propos telle espece de calamité, un revers de medaille. comme s'il étoit aussi necessaire à toute prosperité d'être sujette au changement, comme à une medaille d'avoir son revers, au lieu qu'une personne qui est éminente en qualité, n'en a pas l'obligation à la fortune, mais à sa naissance, & qu'ainsi elle n'en doit point craindre la chute avec tant de raison. Cela suffira donc pour prouver que le changement de condition est plein d'un peril extraordinaire, & par consequent qu'il ne faut pas être si ardent à s'élever au delà de sa naissance, de peur que tombant de trop haut, on ne s'écrase comme la Tortuë, joint qu'il arrive souvent, que les Grands qui nous ont avancés, deviennent eux-mêmes nos persecuteurs. Car soit que nous soyons coupables, ou qu'ils ayent conçu quelque fausse opinion de nous, tant y a qu'ils se plaisent quelquefois à détruire leur propre ouvrage.

FABLE XXCVII.

De deux Ecrevices.

L'Ecrevice ayant voulu remontrer à sa fille, qu'elle n'allât point à

reculons ; Ma mere, lui répondit-elle, montre-moy le chemin, & je te suivray.

Discours sur la 87. Fable.

COmment peuvent esperer les peres de corriger utilement leurs Enfans d'un peché où ils sont eux mêmes sujets ? Quelle apparence y a-t-il qu'ils leur fassent prendre le bon chemin, s'ils ne les y mettent par leur exemple ? N'est-ce pas une espece de brutalité, ou de folie, de croire que leurs conseils seront autorisez par la jeunesse, pendant qu'elle leur verra faire autrement, & qu'ils fuiront la pratique de leurs remontrances, comme si c'étoit quelque mortelle action ? Certes, il n'y a rien de si éloquent que le bon exemple. Les belles paroles de Ciceron, les subtils passages de Seneque, les hautes conceptions de Platon, la grace majestueuse de Plutarque ; & pour le dire en un mot, toutes les persuasions des Anciens & des Modernes ne sont pas si capables de toucher un cœur envenimé, que l'objet d'une vie vertueuse. Les raisons theoriques cedent en force aux experimentales : l'on ne sçauroit donner tant de foy aux paroles, qu'à la chose même. La presece d'un homme de bien a je ne sçai quelle force sur les volontés, qui ne leur permet pas de se dégager aisément de ses conseils, & fait passer des charmes inévitables, jusqu'au profond de l'ame de ceux qui l'écoutent. Ce n'est pas servir

de guide que de parler tant seulement ; il faut prendre par la main celui qu'on veut adresser & le conduire, en marchant devant dans le chemin de la probité. Car il est si pénible en ses commencemens, qu'un homme tout seul en peut être diverti facilement. Que si toutes ces verités se rencontrent en la personne des Amis qui essayent à nous exhorter ; à plus forte raison se trouveront-elles en la remontrance d'un Pere à son Fils. Car comme l'intention de la Nature est que le semblable produise son semblable; aussi a-t-elle imprimé certains desirs d'imitation du fils envers le Pere ; qui le rend docile & susceptible de tout ce qu'il lui voit faire. Ce que nous font remarquer visiblement les paroles mêmes, l'accent, les reparties & les actions exterieures de la personne, d'où il est aisé d'inferer que les mœurs ont aussi de la ressemblance. Cela étant, & le Pere & la Mere sont doublement coupables, quand ils donnent un mauvais exemple à leurs Enfans, parce qu'ils jettent alors les fondemens de leur future ruine & pervertissent leur innocence en leurs plus tendres années, ce qui est une chose du tout barbare & dénaturée.

FABLE XXCVIII.

De l'Ane vêtu de la peau d'un Lion.

L'Ane étant égaré dans une forêt, y rencontra fortuitement la peau d'un Lion. Il s'en revêtit à l'heure même, puis s'en retourna à sa pâture ordinaire donnant l'alarme à toutes les autres bêtes, qui s'enfuyoient loin de lui. Cependant, le Maître qui l'avoit perdu; le cherchoit de tous côtés,& fut bien étonné de voir qu'ainsi deguisé qu'il étoit, il accourut droit à lui, & même qu'il se mît à braire, voulant possible imiter le rugissement du Lion. Alors le prenant par les oreilles, qu'il n'avoit point cachées; Ane mon ami, lui dit-il, trompe, si tu peux, qui bon te semblera, pour moi je te connois trop bien pour être deceu.

Discours sur la 88. Fable.

EN vain pour être paré de la glorieuse dépouille du Lion, tu penses épovanter les autres bêtes, ô stupide animal d'Arcadie: ta

feinte n'est pas assez adroite ; tes longues oreilles te trahissent,& cette affreuse peau qui te couvre,ne peut aucunement te faire perdre ta lâcheté naturelle.Il en prend de même qu'à toi à tous ces presomptueux, qui entreprennent de se déguiser,& de passer pour plus éminens en fortune & en Vertu,qu'ils ne sont effectivement. C'est ainsi que parmy les nouveaux Docteurs il s'en trouve plusieurs qui se targuent à tort d'un bonet & d'une robe dans une chaire , & renforcent inutilement le ton de leur voix,pour paroître plus éloquens devant ceux qui les écoutent ; Mais s'il n'y a quelque chose en eux plus considerable que leur belle montre , & si le sçavoir ne répond à l'aparence, les pauvres gens s'abusent bien fort:quelques sçavans qu'ils se fassent , il est aisé de connoître qu'il y a du vuide dans leur tête. Les Fanfarons tout de même , ont beau porter leurs longues epées , faire des Rodomonts dans les ruës , morguer les uns & les autres , alonger leurs pas , & affermir leur contenance , s'ils n'ont autant de cœur que de mine ils ne tiennent rien. On les découvre aussi-tôt , & il n'est point d'homme de courage qui n'ait pitié de leur valeur prétenduë. Les pauvres qui font les riches , les roturiers qui se disent nobles , & les insolens qui veulent passer pour discrets,courent la même fortune que ceux-ci : leur artifice peut quelquefois surprendre l'esprit : mais il est impossible qu'on ne les découvre bien tôt aprés. Le seul Hypocrite, qui cache la malice & l'impieté sous le voile d'une fausse de-

votion, est capable de tenir les personnes plus long-tems abusées à cause que l'exercice de la Vertu n'est pas sujet à la censure des hommes, mais à celle de Dieu. Son épreuve se fait au Ciel, & non pas en terre. Nous ne pouvons point juger s'il reçoit des consolations interieures, ou s'il a de grands ressentimens de charité; car c'est un ouvrage du cœur & non des actions. Toutesfois il arrive par la permission de Dieu, que l'on découvre à la fin de telles impostures. Cela s'est remarqué manifestement en la vie de Jeanne de la Croix, qui tint l'Espagne comme enchantée durant une longue suite d'années; jusques-là que l'Empereur Charles V, lui communiquoit ses plus importantes entreprises, & les recommandoit aux prieres de celle qu'il jugoit Sainte, & qui étoit en effet une pechetesse très-infame. La même chose arriva, mais plus effroyablement, en la personne de ce fameux Docteur, que toute l'Université de Paris reputoit pour saint personnage, & qui toutefois, Dieu le permettant ainsi, se leva du cercueil par trois fois, pour publier sa condamnalion, & désabuser lui même les hommes de l'opinion qu'ils avoient de sa sainteté.

FABLE XXCIX.

De la Grenoüille, & du Renard.

LA Grenoüille sortie de son Marécage, s'en alla dans la forêt, où devant les bêtes sauvages, elle voulut faire profession de Medecine, se vantant qu'Hippocrate & Galien n'en sçavoient pas davantage qu'elle. Les autres bêtes la crurent d'abord, horsmis le Renard, qui se mocquant d'elle; comment se peut-il faire, dit-il, que cette Vilaine qui a la bouche si pâle & livide, sçache des remedes aux maladies? si cela est, pourquoy ne se guérit-elle pas? En effet, ce trait de raillerie que lui donna le Renard, ne fut pas mauvais; car la Grenoüille a les lévres de couleur bleuë, & toutes flétries.

Discours sur la 89. Fable.

CEtte Fable ressemble à la precedente, en l'explication de son sens moral. Car la Grenoüille y est mocquée par le Renard, de ce qu'elle s'attribuë une gloire qui ne lui

est aucunement dûë, & veut passer parmi les autres bêtes pour tres-sçavante en Medecine. Elle est raillée par les reponses du Renard, qui lui conseille de se guerir elle-même de la difformité de ses lévres pâles & livides. Sur quoi je veux dire qu'encore que toute sorte de feinte soit odieuse, quand on se veut faire croire plus excellent que l'on n'est, celle-là toutefois semble l'être davantage, par qui l'on ne peut couvrir un défaut visible, contre la proprieté même où l'on affecte de reüssir. Par exemple; l'on pourroit blâmer à bon droit ceux qui feroient semblant d'avoir la taille belle, & qui neanmoins l'auroient presque toute gâtée, ou ceux qui se picqueroient d'être bien à cheval, & qui n'auroient pas seulement l'assiette ferme, ou ceux qui s'attribueroient le don de bien dire, & qui cependant auroient une extrême difficulté à trouver les paroles. C'est de telles gens que la Cour est tellement pleine aujourd'hui, qu'on ne voit autre chose dans les compagnies: jusques-là même que les plus honnêtes hommes encourent ce blâme, & n'en sont non plus exempts que les autres. Car ils s'étudient à persuader qu'ils ont une bonne qualité, quoi qu'en effet ils se trouvent dans le contraire défaut; & que d'ailleurs ils ne manquent pas d'excellentes conditions pour se rendre signalés. Ce qui ne peut proceder que d'une trop ardente inclination à la gloire, qu'ils ne croyent pas avoir acquise suffisamment, s'ils ne la possedent universelle. Etant

donc assurés de la meriter par les autres qualités de leur personne, ils la prétendent injustement par celle-ci, & couvrent leur foiblesse d'une feinte, afin de se rendre de tout point considerables. Mais tant s'en faut qu'ils arrivent au but où ils aspirent, qu'au contraire ils perdent la gloire qui leur est duë & ternissent le reste de leurs bonnes qualités par cette presomption extravagante. Il vaut donc bien mieux avoir des affections plus moderées, & ne corrompre pas son estime propre, pour la desirer plus grande. Car ce que plusieurs apellent gloire, n'est pas une chose si precieuse, ni si exquise, qu'on doive dire un mensonge pour l'acquerir. C'est donner trop de prise à une vanité, que de jouer un faux personnage pour elle : C'est tout ce que les vertueux feroient pour la possession d'un bien plus solide, & plus convenable à leur humeur. Aussi, sans mentir, cette ardente soif que nous avons des loüanges, s'augmente à mesure qu'on nous les donne; D'ailleurs ce qu'il y a de pire, c'est que pour les acquerir, le déguisement de nôtre personne nous coute des complaisances & des contraintes dignes de pitié.

FABLE XC.

De deux Chiens.

Il y eut jadis un Chien si accoûtumé à mordre tous ceux qu'il rencon-

troit, que son Maître fut contraint de lui attacher un bâton au col, afin que chacun s'en donnât de garde. Lui cependant s'alla imaginer que ce bâton lui étoit comme une marque d'honneur, & une recompense deuë à sa vertu. Ce qui fit que par une excés de vanité, il commença à mépriser ses compagnons. Mais parmy eux il y en eut un, que son âge & sa gravité rendoient venerable, qui pour lui faire rabattre de son orgueil; Mon amy, lui dit-il, ne croy point que ce bâton soit honorable pour toy: prens-le donc plûtôt pour une marque de ton infamie.

Discours sur la 90. Fable.

SOuvent on attribuë à gloire ce qui est blâmable de soi, comme la quantité des duels, ou la corruption des filles & des femmes, ou ce qui est indifferent, comme les charges & les richesses. Car les hommes, au lieu de ne s'apliquer qu'à la juste loüange qui est dûë à l'action de mediocrité, parce que la Vertu ne consiste qu'en elle seule, ont outre passé le point du milieu, & sont venus à joüer l'extrême, non pas ce qui demeure au deçà de la mediocrité, mais cet autre qui

s'étend au delà de ses limites. Ce défaut procede du seul dereglement de nôtre desir ; qui se porte toûjours au trop, & condamne absolument le trop peu. C'est pour cela même que nous avons accoûtumé de dire du bien, non seulement du Vaillant, mais aussi du Prodigue, au lieu que nous dédaignons l'Avaricieux & le Poltron. Ainsi loüons-nous dans les compagnies un homme de belle humeur, facetieux & bouffon, ne jugeant pas au contraire qu'il faille souffrir un Melācolique, ou un Etourdy. De là s'est ensuivy que les premiers Sages ayant condamné ce qui leur sembloit mauvais, & tout d'un commun accord approuvé le bien, c'est à-dire la mediocrité, nous les avons outre-passés à force de les vouloir imiter. Car nous avons fait consister la loüange en l'excez, & non pas en la justesse, appellant loüable ce qui ne l'est pas, & qui tient beaucoup moins de la vertu que du vice. Conformément à cela, les premiers Instituteurs de la Noblesse Françoise étoiēt bien de l'opinion d'Aristote & des Romains, quand ils mettoient la vraye vaillance à se hazarder à tous les perils où nôtre profession nous appelle : mais ils croyoient que ces dangers étoient seulement reglés par le commandement du Prince & du General d'Armée, & qu'il ne falloit hazarder sa vie qu'à la guerre, pour la défēse de sa Patrie, & pour le service de son Roy. Or par succeslino de tems ; les querelles venant à naître dans les Armées, a cause du commandement, & du desir de la loüange, ont mis le haut point d'honneur à ses

decider publiquement. Mais les Gentils-hommes s'imaginerent depuis qu'il y avoit plus d'honneur à gagner pour eux, s'ils introduisoient la coûtume de combattre au déçû de tout le monde, & de n'avoir que des arbres & des rochers pour témoins de leur action : soit que la vaillance leur semblât trop aisée, quand elle avoit des spectateurs, ou qu'ils voulussent aggrandir le peril par la transgression de la Loy, qui les rendoit sujets au supplice. Or comme en l'ancienne décision des inimitiés, on ne faisoit des duels que pour des causes tres-justes, à sçavois pour l'honneur d'une Femme, d'une Maîtresse, d'un Pere, d'une Sœur, d'un Fils, & pour le sien propre. Ainsi en ce nouvel établissement de Combats, qui se font aujourd'hui sur le pré au déçu d'un chacun, l'on a pris indifferemment toute sorte de sujets, justes & injustes, petits & grands, considerables & frivoles. Tout cela est passé même en Loy, & l'on a voulu rendre toutes ces disputes également mortelles ; Et quiconque a plus fait de duels sur une mine, & sur un demy mot, c'est celui-là qui encherit sur la vaillance, & à qui l'on donne de hautes loüanges, bien que toutesfois elles ne soient ni justes ni legitimes.

FABLE XCI.

Du Chameau.

LE Chameau fâché de sa condition, se plaignoit de ce que le Taureau avoit des cornes pour armes; au lieu que lui n'en avoit aucunes, pour se défendre de ses Ennemis. Il pria donc Jupiter de lui en donner; mais lui se mit à rire de sa folie, & même lui accourcit les oreilles, après s'être mocqué de sa requête incivile.

Discours sur la 91. Fable.

L'ALLEGORIE de cette Fable nous montre que l'excessive ambition d'avoir ou d'entreprendre, ne déchoit pas seulement de ce qu'elle desire, mais qu'elle dissipe d'ordinaire ce qui est acquis, Cette verité est assez prouvée par l'exemple de tous les Conquerants, qui ont été dépoüillés, ou de leurs Royaumes, ou de la vie, pour n'avoir pas voulu mettre des bornes à leur convoitise, & qui pour tout demander ont tout perdu. C'est pourquoy je me contenteray d'alleguer ici pour tout exem-

ples celui de Cesar Borgia, qui mourut miserablement au milieu de ses hauts desseins, pour ne s'être pas contenté de la Duché du Valentinois, & pour avoir été embrasé du desir de la possession entiere de l'Italie, prenant ce mot pour devise, *ou Cesar, ou rien.*

FABLE XCII.

Des deux Amis, & de l'Ours.



DEux amis rencontrerent un Ours en leur chemin, comme ils voyageoient ensemble. L'un monta promptement sur un arbre, pour éviter le danger, & l'autre se jetta par terre, parce qu'il se vid sans esperance de se pouvoir sauver à la fuite. L'Ours ne manqua point de s'en approcher in-

continent, & de le flairer tantôt au nés, tantôt à la bouche. Mais d'autant qu'il s'empêcha le plus qu'il pût de respirer, & de se mouvoir, cet animal qui ne touche point aux charognes, s'imaginant que c'en étoit une, le quitta là, sans lui faire mal. Aprés qu'il s'en fut allé, & que celui qui étoit monté sur l'arbre, en fut descendu, il voulut railler son compagnon, & s'enquit de ce que l'Ours lui avoit dit à l'oreille : Mais ce pauvre homme ayant un juste sujet de le tancer; il m'a conseillé, lui répondit-il, de ne me mettre jamais en chemin avec un tel ami.

Discours sur la 92. Fable.

LE peril & l'adversité sont les deux pierres de touche où s'éprouvent les veritables amis. Il s'en trouve assez qui se rendent nos familiers, qui nous flattent, qui nous accostent, & qui nous offrent leurs services, tant qu'ils nous voyent en prosperité. Mais quand la fortune nous a tourné le dos, ils nous le tournent aussi, & nous desavouent indignement. Alors, comme si ce leur étoit une honte de nous avoir connus, ils font les premiers à nous reprocher nôtre misere, pour

pallier en quelque façon leur legereté. Ce siecle fourmille beaucoup plus en exemples que les précedens, & la Cour plus que tous les autres lieux du monde. Sur quoi il seroit à propos de se priver de la compagnie des hômes, de peur d'y rencontrer de la perfidie. Car il est presque necessaire que ceux qui nous hantent, usent avec nous de fourberie, veu la corruption. C'est pourquoi Esope feint que l'Ours dit à l'oreille du voyageur, ne t'accompagne plus d'nn tel ami. Toutesfois s'il y a eu de vrais amis, comme un Pilade, un Damon, un Piritus, à present ils sont rares. Or pour venir à nôtre moralité, Esope nous rapporte ici l'exemple d'un homme, qui abandonne son Ami dans le peril de la mort, ce qui doit être plûtôt imputé à peur, qu'à perfidie. Cet exemple ne me semble donc pas être la vraye peinture de ce que les hommes ont accoûtumé de pratiquer en nos jours. Car nous voyons assés de gens qui s'exposent au danger pour nôtre consideration, jusques à mettre l'épée à la main pour nôtre défense ; En cela plus interessés pour éviter l'infamie, & acquerir de la loüange, qu'ils ne nous sont veritablement Amis. Mais que lors qu'on est persecuté d'un Grand, ou affligé de maladie, ou accablé de misere, confiné dans une prison, ou entre les mains des Sergens, on éprouve des fidelles & durables amitiés ; c'est, à mon avis, une chose qui arrive rarement, & qui ne se trouve que parmi les hommes extraordi-

naires. Ces marques neanmoins, sont celles d'une parfaite Vertu, & d'une affection inviolable.

Car comme le bon or s'éprouve dans la flâme.
Ainsi fait dans les maux la foy d'une belle ame.

Il est donc necessaire d'accompagner dans la misere celuy de qui l'on se dit être Amy, ou de confesser librement que l'on ne l'est pas. Car la vraye amitié étant fondée sur la Vertu, comme dit le Prince des Philosophes moraux, & la Vertu étant élevée au dessus des afflictions, il faut de necessité que le bon Amy les méprise pour l'interest de celuy qu'il aime.



FABLE XCIII.

De deux Pots flottans sur l'eau.



DEux pots, dont l'un étoit de terre, & l'autre de fer, furent laissés fortuitement sur le bord d'une riviere, & emportés par la violence de l'eau. Le pot de terre apprehendant pour lors d'être cassé ; N'aye peur, lui dit l'autre, je sçauray bien empêcher que cela ne nous arrive. Voilà qui est bien, répondit le pot de terre, mais si je viens à me briser contre toy, ou par l'impetuosité de l'eau, ou autrement, cela ne se pourra faire qu'il n'y aille toûjours du mien ; voilà pourquoy il vaut mieux

que je mette ma ſeureté à me ſeparer d'avec toy.

Diſcours ſur la 93. Fable.

PAr cette Fable il nous eſt enſeigné de ne nous accoſter guere des perſonnes plus puiſſantes que nous, veu le dommage qui nous en peut arriver, en cas que l'amitié vienne à ſe rompre. Or quand même elle ne ſe diſſoudroit pas, c'eſt une choſe en tout tems dangereuſe de ſe vouloir égaler à ceux qui ſon élevés par deſſus nous en pouvoir & en condition. De cette eſpece de vanité, il s'enſuit que nous en devenons plus orgueilleux qu'il ne faut : De ſorte que la fin de telles pratiques retombe toûjours à nôtre perte, & bien ſouvent à nôtre confuſion. C'eſt pourquoy Ciceron dit, que les égaux s'aſſemblent facilement & heureuſement avec leurs pareils ; Et Ariſtote, qu'il n'eſt point de plus ſolide amitié parmy les hommes, que celle qui s'établit entre les ſẽblablis. Mais je veux que ce ſoit une amitié dependante, où l'un des petits tienne quelque maniere de prerogative, ou de ſuperiorité ſur l'autre, comme celle du Souverain envers ſon Favory, du pere & du fils, du Seigneur & du ſujet, il faudra neanmoins qu'elle les ſemble égaler par le point où ils s'entr'aiment. Par exemple, le Prince abaiſſe & diminuë ſa haute condition, & augmente en quelque façon celle

du Favori, quand il est question de lui communiquer un secret, encore telle espece de bienveillance est presque toûjours sujette à une fin dangereuse, si le Favori ne se gouverne avec beaucoup de prudence; ce qui ne procede que de l'extrême inégalité des deux Amis : & par consequent, il faut necessairement qu'il y ait de la proportion, entre l'un & l'autre.

FABLE XCIV.

Du Taureau, & du Bouc.

LE Taureau poursuivi par le Lion, cherchoit à se cacher en quelque lieu, quand se trouvant prés d'une caverne, où il voulut entrer, le Bouc s'en vint au devant de lui, & le reçut à grands coups de cornes. Cette insolence irrita fort le Taureau, qui s'étant mis à mugir de déplaisir qu'il en eut; je voy bien pourquoi, lui dit il, tu me fais un si rude accueil, c'est à cause que je suis en fuite; mais si celui qui me poursuit s'en étoit allé, je m'asseure que je te ferois bien sentir que les forces d'un Tau-

reau, & celles d'un Bouc, sont bien differentes.

Discours sur la 94. Fable.

VOici l'exemple de la moins supportable lâcheté qui puisse tomber en l'esprit d'un homme, à sçavoir de courir sur un Malheureux. Elle est toutefois si commune, que nous ne voyons jamais personne tomber en la disgrace d'un Grand, que les courtisans ne lui tournent le dos, & n'agravent sa misere par quelque malicieux raport. C'est être coupable envers telles gens, que d'avoir de la mauvaise fortune. Ils nous tiennent noircis de tous les vices du monde, si vous ne possedés hautement la bonne volonté d'un homme, & encore d'un homme bien souvent imparfait, & mal conseillé. Ils vous fuyent comme un pestiferé; ils dédaignent de s'aprocher de vous: ils pâlissent à vôtre rencontre: ils sont dans une posture contrainte: leur maintien est embarassé, bref, toutes choses leur sont plus agréables que l'entretien d'un Disgracié. Avec cela, ils vous comblent de mauvais offices, pour justifier la haine de leur Seigneur, ou pour servir de targue à leur officieuse déloyauté. Aussi cette maniere de bassesse a été attribuée par Esope au Bouc, le plus infect & le plus vilain de tous les animaux. De telle nature sont ceux qui

plaident ou qui persecutent les Orphelins, qui tourmentent les femmes vefves, qui dépouillent les pauvres du peu de bien qui leur est resté, qui se joüent des malades & des affligés; bref, tous ces courages sont denaturés, qui se rendent malfaisans à ceux pour qui la fortune n'a point de caresses ni de bon traitement. Ce n'est donc pas être blâmable que les appeller lâches, parce que c'est faire supercherie à un homme de ne le point attaquer ouvertement, ni tout seul, mais en fougue, & avec une pluralité d'ennemis. Cette mauvaise methode est ordinaire à ceux qui nous persecutent en nôtre affliction, qui par consequent sont les hommes du monde que nous devons le plus apprehender, à cause que nos autres ennemis ne sont redoutables qu'entant qu'ils nous attirent ceux-ci.

FABLE XCV.

Du Singe, & de ses Enfans.

JUpiter voulut une fois que tous les animaux comparussent devant lui, pour juger lequel d'entr'eux avoit de plus beaux Enfans. Toutes les Bêtes y accoururent donc, les Oiseaux s'y envolerent, & les Poissons mêmes se rendirent sur le bord

de l'eau, pour être de la partie. Le Singe y vint le dernier, & d'aussi loin qu'il fut apperçu, tous les autres commencerent à se mocquer des vilaines fesses de ses enfans. Mais luy, qui en pensoit bien autrement : Vous n'en serés pas les Iuges, leur dit-il, c'est à Jupiter à donner le prix de la beauté à qui bon lui semblera : Pour moy, mes Enfans me semblent si gentils, & de si bonne mine, qu'ils meritent bien, à mon avis, d'être preferés à tous les autres. Voilà ce qu'il dit devant Iupiter, qui s'en mit à rire luy-même.

Discours sur la 95. Fable.

QUANT à l'avengle affection que le Singe porte à ses enfans, elle nous apprend combien nous sommes susceptibles de telles foiblesses, & comme les choses du monde nous sont déguisées, quand nous les voyons par les yeux de l'amitié. Il semble que nous soyons comme les Icteriques, à qui tous les objets semblent jaunes, parce qu'ils ont une jaunisse épandue dans la prunelle de l'œil. Cela procede en nous, de ce que nôtre volonté étant déja liée, le croit être avec raison, si bien qu'ayant pris

peu à peu l'habitude d'aimer les nôtres, nous prenons insensiblement celle de les priser aussi, afin de rendre nôtre passion excusable, ou de les faire devenir tels qu'ils nous paroissent. De cette coûtume l'on vient à la fin à une espece de Loy, qui ne nous permet plus de les mesestimer, ni de les croire défectueux, mais elle attache constamment nôtre approbation, qu'elle a surprise, & nous rend ingenieux à excuser leurs manquemens. Ce vice, quelque excusable qu'on le fasse, n'est pas moindre que les autres imperfections. Car il faut donner beaucoup à l'amitié, mais non pas au mensonge. Il faut que nôtre volonté soit captive, & non pas nôtre entendement; bref, il faut corriger les fautes des nôtres, mais non pas n'en croire aucune en eux. Tels sont pour le jourd'huy la plûpart des Meres, qui dorlottent & idolatrent leurs Enfans, comme les chefs-d'œuvres les plus accomplis de la Nature. De cette foiblesse n'étoient point coupables les Meres Lacedemoniennes, qui livroient elles-mêmes à la mort ceux de leurs Enfans, qui avoient commis quelque lâcheté, & leur commandoient, ou de faire mourir, ou d'effacer l'impression que l'on en pouvoit avoir conçûë. Telle fut encore la Mere de Brasidas, à qui un Ambassadeur étranger ayant voulu dire, pour lui complaire, qu'en la Cour de son Maître on avoit en grande reverence la memoire & la vertu d'un tel homme, & qu'il étoit reputé parmy les autres nations

le

le plus courageux de Lacedemone elle lui fit cette genereuse réponse. Etranger mon amy, ne doute point que tu ne t'abuses en ce jugement que tu fais de Brasidas: Je m'assure qu'il étoit homme de bien, mais je sçay aussi que Sparthe en avoit beaucoup qui étoient meilleurs que luy. O magnanime & judicieuse réponse! ô esprit qui n'étoit ni foible ni interessé de l'amour propre, à la maniere des autres femmes, & des hommes mêmes, qui trouvent seulement loüable & beau ce qui est en leur possession; Le reste, ils le jugent imparfait, & de tout point defectueux, en cela semblables à cette Lamie, qui portoit les pechés d'autruy dans le devant de sa besace, & les siens au derriere, pour ne les regarder jamais.

FABLE XCVI.

Du Paon, & de la Gruë.

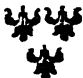
LE Paon étant à souper avec la Gruë, la méprisoit d'une étrange sorte, & se vantoit fort, en lui faisant montre de ses belles plumes. Mais la Gruë ne pouvant souffrir ses vanités; Ie confesse, lui dit-elle, qu'il ne se peut rien ajoûter à la beauté de ton plumage, pourveu que tu m'avoüe aussi, que tu as bien de la peine

à voler ſur les maiſons, au lieu que d'un vol courageux je perce les nues.

Diſcours ſur la 96. Fable.

CEtte Fable contient que la Nature a doüé chaque animal de quelque vertu, capable de rendre tout le monde ſatisfait, & cela avec tant de juſteſſe & de propoition, que nul n'eſt mécontent de ſon partage. Il eſt vray neanmoins qu'il s'en trouve pluſieurs qui en sõt un peu trop jaloux, & qui s'enflẽt de leurs bonnes qualités, & ne jugent pas les autres dignes de leur être mis en comparaiſon. Ces Mediſans blâment les défauts d'autrui avec une langue qui ne ſçait point épargner; Comme au contraire, s'ils ont quelque choſe de loüable en eux, ils le mettent à ſi haut prix qu'il ſemble que tout le monde leur en doive beaucoup de reſte, & qu'ils ſoient uniques en leur eſpece. Tels effets de preſomption ſont autãt de marques de leur folie, & autant de rejettons de leur vanité, qui les font haïr univerſellement. Que s'ils ont je ne ſçai quoi d'emĩnẽt par deſſus les autres, je ne vois point pour cela qu'ils les doivent mépriſer, puiſque Dieu, qui a fait toutes choſes juſtement, n'a pas, comme il eſt croyable, traité les hommes avec tant d'inegalité, qu'il y en a parmy eux de pirement partagés que leurs compagnons. Car comme en la diſtribution de ſon heritage, le bon pere de famille accommode ſon teſtament à la bien-ſeance de ſes Enfans, donnant à l'un du

bien en argent, à l'autre des Vaisseaux pleins de marchandises, s'il a l'inclination portée au trafic de la Marine; à celui-ci des fonds specieux, s'il se plait à la campagne, & à celui-là une charge dans les Armées, ou un Office dans les Parlemens, si son humeur l'attire à l'un ou à l'autre; & tous ensemble seront satisfaits de la donation, quoiqu'en effet celui qui a le plus de bien, ait l'avantage de son côté; Ainsi nôtre vray Pere celeste nous ayant produit au monde, pour nous faire du bien comme à ses legitimes Enfans, il donne à chacun ce qu'il juge lui être propre, & le fait avec tant de justesse, que nul ne se voudroit changer contre un autre, quoique toutesfois il se puisse faire qu'il en envie les dons & les qualités particulieres. Que si quelqu'un n'est pas pourveu de ces Vertus, que l'on apelle éminentes, il n'est pas incompatible, que pour recompense il ne possede les plus solides, qui sont la tranquillité de l'esprit, la constance, la moderation, & la modestie. Il ne faut donc pas que le Paon se targue de son beau plumage auprés de la Gruë, s'il ne veut qu'elle lui reproche sa pesanteur, & qu'au contraire elle mette en avant le don qu'elle a de voler jusques dans les nuës.



FABLE XCVII.

Du Tygre, & du Renard.

UN jour que le Veneur alloit à la chasse avec son arc, le Tygre voulut que toutes les autres Bêtes se retirassent ; disant que lui seul finiroit bien cette guerre. Cependant le Veneur tiroit de grands coups de fléches, dont il y en eut une qui atteignit le Tygre, & le blessa. Le Renard le voyant de retour, & bien empêché à tirer la fléche de sa playe ; Et quoy, lui dit-il, un si fâcheux accident te peut-il être arrivé, à toi qui es si vaillant ? Qui est le temeraire qui t'a blessé ? Je n'en sçai rien, dit le Tygre, si ce n'est que par la playe qui est fort grande, je juge que ç'a été un homme.

Discours sur la 97. Fable.

ON fit voir un jour au Roi Antigonus une troupe de Soldats qu'on lui debitoit pour les plus vaillans hommes de la terre, & ils étoient tous percés de coups, estropiés, & pleins de larges & profondes cicatri-

ces. Ce qu'ayant vû le Prince, il dit au Capitaine qui les lui montroit; Il me semble que ceux-ci sont braves gens, mais j'estime plus braves ceux qui les ont ainsi marqués. Par ces mots de raillerie il vouloit montrer, qu'en matiere de valeur il ne faut jamais donner des loüanges excessives à certains hommes, étant veritable que l'on ne voit point de si mauvais garçon, qui ne puisse rencontrer son Maître. Dequoi est témoin Turne dans Virgile, qui ayant rempli l'Italie de ses loüanges, & menacé tous ses ennemis d'un bras aussi violét que la foudre, ne laissa pas de trouver un Enée, qui avec toute sa modestie & sa pieté, le reduisit à la raison. Darés ayant défié au combat du gantelet toute la jeunesse Troyenne & Sicilienne, fut neanmoins vaincu par le Vieillard Entellus, bien que l'âge & la discontinuation semblassent le dispenser de cette sorte d'escrime. D'où il s'ensuit qu'il est aisé à l'homme industrieux de surmonter son ennemi, & de rendre son esprit victorieux. Ce que nous ont fabuleusement prouvé les prodigieuses défaites des Monstres dans les Poëtes & dans les Romans; Car alors, non seulement il est permis, mais il est même bien seant de s'aider de sa finesse. Que s'il faut passer des exemples Poëtiques aux veritables, Deodat de Gozon, Chevalier de l'Ordre de S. Jean de Jerusalem, qui merita depuis d'en être grand Maître, ayant dessein de combattre un furieux Dragon, qui affligeoit toute l'Isle de Rhodes de ses meurtres épouvantables, accoûtuma si bien un cheval, & deux

de ses chiens à un fantôme semblable à ce monstre, qu'ils n'aprehenderent point de l'aborder en effet, tellement que par ce moyen ayant sçu joindre l'adresse à la valeur, il remporta la plus glorieuse Victoire qui fût jamais gagnée. Ce qui se dit des Combats particuliers, se doit penser des generaux, où si la multitude d'un parti accable presque la petitesse de l'autre il faut avoir recours aux aguets, & prendre si bien le reste des avantages, comme le tems, le lieu, & semblables circonstances, qu'on égale, même que l'on surmonte son ennemi. En quoi Scanderberg a merité plus de loüanges que tous les autres hommes des siecles passés, & des nôtres, puis qu'avec un Camp volant, qui n'a jamais passé dix mille hommes, il a perpetuellement battu les armées du grand Seigneur, dont la moindre étoit composée de trente mille soldats, & quelques-unes alloient jusques à soixante & dix-mille. Aussi avoit-il accoûtumé de dire, que celui là n'étoit pas bon Capitaine, qui avec un Camp volant ne se défendoit pas contre les plus grosses puissances, pourveu qu'il connût le païs où il avoit à combattre. Sertorius & Spartacus le suivirent de bien prés en cette nature de gloire. Car n'ayant jamais eu des forces completes, ils firent tête fort longtems à la plus victorieuse nation du monde, & ne cederent à la fin que par une espece d'opression trop inégale. Tel fut encore Eumanés parmi les Anciens, & tel a été n'aguere dans les troubles d'Allemagne le redouté Mansfeld qui joignant l'adresse au peu de moyens qu'il

avoit, a fait subsister, combattre, & retiret plusieurs fois ses soldats d'une façon du tout extraordinaire. C'est ce que prouve Esope par le Tygre, & l'Homme.

FABLE XCVIII.

Des Taureaux, & du Lion.

QUatre Taureaux firent une ligue pour leur conservation, & resolurent entr'eux de ne s'abandonner jamais en quelque danger qu'ils fussent. L'effet en fut tel que le Lion qui les voyoit paître, n'osa jamais les attaquer ensemble, quelque grande faim qu'il eût. Pour en venir donc à bout, il trouva moyen, premierement de les separer par belles paroles, puis d'attaquer chacun d'eux à part, si bien que de cette façon il lui fut aisé de les mettre tous en pieces l'un après l'autre.

Discours sur la 98. Fable.

QUant à l'union de ces quatre Taureaux, qui assemblent leur force pour resister au Lion, & sont invincibles par le moyen de leur bonne intelligence, elle contient que la concorde affermit les Etats contre les forces étrangeres.

FABLE XCIX.

Du Sapin, & du Buisson.

L'On tient qu'autrefois le Sapin méprisant le Buisson, se vantoit de sa hauteur, & disoit en outre qu'il servoit à la structure des Palais, & à faire des mâts aux navires, au lieu que le Buisson abject n'étoit bon à rien. Mais la réponse qu'il en reçut fut telle? Monsieur le Sapin, à ce que je vois tu ne manques pas de vanité à publier ce qu'il y a de bon en toy, ni d'insolence à te mocquer de mes maux; Mais que ne parle-tu aussi-bien de ton malheur particulier, & de ma bonne fortune? Car, ô miserable que tu es, quand le Bucheron te met en pieces, & t'abat à coups de coignée, combien voudrois-tu donner pour être semblable à moy, & en aussi grande sureté?

Discours sur la 99. Fable.

LA Moralité de cette Fable nous enseigne que la mediocrité des biens est preferable aux richesses & à la grande condition. Ce

qui peut être verifié par plusieurs raisons ; & premierement par une, reçuë dans toutes les Ecoles des Philosophes, à sçavoir que ce qui est mediocre, est de soy plus excellent que ce qui est extrême. Je dis donc, que l'état des richesses immoderées est pernicieux à l'homme, autant qu'une chose le peut être, c'est-à-dire, à l'ame & au corps ensemble. Pour ce qui est de l'ame, le Vice en est la ruine, d'autant qu'elle n'a rien de contraire que cela, ce qui est non seulement une opinion du Christianisme, mais encore de la Philosophie Morale. Etant donc vray, & par nos maximes Chrétiennes, & par celles des Payens, que rien n'est si pernicieux à l'ame que le Vice, il faut que l'on avoüe selon la Philosophie, que le Vice gist en l'excez. D'où il est aisé de conclurre, que toute richesse est dangereuse à nos ames. Car, de grace, qui nous portera mieux dans l'excez que l'excez même ? Comment nous apprendra la moderation une chose qui de sa nature est dereglée ? C'est la surabondance des richesses qui fait les magnifiques festins, & qui par consequent porte au vice. Car la puissance étant émûë par l'objet, il est presque impossible d'être perpetuellement parmy les bonnes tables de voir des viandes exquises, d'oüir des chansons, de voir les hommes dans le vin, comme dans leurs Elemens, sans être induits à les imiter, & à s'accommoder à leur vice, du moins par imitation, quand nous les aurions en horreur par nature. Que s'il est question de ve-

nir à l'impudicité y a-t il rien qui nous porte avec tant d'excés, que la richesse sans bornes? N'est-ce pas elle qui corrompt les chastetés; quel charme n'a-t-elle pas? Quel moyen y a-t il donc de se tenir ferme dans la Vertu, & d'avoir un milieu presque asseuré de pratiquer si délicieusement le Vice? Quant à la Vengeance; celui qui se trouve riche, n'a-t-il point beaucoup de peine de s'en exempter? Ne sçait-il pas qu'il lui est aisé d'aposter des assassins, & d'armer par maniere de dire, toutes les furies à son secours! Que s'il ne tient qu'à divertir la punition du crime; Bon Dieu! combien y a-t-il d'artifices pour corrompre ceux de qui l'affaire dépend? Combien d'inventions pour gagner de faux témoins? Avec tant d'apas qui porte au Vice, de quelle extraordinaire vertu faut-il être doüé pour s'en abstenir? Pour l'orgueil; Y a-t-il au monde une plus grande ostentation que celle des Riches? Ne veulent ils point s'égaler à Dieu, tant seulement à cause de leurs trésors? Ne sõt ce pas eux qui ont fait bâtir les Tours de Babel, les Piramides d'Egypte, les Colosses, les Mausolés, les Ponts, les Palais, & Arcs triomphaux? Et qu'est-ce autre chose qu'orgueil & que vanité? D'où vient la longue suite des Pages & des Gentils-hommes? D'où l'éclat des livrées, des habits pompeux, de l'or, des pierreries? D'où vient, dis-je, tout cela, si ce n'est des richesses? Voilà donc qu'ils ont dans leurs mains un instrument d'orgueil. Voila qu'il est mal-aisé d'être humble, & trop

bien partagé de la Fortune. Passons à la convoitise même : En qui est-elle plus forte, qu'en l'esprit des riches ? Qui est plus avare qu'eux ? Asseurément tous leurs moyens sont autant de pieges pour s'entichir davantage. C'est par eux qu'ils dressent des embuches au bien d'autrui ; Il faut avoir attrapé la mine avant que de l'épuiser. Car comme dit fort à propos un ancien Poëte,

> *En ce mal-heureux siecle on ne donne*
> *qu'aux grands.*

Mais les plus riches hommes de l'Antiquité doivent être considerés, ou comme Souverains, ou comme Particuliers. Si comme Souverains, Cresus, Cyrus, Pharaon, Nabuchodonosor, Alexandre, Neron, Heliogabale, Sardanaple, Darius, Candoles, Xerxes, & autres semblables, ont été les plus opulents, & les plus vicieux aussi. L'un vivoit en usurpateur, & l'autre en avare ; l'un dans les délices, l'autre dans les débauches les plus infames, & même il s'en est trouvé plusieurs qui ont eu conjointement toutes ces mauvaises qualités. Au contraire les Souverains mediocrement riches, ont eu d'ordinaire plus de vertu, & mieux merité l'amour des Peuples, jointe à l'estime des Sages. Que si maintenant l'on considere les riches comme Particuliers, il se trouvera qu'un Crassus, un Apicius, un Cabrias, & autres semblables, ont été presque tous debordés en leurs mœurs, & en leur insatiable convoitise ? Au lieu qu'E-

paminondas, Phocion, Aristides, Fabricius, Cincinnatus, Fabius Maximus, & les plus grands Emulateurs de leur Vertu, n'avoient presque pas dequoy s'entretenir. Voilà donc comme les richesses excessives sont dangereuses, quant à l'ame: Voyons maintenant s'il n'est point vray qu'elle ne hâte pas moins la ruine du corps. Il n'y a point de doute qu'il faut que le corps perisse, d'autant qu'il est materiel, & par consequent corruptible. Nous ne devrions donc pas beaucoup aimer les richesses, puis qu'elles sont les pernicieuses sources des débauches, qui perdent nôtre santé. Car ou nos jours sont abregés par la violence qu'on nous fait, c'est à-dire par le meurtre & l'effusion du sang, où ils se sont par l'intemperance. Or ces deux sortes d'inconveniens sont beaucoup plus frequents à l'homme riche qu'au pauvre, & par consequent les richesses sont plus ruineuses au corps, que la mediocrité puisque l'opulence est la mere de l'excez. Aussi voyons-nous que la goute, le calcul, l'hydropisie, l'apoplexie, & semblables maux, ne prennent naissance que chés les Riches; Et on peut bien dire que l'heureuse mediocrité seroit pour jamais exemte de ces miseres, si elles ne nous étoient transmises de nos Ancestres voluptueux. Il ne reste qu'à faire voir que les riches sont plus sujets à la mort violēte que les pauvres: ce qu'on voit en cette division. Telle espece de mort nous peut être donnée par les grands, par les petits, ou par nos égaux. Or ces trois sortes de gēs s'enflāment plus aisément contre les riches, que

contre les mediocres, étant veritable que les Grands les attaquent par soupçon, les Petits par insolence, & les égaux par envie. Ainsi ne voit-on guere qu'un homme extrêmement riche, ou ambitieux, soit venu jusques à une douce & paisible vieillesse.

FABLE C.

D'un Pêcheur, & d'un petit Poisson.

VN petit poisson se voyant pris par un Pêcheur, le prioit instamment de le jetter dans l'eau, lui remontrant qu'il ne faisoit que sortir du ventre de sa Mere; qu'étant si peu de chose, il ne lui pouvoit pas beaucoup profiter, & que lors qu'il seroit plus grand, il reviendroit à l'hameçon de son bon gré. Mais le Pêcheur inexorable à tous ces discours; Mon ami, lui dit-il, je ne suis pas d'avis de me laisser échaper des mains une proie assurée, quelque petite qu'elle puisse être. Je sçay ce que j'ay, mais non pas ce que je dois avoir, & n'achete jamais l'esperance.

Discours sur la 100. Fable.

TOus les hommes sont d'accord avec ce Pêcheur, quant aux choses perissables & caduques, à sçavoir qu'il ne faut pas quitter un petit gain assuré, pour l'espoir d'un incertain, quelque grand qu'il puisse être. Le Soldat le plus ambitieux ne laissera pas une charge de Capitaine qui lui tombera aux mains, pour attendre avec incertitude, celle de Marechal de Camp, ou de Colonel. L'Amant aura de la peine de se resoudre à quitter la possession d'une Beauté mediocre, sur le point qu'elle se voudra donner à lui, pour l'attente d'une plus belle acquisition. Le Marchand en fera de même touchant son negoce, & se tiendra très-volontiers au gain present, plûtôt que d'aller suivre une avanture incertaine. Bref, parcourons les Etats, les âges, & les conditions des hommes, & nous trouverons sans doute qu'on a plus de plaisir à s'assurer la possession d'un gain mediocre, qu'à s'égarer aprés une entreprise incertaine. Mais nul n'est de cet avis pour les choses immortelles, c'est-à dire pour la possession du Ciel. Il y a peu de gens qui veüillent accepter le perdurable repos qu'on nous y prepare, au prix de quitter des pretentions, non seulement petites, mais encore mal assurées, Bref, nous sommes assurés qu'on l'acquiert sans peine, puis qu'il n'y en a point à servir Dieu. Au contraire, nous voyons tous les jours que les biens temporels sont

de penible acquisition ; qu'il faut suer, courir, combattre, choquer l'un & l'autre, offenser plusieurs personnes, cajoler, faire la Cour, & se distraire de la Vertu, pour les acquerir ; Qu'au reste, la possession en est necessairement limitée par la mort, joint qu'on ne les garde pas toûjours jusques-là ; Et toutesfois il ne se trouve presque personne qui fasse élection du meilleur, & qui pour embrasser les choses éternelles, laisse le soin des perissables. Aveugles mortels ! Où courés-vous ainsi follement ? où vous conduit vôtre fureur precipitée ? Y a-t-il quelque chose dans le monde où vous trouviés assés de charmes pour la preferer au Ciel ? Aimez-vous la vengeance ? Elle apartient à Dieu. Vous sçavés qu'il se l'est reservée ? En lui elle est juste, en vous elle est vicieuse. Si vous êtes vengés, vous devés attendre le retour aussi ; il est à croire qu'on se vengera de vos vengeances, & que ce ne sera pas un homme seul, mais une race entiere. De plus, avec la certitude que vous avés de vous repentir en terre de la vengeance, & d'être recompensés au Ciel du pardon, dites-moi, êtes-vous asseuré de la pouvoir mettre en execution ? Mais venons aux autres passions. Qu'est-ce qui vous charme tant dans le monde ? Est-ce l'amour d'une femme ! O miserable ! vous pouvés-vous asseurer de la conquerir ? Si vous êtes beau, elle s'abandonnera peut-être au plus laid : Si vous êtes riche, elle aimera mieux le bien d'autrui que le vôtre. Si vous êtes beau, riche & discret, elle aura pour

vous une aversion naturelle. Mais supoſons que lui étant agréable vous la poſſediés, penſés-vous que ce plaiſir vous dure long-tems ſans être alteré par le dégoût, ou par ſa legereté ? Y eut il jamais une intelligence depuis qu'on ſe mêle d'aimer, qui ait continué juſqu'à la mort ? Et quand même cela ſeroit, cette durée, quelque longue qu'elle fût, pourroit-elle bien être apellée un moment, au prix de l'Eternité ? Venons maintenant aux Richeſſes, & aux Charges. Quand vous les prétendés, c'eſt ou par merite, ou par bonne fortune. Si par ce premier, difficilement y pourrés-vous parvenir, puiſqu'aujourd'huy on donne tout à la Faveur, & rien au Merite, & qu'il ſemble que ce ſoit un obſtacle au bien, que d'en être extrêmement digne. Voyez dans la pouſſiere une infinité de gens, dont la gloire devroit arriver juſqu'au Ciel. Voyez des Soldats plus aguerris que leur Meſtre de Camp. Voyez pluſieurs bons Eſprits expoſés à la riſée publique, dechirés, perſecutés, neceſſiteux : Bref, voyez preſque toûjours la probité ſans honneur, & ſans recompenſe. Que ſi vous pretendés à ces Charges par vôtre bonne fortune, que ſçavés-vous ſi elle ne ſe rendra point mauvaiſe ? N'avés-vous pas ouy dire qu'elle a le viſage doux & ſevere auſſi ? Mais je ſupoſe que vous ſoyés aſſeuré d'avoir la Charge où vous aſpirés : il ne faut que le moindre caprice d'un Grand, de qui vous relevés, pour vous mettre auſſi bas qu'auparavant. Vous pouvés faillir en vôtre condui-

te, & par consequent être dépossedé. Et quand cela ne seroit pas la Fortune n'est-elle point assez puissante pour vous ôter vôtre bien ; comment donc pourrez-vous croire certaine la possession de vôtre grandeur, & la preferer à celle de l'Eternité? Que desirez-vous encore, ô insensés! quelle sera la chose assez precieuse pour vous faire éloigner du Ciel, c'est peut-être la Gloire. Mais celle-là même, ne l'appellez vous pas Vanité? que direz-vous pour excuser vôtre aveuglement? Est ce qu'elle peut être acquise avec certitude, parce qu'elle est compagne de la Vertu? Est-ce qu'elle est de longue durée, à cause qu'elle survit à nôtre mort? Mais je trouve l'une & l'autre de ces excuses aussi frivoles que la Gloire méme. Car pour la premiere à sçavoir la certitude, ne voyez-vous pas une infinité de bonnes actions à qui l'on ne donne aucune loüange; au lieu qu'il y en a quantité de méchantes que l'on vante hautement, comme si la memoire en devoit être immortelle? Les injustes conquêtes des Royaumes, les usurpations illegitimes, & les grands brigandages des plus Puissants, sont tous les jours payés avec des Triomphes, des Obelisques, des Arcs, des Temples, des Poëmes, & des Histoires; Où tout au contraire la vraye & solide honnêteté n'est recompensée ordinairement que de mépris & de blâme. D'ailleurs, combien-pensez-vous qu'on ait ignoré de belles choses, qui seront à jamais inconnuës? Combien a-t-on supprimé d'illustrès actions! Que si cela est, qui peut dire

que la guerre soit infaillible à la vertu?Mais ne la perd on jamais;ne peut-on pas décheoir de la reputation , sans avoir méme failli ? Nous accompagne-t-elle jusqu'au tombeau ? Certes plus elle est specieuse, plus elle est ternie au moindre sujet que nous en donnons. Supposons neanmoins qu'elle vive tant que nous vivons ? C'est assurément une très-petite chose qui dure ; mais après la mort ce n'est du tout rien. On a beau se piquer de rendre immortel son nom en dépit des Parques & des tenebres, la vraye Gloire n'est perdurable qu'au Ciel, & par consequent celle du monde n'est à proprement parler qu'une ombre, & une fumée. Puis donc que la possession des biens celestes est incomparablement plus certaine que celle des temporels , jugeons maintenant combien nous sommes obligés de les requerir.



FABLE CI.

De l'Avare, & de l'Envieux.



JUpiter importuné par deux hommes, dont l'un étoit avare, & l'autre envieux, envoya vers eux Apollon, pour satisfaire à leurs communes prieres. Il leur permit donc de souhaiter tout ce qu'ils voudroient, à condition, que ce que l'un demanderoit, l'autre le recevroit doublement. L'avare fut long-tems irresolu, parce qu'il ne croyoit pas qu'on luy en pût jamais assez donner. Mais enfin il demanda plusieurs choses que son Compagnon reçut au double. Ensuite dequoy

l'Envieux requit que l'un des yeux lui fût arraché, esperant par ce moyen, que l'Avare perdroit tous les deux.

Discours sur la 101. *Fable.*

VOici le portrait de deux vices étranges & insuportables, à sçavoir l'envie & l'avarice, qui ont été compris à dessein sous une même Fable, pour donner à entendre qu'ils vont le plus souvent l'un avec l'autre, & qu'il est mal-aisé d'aimer obstinément les richesses, sans envier ceux qui les possedent. Les vertus de l'ame, qu'on peut à bon droit nommer les biens les plus relevés & les plus solides, sont trop charmans & trop nobles pour être les sujets de l'Envie. Ils le seroient plûtôt de nôtre émulation, qui est une vertu par laquelle nous sommes poussés à nous rendre aussi gens de bien, & aussi grands hommes que les autres. Mais quant à l'envie, elle n'a pour but que les biens exterieurs, & souhaite non seulement de les posseder comme tels, mais encore d'en priver autruy. Esope a donc eu raison de la joindre à l'Avarice, pour la conformité qu'elles ont ensemble, au moins quant à l'objet de la passion. Mais avec plus de raison encore il a fait intervenir Mercure pour faire droit aux deux suplians, voulant donner à entendre l'humeur de l'un & de l'autre. L'avarice est un soin demesuré d'acquerir des biens, pro-

cedant d'une extrême peur d'en avoir faute, ou de l'amour dereglé que l'on porte aux richesses. Quelque accroissement qu'elle prenne par le tems, elle n'est au commencement qu'un foible desir, qui s'accroît par la possession des choses à mesure qu'il est augmenté. Pour cela même les Anciens l'ont comparée à la soif de l'Hydropique, qui s'augmente à mesure qu'il boit, tant qu'enfin elle le conduit au tombeau. Les hommes, selon la complexion, ou l'humeur qui predomine en eux, sont plus sujets à ce vice les uns que les autres, principalement les Phlegmatiques & les Melancoliques. Car étans naturellement sujets à la peur, ils apprehendent sans cesse d'avoir faute de bien, se proposent à tout moment la necessité comme une chose effroyable, & ne respirent qu'après le gain, pour le peu d'esperance qu'ils ont en la fortune. C'est à cause de cela qu'Aristote dit, que les Vieillards sont d'ordinaire plus avares que les autres, parce qu'ils ont le sang tout glacé de crainte, & le cœur abatu par l'impuissance d'acquerir. Au contraire, les bilieux & les sanguins sont liberaux. L'Avarice ne donne point de repos à son Patient. Il cherche jour & nuit des inventions pour accroître son trésor : Il veille & s'afflige, regardant plûtôt ce qu'il veut gagner, que ce qu'il a déja gagné, & ne joüissant jamais du fruit des peines passées, mais se proposant toûjours les futures. C'est l'Avare qui s'est le premier hazardé sur les Mers, pour transporter les riches denrées

d'un lieu en un autre, & chercher par le trafic l'augmentation de son bien. Les Poëtes nous ont judicieusement figuré cette verité par la conquête de la Toison d'or, où Tiphis fut à leur opinion le premier de tous les hommes qui osa se commettre à la merci de la Mer, & fier à un peu de bois sa vie. Son exemple a rencontré depuis ce tems-là tant d'imitateurs, qu'en quelque âge que ce soit, il ne se trouvera point de Peuple bien policé, qui n'ait hazardeusement traversé les Mers, pour s'enrichir parmi les nations étrangeres : où il n'y a pas moins de peril de la vie que des biens qu'on y hazarde. O la folle & aveugle imagination des hommes! Ils confessent tout haut que le bien n'est desirable que pour la vie, & toutesfois ils hazardent mille fois la vie pour le bien ; ils sont bourrelés du soin d'en acquerir davantage, & de conserver ce qu'ils ont gagné si peniblement.

On objecte qu'un pere est bien aise de laisser ses enfans riches, afin qu'ils ne souffrent rien après leur mort, & qu'ils ne maudissent point la memoire de ceux qui les ont mis au monde. Mais combien seroit-il plus à propos de leur transmettre plusieurs exemples de Vertu avec une petite succession, que de les laisser riches avec peu de Vertu ? N'arrive-t-il pas d'ordinaire que tels enfans ingrats & denaturés, se mocquent des travaux paternels ? N'est-il pas vrai que blâmant jusques dans la tombe leur bon ménage, ils se jettent dans une prodigalité dereglée ? Ce qui n'aviendroit jamais si leurs Peres ne leur avoient

laissé des biens qu'à suffisance. En tel cas, ils ne trouveroient point une si belle matiere où l'employer, & leurs débauches ne s'enflâmeroient pas par l'abondance de l'or, ni leurs ivrogneries par l'excessive quantité des biens dont ils heritent. D'ailleurs la raison qu'ils nous alleguent ne peut nullement être valable pour excuser leur avarice extraordinaire. Car il n'est pas incõpatible que le Pere ayant acquis des biens, le Fils n'en acquiere aussi. S'il a été facile à l'un d'agrandir ses possessions, il se pourra faire que l'autre encore ne le trouve point mal aisé. Outre cela, sçavons-nous bien qui doit être le vray heritier de nos Richesses? les enfans que nous élevons peut être ne nous succederont-ils pas; parce que la mort nous les pourra ravir avant qu'ils soient en âge; & s'ils nous succedent, peut-être aussi qu'ils dissiperont les Richesses que nous leur avons laissées, & en ce cas nous serons les instrumens de leur ruine. Car plus ils auront de biens, & plus ils auront de compte à rendre, s'ils les employent mal. Comme au contraire, s'ils sçavent ménager legitimement, aussi bien useront-ils de peu que de beaucoup; tellement que de ce côté-là nous ne leur ferons point tort de les laisser moins riches, puisqu'ils pourront vivre en cette condition, & demeurer hommes de bien, car il est à croire, qu'un naturel moderé dans les richesses, ne sera pas dissolu dans la pauvreté. Que n'étudions-nous donc à faire les nôtres heritiers des choses solides & vertueuses? Que ne leur

laissons-nous la Sagesse & la Science ? que n'appellons-nous la Philosophie dans nôtre maison, pour être compagne éternelle de nos enfans ? Elle seule leur apprendra le mépris des vanités de la terre ; Elle les des-enchantera des abus du peuple ; Elle arrachera toutes les épines de leur vie, & conduira leurs pensées dans le Ciel. C'est à quoy les sages Peres doivent s'attacher plûtôt qu'à leur amasser de grands trésors, qui les porteront à l'ambition, au luxe, & le plus souvent à la dissolution : car les Philosophes n'appellent pas tant celui-là Pere qui engendre, & qui nourrit, comme celui qui donne les instructions necessaires, à devenir homme de bien & vertueux, puisque les vertus & la Sagesse, doivent être le vray heritage des hommes.



FABLE

FABLE CII.

De l'Enfant, & du Larron.



VN Enfant pleuroit assis près d'un puits, lorsqu'il y survint un Larron qui luy en ayant demandé la cause: Je pleure, dit il, parce que ma Cruche, qui étoit d'or, vient de tomber dans le puits, la corde s'étant rompuë. A ces mots le Larron se dépoüilla, & s'y jetta pour la chercher. Mais comme il eut bien fouillé, voyant qu'il avoit perdu son tems, il remonta en haut, où il ne trouva ni sa robe, ni l'Enfant, qui l'avoit subtilement emportée.

Discours sur la 102. Fable.

L'On peut ajoûter à cette Fable deux belles moralités, l'une que les Trompeurs sont d'ordinaire trompés eux-mêmes, & l'autre que dés nôtre Enfance nous sommes quelquefois rusés & méchans. La malice des Enfans se verifie par la journaliere experience & par une raison naturelle, qui est tirée de la facilité de cet âge. Car l'Enfance étant susceptible de toute impression, & comme disent les Philosophes, une table rase qui reçoit toutes les especes qu'on lui presente, il est hors de doute que les mauvais exemples y sont imprimés plutôt que les bons, parce que le Vice est de soi-même plus facilement mis en pratique que la Vertu. S'il avient donc au Pere, ou à la Mere, de commettre une action vicieuse devant leurs Enfans, asseurément il l'imitera bien-tôt aprés, d'autant plus aisément, qu'il ne saura pas faire la difference du bien & du mal, & ne sera point détourné par l'imagination de pêcher, qui sert quelquefois de divertissement aux hommes faits. Au contraire, suivant la portée de son esprit, il estimera la chose bonne, parce qu'il la verra faire à ses parens. C'est dont nous voyons tous les jours une sensible experience. Car à peine avons-nous atteint l'âge de cinq ans, que nous commençons de concevoir des haines, & des vengeances. Les premieres paroles que nous disons sont des saletés, & même des

blasphêmes. O lâche & honteuse negligence des Peres! Comment pouvés-vous pretendre de sanctifier vôtre fils, si vous permettés qu'il se soüille de si bonne heure de vos saletés? Comment croyez vous qu'il soit beni de Dieu, si vous en faites un vase de profanation? Quoy? les petits oyseaux chanteront selon leur possible les loüanges de l'Eternel, les Cieux annonceront sa gloire, les animaux l'adoreront, & vous serés les seuls qui permettrez à vos enfans de prononcer des termes dissolus, & de se rendre méchans avant la raison? Est-ce ainsi que vous violés le Temple de Dieu, & que vous consacrés ce Microcosme au pied de son Autel! Pourquoy ne l'instruisés-vous, si vous le voulez sauver? Vous coûte-t-il tant de luy donner une bonne nourriture? Etes-vous si chiches d'un bon exemple? Si vous êtes gens de bien vous aurés de la facilité, à le rendre semblable à vous. Si vous êtes vicieux, devenez sages pour l'amour de lui, afin que l'iniquité du Pere ne passe pas sur les enfans. Mais suposons que vous soyez hors d'espoir de vous reduire à la Vertu, & que ce soit une chose perduë que vôtre ame, encore n'êtes-vous pas si méchans de vouloir perdre vôtre fils avec vous? Dieu l'a créé capable d'une felicité dont vous ne le devriez pas le detourner. C'est un enfant que vous avez mis au monde; Il n'est donc pas raisonnable que vous en desiriez la perte; autrement vous ajoûteriez crime sur crime, & vous vous dépoüillerés quant & quant de vôtre nature. Mais

vous me répondrés que vôtre fils n'étant pas en âge de discretion, ne l'est pas aussi de mal faire, & par consequent que son innocente gayeté, ni ses juremens, ne sont pas coupables devant Dieu. Je vous avouë qu'il est innocent, mais il ne s'ensuit pas pour cela que vous le soyez. Ce n'est point un peché que ses paroles, mais vôtre negligence en est un extrême. Vous lui laissés prendre une habitude, dont il ne lui sera pas aisé de se détourner: Elle le plongera dans les Vices, dont l'âge ne l'excusera plus à l'avenir. Alors vos Enfans vous maudiront, & vous les maudirés aussi. Ils souhaiteront mille fois de n'être point nés de vous, & vous vous repentirés de les avoir engendrés.

FABLE CIII.

Du Lion, & de la Chevre.

LE Lion voyant la Chevre penduë au Buisson sur un haut Rocher, lui conseilloit de descendre à la campagne, pour y broter le thim, & les saules verds. Mais elle n'en voulut rien faire, disant, qu'encore que ses paroles fussent plausibles, que son intention neanmoins étoit fort mauvaise, & pleine de tromperie.

Discours sur la 103. Fable.

LE sens Moral de cette Fable, est qu'il faut s'abstenir du frauduleux conseil des hommes ; dequoy nôtre Autheur nous fait aviser par la resistance de cette Chévre qui ferme l'oreille à la persuasion du Lion son ennemi, bien qu'en apparence ses discours soient profitables, & plausibles. En quoi, certes, il me semble qu'elle considere judicieusement quel est le Conseiller, aprés avoir trouvé quel est le conseil. Le voyant donc armé d'ongles crochuës, d'un poil furieusement herissé, de dents épouvantables, & de membres forts ; & sçachant d'ailleurs qu'il est ennemi de toute sa race, elle a beaucoup de raison de se resoudre à ne point aller où il l'invite, & à fermer l'oreille à ses persuasions. Cecy semble contenir le même sens mystique, que la Fable d'Ulisse, qui pour ne pas oüir les chants des Syrenes, boucha ses oreilles de cire, de peur que leurs charmes nuisibles ne vinssent à se glisser par l'ouïe jusques au fond de son ame, & ne l'empoisonnassent secretement. Elle est toutefois plus proprement appliquée à la Volupté, qui fait coûtume de plonger les hommes dans les délices, c'est à dire de les engager dans des labyrinthes, d'où il leur est impossible de se tirer. Cette Fable nous apprend encore à nous défier des ennemis couverts, qui ont cela de commun avec les Voluptés, de nous attirer puissamment, & de nous combler, com-

me elles, de honte & de confusion. Les instructions sont toutes comprises sous l'exemple de cette Chévre, qui nous apprend à ne nous laisser jamais persuader aux cajoleries de nos ennemis. Il ne faut que cela pour nous mettre à couvert de leurs embûches : c'est un moyen infaillible de les éviter, que de les bien connoître, & de voir les interests qui les portent apparemment à la complaisance qu'ils nous temoignent. Mais leurs mauvais desseins nous peuvent nuire mal-aisément, pour peu que nous ayons de prudence jointe à nôtre soupçon. Aussi est-ce pour cela qu'on a fait passer pour maxime ce commun dire ; Que la Défiance est mere de la Sûreté.

FABLE CIV.

De la Corneille, & de la Cruche.

LA Corneille ayant soif, trouva de bonne fortune une Cruche pleine d'eau, où ne pouvant atteindre pour boire, à cause qu'elle étoit un peu trop profonde, elle essaya de la rompre, & n'en pût venir à bout. Elle choisit alors parmi le sable de petits cailloux qu'elle jetta dans la Cruche, & ainsi faisant monter l'eau, elle but tout à son aise.

Discours sur la 104. Fable.

CE qu'Esope invente de cette Corneille, certains Auteurs le content d'un Chien, qui fit hausser l'eau d'un vaisseau, avec des pierres pour boire: ainsi l'on met en question si les Animaux ont l'usage du discours plus imparfaitement que nous, ou plûtôt si ce n'est que la force de leur memoire, jointe aux sens corporels, qui les rend capables de plusieurs choses, semblables aux consequences & aux raisonnemens des hommes. Il y a quantité d'histoires & de preuves, à produire de part & d'autre ce qui approche en quelque façon de nôtre sujet. Car Esope ayant si bien fait parler les animaux, on peut traiter de leur façon de discourir, & examiner jusques à quel point peut s'étendre la portée de leur entendement. pour en tirer une consequence de ce que nôtre Auteur attribuë à la Nature, & sçavoir par même moyen pourquoi il s'est voulu servir de l'introduction des bêtes, pour apprendre la sagesse aux hommes. Ceux qui ont crû l'esprit des Brutes capable de quelqua raison, n'ont jamais assuré qu'il le fût à la perfection de nôtre espece, c'est à dire jusques à pouvoir nettement tirer une consequence après deux propositions, & juger qu'elle se fait par un acte de l'entendement, qu'ils apellent une reflexion. Tout ce qu'ils ont pû donner à la nature des animaux a été une defectueuse puissance de discourir, qu'ils ont soûtenu n'être divisée par un nombre reglé de pro-

plusieurs, ni certain en ses consequences, ni capable de reflexion; mais qu'elle infére pour le moins une chose de l'autre, quoique ce ne soit pas avec art, ni avec une parfaite clarté; ils raportent là-dessus une infinité d'exemples generaux & particuliers: & nous objectent la prevoyance des Animaux en leur maniere de vivre, en la violente ardeur qu'ils ont pour la prorogation de leur espece, & ainsi de plusieurs autres choses merveilleuses, mais il n'est rien de si aisé que de l'attribuer au seul instinct de leur nature: Car comme cette Sage Mere fait germer & croître les plantes, sans que toutesfois elles en sachent rien au vrai ni distinctement, ni même confusément; Ainsi cette universelle cause rend les Animaux capables de tout ce qu'ils font, avec une maniere de connoissance, comme étant plus parfaits que les Vegetaux, mais pour le moins sans qu'ils raisonnent, pour n'être pas si relevés que les hommes. C'est donc un seul instinct naturel que toutes ces choses se doivent attribuer, veu le desir que la Nature semble montrer de sa conservation, qui est double, à savoir de l'individu, & de l'espece. Le dessein de consever leur espece les fait engendrer, & celui de conserver l'individu les porte à la quête. L'on objecte l'exemple de quelques Animaux particuliers, qui ont des connoissances beaucoup plus grandes que n'est leur nature: Entre lesquels l'Elephant, le Singe, & le Chien, sont estimés les plus raisonnables; comme pareillement parmi les Individus de ces animaux, l'on compte quelques-uns

plus merveilleux que les autres. Ils raportent l'Histoire d'un certain Elephant, qui entendoit parfaitement le langage de son Maître, & faisoit beaucoup de choses de celles que font les hommes, mêmes jusques-là que d'avoir sçû écrire ces propres paroles. *J'ai moi-même écrit cecy & dedié les dépoüilles Celtiques.* A cet exemple ils en ajoûtent un autre d'un Elephant Indien, qui avoit appris la langue des Portuguais, un peu aprés la conquête de Goa. Comme on lui eut donc commandé quelque chose extrêmement dificile, à sçavoir de tirer un Vaisseau échoüé contre la gréve, il s'efforça d'obéir avec une grande docilité. Mais l'entreprise semblant au dessus de son pouvoir, & voyant qu'on lui faisoit derechef le même commandement au nom du Serenissime Roy de Portugal. *Hoho*, repondit-il, avec une voix articulée, c'est-à-dire en langage Italien, *Je le veux.* Ce qu'il n'eût pas plûtôt dit, que par un effort extraordinaire il mit le Navire à bord, presque contre l'esperance de tout le monde. Plusieurs autres exemples se disent des Elephans, qui les font semblables non seulement à l'esprit de l'hõme, mais encore à son naturel, comme l'amour des femmes, la jalousie des Rivaux, le courroux, les menaces, & quantité d'autres sentimens aprochans de nôtre nature, parmi lesquels il n'y en a point de plus memorable, que celui dont Lipse fait mention, qui est tel. Un Elephant ayant reçû commandement de son Maître de porter une Cruche dessoudée à ratommoder, chez le Potier, obéït sans re-

stance. Mais il arriva que l'Artisan étonné de la docilité de cet animal, & plus encore de son esprit, resolut de le tromper en l'ouvrage qu'il lui avoit apporté. Et de fait, il feignit devant lui de rejoindre la fente de cette Cruche, & donna quelques coups de marteau dessus, comme si ç'eût été à dessein de la ressouder. L'Elephant la rapporta aussi tôt à son Maître, qui au premier service qu'il en voulut tirer, connût par épreuve que l'eau s'en alloit de même qu'auparavant. Dequoy extrêmement irrité, il menaça cet Animal de le châtier de sa faute, & lui commanda derechef de raporter la Cruche au Potier, avec des plaintes dequoi la besogne étoit si mal-faite. L'Elephant retourna donc en cette même boutique avec des yeux flamboyans ; & un geste extrêmement colere, témoignant en effet au Maître Potier son ressentiment qui procedoit de ce que la Cruche avoit été si mal rejointe. l'Artisan en reçut d'abord un étonnement extrême, & fit semblant encore une fois de la racommoder, pour voir jusques à quel point iroit le jugement de cet animal. Mais l'Elephant ne se fiant pas à celui qui l'avoit déja trompé, porta sa Cruche dans la riviere, avant que de la rendre à son Maître, pour experimenter si l'eau échapoit encore. Ce qu'ayant trouvé par effet, il retourna plein de fureur chez le perfide, qui l'avoit abusé, & le menaçant du bout de sa trompe, il lui imprima si avant la frayeur en l'ame, qu'il perdit l'envie de continuer ses risées, & n'eût point de plus grande hâte que d'accomplir diligemment

la volonté de cet Animal, de sorte qu'à la seconde épreuve que fit l'Elephant, il vid qu'il ne se perdoit pas une goute d'eau. Dequoi se sentant fort satisfait, il prit une mine plus tranquille, & remporta paisiblement la cruche à son Maître. Quant aux Singes il n'est celui d'entre nous qui n'en ait vû des choses admirables. Car où trouvera-t-on une docilité pareille à celle du Singe ? Il imite sans peine toutes nos façons de faire ; il mange proprement, il s'habille, il se couvre, il salue il emmaillotte & berce les enfans, il pratique des vangeances, il se plaint des tromperies, & se rend même capable de faire certaines choses, qui ne semblent dépendre que de la connoissance des Arts. Pour ce qui est des chiens à peine y a-t-il personne qui ne s'étonne de leur bon naturel, qui ne les trouve sensibles aux caresses, revêches à desobliger, bons, dociles, & hazardeux pour la défense de ce qu'ils aiment. Nous les instruisons facilement à la chasse : Ils inventent pour cela des ruses admirables : ils font mille plaisanteries en sauts, en courses, & en gambades : Il retiennent leurs leçons, pour les pratiquer à point nommé. Bref, en toute la suite de leur vie, ils semblent en quelque façon s'éloigner de la nature brutale, & se rendre compagnons de la nôtre, de même qu'ils le sont de la demeure.

FABLE CV.

Du Laboureur, & du Taureau.

VN Laboureur avoit un Taureau, qui ne pouvoit souffrir le joug, ni être lié non plus. Pour l'empêcher donc de fraper des cornes, comme il avoit accoûtumé de faire, il usa d'une plaisante finesse, qui fut de les luy scier toutes deux. Aprés cela, il l'attela, non au chariot, mais à la charruë, afin qu'il ne ruât plus. Luy cependant en tenoit le manche, extrêmement aise de ce que le Taureau ne le pouvoit fraper, ni de ses cornes, ni de ses pieds. Mais pour tout cela, il ne laissoit pas de l'incommoder, en luy resistant, parce qu'il lui couvroit la tête de poudre, & lui en remplissoit la bouche & les yeux.

Discours sur la 105. Fable.

PAr ce Taureau, qui se souleve sans cesse contre le Laboureur, nous aprenons qu'il

y a certaines natures si revêches, & si mal-traitables, que l'on ne les peut divertir, ni par art, ni par conseil. Ce qui procede, sans doute de je ne sçai quelle coûtume libertine, & tout à fait débordée, qui les a si fort deliés de la sujection, qu'ils ne veulent pas même accepter les conseils qui visent directement à leur bien. Ces indiscrets font gloire de choquer à tout propos ceux qui leur donnent de bons avis, & s'oposent aussi tôt à la douceur qu'à la rudesse. Ce qu'ils ne feroient jamais, s'ils savoient bien considerer qu'en nos affaires propres nous sommes toûjours interessés, & que par cette raison nôtre esprit ne voyant pas les choses toutes pures, mais pour le profit tant seulement, n'est point capable de les examiner avec tant de soin, ni si sainement, que s'il n'y avoit aucune part. Ce qui neanmoins est tellement vrai, que de deux Esprits égaux, l'un sera moins clair-voyant en ses affaires propres, qu'en celles de son compagnon. De ce manquement de consideration l'on void naître d'ordinaire le refus & l'opiniâtreté contre les conseils. De-là vient cet endurcissement d'esprit, qu fait tenir pour suspects nos meilleurs amis, jusques à les accuser de perfidie, bien qu'ils ne soient guidés que du veritable zele de nous servir. Mais comment ne serions-nous pas révéches aux avis des hommes, puisque nous le sommes quelquefois aux inspirations de Dieu, & que nous couvrons nos amis de défenses d'airain contre ses traits, étans en cela nous-mêmes

les pires ennemis que nous ayons ? Sans doute, si nous étions tant soit peu sensibles aux salutaires avis qu'il nous donne, nous aurions, & nous ne tomberions jamais dans les fautes, qui nous arrivent par nôtre incredulité.

FABLE. CVI.

Du Satyre, & du Païsan.

UN Païsan trouva dans la forest un Satyre transi de froid, émeu de compassion il le mena en sa cabane, & le fit seoir prés du feu. Sur le chemin le Satyre avoit pris garde que le Païsan avoit soufflé souvent à ses mains pour les échauffer. Comme ils furent à table, il vit qu'il souffloit aussi sur sa souppe pour la refroidir : Dieu nous preserve, dit-il, de gens doubles ; & se leva aussi-tôt, & s'en alla.

Discours sur la 106. Fable.

CE Satyre nous avise de n'admettre pas à nôtre table un homme double en paroles. Car c'est un glaive trenchant des deux

côtés, qui peut nuire aussi bien à ses amis qu'aux autres, & qui s'accômode tantôt à nos sentimens par flatterie, & tantôt à ceux de nos ennemis par méchanceté. Telle espece de gens est donc plus à craindre, que les personnes déclarées à nôtre ruine, à cause que sous les douces paroles, elle est capable de nous infecter d'un poison mortel, & de remplir d'amertume les douceurs de l'Hospitalité.

FABLE CVII.

Du Taureau, & du Rat.

LE Taureau se sentant mordu au pied par le Rat, qui à l'instant s'alla cacher dans son trou, se mit tellement en fougue, qu'élevant ses cornes, il chercha son ennemi par tout, sans qu'il lui fût possible de le trouver. Alors le Rat se mocquant de lui ; Il ne faut pas, dit-il, que pour être robuste comme tu es, & fortifié d'une pesante masse de chair, ne continuë desormais de mépriser les uns & les autres, puisque maintenant un petit Rat t'a blessé, sans que pour cela il ait encouru aucun danger.

Discours sur la 107. Fable.

VOicy un exemple qui nous fait souvenir du commun Proverbe, qui dit; *qu'il n'y a point de petits ennemis*. Cela se verifie par les raisons & par les exemples. Quant aux raisons, elles sont fondées sur le juste partage des qualités. Car la Nature ayant donné à tous les animaux dequoy se contenter dans le monde, & dequoy s'empêcher de la violence & de l'opression, il ne faut pas que les forts s'imaginent pouvoir avec raison gourmander les foibles, qui ne sont pourvûs d'aucune invention pour se défendre, mais qui peuvent suppléer l'adresse au défaut de la puissance. Que si en cela la necessité les contraint de ceder à leur ennemy, en tel cas ils ont moyen de rencontrer une espece de sureté en leur méfiance, & en leurs soins continuels, même il y en a qui n'ont trouvé le moyen de leur conservation, que dans leur propre foiblesse; Témoins plusieurs petits Princes souverains, qui pour la consideration de leur peu de pouvoir, s'ataquent aux plus grands Rois, parce qu'il leur est aisé de se mettre en la protection de quelque tiers, égal à leur ennemi. Ce qui fait que bien-souvent quelqu'un de ces Princes, entretient deux Couronnes en jalousie, sans en être accablé neanmoins, vû l'interêt que chacune d'elles prend à l'envy, pour empêcher l'acroissement de son égale. C'est ainsi

que l'impuissance même sert quelquefois de suport aux hommes, comme il se void en la petitesse de ce rat, qui s'échape en se mocquant de la poursuite du Taureau. Il n'y a donc point d'ennemis à mépriser, quand même ils seroient entierement au dessous de nos forces. D'ailleurs le desespoir ne trouvant rien qui soit difficile, ou dangereux, est le pire persécuteur de ceux qu'il a pris en butte, l'experience nous faisant voir qu'un ennemi que nous avons mis aux termes de se vanger, ne se peut assés craindre. Aussi est-ce que de là viennent les revoltes des Païsans, & du menu peuple, à qui la Fureur met les armes à la main, & les porte indiscretement à des actions precipitées & dommageables. Telles violences tombent d'ordinaire plus aisément dans l'ame des petits, que des autres, soit qu'on les considere comme tels, à raison de leur esprit, ou de leur impuissance. Pour le premier, une ame foible en est beaucoup plus susceptible qu'un grand courage, pource qu'elle ne se propose pas si vigoureusement des remedes à ses maux. Et quant au second, il est d'autant plus veritable, qu'il se fonde sur l'épreuve journaliere, qui fait voir que les gens de peu se jettent plus hardiment dans l'extremité, que les medíocres ou que les grands, d'autant qu'ils ne trouvent chez eux aucun espoir de consolation ou de vengeance. S'il est donc vray que nos inferieurs sont plus enclins à se desesperer, il faut conclurre par là, qu'ils sont aussi plus redoutables, puisqu'il

n'y a rien de si furieux que le desespoir, & souvent les foibles sont assistés des Puissans. Aussi fut-ce pour cela qu'au tems des anciens Rois de France, & de la grande Bretagne, les Ordres de Chevalerie furent inventés, pour secourir les affligés, empêcher l'opression des pauvres, les violemens des filles, tirer reparation des injures, délivrer les esclaves, & faire mille autres actions memorables, qui servoient de but à la gloire des vaillants Paladins. Les Poëtes nous en ont encore voulu figurer cette verité, par les douze travaux d'Hercule, & par ceux de Thesée, son glorieux Imitateur, qui s'en alloient tous deux par le monde avec des armes, pour châtier les méchans, & démettre les Usurpateurs. L'on peut donc voir par là qu'il est difficile d'opprimer les petits, sans attirer sur sa tête une faction puissante.



FABLE CVIII.

D'une Oye, & de son Maître.



VNe Oye pondoit tous les jours un œuf d'or à son Maître, qui neanmoins fut si fol, que pour s'enrichir tout à la fois, il la mit à mort, sur la creance qu'elle avoit aparemment dans le corps une grande quantité de ce metal; Mais le Malheureux fut bien étonné de n'y rien trouver, & s'abandonua soudain aux regrets & aux soûpirs, se plaignant d'avoir perdu son bien, & son esperance.

Discours sur la 108. Fable.

CEtte Allegorie s'entend en deux façons, & on peut accuser le Maître de cette Oye, d'avarice ou d'être trop immoderé en ses volontés, & trop violent à les executer, nous ne la prendrons neanmoins que du dernier biais. Pour verifier donc le second enseignement, à sçavoir, que la precipitation des moyens empêche la fin d'une affaire, il ne faut que prendre garde à la contenance de ceux qui marchent trop vîte parmy les ruës, qui sont les seuls que l'on voit broncher ordinairement. C'est pour cela que les jeunes gens pour être plus brusques que les Vieillards, sont aussi plus sujets à faillir ; à raison dequoy ils s'imaginent bien les moyens d'arriver à leur but, mais ils ne s'en proposent pas les obstacles, comme le remarque fort judicieusement dans ses Ethiques le Prince des Philosophes. Or ce que nous disons des âges, nous le pouvons encore dire des nations. Car ordinairement les Peuples brusques & déterminés font de plus grandes pertes, que les autres. Que si l'on m'objecte à cela, qu'ils font de plus grands gains aussi, je repondray, qu'en échange ils les conservent moins long-tems Dequoy sont témoins à leur dommage ceux de nôtre nation, qui par les merveilles de leur Valeur, que leurs ennemis redoutent comme la foudre, ayant conquis à diverses fois tant de superbes Provinces ;

chaſſé tant de Mecreans , & fait tributaires tant de Royaumes , n'ont pas laiſſé de les perdre ; au lieu que les Eſpagnols , à qui les Mariages ont plus ſervy que les batailles , ſe vantent de poſſeder aujourd'huy les plus belles parties de l'Empire , ſans mettre en compte la domination du nouveau monde. Ce qui procede , à ne point flater , des empêchemens que nous cauſe la promptitude , & des avantages que leur donne la moderation.

FABLE CIX.

Du Singe , & de ſes deux Enfans.



UN Singe ayant deux jumeaux , en aimoit un paſſionnément , & ne pouvoit ſouffrir l'autre. Le favory danſoit & ſautoit à merveille ,

& il n'y avoit bouffonnerie qu'il ne fît. Un jour en folâtrant il se démit une jambe; le pere qui survint là-dessus, le prit entre ses bras, & emporté de douleur le serra si fort, que le mal-heureux petit Singe en mourut.

Discours sur la 109. Fable.

PAr cette Fable nous apprenons que l'amour extraordinaire des Peres est quelquefois très-nuisible aux enfans; Et qu'au contraire ceux qu'ils ont traité trop durement en sont mieux fortunés dans le monde, & même plus vertueux. Je verifieray ces deux propositions par ordre. Premierement, il est très-certain que les caresses des Meres affoiblissent la complexion de leurs enfans, parce qu'elles ne les accoûtument pas de bonne heure à supporter le vent, la pluye, le serein, la nourriture sans choix, & telles autres injures de la vie, contre lesquelles les soins trop particuliers, que l'on prend à nous défendre, nous rendent mêmes sans défense. Cette délicatesse de nourriture, n'est-ce pas ce qui les rend maladifs, & qui les tuë quelquefois? Pourquoi accoûtume-t-on leurs temperamens à ce qui leur peut manquer, & non à ce qu'ils peuvent toûjours avoir? N'est-ce pas multiplier les perils, & les rendre plusieurs fois mortels? Certes, les

femmes da Scythie, & les Meres Lacedemoniennes n'en usoient pas ainsi, bien que toutesfois cela ne les empêchât point de mettre au monde de fort vigoureux enfans, chés qui la santé florissoit, à l'égard de la Vertu. Il n'est pas à croire que la Mere de Massinissa l'eût caressé en son bas âge : Car si elle l'eût fait asseurément il ne fût jamais arrivé à une si longue, & si heureuse Vieillesse, en laquelle il souffroit le Soleil & la pluye tête nuë, & marchoit à pied des jours entiers, encore qu'il fût âgé de nonante ans. HENRY LE GRAND d'heureuse memoire, n'a-t-il pas été élevé en Soldat, aussi bien qu'en Roy ? D'où lui venoit cette vigueur extraordinaire de corps, sinon de sa forte nourriture ? Peut-on pas dire le même de LOUIS LE JUSTE, son très-digne Successeur, Prince d'incomparable Vertu, & qui par des merveilles de Valeur & de Pieté, a mis à fin tant de hautes entreprises. Ne doit-il pas une partie de ses beaux faits à la vigueur qu'il s'est acquise dés son bas âge, parmi les exercices de la chasse : A-t-on jamais vû des peuples plus vertueux, que ceux qui ont fuy les délicatesses ; comme faisoient les anciens Romains ? ni des nations plus débauchées, que celles qui ont pris plaisir à s'élever dans le luxe, & au milieu des délices ? Telle étoit jadis la Republique des Sybaritains, peuples addonnés à la mollesse. Comment donc pourra-t-on excuser ces mauvais qui

tument aux delicatesses les enfans qu'ils viennent de mettre au monde ? Est il possible de leur faire hayr une vie oysive, & de les entretenir dans les voluptés de leur apprendre la sobrieté,& de les nourrir parmi les friandises ? de leur ôter l'aprehension des ennemis, & de leur faire craindre un peu de serain & de vent ? N'est-ce point leur vouloir du mal que de leur rendre naturelles de si pernicieuses habitudes ; & ne peut-on pas bien dire avec Berthaud,

C'est hayr que d'aimer ainsi.

Or ce n'est pas en cela seulement que les excessives caresses des Meres sont dommageables à leurs Enfans. Il y a bien un autre danger à courir, plus considerable, & plus grand, à savoir la corruption de l'ame, qui en procede infailliblement. Car si la bonne instruction est une seconde naissance, & si derechef elle dépend de la reprehension des Vices, où nôtre Nature n'est que trop sujette, ces flatteuses Meres qui sont idolâtres de leurs Enfans, ne les perdent-elles point à faute de les reprendre ? Si du commencement elles adherent à leurs coleres, n'en font-elles pas quelque jour des assassins : si elles endurent leurs petites surprises au prejudice de leurs freres, ou de leurs compagnons, n'en font-elles pas des traitres ? Si elles ne châtient point leurs paroles sales & licentieuses, n'en font-elles pas des paillards, & des adulteres ? Si elles leur souffrent de manger & de boire par

excez

excez, n'en font-elles pas des dissolus? O qu'il eût bien mieux valu pour telles femmes, d'avoir été steriles, que de mettre au monde des miserables abandondés à toutes les delicatesses du corps, & à tous les débordemens de la vie. Or pour la preuve de la seconde partie de mon Allegorie, qui est, que les enfans les moins caressés, deviennent les plus vertueux, & les plus honnêtes : Toutes les raisons mises cy-devant, & tournées au sens contraire, peuvent servir à cette verité, à sçavoir, que la forte complexion fait les hommes genereux, & entreprenants ; que l'exercice rend le sâg meilleur; que la sobrieté de l'enfance se confirme en l'âge avancé ; bref qu'une jeunesse qu'on ne flate point est capable de toute Vertu. A ces raisons l'on en peut ajoûter quelques-autres ; propres seulement à ce sujet. Premierement, qu'un fils peu caressé de son pere, s'évertuë à devenir homme de bien, afin de surmonter l'aversion naturelle qu'on a contre lui, par un effort de merite extraordinaire. D'ailleurs, ne jugeant pas qu'il ait beaucoup à pretendre à l'heritage, & au cœur des siens, il ne fait aucuns desseins domestiques : il ne borne point sa fortune dans le bien de son pere : les successions qu'il pretend sont des charges magnifiques. C'est avec cela qu'il desire de se rendre liberal à ceux qui luy ont été avares, & à ses freres mêmes, que l'on a favorisé plus que luy. De cette façon il arrive, que la froideur de ses proches enflamme toutes ses esperances, & que ceux qui

le haïssent, lui font du bien, lors qu'ils y pensent le moins, tellement que l'on peut dire à contre sens,

Hayr ainsi c'est proprement aimer.

FABLE CX.

Du Renard, & du Leopard.



LE Renard & le Leopard, disputoient ensemble de leur beauté. Ce dernier loüoit hautement sa peau tachetée de diverses couleurs; Ce que le Renard ne pouvant dire de la sienne, ni la preferer par consequent à celle du Leopard, J'avoüe, lui dit-il, que tu as quelque raison de ce côté-là, mais en recompense, l'avantage que j'ay sur toy, qui n'est pas petit,

c'est d'avoir l'esprit marbré, & non pas le corps.

Discours sur la 110. *Fable.*

IL n'est pas question de redire ici les avantages que la beauté de l'ame emporte sur celle du corps. Nous avons traité ce sujet assez amplement, joint qu'encore qu'il n'y ait que trop de personnes dans le monde qui souhaitent plus ardemment la possession d'un beau corps, que celle d'un bel esprit, si est-ce qu'il est impossible qu'en leur ame ils ne trouvent ce dernier plus estimable que l'autre.

FABLE CXI.

De Venus, & d'une Chatte



UN beau jeune homme aimoit si fort une Chatte, qu'il pria Ve-

nus d'en faire une Metamorphose en femme. La Déesse exauça donc sa priere, & transforma cet animal en une fille d'excellente beauté. Ce pauvre fol fut en même-tems si passionnement épris de son amour, que sans user de plus long delai, il la mena droit à son logis, pour en avoir la joüissance. Mais comme ils furent tous deux au lit, Venus voulant éprouver si le changement de forme ne luy auroit point aussi fait changer de naturel, lâcha exprès un Rat dans la chambre. Alors cette froide Amante ne se souvenant plus, ni de la Couche nuptiale, ni de celui qui étoit avec elle, se jetta du lit en bas, & se mit à poursuivre le Rat pour le manger : ce qui fut cause que la Déesse irritée, voulut qu'elle reprît sa premiere forme.

Discours sur la III. *Fable.*

TRois choses dignes d'une grande consideration se presentent dans cette Fable. La premiere c'est l'inegalité qui arrive quelquefois en amour, figurée par l'extravagante passion de ce jeune homme. La se-

conde, c'est l'enchantement des amoureux qui transmuent en un instant dans leur fantaisie les defectueuses Creatures qu'ils aiment, en des modeles de perfection, ce qui nous est figuré par l'avanture de cette Chatte, que Venus transforme en femme. Le troisiéme point de mon discours sera le vrai but d'Esope, à sçavoir qu'on ne change pas de mœurs, pour changer de condition. Pour le premier point, c'est une chose étrange de voir que l'amour frappe quelquefois des personnes si fort inégales en toutes leurs parties, que si on leur vouloit choisir des ennemis, l'on n'en iroit jamais chercher d'autres. Cet aveugle ne reconnoît souvent ni merite, ni qualité. Il prend plaisir d'assembler les Européans aux Africains, le jeunes aux vieux, les beaux aux laids, les stupides aux galants; bref les plus gens de bien aux méchants, & aux vicieux. Combien s'est il trouvé d'Empereurs qui sont devenus esclaves de leurs vassales? Combien de Dames relevées qui ont souffert les approches de leurs Valets? Bref, combien de personnes nées de familles ennemies, qui se sont naturellement entr'aimées, contre la nourriture qu'ils avoient prises en la maison de leur Pere? Or parce que c'est au Philosophe de rechercher la cause des choses, ce ne sera point mal à propos d'essayer à connoître celles de cette inegalité: pour à quoy parvenir, il faut se remettre en memoire ce que dit le Poëte.

Nous aspirons toûjours aux choses défenduës.

Ce qui est tellement vray, qu'à peine y a-t-il rien qui se puisse mieux prouver par l'experiéce. Cela nous arrive par je ne sçai quel malheur de nôtre nature, soit qu'elle se porte d'inclination à penetrer toûjours plus avant dans les choses, & par consequēt à violer les limites qu'on lui prepare, ou que la grande amour de la liberté nous y convie, & que ce soit une espece de gêne pour nôtre humeur, de voir un obstacle devant nous. Il y a encore à cela une cause plus aparente que toutes les autres, c'est qu'un bien interdit nous semble plus grand, & nous fait imaginer que ce doit être quelque chose excellente, puis qu'on nous en défend la pratique : de façon que cela nous éguiser l'appetit, & nous fait rechercher avec soin le violement de cette loy. Nous croyons que les Legislateurs, ou les Magistrats, nous en privent pour se le reserver, ou parce que la chose est si douce, qu'elle pourroit nous detraquer de l'amour de Dieu, & de la Patrie. D'où il est aisé de conclurre, qu'étant porté d'inclination aux choses contraires à nôtre bien, plus elles sont défenduës ; plus nous les aimons aussi. De là vient que les femmes des maris jaloux, & les filles des meres trop rigoureuses, tombent plus facilement dans le peché, que les autres, vû l'importune sollicitation qu'on leur fait, pour les en divertir. Pour cela même il arrive souvent, que nous aimons les personnes inégales, à cause que tels desseins nous sont plus défendus que les autres. Et l'experiēce rend cette verité trop manifeste. Je

viens dõc à la secõde partie de mon discours, qui est la transformantion que nôtre Auteur nous propose ici, & dis que cette metamorphose de Chate en fẽme est une marque de la foiblesse des Amans, qui ne sõt pas si-tôt abãdonnés à leurs passions, que toutes choses leur semblent changer de nature. Les laides s'embellissent en leur imagination : les belles s'y rendent divines : un don de nature qui n'étoit que mediocre, y devient extrême : un défaut y passe pour une assez bonne qualité. Si la personne aimée est louche, ils diront qu'elle en a meilleure grace, & que cette petite imperfectiõ releve l'excellẽnce de l'ouvrage. Si elle est extrêmement brune, ils nous voudront faire accroire que c'est une marque de vigueur, & qu'il y a bien du feu caché sous ces tenebres. Si elle est petite, ils l'apelleront un abregé de merveilles, mettant en avant, que plus une belle œuvre est racourcie, plus elle est admirable de soy. Si elle est demesurément grande, ils allegueront que d'une belle chose on n'en sçauroit trop avoir, & que la Nature a voulu rendre toutes ses perfections infinies. Si elle a le regard rude, ils apelleront cela les foudres d'amour Si elle l'a niais & simple, ils le nommeront les charmes de l'innocence. Si elle est trop vieille, ils loüeront l'assemblage du bon jugement avec celui du corps. Si elle est trop jeune, ils nous diront que son esprit va plus vîte que ses années. Bref, ils nous la transformeront toute en peu de tems: Mais ce qui est encore plus ridicule, c'est que nous voyons par épreuve ceux qui ont le plus remarqué le ma-

quemens en une femme, être les premiers à la loüer sur toutes les choses du monde; & cela pour cette seule raison, qu'elle leur aura fait les doux yeux, ou fermé la main. Nous pouvons juger par là, si l'état des Amans n'est pas ridicule, puis qu'ils passent une bonne partie de leur âge, privé de toute connoissance, & de l'espoir même de le retrouver. Car il est presque impossible qu'un homme achopé à cette passion, s'en rende jamais bien le maître. Venons maintenant à la troisiéme partie de nôtre Discours, à sçavoir que la condition ne change pas les vertus ni les vices de l'ame, principalement s'ils sont contractés par une longue & naturelle habitude. Qui voudroit nier une verité si claire parmi nous? y a-t-il quelqu'un qui se dépoüille de soy-même, en acquerant une bonne fortune, ou qu'il prenne plaisir à se defaire de ses passions, & de ses perverses habitudes? Assurément plusieurs croiroient acheter la grandeur trop cher, s'il falloit abandonner leurs vices pour elle. L'exemple d'un bon nombre de personnes de condition leur apprend assez, qu'une haute fortune ne sert quelquesfois qu'à les élever à un degré d'imperfection encore plus haut. Ce ne sont pas toûjours les mieux nourris que les Grands: Ils ont tant de flateurs, & de complaisants près d'eux, qu'ils peuvent à peine se rendre capables d'une parfaite Vertu.

FABLE CXII.

D'un Malade, & d'un Medecin.



VN Malade enquis par ſon Medecin de l'état de ſa ſanté ? Je brûle, répondit-il, & ſuis tout en eau, à force d'avoir ſué. Voila qui eſt bien, dit le Medecin, & là deſſus il ſe retira. Le lendemain il le fut encore viſiter, & lui demanda comment il s'étoit porté la nuit paſſée ? Helas ! s'écria t-il d'une voix debile, peu s'en eſt falu que je ne ſois mort de froid. Tant mieux, ajoûta ce beau Docteur ; c'eſt bon ſigne. Enſuite de ceci, après que pour la troiſiéme fois il lui eut fait la même de-

mande, & que ce pauvre homme luy eût répondu qu'il n'en pouvoit plus, tant il étoit travaillé d'un flux de ventre; C'est vôtre santé, continua ce Charlatan. A la fin un de ses amis l'étant allé voir, pour apprendre s'il se trouvoit mieux que de coûtume, Ah! mon amy, lui répondit-il, je me porte toûjours bien, à ce qu'on me dit, & toutesfois je m'en vay mourant.

Discours sur la LI2. *Fable.*

Ce qu'Esope dit ici du Medecin, nous le pouvons appliquer à un faux Ami. Car il void bien souvent dans une maladie dangereuse & mortelle, celui qu'il feint d'aimer sainement. Il lui trouve le poux émû de vengeance; ou de haine; il le connoît enflamé de passion, ou refroidy dans l'amour des choses honnêtes; Et toutefois au lieu de conseiller celles qui lui sont profitables, il adhere lâchement à ses opinions, & craint plûtôt de le mettre en colere. Tels sont ordinairement ceux qui approchent de la personne des Grands, à qui l'éclat de leur condition, ou l'espoir de la fortune, fait trahir mille fois le jour leur conscience, en leur conseillant des choses illegitimes. De pareille nature sont encore ceux qui voyant leurs Amis mala-

des à l'extremité, n'osent toutefois leur parler de conscience, parce, disent-ils, que la peur redouble l'accez du mal, & que c'est les hazarder que de leur en parler. Mais telles gens ne considerent pas que c'est bien hazarder plus griévement, que de les reduire au dernier article, sans les avoir fait souvenir de leur salut. Car alors à peine peuvent-ils avoir la force de se repentir vivement de leurs fautes, ni assez de memoire & d'entendement pour s'en repentir. Bannissons donc loin de nous cette chetive coûtume de complaire mal à propos.

FABLE CXIII.

Des Coqs, & de la Perdrix.



UN homme ayant plusieurs Coqs en sa maison, acheta une Perdrix, qu'il mi[illegible]ec eux pour l'engraisser,

Mais les Coqs ne virent pas plûtôt cette nouvelle compagne, que chacun lui donnant son coup de bec, ils commencerent à la chasser. Cependant la pauvre Perdrix s'affligeoit fort à part soi, de se voir ainsi rebutée d'eux. Toutesfois ayant pris garde qu'ils n'étoient pas exempts de querelle entr'eux, elle se consola. Arrive ce qui pourra, dit-elle, je suis resoluë de ne me plus tourmenter, puisque je vois maintenant qu'ils s'entrebattent eux-mêmes.

Discours sur la 113. Fable.

De cette Fable on en peut tirer deux avis, dont l'un consiste en l'horreur des dissentions intestines, & l'autre en la patience que doivent avoir les Sages, lors qu'ils reçoivent un mauvais traitement des Vicieux. Esope fournit une bonne raison aux Courages Vertueux, pour leur servir de consolution, quand les Méchants les affligent: C'est qu'il feint la Perdrix mal-traitée par les Coqs, en leurs contentions mutuelles, d'où il lui fait prendre sujet de s'appaiser. Car, dit-elle à part soy, comment ne me seront-ils pas rudes, puis qu'ils s'offensent entr'eux, & qu'il leur est impossible de s'acorder? En effet, les personnes affligées par la

cruel traitement des Méchans, se peuvent bien consoler en leur misere, & ne trouver pas étrange qu'on les attaque, en cette difference de naturel qu'ils ont avec eux, puisque les compagnons des mêmes Vices, pratiquent avec violence leurs déloyales maximes les uns contre les autres. L'experience & la raison nous confirment également cette verité : en ce qu'ordinairement les voleurs s'entrebattent pour le partage d'un butin, les querelleux se perdent par leurs propres dissentions, & les Fourbes en font de même, pour joüir du fruit de leur tromperie, après avoir cherché leur avancement dans la ruine des familles. La raison de cela consiste donc en ce que la parfaite amitié ne se propose pour but que la vertu seulement, & que toute autre sorte de bien-veillance ne peut ni ne doit legitimement porter le nom de vraye amitié. Le commerce des Méchants est donc indigne d'un si beau titre, comme mercenaire quil est, & interessé. Aussi n'en a-t-il point les effets, qui sous la franchise, la perseverance, & la tranquillité. Au contraire, il est sans cesse suivi de ruses, de troubles, & d'inconstance. De-là viennent ordinairement leurs contentions, leurs concurrences, & leurs faux partages : De-là viennent les meurtres qu'ils font presque toûjours de leurs compagnons, & les tragiques évenements qui suivent leurs entreprises. Voilà donc la principale raison pour laquelle Esope veut que la Perdrix souffre patiemment.

FABLE CXIV.

Du Charbonnier, & du Foulon.



UN Charbonnier ayant pris une Maison à loüage, & prié un Foulon d'y vouloir demeurer avec lui ; Mon ami, lui répondit le Foulon, cela ne me seroit aucunement profitable, car j'apprehenderois que ce que j'aurois blanchi, ne se noircît à la vapeur de ton charbon.

Discours sur la 114. Fable.

DE cette Fable, il s'en peut tirer plusieurs sens Moraux, dont le plus judicieux, & le mieux appliqué, est celui de

ne hanter jamais qu'avec nos ſemblables, principalement ſi nous vivons en une eſtime loüable, & qui ſoit nette de tout ſoupçon. Car alors il faut ſoigneuſement prendre garde, de fuir comme une maladie contagieuſe, le commerce des infames & des Méchants. Si nous faiſons autrement, il eſt à craindre que par la mauvaiſe reputation, ils ne nous noirciſſent auſſi facilement que ce Foulon le pourroit être par l'aproche du Charbonnier.

FABLE CXV.

De la Chauve ſouris, du Buiſſon, & du Plongeon.



LA Chauve-ſouris, le Buiſſon, & le Plongeon, s'aſſocierent enſemble, afin de faire trafic de mar-

chandise. Pour cet effet la Chauve-souris emprunta de l'argent, & le mit dans la Communauté : le Buisson apporta une robbe avec soi, & le Plongeon prit de l'or. Après ces preparatifs, ils se mirent tous sur mer, dans un vaisseau avec des Matelots, où il survint une si grande tempête, que le Navire coula à fond & se sauverent avec bien de peine, après avoir tout perdu. Le Plongeon depuis ce tems-là se tient toûjours au bord de la Mer, en attendant qu'elle jette hors son or en quelque endroit du rivage ; La Chauve-souris ne se montre que de nuit, de peur de ses Creanciers ; & le Buisson s'attache aux robbes des Passants, pour voir s'il ne reconnoîtra point la sienne.

Discours sur la 115. Fable.

VOici, ce me semble, une des plus étranges inventions de nôtre Auteur, en ce qu'elle est fondée sur le commerce d'une Plante, & de deux Oyseaux. Pour en tirer donc l'Allegorie, il faut examiner l'un après l'autre chacun de ces Marchands. Pre-

mierement ce qu'il dit de la Chauve-souris, témoigne un naturel avare : Dequoy semblent faire foy les yeux surveillans, les ongles crochuës, & les monstrueuses aîles de cet Animal. Par le Plongeon il represente le Voluptueux, qui donne tout à ses sens, & se lance tête baissée dans des fleuves de delices, dont il est mal-aisé de le tirer. Quant au Buisson, c'est la marque d'une humeur pesante, qui n'étant pas née aux grandes choses, demeure enracinée dans une place, sans être capable d'aucun mouvement. Or le sujet de cette Fable est à peu près celui-ci. Quand il arrive que dans un corps Politique quelques-uns des membres sont lâches & endormis, ou plongés dans les delices, & les autres entierement addonnés à leur profit, il est presque impossible que leur gouvernement soit bon, ni que leurs entreprises réüssissent au gré de la multitude. Car en toutes sortes de desseins, pour le moins en ceux qui peuvent conclurre dans un Conseil, l'on a besoin principalement de vigilance, de bonne conduite, & de probité. De vigilance pour surveiller aux moyens d'agir, & de venir à bout de quelque haute entreprise ; De bonne conduite, pour ne laisser en arriere aucune industrie de celles qui peuvent faciliter une affaire ; Et de probité, afin que les Ministres n'ayant l'esprit qu'à des interêts mercenaires, ne tournent pas à leur profit particulier les avantages qu'ils sont obligés de rapporter au bien du public. Ce fonde-

ment supposé, nous avons eu raison de dire, qu'en tous les Etats, où l'administration des affaires est donnée aux Stupides, au voluptueux, & aux avares, il ne se peut faire qu'il n'y arrive du desordre, ou de la ruine, & que leurs entreprises ne soient aussi malheureuses que celles du Buisson, de la Chauve-souris, & du Plongeon assemblés pour le même commerce.

FABLE CXVI.

De deux hommes, & d'un Ane.

DEux hommes passans par des lieux deserts, trouverent fortuituitement un Ane en leur chemin. Ils commencerent alors à debattre à qui l'auroit, & le meneroit en sa maison, chacun d'eux s'imaginant que la Fortune lui eût envoyé cette belle rencontre. Mais comme ils étoient en ce differend, l'Ane se déroba, & ainsi l'un & l'autre furent frustiés de leur esperance.

Discours sur la 116. Fable.

QUant à ces deux Compagnons, qui se débatent imprudemment pour une cho-

se qui ne leur appartient pas, ils répresentent une infinité d'hommes pernicieux, qui font gloire de se rendre de mauvais offices, jusques-là même, que de la langue ils en viennent souvent aux mains, & tout cela pour un avantage qui ne leur est pas destiné, mais que le Ciel reserve à d'autres qu'à eux. En quoi certes il me semble qu'il y a beaucoup de Justice. Car je ne vois point d'apparence d'estimer digne de la possession d'un bien, ceux qui au lieu de se l'assurer par quelque invention raisonnable, s'exercent à témoigner de la haine à leurs Concurrents, & entretiennent leur inimitié, plûtôt qu'ils n'acheminent leurs desseins.

FABLE CXVII.

Du Liévre, & de la Tortuë.

LE Liévre voyant un jour la Tortuë qui se traînoit à pas lents, lui dit plusieurs mots de raillerie, pour blâmer son extrême tardiveté. Alors la Tortuë, à qui ce mépris servit d'un juste sujet de s'en offenser ne lui fit point d'autre réponse, sinon qu'elle le défioit courageusement à la course. Ce défi accepté, & tous deux étans demeurés d'ac-

cord du lieu jusques où ils devoient courre, ils prirent le Renard pour leur Juge. La Tortuë partit en même tems, & le Lievre lui laissa prendre telle avantage qu'elle voulut s'imaginant qu'il y seroit assez tôt pour la vaincre. Voilà cependant qu'à force d'aller; elle se rendit insensiblement aux bornes prescrites, & gagna le prix de la course. Dequoy le Liévre bien étonné, il maudit tout haut sa nonchalance, & la trop bonne opinion qu'il avoit euë de soi-même. Mais le Renard s'en mocquant: Mal avisé que tu es, lui dit-il, apprens une autrefois à ne croire point ta folle tête, & à te servir de tes jambes au besoin.

Discours sur la 117. Fable.

De quelque façon que je considere cette Fable, elle me semble susceptible de plusieurs sens differents. Aussi ne doute-je point que par la Tortuë on ne puisse entendre un esprit tardif, bien que vigilant; par le Liévre, un courage prompt, mais malavisé; & par le Renard un homme accort & ingenieux, qui ne juge que de ce qu'il

voit, sans s'arrêter à la vaine montre des Presomptueux, ny à la trop bonne opinion qu'ils ont de leur Vertu pretenduë. Mais je m'attache à la plus vray-semblable de ces explications, que les Italiens ont comprise en ces vers,

Ingeno è forza à chi non l'opra è nulla.

C'est à la verité, une belle chose que l'esprit, à qui l'on peut donner cette gloire d'être l'Image de la Divinité, le Chef-d'œuvre le plus accompli de tous, & la meilleure partie de nous-mêmes. C'est pareillement une qualité fort souhaitable que la Force, lors qu'elle se trouve jointe à l'adresse, puis que par elle nous venons glorieusement à bout des plus hautes entreprises, où la Valeur & le Courage nous portent. Toutesfois pour en parler sainement, la beauté de l'esprit, & la force du corps, ne sont que des qualités inutiles à l'homme, s'il ne s'en sert au besoin, & s'il ne reduit la puissance en acte. Du premier, nous en avons un exemple évident en Archimede, qui se fût en vain picqué de son profond sçavoir aux Mathematiques, s'il ne les eût pratiquées avec soin, & pour son contentement particulier, & pour le service de sa Patrie. Quant au second, je n'en veux point d'autre preuve que celle de ce prodigieux Milon de Crotone, que l'on tient avoir couru une stade entiere aux jeux Olympiques, portant sur ses épaules un Bœuf, qu'il tua d'un coup de poing, aprés l'avoir déchargé; Ce qui fut assurément un pur

effet de l'exercice & de l'habitude, par qui la Vertu cultivée, a de tout tems rendu comme incroyables, les actions des hommes extraordinaires. Dequoy l'on ne pourra pas douter, si l'on considere indifferemment que ceux qui ont excellé, soit aux Lettres, ou aux Armes, comme un Platon, un Aristote, un Seneque, un Cesar, un Alexandre, un Agiselaüs, & ainsi des autres, n'auroient jamais rien avancé dans cette lice d'honneur, si par le conseil du Proverbe Grec ils ne se fussent hâtés bellement; Et c'est en cela qu'ils ont imité la Tortuë, plûtôt que le Liévre de cette Fable, puis qu'en matiere d'Esprit & de Force, toutes les fois qu'il leur a falu agir, il l'ont fait sans differer, & ont toûjours joint la Prudence & le soin ensemble.

FABLE CXVIII.

De l'Ours, & des Mouches à miel.

LA faim ayant chassé l'Ours du bois, comme il s'en alloit cherchant dequoy repaître, il trouva des Ruches en son chemin, & se mit à lecher le miel d'alentour. Une Abeille s'en appercût de bonne fortune, & piqua l'Ours à l'oreille, tandis que ses compagnes dormoient;

Après cela elle laissa son ennemy en une rage mortelle, & se sauva dans la Ruche, que l'Ours s'avisa de rompre, s'imaginant par ce moyen d'avoir tiré raison de l'injure qu'il venoit de recevoir. Mais voilà qu'à l'instant toutes les autres Abeilles sortirent, le piquerent jusques au sang, pour se revancher elles-mêmes de ce qu'il avoit rompu leur maison. Tout ce que l'Ours pût faire à cela dans l'extrême violence de ses douleurs, ce fut de songer à sa retraite. Il se retira donc bien vîte, & en s'en allant: Miserable que je suis, dit-il à part soy, qu'il eût beaucoup mieux valu pour moy, souffrir une petite picqueure, & lécher le miel en patience, qu'être cause du grand mal que toutes les Abeilles m'ont fait, lors que j'ay crû me vanger d'elles.

Discours sur la 118. Fable.

LE sens de cette Fable est clair de soy-même, & bien digne de consideration, puis qu'en cet Ouvrage l'ingenieux Esope

s'est imaginé diverses peintures de cette maniere, & toutes semblables à celle-cy. Elle nous apprend qu'un seul ne peut rien contre plusieurs : Que les Grands doivent apprehender la colere des petits ; Qu'il n'y a point de jeu à se vouloir vanger de ceux à qui nous avons donné sujet de nous nuire ; Et qu'en tout cas il vaut mieux endurer un mal qu'ils nous font, que se mettre en danger d'en souffrir une infinité. Nous pouvons trouver d'assez beaux exemples à ces Verités, en la pluspart des choses de la Nature. Quelque forte qu'en soit sa liaison, elle s'affoiblit souvent par les moindres Ennemis, quand ils s'unissent en nombre. Y a-t-il rien moins à craindre qu'une Chenille, qu'un Moucheron, & qu'un chetif Vermisseau, si on les considere separément ; Et toutesfois l'experience nous fait voir souvent, à nôtre dommage, que cette Vermine ramassée en quantité, ruine les fruits, les plantes, & les semences. Quant à la Vengeance, comme elle est une espece de Justice sauvage & brutale, elle me semble plus séante aux Bêtes, qu'aux Hommes. Aussi ne la peuvent-ils faire qu'à leur dommage, comme dirent autrefois les Garamantes au grand Alexandre. Mais ce qu'il y a d'insupportable en leur humeur, c'est qu'il ne s'en trouve que trop parmy eux, qui sont bien contents de faire comme l'Ours de cette Fable, c'est à dire, de manger la plus pure substance des Innocents, & de ne vouloir pas toutesfois que ces pauvres gens s'en ressen-

sentent ; Car alors s'ils en reçoivent le moindre déplaisir, il n'est pas à croire combien est grande la violence où leur passion les porte. Alors, dis-je, s'imaginant que toutes choses leur soient permises, à cause de leur puissance, ils font gloire d'opprimer les petits, & de les aller chercher jusques dans leurs maisons, qu'ils ruïnent de fonds en comble pour se venger. Eux cependant joüent de leur reste, comme ils se voyent ainsi persecutés, & faisant courage de desespoir, ils en attirent à leur défense quantité d'autres ; qui, comme des mouches à miel, sortent à la foule de leurs loges, se jettent pêle mêle sur ces oppresseurs, les piquent jusques au sang, & les contraignent enfin de faire une honteuse retraite. Je sai que l'on pourroit donner à cette Fable quantité d'autres explications, dans la Politique & dans la Morale. Mais je ne trouve pas à propos de grossir davantage ce volume; Et il me doit suffire de l'avoir conduit à la fin, le plus succintement que je l'ay pû faire. En quoy, certes, je ne suis tenu dans une simple façon de moraliser, & de dire des choses plûtôt vrayes, que subtiles : Car en ces Discours tout mon dessein n'a été que d'acheminer les hommes à la Vertu ; combien que je suis l'homme du monde le moins Vertueux. Toutesfois je m'ose promettre que le Lecteur favorable excusera mes défauts, par la sincerité de mon intention, & qu'il prendra seulement pour luy ce qu'il trouvera de plus propre à contenter son esprit, & à moderer ses passions.



AUGMENTATION
De plusieurs Fables d'Esope qui ont été ômises dans les precedentes Impressions.

FABLE CXIX.

Du Renard, & de ses Compagnons.



LE Renard étant pris aux filets, ne s'en put aucunement retirer sans y laisser sa queuë, dequoi il devint si honteux, qu'il n'osoit plus paroître, neanmoins

s'étant r'assuré, il prit resolution de persuader aux autres Renards, de quitter aussi leurs queuës : afin que par ce moyen, son défaut particulier fût à couvert par le general. Il les fit donc assembler, & leur remontra que leurs queuës n'étoient ni belles, ni honnêtes; mais au contraire, que ce leur étoit une charge superfluë, & qu'ainsi il leur conseilloit de s'en défaire, & de les couper au plûtôt; mais quelqu'un d'entr'eux lui répondit: Hô! mon Maître, tu ne nous donnerois pas ce conseil aujourd'hui, si ce n'étoit pour ton propre interêt.

Remarque.

LEs Méchans & les Fourbes regardent plûtôt leur interêt particulier dans les conseils qu'ils donnent au prochain, que le profit de ceux qu'ils conseillent.



FABLE CXX.

Du Vieillard, & de la Mort.



VN Vieillard ayant un jour coupé beaucoup de bois en la montagne, le chargea sur ses épaules ; & aprés avoir fait une partie de son chemin, il se trouva extraordinairement las, & si accablé de son fardeau, qu'il invoqua la mort, comme s'il eût été ennuyé de vivre. Mais la mort s'étant à l'instant même presentée à lui, pour sçavoir ce qu'il desiroit, il lui répondit, qu'il ne l'avoit apellée seulement que pour l'aider à recharger son fardeau.

X

Remarque.

L'Homme a une inclination naturelle pour la vie, & bien qu'au milieu des ennuis & des afflictions, il semble desirer la mort ; Neanmoins il aime toûjours mieux vivre que mourir, lors qu'il en a le choix.

FABLE CXXI.

Du Maître, & de ses Chiens.



VN homme surpris de la tempête dans un Faux-bourg, & retenu par le mauvais tems, fit égorger premierement ses brebis, & ensuite ses chévres qu'il mangea, mais comme la Tempête continuoit toûjours, il fit encore assommer les bœufs de sa char-

ruë : cependant les Chiens qui virent ce massacre, dirent entr'eux, fuyons nôtre Maître, car s'il n'a pas épargné les bœufs dont il avoit besoin pour son service, il ne faut pas croire qu'il ait pitié de nous qui ne lui servons à rien.

Remarque.

CEtte Fable enseigne qu'il ne faut pas attendre ni esperer aucune grace de ceux qui ne pardonnent pas aux personnes mêmes de qui ils ont reçû du service, & qui leur sont encore necessaires.

FABLE CXXII.

D'une Femme, & de sa Poule.



VNe Femme avoit une poule qui lui faisoit tous les jours un œuf,

& s'imagina qu'en la nourrissant mieux elle pondroit deux fois le jour, elle lui donna donc beaucoup plus de grain qu'à l'ordinaire, mais la poule étant devenuë grasse, ne pondoit pas seulement une fois.

Remarque.

CEux qui ne sont pas contens de ce qu'ils ont, & qui cherchent davantage, pour assouvir leur avarice, perdent bien souvent ce qu'ils avoient auparavant d'assuré. Cette Fable nous apprend encore que ceux qui sont sobres aiment le travaïl, mais au contraire, les hommes qui sont sujets à la débauche & aux excez deviennent ordinairement paresseux.



FABLE CXXIII.

D'un Cuisinier, & de deux Ecoliers.



DEux Ecoliers étant entrés dans une cuisine, & voyant le Cuisinier occupé à quelque affaire domestique, l'un d'eux deroba une piece de chair, & la remit subtilement à son compagnon; mais le Cuisinier appercevant qu'il lui manquoit quelque chose, leur demanda, s'ils n'avoient pas pris une piece de chair: celui qui l'avoit prise juroit qu'il ne l'avoit pas; & celui qui l'avoit, juroit qu'il ne l'avoit pas prise; mais le Cuisinier connut leur malice, & leur dit vous pouvez bien me tromper par vos sermens,

mais vous ne sçauriez tromper Dieu qui a vû ce que vous m'avez fait.

Remarque.

LEs Hommes peuvent bien cacher leur malice, & tromper aisément le prochain. mais ils ne sçauroient tromper Dieu, qui voit tout, & est par tout.

FABLE CXXIV.

Du Devin.



VN Devin s'amusoit dans une place à dire aux passans leur bonne fortune, & ce qui leur devoit arriver, mais il survint un homme qui l'avertit que les larrons étoient entrés chez lui par les fenêtres, & qu'ils avoient

tout emporté, alors il se mit à courir, bien étonné, & dans sa course il rencontre un homme qui l'arrêta, & lui dit : Hô ! maître Devineur, tu te mêles de dire ce qui se passe chés les uns & les autres, & cependant tu ne sçais pas ce que l'on fait chez toi.

Remarque.

NOus apprenons per cette Fable, que plusieurs se veulent mêler d'instruire les autres, qui bien souvent ne sçavent pas se conduire eux-mêmes.

FABLE CXXV.

De l'Ane & du Jardinier.



L'Ane servoit un Jardinier, & parce qu'il avoit beaucoup de peine, &

qu'il n'étoit pas bien nourri, il pria Jupiter qu'il lui plût donner un autre Maitre, Jupiter exauça sa priere, & le fit vendre à un Potier de terre, chez qui il travailloit encore plus: car il lui portoit son fardeau, sa terre, & ses tuiles, ce qui l'obligea de prier encore Iupiter, afin qu'il le changeât de Maître: Iupiter commanda de nouveau qu'il fût vendu à un Conroyeur; mais ce dernier le traittant beaucoup plus mal que les autres, il se mit à soûpirer, & à dire, Helas! mal-heureux que je suis, j'ay grand tort de n'être pas demeuré chez mes premiers Maîtres, car je vois bien que celui-ci achevera d'user ma peau.

Remarques.

LEs Serviteurs ne connoissent jamais quand ils sont bien, & ne sçavent juger de la bonté de leurs premiers Maîtres, que lors qu'ils sont tombés entre les mains de quelques autres qui les traitent plus mal.

FABLE CXXVI.

De l'Asne, & du Cheval.



VN homme avoit un Cheval & un Ane, & comme ils voyageoient ensemble, l'Asne qui étoit beaucoup chargé, pria le Cheval de le soulager, & de prendre une partie de son fardeau, s'il vouloit lui sauver la vie; mais le Cheval lui refusant ce service, l'Ane tomba & mourut sous sa charge: ce que voyant le Maître, il écorcha l'Ane, & mit sur le Cheval toute sa Charge avec sa peau, alors le Cheval s'écria, disant, ô que je suis malheureux, je n'ai pas voulu prendre une partie de sa charge, & mainte-

nant il faut que je la porte toute entiere, & même sa peau.

Remarque.

LA Fable nous apprend, que pour se conserver soy-même, il faut soulager son prochain.

FABLE CXXVII.

Du Paon, & des Oyseaux.



LEs Oyseaux s'étant assemblés pour faire un Roy, le Paon pria qu'on le choisît, à cause de sa beauté: chacun lui donnoit déja sa voix; mais il y en eut un de la compagnie, qui lui répondit, si pendant ton regne, l'Aigle nous vient attaquer, comment nous defendras-tu?

Remarque.

Esope nous enseigne par cette Fable, qu'il ne faut pas si-tôt rechercher dans la personne d'un Gouverneur ou d'un Prince, la bonne mine & l'apparence, que la prudence & le courage.

FABLE CXXVIII.

D'une Femme & de ses Servantes.



VNe femme qui avoit beaucoup d'ouvrieres, & de servantes, ne manquoit tous les matins de les éveiller, aussi-tôt qu'elle entendoit chanter le coq : les servantes qui étoient fatiguées du travail, & qui aimoient à dormir, resolurent de faire mourir le coq domestique, afin qu'il n'é-

veillât plus leur Maîtresse, ce qu'elles firent, mais le malheur voulut pour elles, que la Maîtresse, qui n'avoit plus l'heure reglée du coq, les apelloit & les faisoit lever beaucoup plus matin qu'à l'ordinaire.

Remarque.

UNe resolution prise mal à propos, nous jette bien souvent dans le repentir, & nous cause de grandes incommodités.

FABLE CXXIX.

Du Serpent.



LE Serpent se plaignit un jour à Jupiter, de ce qu'il étoit foulé aux pieds par plusieurs personnes; mais

alors Iupiter lui dit, si tu avois piqué la premiere qui t'a attaqué, les autres n'auroient pas osé t'approcher.

Remarque.

CEluy qui resiste dés le commencement à son Ennemy, se fait sans doute craindre aux autres.

FABLE CXXX.

Du Chien, & du Cuisinier.



VN homme faisoit preparer un festin, pour recevoir son amy qu'il avoit invité à dîner chés lui: le Chien du Maître voyant de grands preparatifs, pria aussi de son côté un autre Chien, à qui il promit de faire grand

chere, s'il venoit avec lui, ce qu'il fit, & se réjoüissoit, disant en lui même, je vais tant manger en ce repas, que je n'auray pas faim de long-tems ; mais à peine eut-il conçû cette courte joye, que le Cuisinier l'ayant apperçû sous la table qui remuoit la queuë, il le prit par les jambes, & le jetta par les fenêtres, après quoy il s'en alla criant bien fort dans la ruë, où il rencontra un de ses compagnons qui lui demanda s'il avoit fait bonne chere chés son voisin : oüi, dit-il, j'y ay tant bû que je ne reconnois pas seulement le chemin par où je suis sorty.

Remarque.

CEtte Fable nous veut apprendre, qu'il ne faut pas avoir grande confiance en ceux qui promettent de nous faire du bien aux dépens d'autruy.



FABLE CXXXI.

Du Mulet.



APrès que le mulet eut un jour bien mangé de foin & d'avoine, il courut plein d'orgueil par la ruë; criant à haute voix que son Pere étoit un Cheval coureur, & se vantoit d'être aussi habile que lui, à la course; mais comme il fut question de courir avec les chevaux, il se lassa & ne les pût suivre; alors il se ressouvint que son pere étoit un Asne.

Remarque.

PErsonne ne se doit jamais méconnoître dans sa fortune, ni se donner trop de

gloire, bien que l'occasion le permette, car il n'y a qu'inconstance dans ce monde, & tout y est changeant.

FABLE CXXXII.

Du Joüeur de la Trompette.



VN joüeur de Trompette fut pris par les Ennemis aprés la bataille, & les prioit qu'ils ne le fissent pas mourir, leur remontrant qu'il n'avoit tué personne, & que pendant le combat, il ne s'étoit servi d'autres armes que de sa trompette; mais ils lui répondirent; c'est par cette raison que tu merites mieux la mort; car dans le tems que tu ne peux pas

combattre, tu excite cependant tous les autres au combat.

Remarque.

CEux-là sont plus coupables, qui n'étant pas en état de faire du mal, sollicitent les autres à le faire.

FABLE CXXXIII.

Du Boucher, & du Chien.



LE boucher s'amusant en sa boutique, le Chien déroba subtilement sur son banc, le cœur d'un Agneau, mais le Boucher s'étant retourné, & le voyant fuir avec sa prise, se mit à crier: Ah! voleur, je t'ob-

sçauray si bien une autrefois que tu n'auras pas le tems de rien prendre, & sçache que tu ne m'emporte pas le cœur, au contraire tu m'en donnes davantage.

Remarque.

IL fait bon avoir été trompé une fois, car cela nous fait mieux tenir sur nos gardes, & souvent une petite perte nous en épargne de plus grandes.

FABLE CXXXIV.

De l'Aigle, & de l'Escarbot.



LE Liévre étant vivement poursuivy par l'Aigle, il se sauva chés l'Escarbot, qui le reçût, & même

pria l'Aigle de ne point devorer le Liévre qui s'étoit refugié chés luy, la conjurant aussi par le grand Dieu Iupiter de ne pas mépriser la petitesse de celui qui lui faisoit cette humble requête; mais l'Aigle toute en colere bailla de l'aîle à l'Escarbot & ayant accroché le Liévre avec ses griffes, le devora; l'Escarbot irrité de cela, suivit l'Aigle afin d'aprendre où elle faisoit son nid, ce qu'ayant sçû, il ne manqua point de lui casser ses œufs: l'Aigle tenant à grande injure qu'il se fût trouvé quelqu'un si osé que de lui faire ce tort: nicha pour la seconde fois plus haut qu'auparavant, mais l'Escarbot fit encore de même; l'Aigle donc ne sçachant plus que faire vola jusqu'à Iupiter, (car on tient que cet oiseau lui est particulierement dedié,) & fit cette troisiéme fois, ses œufs sur les genoux de ce Dieu, les lui recommandant avec affection, & le supliant de les conserver.



Cependant l'Escarbot ayant fait une pilule de fiente, vola jusqu'au Ciel & la mit dans le sein de Iupiter, qui s'étant levé pour secoüer cette ordure, ne se souvenant plus des œufs de l'Aigle, les laissa tomber, & ainsi ils furent cassez ; Iupiter ayant été averti que l'Escarbot avoit usé de ce stratageme, pour se venger de l'Aigle, qui n'avoit non seulement tenu conte de lui, mais même n'avoit voulu rien faire au nom de Iupiter, dit à l'Aigle que c'étoit l'Escarbot qui lui avoit rendu ce déplaisir & qu'il avoit eu juste sujet d'en user ainsi ; Neanmoins ne voulant pas que la race de l'Aigle se perdît, il tâcha de les reconcilier ensem-

ble, mais l'Escarbot n'y voulut rien entendre, ce qui fut cause que Jupiter ordonna à l'Aigle de faire ses œufs dans une saison, où il ne se voit point d'Escarbots.

Remarque.

CEtte Fable nous enseigne qu'il ne faut mépriser personne; car il n'y a si petit homme qui ne trouve moyen de se vanger à son tour.

FABLE CXXXV.

Du Renard, & du Lion.



LE Renard rencontrant par hazard le Lion qu'il n'avoit jamais vû, pensa

pensa mourir de peur, le rencontrant une seconde fois, il eut encore fraïeur; mais non pas si grande qu'auparavant; Enfin, il le trouva en son chemin une troisiéme fois, & se rassura si bien, qu'il l'aborda & s'entretint avec lui.

Remarque.

NOus apprenons par cette Fable que les choses les plus difficiles se rendent aisées & faciles, par la pratique & l'habitude.

FABLE CXXXVI.

Du Cerf.



LE Cerf étant vivement pressé par les chasseurs, se sauva dans l'é-

table des Bœufs : mais l'un d'eux lui dit, que fais-tu mal-heureux ? c'est t'exposer à une mort certaine, que de te mettre ici à la mercy des hommes. Pardonnez-moy, dit le Cerf, si vous ne dites mot, je pourray peut-être me sauver. Cependant la nuit vint & le bouvier apporta des herbes pour repaître les Bœufs, & ne vit point le Cerf. Les Valets de la maison, & le Metayer même entrerent & sortirent de l'étable sans l'appercevoir. Alors le Cerf croyant être hors de danger se met à complimenter les Bœufs, & à les remercier de ce qu'ils l'avoient voulu cacher parmi eux, ils lui répondirent qu'ils desiroient bien tous qu'il se pût sauver ; mais qu'il prît garde de tomber entre les mains du Maître, car sa vie seroit en grand danger ; en même-tems le Maître de la Metairie, qui avoit soupé chez un de ses amis, revint au logis, & comme il avoit remarqué depuis peu de jours que ses Bœfs devenoient maigres, il voulut voir comme on les traitoit. Entrant donc dans l'Etable & s'approchant de la crêche, d'où vient, dit-
il,

il, à ses gens, que ces pauvres Bœufs ont si peu à manger, & que leur litiere est si mal-faite, & avec si peu de paille, enfin comme il regardoit exactement de tous côtez, il apperçût le Cerf, avec ses grandes cornes, & appellant toute sa famille commanda qu'on le tuât.

Remrque.

LA Fable nous apprend que le Maître est toûjours plus exact & plus clair-voyant en ses affaires, que tous ses Domestiques.

FABLE CXXXVII.

De l'Agneau, & du Loup.



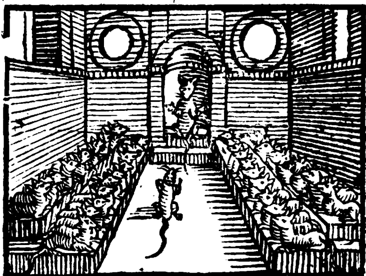
L'Agneau étant un jour accompagné de la Chevre, s'en tenoit bien fort; & voyant passer le loup, il se mit à l'injurier, l'appellant méchant Animal, & mangeur de chair cruë, mais le Loup se tournant, lui dit, ce n'est pas toy qui m'injuries, mais bien plûtôt ta compagnie.

Remrque.

Cette Fable s'adresse à ceux qui souffrent bien souvent d'étre injuriez par de petites gens, craignant ensuite d'avoir affaire avec les plus grands.

FABLE CXXXVIII.

La grande aſſemblée des Rats.



VN jour lés Rats firent une aſſemblée generale pour conſulter & deliberer enſemble par quel moyen ils pourroient ſe garentir des continuelles embûches des Chats. Pluſieurs dirent leur ſentiment, & propoſerent divers expediens ſur ce fait: mais enfin le plus apparent d'entr'eux, qui s'étoit acquis beaucoup d'authorité par ſon âge, & par ſon experience, ſe leva de deſſus ſon ſiege, & parlant avec une éloquence Rateſque, harangua ainſi, Seigneurs & bien aimez, j'ay enfin trouvé le remede & le ſecret infaillible,

pour nous preserver des pattes dangereuses de nôtre ennemi commun. Je l'ai dis-je trouvé ; mais c'est aprés y avoir employé plusieurs veilles. Mon conseil est donc tel : que l'on attache une Sonnette au col du Chat, afin que nous puissions l'entendre marcher ; & que par ce moyen étant avertis de sa venuë, nous ayons le tems de faire retraite. Cet avis fut reçû de toute l'assemblée avec un applaudissement merveilleux, à la reserve d'un autre vieillard qui étant plus rusé que le premier, imposa d'abord silence, & dit Messieurs, j'avoüe que dans les affaires d'Etat & particulierement lorsqu'il s'agit de l'interêt commun de tout un Royaume, il est très-necessaire de deliberer & de tenir des conseils, Mais avant que de suivre un avis, il est bon de voir si on pourra l'executer : J'approuve, & loüe fort l'expedient que vous a donné cet ingenieux & venerable vieillard, qui a parlé devant moi, néantmoins il reste encore à voir qui sera celui d'entre-nous qui attachera la Sonnette au col du Chat ; pour moy je vous avoüe franchement ; bien que

j'aye

j'aye fait profession d'armes en ma jeunesse, que je n'oserois pas entreprendre cette affaire, cela dit, il se mit à sa place. Alors il se fit dans l'assemblée, un bruit sourd & confus entre les Rats & les Souris, chacun d'eux s'excusant, pour n'être point employé dans cette entreprise si perilleuse ; ainsi cette innombrable assemblée se separa, & se termina sans aucune resolution.

Remarque.

Il se trouve assez souvent de donneurs de Conseils, qui en moins de rien, viennent à bout des plus importantes affaires, & particulierement lors qu'ils ont le dos au Feu & le ventre à la Table ; dans un clin d'œil, ils prennent des Villes, ils gagnent des Batailles, ils mettent ordre aux Seditions Populaires ; mais ce n'est que du bec, n'ayant ny courage, ny force, ny même d'experience, pour pouvoir executer la moindre de leurs vaines propositions.

FIN.



TABLE DES FABLES

Contenuës en ce Livre.

De

TABLE

Du

FIN.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE; A Nos Amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Nôtre bien Amée la Veuve CARTERON, Imprimeur & Libraire à Lyon; Nous ayant fait supplier de lui accorder nos Lettres de Permission pour l'impression d'un Livre qui a pour titre : *Les Fables d'Esope, Traduites & Moralisées par J. Baudoin*; offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feüille imprimée & attachée pour modele sous le contrescel des presentes; Nous lui avons permis & permettons par ces presentes, d'imprimer ou faire imprimer ledit Livre cy-dessus specifié, conjointement ou separément & tant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feüille imprimée & attachée pour modele sous nôtredit contrescel, & de le vendre, faire vendre & debiter par tout nôtre Royaume, pendant le temps de trois années consecu-

tives, à compter du jour de la date desd. presentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obéïssance. A LA CHARGE que les presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impression de ce Livre sera faite dans nôtre Royaume & non ailleurs; & que l'impetrante se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie & notamment à celui du dix Avril, 1725. Et avant que de l'exposer en vente, le manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression dud. Livre, sera remis dans le même état où la Prohibition y aura été donnée ez mains de nôtre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur CHAUVELIN, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre & un dans celle de nostredit très cher feal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur CHAUVELIN, le tout à peine de nullité des presentes du contenu desquelles, Vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposante ou ses ayans cause pleinement & paisiblement sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement; Voulons qu'à la Copie desdites Presentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit

Livre, foy soit ajoutée comme à l'Original : COMMANDONS au premier nostre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel est nostre plaisir. DONNE' à Paris le huitiéme jour du mois de Juillet, l'an de grace mil sept cens vingt-neuf, & de nostre Regne le quatorziéme.

PAR LE ROY EN SON CONSEIL.

NOBLET.

APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monsieur le Garde des Sceaux *les Fables d'Esope ; Traduites & Moralisées par J. Baudoin.* Fait à Paris ce 26. Juin. 1729.

GALLION.

